LEGS

FAIT

A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE LYON

PAR

JEAN-BAPTISTE CHARVIN,

Décédé le 21 Avril 1842.

J.n B.te Charrin.

Paraphé

au désir du procès verbal de ce jour

Nous [illegible] Godin notaire à Lyon

le 3 juin 1842

Marius Chanal.


L'UTOPIE
de
THOMAS MORUS
A LEIDE,
chez PIERRE VANDER Aa.
MDCCXV.

L'UTOPIE DE THOMAS MORUS,

Chancelier d'Angleterre;

Idée ingenieuse pour remedier au malheur des Hommes; & pour leur procurer une felicité complette.

Cet Ouvrage contient

LE PLAN D'UNE REPUBLIQUE

dont les Lois, les Usages, & les Coutumes tendent uniquement à faire faire aux Societez Humaines le passage de la Vie dans toute la douceur imaginable.

REPUBLIQUE, QUI DEVIENDRA infalliblement réelle, des que lès Mortels se conduiront par la *Raison*.

Traduite nouvellement en François

Par Mr. GUEUDEVILLE,

& ornée de tres belles figures.

A LEIDE,

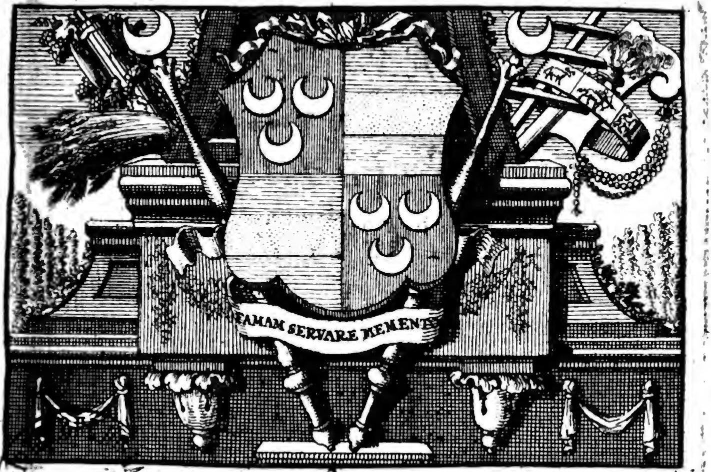
Chez PIERRE VANDER AA,

Marchand Libraire, demeurant dans l'Academie,

chez qui on trouve toutes sortes de Livres curieux, comme aussi de Cartes Geographiques, des Villes, tant en plan qu'en profil, des Portraits des Hommes Illustres & autres Tailles-douces.

M D C C X V.

Avec Privilege.



TRES-NOBLE
ET
TRES-ILLUSTRE
SEIGNEUR,
JAQUES EMMERI,

BARON DE WASSENAER,
DEPUTE' DIRECTEUR DE LA
COMPAGNIE DES INDES
ORIENTALES, DE LA PART
DU CORPS DES NOBLES DE
HOLLANDE ET DE WEST-
FRISE, A LA CHAMBRE
DE ROTTERDAM;
ET
CONSEILLER DE LA CELEBRE
VILLE DE LEIDE.

TRES-NOBLE
ET
TRES-ILLUSTRE
SEIGNEUR,

LES Dedicaces ſont preſque auſſi anciennes que la publication des Ouvrages d'eſprit. Du moins, eſt il inconteſtable que l'u-

l'uſage de Dedier les Livres, s'eſt introduït dans la Republique des Lettres pluſieurs Siecles avant le bel Art de l'Impreſſion. Trois motifs ont donné lieu à cette coutume-là; le Reſpect, la Reconoiſſance, & la Precaution. L'Auteur cherchoit à marquer ſon eſtime; il viſoit à decouvrir la diſpoſition de ſon ame envers un Bienfaicteur; enfin, il vouloit mettre l'Enfant de ſa Minerve à couvert des traits de l'Ignorance, de l'Envie, de la Malignité, ſous la protection d'une Perſonne puiſſante, & qui pût, par ſon credit, arrêter le torrent d'une injuſte cenſure. Le deſir de ſe conſerver

dans les bonnes graces du Protecteur, & de meriter la continuation de ſes bontez, n'étoit pas auſſi le moindre reſſort, qui fît agir l'Ecrivain. Par tous ces endroits là, MONSIEUR, VOUS voulez bien que j'aïe l'honneur de VOUS adreſſer la Production d'un des premiers hommes de ſon ſiecle. Dans le fond, ce n'eſt que le jeu d'un Genie ſuperieur: mais ce jeu roule ſur un fondement ſolide; & il y roule ſolidement.

Le plan de ce fameux Ouvrage, c'eſt L'HUMANITE': quoi de meilleur dans le Monde Moral? ſans ce plus aimable des liens, les Hommes ne ſeroient plus

plus ſur la Terre que des Animaux errans ; ou du moins, chaque Societé Civile n'étant fondée, en ce cas-là, que ſur l'Interêt Perſonnel, ne ſeroit plus qu'un amas de Gens, toûjours prets à s'entre-detruire à la vuë du moindre profit. La Religion même eſt bâtie ſur l'Humanité ; & le Chriſtianiſme, après la gloire du Createur, & l'innocence des Moeurs, a pour but que les Hommes, ſe ſauvent en s'entr'aimant, & en s'entre faiſant du bien.

L'Illuſtre *Morus* avoit à Coeur cette Verité qu'on peut nommer Capitale par raport à la Vie paſſagére, auſſi bien qu'à celle qui doit durer é-

ternellement. Ce grand homme se faisoit un plaisir de reflechir sur les Republiques, & sur les Etats: voïant si peu de zèle mutuël, si peu d'affection reciproque entre les Membres du Corps Politique: d'ailleurs, remarquant que les Particuliers les plus utiles, & les plus necessaires au general, sont ceux qui par une injustice criante, vivent dans la dizette, dans la soufrance, & dans l'obscurité, il auroit bien voulu pouvoir remedier à cet inconvenient.

Pour reüssir, MONSIEUR, dans cette vaste entreprise, il n'y avoit qu'un moïen; c'etoit de mettre en Communau-

nauté le travail, & les fruits qui en resultent. C'étoit couper la racine du mal; c'étoit tarir la source des divisions; c'étoit donner à cet Assemblage de Mortels qu'on apelle *Societé Civile*, une uniformité exterieure, & apuïée sur l'union des Coeurs; enfin, c'étoit établir une felicité publique à laquelle tous les Habitans du Païs eussent pu participer egalement.

Il est vrai, MONSIEUR, que ce beau Dessein est d'une execution impossible, & son Auteur étoit trop judicieux pour se flater que son *Utopie* fût jamais effectuée. Cependant on peut avancer hardiment, à

l'honneur de Nôtre *Morus*, qu'il n'a rien proposé dans son Idée de Republique parfaite & heureuse, qui de soi ne soit fort faisable. Les Lois, les Usages, les Coutumes, les Moeurs qu'on attribuë ici à ces Peuples imaginairement fortunez, ne sont point au dessus *de la* RAISON HUMAINE. Mais le mauvais usage que, communement parlant, les Hommes font de leur Raison, est un obstacle insurmontable à la fondation & à la realité d'un Gouvernement *Utopien*.

Si la plus grande partie du Genre Humain est malheureureuse par un travers, par une disparate *du* BON SENS, le fameux

meux Chancelier d'Angleterre n'en merite pas moins des eloges immortels, d'avoir consacré son precieux Loisir à inventer, en faveur de Nôtre Espèce, le genre de Vie le plus doux & le plus tranquile qu'on puisse concevoir.

Mais si en cela MONSIEUR; le *Decouvreur de l'Ile Fortunée* à bien merité de toute L'ESPECE HUMAINE, il s'est fait aussi un Nom celébre dans la République des Lettres. Outre que cette Fiction pourroit être utile à toutes les Nations Civilisées, elle doit faire plaisir à tous les Amateurs de la belle Curiosité. Il me paroit, & je ne croi pas

que les Conoiſſeurs en diſconviennent, il me paroit, dis-je, que l'Auteur a traité ſa Matiére avec toute la force d'un Eſprit du premier ordre. Une liaiſon tres exacte entre le Siſtème & les Conſéquences; un Genie egalement diſtingué par l'élévation, & par le detail; des meſures finement priſes pour établir la Vraiſemblance & la Probabilité; une grande juſteſſe dans le Diſcernement; un ſtile nerveux, & parſemé d'erudition: enfin, depuis que l'Uſage permet de narrer des fauſſetez innocentes, & même profitables pour les bonnes moeurs, je ne ſai s'il s'eſt publié un *Menſonge* plus ſpirituel, plus

plus agreable, & plus instructif.

Le Public eclairé lui a rendu beaucoup de justice à ce *Mensonge* ingenieux. On l'a traduit en diverses Langues; & par là plusieurs Nations ont connu l'*Utopie*, & en ont admiré les beautez. Reflechissant sur cette Production qui a été si aplaudie de tous les Connoisseurs, je crus qu'il manquoit une chose à sa gloire, c'est qu'on ne se fût point encore avisé, du moins que je sache, d'enchasser dans la Diction Françoise ce riche Diamant, cette Pierre dont le prix est inestimable. Il me sembloit, MONSIEUR, que *l'Utopie*

pie languiroit toujours dans une eſpèce d'obſcurité tant qu'elle ne paroitroit point dans une Langue répanduë par tout, & qui fait, aujourd'hui les delices de l'Europe. Je conjecturai bien que la difficulté de l'Original faiſoit le principal obſtacle à la Traduction. Effectivement, ſoit à cauſe du tour trop recherché dans la phraſe & dans les expreſſions; ſoit pour la nouveauté des idées, la Carriere étoit ſcabreuſe; & on ne pouvoit entreprendre d'y courir, ſans ſe reſoudre à beaucoup de peine & de travail. Mais enfin, MONSIEUR, j'ai trouvé un homme qui ſe ſentoit aſſez de cou-

courage pour executer ce penible dessein; & comme je me suis devoüé à l'Utilité publique, & à la satisfaction des Curieux, j'ai emprunté la plume de cet Ecrivain, & je n'ai point balancé à mettre son Manuscrit sous ma presse.

Aïant, donc, à mettre au jour une nouvelle Traduction Françoise de cet excellent Original, j'ai cru ne pouvoir lui choisir un meilleur Patron que VOUS, MONSIEUR; & j'espere que VOUS la recevrez agreablement. Doué d'un Naturel exquis, refuseriez VOUS de prendre quelque part à la Compassion que *Morus* avoit pour ses *Coindividus*; n'en-

n'entreriez VOUS point dans ſes ſentimens d'Humanité?

Bien loin de cela, MONSIEUR; je ſuis perſuadé que ce Livre naiſſant VOUS fera plaiſir, & que VOUS VOUS en declarerez volontiers le Protecteur. Puiſque l'Interêt Commun eſt le ſujet & la Fin de ce precieux Ouvrage, il ne peut mieux convenir qu'à VOUS. VOUS aimez Nôtre Patrie, & VOTRE attachement pour elle lui eſt avantageux.

D'une Naiſſance auſſi Noble que Ancienne; d'un Sang qui, depuis pluſieurs ſiecles, transmet, & augmente ſon Illuſtration; enfin, d'une Famille

mille à qui la Republique eſt redevable des ſervices les plus importans, & qui tient encore dans la Province un rang des plus elevez ; VOUS ſuivez les glorieuſes traces de VOS Ancêtres, VOUS ſoutenez dignement en VOTRE Perſonne l'éclat de ce beau Sang. VOUS êtes Deputé de la part du Corps des Nobles, dans la Direction des Indes Orientales. Ainſi, MONSIEUR, VOUS occupez un des premiers Poſtes dans cet illuſtre College, qui fait tant d'honneur à l'Etat, qui en eſt un des plus fermes apuis ; & qui depuis ſi long tems contribuë à la ſplendeur de la Republique.

Avec

Avec cette haute diſtinction, MONSIEUR, VOUS VOUS donnez tout entier à la Régence, & VOUS en êtes un des principaux apuis. Sans flaterie, & en n'offrant qu'un encens legitime, VOUS honorez les Charges; & on n'outreroit rien en diſant que la Magiſtrature brille chez VOUS. Les Lumieres, la Vigilance, l'Aſſiduité, la Droiture, l'Integrité, lé Zèle & l'Amour de la Juſtice, la Clemence & la Bonté; ces qualitez, ſi neceſſaires au Timon & au Gouvernail, ſe reüniſſent toutes en VOTRE Perſonne.

Auſſi MONSIEUR, ne per-

perdez VOUS pas le fruit de VOS peines & de VOS fonctions. Outre que dans l'exercice de VOS Emplois VOUS goutez le plaisir interieur qui est inseparable du Devoir & de la Vertu, VOUS, avez encore la joie de VOUS savoir dans l'estime, & dans la Veneration de Nôtre Public; & comme les Citoiens remarquent en VOUS la tendresse d'un Pere, ils ont de leur côté tous les sentimens de reconoissance qui doivent répondre à une si genereuse, à une si aimable disposition d'Ame.

Pour moi MONSIEUR, j'ai ressenti en mon particulier les

les effets de Vôtre Ame toute genereuſe & toute bien faiſante. C'eſt une des principales raiſons qui m'ont engagé à VOUS adreſſer l'*Utopie* : je ſouhaiterois que, par ce foible témoignage de ma gratitude, toute la Terre pût être informée de VOTRE Noble & humaine diſpoſition à faire plaiſir. Encore un autre motif qui m'encourage à VOUS preſenter ce fruit qui tombe de ma Preſſe, c'eſt, MONSIEUR, VOTRE belle & louable inclination pour les Muſes: VOUS aimez à les voir fleurir ; & VOUS nouriſſant VOUS même l'éſprit de pluſieurs belles Conoiſſan-

ſan-

ſances, c'eſt un plaiſir pour VOUS que les Etudes & les Lettres, loin de ſe ralentir, proſperent de mieux en mieux. En effet le titre de Defenſeur du Savoir & de l'Erudition, convient parfaitement à la Regence d'une Ville qui enferme dans ſon ſein la Mere des Sciences & des beaux Arts, je veux dire Nôtre Celèbre Univerſité.

Je fais les voeux les plus ſinceres, & les plus ardens pour VOTRE Conſervation, MONSIEUR, & pour celle de VOTRE Illuſtre Famille.

Daignez, je VOUS en ſuplie tres humblement, daignez m'accorder l'honneur de VOTRE

TRE Protection, & prendre la demarche que j'ose faire, comme un engagement public à être toute ma vie avec l'estime la plus respectuëuse, & l'attachement le plus inviolable,

TRES-NOBLE ET TRES-ILLUSTRE SEIGNEUR,

Vôtre Très-humble, & Très-Obeïssant Serviteur,
PIERRE VANDER AA.

PREFACE
DU TRADUCTEUR.

J'Offre à Ceux qui voudront me faire l'honneur de me Lire; je leur presente la République du Monde la plus florissante, & la plus humaine. Il y a sur la surface de cette Masse roulante à qui on a donné le nom de Terre; il y a, dis-je, une multiplication innombrable. Graces au Destin, nôtre belle & très digne Espèce n'est point encore en péril de manquer: les Individus des deux Sexes ont grand soin de la Propagation

gation; & *je compte que ces aproches mutuëlles dureront tout au moins, jusqu'au grand & terrible Jour du Jugement.*

Mais si, par un bonheur que je n'oserois espérer, & que surement, je n'espererai jamais, le Genre Humain *se convertissoit à* l'Evangile d'Utopie, *il n'y auroit pas sur* la Boule, *sur* le Globe Terrestre, *un seul malheureux en Fortune.*

Je dis en Fortune; *car pour Nôtre bonne Mere, nommée* Nature, *quoique elle soit conduite, dirigée, meneé dans tous ses mouvemens par une* INTELLIGENCE *infiniment Sage, toute bonne, & toute puissante, cette Madame Nature, pourtant, ne laisse pas de s'écarter sous une si bonne main: toute habile qu'elle est, elle fait des boiteux, des aveugles, des infirmes, des monstres. Il est vrai que j'ignore si la* Nature *est quelquefois aussi Marâtre chez les Utopiens que chez Nous: s'il faut s'en tenir*

à

à l'afirmative, j'avoûrai que les Utopiens ne jouïssent pas tous d'un bonheur parfait; puis qu'ils sont sujets comme nous aux écarts, & aux infirmitez de la Grande Ouvriere. A cela près, je soûtiens hautement, que ces Peuples sont les plus heureux qu'il y ait sous la vaste & immense Voute *du Ciel; que la dizette, ni le chagrin n'ont nul accez dans cette Ile fortunée; & qu'enfin, les Utopiens n'ont point leurs semblables en felicité.*

La Proprieté, l'Avarice, l'Ambition, ces trois pestes de la Societé Civile, ces trois monstres qui ravagent le Genre Humain, ne se trouvent point en Utopie. Cette République est d'une constitution singuliére. On y voit la superiorité jointe avec l'égalité; la pauvreté avec les richesses; le commandement avec l'obeissance; enfin, tout ce qu'il y a de diférent, de séparé dans les

autres Etats, eſt reüni, ou, pour mieux dire, n'eſt que la même choſe dans celui-ci. Ses Loix, ſes Coutumes, ſes Uſages ne tendent pas plus à la conſervation, & à la ſureté commune qu'à la conſervation & qu'à la ſureté des Particuliers; & l'Ordre eſt ſi ſagement etabli; les précautions & les meſures ſi bien priſes, que chaque Citoïen trouve toûjours ſon bien être *dans la Conduite Genérale.*

Sous ce Gouvernement tout humain, le Prince n'emploïe point le Pouvoir Arbitraire *à commettre des exactions injuſtes, criantes ſur dès ſujets déja epuiſez, & à tirer copieuſement de ſes Peuples, de quoi fournir à ſon luxe & à ſes plaiſirs. Tous les biens étant communs en Utopie; & le Prince n'aïant point d'autre autorité que celle de faire obſerver les Loix, ces heureux Inſulaires ſont à couvert de la* Tirannie *& de l'*Opreſſion. *De chez eux*

ſont

ſont bannis pour jamais gros fermiers, Partiſans, Gens d'affaires, Commis, Receveurs ; tant d'autres Supots d'Exaction, leſquels, comme une nuée de mouches, infèctent tout un Païs, & en ſucent le meilleur ſang. Sa Majeſté Utopienne, qui n'a point d'autre figure à ſoûtenir que celle de premier Conducteur du Timon, ſe repoſe entierement ſur ſes ſujets de tout ce qui lui eſt neceſſaire pour exercer les fonctions de ſa Dignité.

Ou ne voit point en Utopie, un petit nombre de Gens, s'enrichir, amaſſer des tréſors ; & cela, pendant une ſanglante & ruineuſe Guerre qui fait gémir toute une grande Nation. Nos Inſulaires aïant toûjours un tréſor de réſerve, & uniquement deſtiné aux frais des Armes, ſoit qu'ils attaquent, ſoit qu'ils ſe défendent, ce qu'ils ne font jamais que dans une néceſſité inévitable ; ſans être ſujets à taxe, à ſub-

ſide, à capitation, ils partagent également le fardeau; & quand, même, ils ont le deſſous, ils n'en ſont ni moins riches, ni moins puiſſans.

On ne voit point en Utopie, de Commercans *qui, vendant chérement ce qu'ils ont eu à bas prix, ne laiſſent pas néanmoins de proteſter, ſur l'honneur & ſur la conſcience, qu'ils n'y gagnent rien. Les Utopiens, ne négociant qu'au profit de la République, ne commerçant que pour l'utilité commune, ils ſont bien éloignez de tromper & de mentir.*

On ne voit point en Utopie cette Fortune injuſte qui donne tout aux uns, & n'accorde rien aux autres; cette Fortune aveugle qui accable de faveurs, qui comble de bienfaits ceux qui le meritent le moins; cette Fortune inconſtante, capricieuſe, bizarre, qui prend plaiſir à precipiter ſes Mignons, & à mettre ſes Favoris auſſi bas que elle les avoit élevé. Nos Inſulaires n'étant pas moins

moins en Communauté de travail que de biens, ne dépendent proprement que de la Nature; le Sort, le Hazard, la Fortune font mal leurs afaires chez eux.

Enfin, on ne voit point en Utopie cette quantité prodigieuse d'Infortunez, qui, bien loin de goûter les douceurs de la vie, trouvent à peine dequoi ne pas mourir. Triste effet de la dureté, de l'inhumanité, de la barbarie dés Riches, qui, non seulement ne veulent rien prendre sur un néceſſaire abondant, pour secourir leurs semblables; mais qui même seroïent fort fâchez de toucher à un gros superflu, le trouvant toûjours trop petit, & ne cherchant qu'à l'augmenter. Il est impossible que nôtre République Insulaire soit sujette à ce grand inconvénient. Tous les Habitans du Païs étant également à leur aise, ils ne conoiſſent ni pauvreté, ni mendicité, ni misére. D'ailleurs: touchez de compassion pour les ma-

 la-

lades & pour les foibles, ils en prennent un ſoin extraördinaire; ils reſpèctent, ils venérent la Vieilleſſe. Ainſi ce ſont des Hommes parfaits; & on peut dire que l'Humanité regne chez eux dans toute la perfection.

Quel dommage que nous ſoïons ſi éloignez de ce Païs la du vrai bonheur, & de la ſolide félicité! Aparemment tous les Mortels ſenſez, tous les Hommes Raiſonnables iroient y planter piquet. *Leur déſertion ne feroit pas grand tort à nôtre Monde: bien loin de le dépeupler, à peine s'apercévroit on de ne les avoir plus: les Sages ſont cachez dans la foule; & ils y ſont, helas, ils y ſont un ſi petit nombre!*

Mais malheureuſément pour eux l'Utopie eſt preſque introuvable, je dis preſque; *car enfin*, Hythlodée, *voïageur Portugais, tres habile homme, & grand amateur de l'Huma-*

manité, découvrit, par un heureux hazard, ces Insulaires qui en sont les plus rigides, les plus zèlez Observateurs, & chez qui l'Equité tient son Trône. Cet Hythlodée, *s'étant trouvé à Anvers avec l'illustre* Morus, *lui fit une description exacte des Utopiens. Morus en fut charmé; & il écouta si attentivement la Narration, que, quoique elle fût assez ample, assez longue pour en faire un Livre, il n'en perdit pas un seul mot, Voila, ce qui s'apelle un prodige de Mémoire !*

*Morus, s'imaginant, peut-être, que cette découverte du Monde Utopien pourroit être encore plus utile que celle du Monde Ameriquain, publia fidèlement, & mot pour mot le Récit d'*Hythlodée. *Oh, qu'il s'abusoit ! ce celèbre Anglois, si c'étoit-là son intention & son but. On navige avec empressement, à l'Amerique pour y chercher les matiéres & les instrumens de la Fortu-*

ne: mais en Utopie? il n'y a que de la Raison, que de la Justice à gagner; or c'est dequoi le Commun des Hommes se soucie le moins, En effet: je ne croi pas que de tant d'Humains qui se sont abandonnez, qui s'abandonnent encore aux fureurs de la Mer, & à cent autres perils, pour pénétrer dans les Terres inconnuës, pas un se soit avisé de penser à la decouverte de l'Utopie. Cet heureux Païs n'a tenté Personne: Morus s'y attendoit bien; il conoissoit trop l'Espèce Humaine, pour douter que sa République auroit le même sort que celle de Platon le Divin.

Pour parler à present à découvert; & pour desabuser quelque Lecteur qui pourroit avoir pris à la lettre, & dans le sérieux ce que je n'ai dit qu'en badinant, je déclare que l'Utopie n'est nullement dans l'Etre des choses, & que ce meilleur des Etats n'a jamais subsisté que dans la belle

& féconde imagination de nôtre Auteur : c'est la Production d'un Genie aussi distingué, aussi sublime que le sien; & depuis que le droit de feindre est établi, je ne sai si on a jamais menti plus ingénieusement, ni plus utilement.

Les Poëtes, par exemple, ne font pas grand effort en faveur de la Vraisemblance; c'est de quoi la Gent Apollonique *s'embarasse le moins: pourvû que leurs idées soient transcendantes, pourvû qu'ils se sentent les Aigles du Parnasse, ils se soucient fort peu qu'on les croïe ou qu'on ne les croïe pas; devienne la Verité ce que elle poura! Morus dans sa Fiction historique a pris une route tout oposée: il a emploïé les circonstances les plus propres à persuader que son Ile étoit réelle; & il y a si bien reüssi que Ceux à qui l'Utopie est inconuë, pourroient s'y tromper assez pour la chercher bonnement dans la Carte.*

 Voi-

Voila pour l'Ingenieux : un petit mot de l'Utile.

Communément parlant, les Poëtes n'ont pas pour but de procurer le bonheur des autres: ils ne visent qu'à se faire admirer, ou qu'à se rendre la Fortune propice, & souvent, le plus souvent, ils échouent dans l'un & dans l'autre. Nôtre Morus, au contraire, n'a écrit ni pour la gloire, ni pour l'interêt : touché du malheur dès Mortels, il s'en fait comme l'Avocat, comme le Procureur ; & souhaitant, en bon humain, de les rendre tous heureux, il en inventa le moïen, ce ce qui est le sujet de son Ouvrage. Vous jugez bien que ce grand & rare Ami de l'Homme prévoïoit assez que sa Tentative seroit inutile : il n'ignoroit pas que des Millions de Têtes trouvant leur compte dans l'ancien train, le Monde ne s'Utopiera *jamais. Cette impossibilité morale ne rebuta pourtant point nôtre*

tre Auteur: il crut que ſon plan de République pourroit produire quelque fruit; & que tout au moins, s'il n'avoit pas le bonheur de changer la Condition Humaine, il indiqueroit, il ouvriroit une voïe pour la rendre meilleure.

D'ailleurs, Morus pouvoit il exercer ſon eſprit ſur une Matiére plus importante que celle de l'Humanité? Toutes les Sciences, tous les Arts nouriſſent la curioſité de l'Homme: mais pas une ne le tire de la miſére & de la ſoufrance: la ſeule Etude de l'Humanité, de l'Equité, de la Juſtice réciproque; oui, cette ſeule Etude a pour objet la Felicité Commune; elle ſeule tend à faire paſſer agréablement la Vie à tous les ſujets d'un Etat.

Le moïen de finir ſur l'article de Morus, ſans faire encore une courte réflexion! Ce grand homme, & il nous le dit lui même, étoit accablé d'afaires d'Etat, d'afaires Ci-

viles & Domestiques: tout son tems étoit rempli; & il n'en avoit pas même assez pour fournir à ses occupations. Cependant, ce Magistrat trouvoit encore du loisir pour l'Humanité; & au lieu que les autres passent leurs heures de relâche dans les divertissemens & dans les plaisirs, lui, au contraire, consacroit les siennes à la Felicité Humaine: pouvons nous vénérer trop sa Mémoire? peut-on respecter assez son livre?

Ce n'a pas été-là le moindre des motifs qui m'ont fait travailler avec plaisir à la Traduction de l'Utopie: regardant ce Morus que tous les Hommes ont quelque droit d'apeller Nôtre, *le regardant, dis-je, comme un illustre Individu qui, étant tout plein de bonne volonté pour l'Espèce, a bien mérité d'elle, il me sembloit lui marquer ma reconoissance particuliére en le faisant Francois; & je souhaiterois qu'on le multipliât dans toutes les Langues, afin qu'il pût*

pût être conu de ce Genre Humain auquel il vouloit tant de bien.

Au reſte, on ne doit pas s'attendre ici à une Traduction exacte, & qui ne faſſe que rendre préciſément le ſens de l'Auteur. J'avertis, d'avance, que je ne me ſuis point arrêté à ce ſcrupule-là : j'ai ſouvent étendu l'Idée ; je lui ai donné le peu d'enjoûment dont je ſuis capable ; enfin, ſans aller contre l'intention de l'Original, je n'ai pas laiſſé, quelque fois de le commenter. C'eſt donc, une Parafraſe, direz vous : pardonnez moi : c'eſt une Traduction libre ; & ſi vous n'aimez que les Verſions ſcrupuleuſes, je ne vous conſeille pas de lire celle-ci.

Avant de finir cette Préface, je ſuis obligé d'avouër naturellement que l'Utopie Françoiſe m'a coûté beaucoup de peine & de travail ſoit l'affectation du Latin qui, ſelon moi, n'eſt rien moins que Ciceronien ;

nien; ſoit mon ignorance, j'ai trouvé dans mon chemin, des endroits qui m'ont tenu long-tems. Je me ſuis débaraſſé de ces broſſailles le mieux que j'ai pu: mais je n'oſerois répondre que j'aïe attrapé par tout la penſée de mon Auteur; je crains d'avoir quelquefois deviné: c'eſt au Lecteur habile & curieux à s'en eclaircir.

Comme les Figures ſont à la mode; & que elles font plaiſir à un certain genre de Lecteurs, l'Imprimeur qui n'épargne rien pour ſes Impreſſions; & dont le principal but eſt de ſe conformer au goût du Public, a eu ſoin d'en embellir ſon Utopie. *Ainſi, par ces Tailles douces qui repreſentent les ſujets les plus intereſſans du Livre, on pourra, de tems en tems, ſe délaſſer de l'attention, & ſe divertir agreablement les yeux. Les eſtampes ſervent auſſi à rapeller ce qu'on vient de lire & à le mieux inculquer dans la Memoire.*

ABRE-

ABREGÉ DE LA VIE DE THOMAS MORUS.

IL naquit à Londres sur la fin du quinzième Siècle, c'est à dire en 1480. son Pere s'apelloit *Jean Moor*, & chez les Historiens Latins, *Joannes Morus*. Ce n'étoit pas une Famille celèbre; mais pour l'honnêteté? elle n'en cédoit à aucune d'Angleterre. Le Pere étoit pourtant, Chevalier, & Conseiller du Roïaume. Un autre, s'expliquant autrement, dit que *Jean Moor*, ou *Morus*, étoit un des Juges de la Cour de Justice du Roi.

Nôtre *Morus* n'alla point chercher les Muses hors de son Païs; il fut élevé au Collége de *Saint Antoine*; & aparemment il y fit de bel-

belles & bonnes études. Un Auteur dit, même, que ce jeune homme étoit d'un génie si heureux, qu'il aprit le Latin, & le Grec par sa propre industrie, & sans le secours d'aucun Maître. Le bon Dieu veuille préserver de ces Esprits précoces, les Régens & les Professeurs!

Soit seul, soit sous un bon Guide, *Morus* fit de si grans progrès que la réputation lui vint avant *la barbe*. Jean Morton, Cardinal, & Archevêque de Cantorberi, aïant oui parler de cet Astre naissant, fut curieux de le conoitre. Le Prélat mande le jeune homme: il l'examine, il l'étudie à fond; & voïant que effectivement la Renommée, dont *l'Amplification* est la réthorique favorite, ne le flatoit point, il le prit chez lui. *Morus* passa-là quelque tems; & le Primat, confirmé de plus en plus, qu'il s'étoit rendu le dépositaire d'un trésor, résolut de le faire

re valoir. le Cardinal Morton envoïa donc ſon Elève à Oxfort; & ce fut comme un rare preſent qu'il fit à cette celèbre Univerſité. En effet: *Morus* répondit parfaitement aux intentions, & aux eſpérances de ſon Patron : par la vigilance, par les ſoins de *Linacer*, ſon Tuteur, il avança rapidement dans le Grec ſous le ſavant *Groſinus* ; &, avec la même vîteſſe, dans les autres Sciences, ſous les plus habiles Profeſſeurs.

Nôtre Etudiant, bien exercé, bien fondé dans la lice du Savoir & de l'Erudition, revient à Londre; & dès qu'il fut ſur ce Théatre éclatant, il entama le grand Rôle auquel la Providence le deſtinoit. Il débuta par la *Plaidoirie*; & ſon éloquence, également nerveuſe & équitable, lui valut tous les Lauriers du Barreau. La Cour, informée de ce mérite ſupérieur ſe détermina tout d'un coup à le faire briller pour l'U-

l'Utilité Publique. Le fameux & incomprehensible Henri VIII. portoit alors la Couronne d'Angleterre, Couronne qui sous le Règne tumultuëux de ce Prince soufrit tant de mouvement & tant d'agitation. Un celebre Historien nous aprend que nôtre *Morus* faisoit figure dans les Parlemens. Parlant d'un Orateur; c'etoit dit cet Ecrivain, *Thomas Morus, qui commença de faire connoître son habileté, & son affection au service du Roi, dont il eprouva tour à tour dans la suite, & la reconnoissance tant qu'il eut de la soumission; & la vangeance, lors qu'il refusa d'obeïr.*

Le Monarque apella donc l'Avocat *Morus*, & s'en servit dans les hauts Emplois. Maître des Requêtes, Chevalier, Tréforier, Chancelier dans le Duché de Lancastre, ce furent là les quatre premiers degrez, & comme les quatre fondemens de l'élévation, & de la fortune de *Morus.*

rus. Le Roi, découvrant, de plus en plus, le profond mérite de sa nouvelle Creature, lui confia les Ambassades les plus importantes, savoir celle de la Cour Imperiale, & celle de France.

Mais entrons dans le fort & dans le plus beau de sa Cariére. Thomas Wolsey, ce fameux Cardinal de fortune, qui visoit à la Tiare, & qui avoit si bien établi son crédit, que Charles-Quint, même, se qualifioit *son Fils*, Thomas Wolsey, dis-je, éprouvant le Sort commun aux plus Grans comme aux plus petits, perdit sa Grandeur, son Eminence avec la Vie, & s'en alla porter chez les Morts son dessein ambitieux de Papauté. Voici quelques circonstances historiques de la disgrace de cette Eminence. „Nous „avons laissé, ce sont les Paroles de „l'Historien, le Cardinal de Volsey „au retour de la visite qu'il rendit „au Roi, en la compagnie du Car-„dinal Campegge, dans l'esperance „de

„ de conserver les bonnes graces de
„ son maître, nonobstant la haine
„ de ses envieux, & le ressentiment
„ d'Anne de Bouleyn. Il ne demeu-
„ ra pas long tems dans cet état. Le
„ tems de sa ruïne étoit arrivé: &
„ selon toutes les apparences les ca-
„ resses du Roi étoient le dernier
„ mouvement d'une affection qui
„ s'en alloit finir. Comme il se fut
„ presenté afin de presider aux sean-
„ ces de la S^t^. Michel, en qualité
„ de Grand Chancelier, les Ducs de
„ Nortfolk & de Suffolk vinrent de
„ la part du Roi lui redemander le
„ Seau. D'abord il ne voulut point
„ s'en dessaisir, & fit valoir les ter-
„ mes des lettres patentes que le
„ Roi lui en avoit accordé pour
„ toute sa vie. Les Deputez s'en
„ retournerent avec cette reponse:
„ mais sur un second ordre qu'ils lui
„ aporterent le lendemain de la main
„ du Roi, il obeït. Le Seau fut offert
„ à Warham, Archevêque de Can-
„ tor-

„ torbery, qui l'avoit eu auparavant.
„ Il fembloit que la fortune fe repen-
„ toit de l'injuftice qu'elle lui avoit
„ fait, & qu'elle vouloit lui reftituer
„ un emploi, qu'elle lui avoit ravi
„ pour le donner à Volfey. Mais War-
„ ham fit paroître, en le refûfant, aû-
„ tant de moderation qu'il en avoit
„ temoigné lors qu'il s'en étoit deffai-
„ fi: foit que fa vieilleffe le degoûtât
„ des affaires, foit qu'il en previt de
„ fâcheufes, dans lefquelles il ap-
„ prehendât de s'embaraffer. Quoi
„ qu'il en foit, il pria le Roi de le
„ difpenfer d'un emploi deformais
„ trop penible pour lui. Henri VIII.
ne trouvant perfonne plus propre à
remplir dignement ce premier Pof-
te du Roïaume, que *Morus*, ne ba-
lança point à l'y élever: cet événe-
ment arriva le 25 Octobre, 1531.
la 21. année du Règne de ce Maî-
tre Monarque. *Morus* prit une route
tout opofée à celle de fon Prede-
ceffeur. Wolfey avoit adminiftré
fa

ſa charge avec fierté, avec hauteur, avec diſſimulation; enfin, avec une conduite qui faiſoit peu d'honneur au *Caractere Sacerdotal*. *Morus*, Chancelier, fut comme les antipodes de cet orgueilleux Prélat. Droit, franc, ſincére, affable, fidèle; marquant de la bonté à tout le Monde, même aux plus petits. Cet illuſtre Magiſtrat étoit d'une exactitude admirable dans l'exercice & dans les fonctions de ſon auguſte Emploi. Les afaires n'étoient jamais ni ſuſpenduës, ni acrochées au Tribunal de la Chancelerie: on y étoit ſur d'être vuidé au plûtôt, & d'avoir juſtice ſur le bon Droit. Enfin nôtre *Morus* avoit de vives & pénétrantes lumiéres, une grande juſteſſe de diſcernement, & une integrité incorruptible. Oh, que ne puiſſe être-là le portrait au naturel de tous les Officiers de *Judicature* pendant nôtre Géneration! l'Injuſtice, la Violen-

ce

ce, l'Opreſſion ne profaneroient pas ſi ſouvent le ſacré Temple de Thémis.

Morus étoit d'un deſintereſſement qui alloit juſqu'à l'excés. Un jour ſes Fils ſe plaignant à lui de ce que dans ſa haute Elevation, il ne leur procuroit aucun avancement; *Mes Enfans*, répondit il *Catoniquement*, *ou plutôt Chrêtiennement*, *laiſſez moi rendre juſtice à tout le Monde: il y va de vôtre gloire, & de mon Salut: mais ne craignez rien: il vous reſtera toûjours le meilleur partage, la Benédiction du Ciel, & celle des hommes.* Tous Ceux qui ſont au haut de la la Rouë heureuſe ne penſent pas de même; & le Pape Alexandre VIII. qui diſoit ſi tendrement, ſi paternellement à ſa Famille *Nepotique*, *il n'y a point de tems à perdre, hâtez vous; il eſt vingt trois heures & demie ſonnées*, ce Saint Pere, tout à fait bon ſelon *la Chair & le*

Sang, avoit bien d'autres Sentimens que nôtre Chancellier.

C'eſt une fatalité que les Hommes les plus utiles à la République, ſont ceux dont Elle eſt privée le plus tôt. Je pourrois en raporter dès exemples: mais tenons nous en à Nôtre *Morus*. Cet habile Miniſtre, prévoïant, par ſa pénétration ordinaire, qu'il alloit s'élever un furieux Orage entre les Cours d'Angleterre & de Rome, réſolut de le prévénir, & de ſe mettre à couvert. Il va, donc, trouver le Roi, à une de ſes Maiſons de plaiſance, nommée York, aujourdhui le Palais de Whitehall. Là *Morus* remit le Grand Seau entre les mains de ſon Maître, il renonça au *Chancellariat*. Il avoit desja fait pluſieurs tentatives pour ſe faire decharger de ce noble fardeau: mais toutes ces demarches avoient étez inutiles. *Morus* repreſentoit au Prince, que ſa mauvaiſe ſanté ne lui permettoit pas de bien rem-

remplir ce premier Poſte de la Juſtice: mais le Monarque, le croïant, ou faiſant peut-être ſemblant de le croire encore aſſez Vigoureux, l'encouragoit toujours a ne pas quitter. Effectivement *Morus* ne manquoit pas de forces: mais il allegoit ſes infirmitez comme la raiſon la plus plauſible, & la meilleure pour cacher ſes veritables motifs. On pretend qu'il en avoit deux ſecrets. Le premier, c'eſt que connoiſſant l'humeur du Roi, il prevoioit bien que ce Monarque ne demordroit jamais de ſon Inſtance à la Cour de Rome; & comme d'ailleurs, le Chancellier etoit ſûr que la Cour Papale ne tiendroit pas moins ferme de ſon côté, *Morus* regardoit la Rupture prochaine comme infaillible. Ce Grand Homme n'etoit pas un Approbateur, ou pour mieux dire, un adorateur aveugle de la Puiſſance uſurpée du Souverain Pontificat, mais il croioit de bonne foi que ce ſeroit un Schiſme

 de

de ſe ſeparer du Saint Siége. De plus la Maiſon de *Boleyn* lui etoit fort oppoſée, & le Pere de la Maitreſſe Roïale ne faiſoit qu'épier une occaſion favorable pour le ruiner: cette occaſion là ſe trouvoit juſtement dans les Amours de *Henri*; & *Morus* craignoit avec raiſon qu'elle ne reuſſît pour ſa perte. Il avoit donc un' impatience de ſe mettre à couvert d'un ſi grand danger. L'Ambition & la brigue n'avoient eu aucune part a ſon Elevation; le ſeul merite la lui avoit procuré: il avoit exercé ſa dignité avec un parfait deſinterreſſement; ainſi n'aïant rien à ſe reprocher, il ſe faiſoit un plaiſir de ſa demiſſion. Il ſe trompa neanmoins: ſa precaution n'eut pas le ſucces qu'il ſe promettoit; & voulant conjurer l'orage, il l'attira ſur lui. On ne peut, ſans faire injuſtice à ce Miniſtre, qui étoit, ſans doute, d'un merite des plus extraordinaires, d'avoir pris le vrai che-

chemin de la Prudence. Mais enfin, la deſtinée eſt inevitable; & *Morus* en eſt un grand exemple. Si ce qu'on raporte de la converſation qu'il eut avec ſa femme & ſa fille, apres avoir rendu le Seau, ſe pouvoit confirmer par toute la Foi Hiſtorique: on ne pouroit s'empecher de convenir que *Morus* étoit infiniment au deſſus du Vulgaire: mais en même tems on a quelque ſujet de lui reprocher que pour un Philoſophe il pouſſa la raillerie trop loin.

Aïant remis ſon haut Emploi entre les mains du Maitre, il ſortit auſſitôt de Londre avec ſa famille ſans marquer la raiſon d'un depart ſi precipité; & ſe retira à ſa Maiſon de Chelſey. Le jour ſuivant il entendit devotement la meſſe, à ſon ordinaire; & le Service Divin étant fini, il paſſa par la Place de ſa Ladi, & lui dit, *Madame*, *Mylord eſt parti.* C'etoit une convention bien arrêtée, & bien

pratiquée entre l'Epoux & l'Epouſe que toutes les fois qu'ils étoient enſemble au Temple, & que Mylord partoit le premier, l'Ecuïer de la Maiſon alloit annoncer cette Nouvelle à la Dame pour l'engager à lever le piquet. Madame *Morus* qui conoiſſoit à fond l'humeur de ſon Mari, crut qu'etant dans ſa bonne humeur ordinaire, il badinoit, & vouloit ſe rejouir à ſes depens: ſur ce prejugé-là, *Mi-Ladi* ne branlà point de ſa place. Sa devotion finie, elle revient chez elle; & aïant ſû de ſon Mari qu'il n'étoit plusChancellier, elle fit des cris comme une furieuſe & comme une folle. *Morus*, bon Philoſophe, apella ſa fille: je vous prie lui, dit il, de regarder un peu ſi les habits de vôtre Mêre ne la bleſſent point; car elle crie comme ſi ſon corps, ou ſi ſon habit la preſſoient ſi fort qu'elle fût ſur le point d'etouffer.

Sur

Sur ce ſujet là, l'Ex-Chancellier donna cours a ſon humeur naturellement fort enjoüée: Il lui echappa même de certaines ſaillies qui n'etoient pas trop de ſa gravité: on ne s'en accommoderoit point du tout dans nôtre tems; le bon goût, *Dieu merci*, a gagné le deſſus. *Morus*, peu de tems apres ſa chute volontaire, congedia toute ſa famille Domeſtique. Il avoit un Bouffon; c'etoit la mode chez les Grans: Il le donna au Maire de Londre; à condition qu'il le garderoit pour lui; & que dans ſon Teſtament il en feroit un heritage pour ſes Succeſſeurs. On auroit dit qu'il vouloit deſigner les travers d'Eſprit de ce Magiſtrat. Par là ſa Maiſon devint à rien: mais il avoit pour bonn' & ſolide reſſource ſa Philoſophie qui ne l'abandonoit point. Se voïant dechargé des affaires Publiques, il prit le Parti de Vivre Philoſophiquement ſur ſa Terre de

Chelſey qui ne lui rapportoit pas plus de quinze cens livres de rente. Sa fille lui diſant, *hè, Mon cher Pere, comment pourons nous vivre avec ſi peu de bien! Point d'inquietude ma Chêre fille*, répondit il, *le Ciel y pourvoira*; *& Nôtre pis aller eſt de chanter aux Portes pour demander l'aumône*. Il dit cela avec enjoüment: mais on doutoit un peu que ſa gaïté fût ſincere. Quoi qu'il en ſoit, on ne peut s'empêcher de croire que nôtre *Morus* avoit aquis, à force de Philoſopher, un vrai mêpris pour toutes les choſes de la Vie. Il oublioit quelques fois la gravité *Socratique*; mais il faloit le pardonner à ſon humeur, naturellement tournée à la raillerie. D'ailleurs, a force de Philoſopher, il s'etoit fait une Ame vraïment tranquille. Son étude favorite étoit la Morale; & ce fut par cette belle route qu'il avanca ſi fort dans le mepris de la Vie. Jamais peut-être n'y

n'y a-t-il eu de Mortel plus diſpoſé à mourir agreablement. *Morus* compoſa quelques Ouvrages moraux: Il en envoïa quelques uns à ſon Cher Eraſme, & à Warham: Il n'oublia pas d'inſtruire ſa Poſterité ſur cette matiere importante: mais ſes Enfans n'avoient pas beſoin de leçons là deſſus; leur Pere les moraliſoit aſſez par ſes Exemples admirables.

Pour revenir à la demiſſion volontaire de *Morus*, la maniere dont le Roi l'à reçut eſt aſſez equivoque. Savoir, ſi le Monarque accepta d'abord la *Demiſſion*, ou s'il fit quelque difficulté de la recevoir, c'eſt ce qui ne ſe dit point. Il pourroit bien être que Henri VIII. qui conoiſſoit la fermeté inébranlable de ſon Chancellier; & qui, par-là, avoit ſujet de craindre qu'il ne traverſât ſon deſſein amoureux, ſe félicita ſecrètement de ſa retraite.

Autre controverſe hiſtorique.

 Com-

Combien de tems nôtre *Morus* mania-t-il le Grand Seau? Plus de deux ans & demi, ſuivant une ſuputation crônologique; & il ne ſe démit que le 16 Mai de la 24e. année du Règne de Henri. Selon un autre calcul, il en va bien autrement. *Morus* abdiqua ſa Dignité des l'Année ſuivante de ſa promotion, c'eſt à dire en 1532. Quelle contrarieté! Comment l'ancienne Hiſtoire ne feroit elle pas toute couverte de tenèbres; comment ne feroit ce pas un vaſte Champ ſemé de *Pyrrhoniſme*, puis qu'il n'y a pas même de certitude dans le raport, ou du moins dans les époques des Faits éclatans du ſeizième Siècle?

Quoi qu'il en ſoit de la varieté en queſtion, *Morus* ne ſe fut pas plutôt rendu à ſoi même, qu'il penſa à faire ſon Epitaphe, & l'envoïa pour la faire imprimer, à ſon cher Eraſme, qui étoit alors à Bâle. Quelques uns prétendent qu'il avoit compoſé

poſé cette Epitaphe, étant encore Chancellier, & que, même, elle étoit déja gravée ſur le Tombeau qu'il avoit fait conſtruire dans ſon Egliſe Paroiſſiale de *Chelſey*, & dans laquelle Sépulture il eſperoit bien ſuivre ſon Epouſe, qui avoit pris le devant, & précéder tout le reſte de ſa Famille. Enigme difficile, & dont j'ignore le mot.

L'Epitaphe de *Morus*, eſt le Sommaire de ſa belle Vie jusqu'à ſa diſgrace; Et comme cette Epitaphe eſt fort curieuſe je là donnerai en original, pour faire plaiſir aux Doctes.

THOMÆ MORI
EPITAPHIUM.

Thomas Morus urbe Londinenſi familiâ non celebri ſed honeſtâ natus, in literis utcunque verſatus, cum & cau-

ſas aliquot annos juvenis egiſſet, in foro, & in Urbe ſuâ pro Sbyreno jus dixiſſet, ab invictiſſimo Rege Henrico VIII. (cui uni Regum omnium gloria prius inaudita contigit, ut fidei defenſor, qualem & gladio ſe & calamo verè præſtitit, meritò vocaretur) aſcitus in Aulam eſt delectuſque in Conſilium, & creatus Eques, Proqueſtor primùm, poſt Cancellarius Lancaſtriæ, tandem Angliæ miro Principis favore factus eſt. Sed interim in publico Regni Senatu lectus eſt Orator populi, prætereà Legatus Regis nonnunquàm fuit, aliàs alibi, poſtremò verò Cameraci, comes & collega junctus Principi Legationis Guthberto Tunſtallo, tum Londinenſi, mox Dunelmenſi Epiſcopo, quo viro vix habet orbis quicquam eruditius, prudentius, melius. Ibi inter ſummos orbis Monarchas rurſus refecta fœdera redditamque mundo diu deſideratam pacem & lætiſſimus vidit, & legatus interfuit:

Quam ſuperi pacem firment faxintque perennem!

In

In hoc officiorum vel honorum cursu cum ita versaretur, ut neque Princeps Opt. operam ejus improbaret, neque nobilibus esset invisus, neque injucundus populo, furibus autem, homicidis, hæreticisque molestus; pater ejus tandem Johannes Morus Eques, & in eum Ordinem Judicum à Principe cooptatus, qui Regni Consessus vocatur, homo civilis, innocens, mitis, misericors, æquus, & integer, annis quidem gravis, sed corpore plusquam pro ætate vivido, postquàm eò perductum sibi vidit, ut filium videret Angliæ Cancellarium, satis in terrâ jam se moratum ratus, libens migravit in cœlum. At filius defuncto Patre, cui quamdiu supererat comparatus, & juvenis vocari consueverat, & ipse quoque sibi videbatur, amissum jam Patrem requirens, & editos ex se liberos IV. & Nepotes XI. respiciens, apud animum suum cœpit persenescere. Auxit hunc affectum animi subsecuta statim, velut adpetentis senii signum, pe-

 ctoris

ctoris valetudo deterior. Itaque mortalium harum rerum satur, quam rem à puero ferè semper optaverat, ut ultimos aliquot suæ ætatis annos obtineret liberos, quibus hujus vitæ negotiis paulatim se subducens, futuræ posset immortalitatem meditari. Eam rem tandem, (si cœptis annuat DEUS) indulgentissimi Principis incomparabili beneficio resignatis honoribus impetravit, atque hoc Sepulchrum sibi, quod mortis eum nunquam cessantis adrepere quotidiè commonefaceret, translatis hûc prioris uxoris ossibus, extruendum curavit. Quod ne superstes frustra sibi fecerit, neque ingruentem trepidus mortem horreat, sed desiderio Christi libens oppetat, mortemque ut sibi non omninò mortem sed januam vitæ felicioris inveniat, precibus eum piis, Lector optime, spirantem precor, defunctumque prosequere.

Je ne puis, neanmoins, omettre la reflexion qu'un fameux Auteur fait sur cette pièce funebre. Mais, dit

dit il, il ſurvint un changement afreux dans cette felicité que ce grand Homme ſe promettoit : au lieu de ce Tombeau honorable qu'il avoit fait élever, dans l'eſperance qu'on l'y porteroit avec honneur, & que ſes cendres y repoſeroient en paix, il lui échut une Sépulture ignominieuſe ; en cela le jouët de la Fortune, la victime de la fureur du Roi ; & d'ailleurs méritant, par ſon innocence, & par ſes ſervices, une fin auſſi glorieuſe, qu'un Tiran la rendit infame.

Nous voici, enfin, à la Cataſtrophe de *Morus :* elle arriva environ trois ans après ſa Démiſſion ; &, pour faire plaiſir aux Lécteurs, s'il y en a quelques uns, qui ne ſoient point inſtruits de cet événement tragique, en voici le ſujet. Henri VIII. devient épris des charmes d'Anne *Boleyn*. Les Rois ne portent pas le Diadème ſur le Coeur, ils le portent ſur le Front : ce Bandeau ſacré

cré ne les afranchit pas d'inquiétude; mais il les rend encore moins invulnérables, aux traits empoisonnez du petit Dieu d'Amour. Il en a couté bien dès fois du Scandale, & même du Sang, de cette afaire là: mais ce n'est pas de quoi il s'agit.

Mademoiselle *Boleyn*, sur qui, aparemment, la Majesté Amante n'avoit nul dessein de Sacrement, se mit en tête de se *Roïaliser*, & fit la fiére dans toute la force de l'aparence. Je ne veux pas dire, pourtant, que la Vertu d'Anne ne fût point réelle. La Sagesse d'une femme tentée, est ordinairement fort équivoque. Devenir Maitresse de Monarque c'est un doux & puissant attrait: combien deNimphes ont succombé à l'éclat du *Trident*? Avec tout cela, rendons, justice au beau sexe; il est plus de *Lucrèces* qu'on ne s'imagine, & qui, même, se poignarderoient avant le Viol, si elles

elles avoient à portée *l'outil meurtrier*. Et quant aux Conquérantes Roïales ? N'en at on pas vû repousser tous les assauts, preférer constamment à une faveur toute puissante, leur honneur & leur chasteté ; enfin, n'en at on pas vu vaincre & triompher heroïquement dans *la Défensive amoureuse?* Témoin la vertuëuse Princesse de Condé avec Henri IV. Ce Prince fut surnommé *le Grand*; & il avoit justement aquis, par ses travaux & par ses victoires ce titre superbe: mais, en verité, ce Roi de France, aussi bien que d'autres Princes, ne pouvoit être plus petit par l'endroit d'une certaine sensibilité: il est vrai qu'il n'étoit nullement dur pour son Peuple. Mais j'oublie que je fais l'historien; retournons sur nos pas.

Quelque fût le motif de la résistance d'Anne *Boleyn*, cette Beauté recula de si bonne foi, ou si adroitement que elle piqua son Amant, &

& l'enflamma à ne ſe plus poſſeder. Ce Prince, qui vouloit terriblement ce qu'il vouloit, réſolut de faire tout pour la jouiſſance, & pour la poſſeſſion, falut il partager, ſon Trône avec ſa Maitreſſe. En execution d'un deſſein ſi extraördinaire, Henri penſa à répudier Catherine d'Arragon, ſa Femme légitime. L'entrepriſe ne pouvoit être plus épineuſe. La Reine étoit Tante de l'Empereur Charles-Quint, & conſéquemment bien apuïée. Cet obſtacle, quoique aparemment invincible, ne rebute point le Monarque paſſionné. Il s'adreſſe confidemment à la Cour de Rome & démande le *Divorce* avec autant d'aſſurance, que ſi ſa Cauſe étoit infaillible. Sur quoi fondé? Oh le voici. Catherine avoit epouſé en premiéres Nôces, le Prince Artüs, Frére ainé de Henri: ce Mariage ne fut point conſommé, ce qui ſe prouva mieux que celui de Louïs XII. Roi de France,

ce, avec Jeanne, Fille de Louis XI. de fine, d'active, d'ambitieuse, & de tirannique Mémoire. Henri VII. voulut donc, que son second Fils, & son Héritier présomtif, épousât la Veuve vierge & pucelle de son Ainé; & la Dispense *Romainement* Pontificale calma les Consciences sur l'horreur de l'Inceste.

Henri VIII. avoit vécu tranquilement avec sa Belle Soeur, metamorphosée en Epouse: il en avoit eu même une Fille, qui, après la mort prématurée d'Edouart VI. son Frere, règna sous le nom de Marie, au grand malheur des Protestans. Tout d'un coup Cupidon s'érige en Casuiste; le Fils de Vénus est de tout métier. Le Roi commence à ouvrir les yeux sur sa *Situation Conjugale*; & se croïant, ou faisant semblant de se croire dans *la Voïe Infernale*, il supplie humblement, religieusement le Pape, de mettre son Ame en repos; & de rompre un

lien

lien criminel qui le faiſoit trembler pour ſon ſalut. Qui croiroit que l'Amour libertin pût operer une ſi belle Converſion? Dieu ſe ſert de tout; & ſouvent le Diable, ſans le ſavoir, tout ruſé Diable qu'il eſt, travaille pour le *Paradis*.

Cependant, le Monarque auſſi, pénitent de ſon Mariage, qu'il a de confreres: ne put obtenir ſon abſolution. Le Saint Pére ſe déclara hautement pour la Reine; & d'ailleurs, ſollicité puiſſamment par Charles-Quint, il confirma l'union de cette Princeſſe avec ſa Majeſté Britannique. Le Roi n'avoit garde d'aqueſcer: ſon ſcrupule le *poignant* toujours plus avant, il n'eut point de foi pour la Deciſion du Saint Siége, & il regarda le Pape comme partial, & comme ſon ennemi. Henri ne laiſſa point de continuër ſa pourſuite: mais voïant qu'il n'avance rien, l'impatience le prend. Quelle impatience? de ſe voir délivré du re-

remors, & du ver rongeur de l'Inceste? Ce Prince assuroit que *Oui*, & on devoit le croire charitablement. Ce qui est hors de contestation, c'est que le Monarque, de sa propre autorité, & independemment du Souverain *Dispensateur*, donna *la Lettre de Divorce* à la Reine son Epouse; & convola, au plus vîte, sur les ailes du *Sacrement*, entre les bras de sa Maîtresse.

Quand la nouvelle en fut arrivée à Rome, quel scandale! quelle fougue de zele! quelle indignation Apostolique! C'étoit effectivement, donner une furieuse entorse au *Vicariat Divin*; car au Pape seul comme Lieutenant Général du Ciel, apartient le Droit *de desunir, de séparer ce que Dieu a joint*. Le Saint Pere ne se laissa pourtant point d'abord transporter au feu d'Elie : il emploïa les exhortations pastorales, & les remôntrances paternelles. Mais voïant que le Coeur Roïal ne se laif-

laiſſoit point amollir, & que Henri perſeveroit dans ſa rebellion contre le Chef Viſible de l'Egliſe, il lança ſur cette Tête Sacrée la foudre de l'Excommunication, ſa Sainteté fit preſent à Satan de l'Ame du Monarque.

Mal en prit à l'Homme de Dieu; l'Arme Spirituelle éclata, & ne bleſſa que lui. Le Roi ſe dépite; il ne veut plus reconoître l'Autorité Suprème & Divine du Saint Siége; il ſecouë le Joug Papal. Cette Rupture commencoit à être à la modé; & pluſieurs Princes d'Alemagne avoient déja franchi-le pas. C'étoit cette raiſon là, même, qui devoit retenir le bras du Saint Pére, qui devoit l'engager à modérer ſa fureur apoſtolique. En effet: outre que l'Angleterre étoit dans la Catholicité un des beaux Fleurons de la Tiare, ce Roïaume avoit encore cela de particulier, qu'il étoit tributaire du Prince des Apôtres, & qu'il lui païoit

païoit tous les ans ce qu'on apelloit le Denier de Saint Pierre.

Sans doute, *le Jupiter Capitolin, dit* vulgairement *le Pape*, n'auroit jamais prévû que ſon Tonnerre ne cauſeroit du ravage que dans ſon Empire. Il comptoit aparemment, ſur la ſuperſtition, & ſur la reſiſtance des Anglois: il ſe flatoit que ces ſujets, étant diſpenſez de leur ſerment, ſe ſepareroient de leur Maître comme d'avec un homme deſtiné *Papalement* à la Damnation. Il ſe mécomptoit fort le bon Saint Pére: les Anglois s'en tinrent inviolablement au Lien qui, fondé en *Autorité Divine*, unit une Nation avec ſon Prince Naturel. Henri VIII. retranché de l'Egliſe comme un Membre pourri, rebelle au Saint Siége, ennemi déclaré du Pape; Henri VIII. dis-je trouve dans ſon Etat la même obeïſſance, la même ſoumiſſion qu'on lui rendoit auparavant. Ce Monarque, le plus abſolu, peut-

être

être qui ait jamais occupé le Trône d'Angleterre; & qui sous l'ombre, sous l'image de la liberté, Gouvernoit despotiquement, ce Monarque fit confirmer par *le Corps Representatif* tout ce qu'il avoit fait; & de plus le Parlement le déclara *Chef de l'Eglise*.

J'ai laissé long tems *Morus* en repos; ramenons le sur la Scène. Le Roi, se doutant, aparemment, bien, que ce grand homme n'approuvoit point la Révolution, & ne désirant peut-être rien plus que d'avoir pour soi un suffrage de si grand poids, prit une mesure juridique pour s'éclaircir sur la pensée, & sur les intentions de son Ex-Chancelier. On cite *Morus* à *Lambeth*, Maison de plaisance du Primat.

Il y comparoit devant l'Archevêque de Cantorberi, le Lord Chancelier, & le Secrétaire Cromwel. Celui qui présidoit à ce petit Tribunal ordonna gravement à *Morus*, de

de prêter ſerment touchant la *Suprematie* du Roi, & de ſes Succeſſeurs, dans l'Egliſe *Anglicane*. *Morus* rejettant la *Sommation*, dit que ſa Conſcience ne lui permettoit point ce qu'on exigeoit de lui, & il déclara nettement qu'il ne reconoitroit jamais le Roi pour le Pape du Roïaume. Sur cette Réponſe; *Morus*, comme criminel de Haute Trahiſon, fut condamné à perdre tous ſes biens, toutes ſes Dignitez, & à ſoufrir une Priſon perpetuelle.

On le mena, donc, à la Tour; & il y demeura tranquilement une année. Au bout de ce tems là le Priſonnier fut tiré de la Fortereſſe de Londre; & on le conduiſit à pié devant les Commiſſaires, ou Juges, qui, aïant eté nommez par le Monarque pour cette afaire-là, n'étoient aparemment guére diſpoſez à faire grace. *Morus* marchoit vers le lieu de ſon Jugement, apuïé ſur ſon bâton; tant la longueur du che-

min le fatiguoit : mais en même tems, il faisoit voir une contenance ferme, un visage serain & assuré. Quand il fut devant le Tribunal, les Juges firent aporter une chaise, & lui permirent de demeurer assis pendant qu'on instruiroit son Procès. Cette Seance se tint au Mois de Juillet, 1535.

Le Bureau s'ouvrit par la Lecture des accusations intentées contre le prétendu Coupable. Il plaida lui même sa Cause ; il la plaida avec tant d'énergie & de force ; il mit son innocence dans un si grand jour, que tout le *Commissariat* en fut surpris: étonné, Consterné ; pas un accusateur n'osoit repliquer. Mais enfin, il s'éleva un nouveau Champion dans cette Lice de Procedure : le nommé Rich, Avocat du Roi, demanda à être oui dans sa déposition ; & toute l'Assemblée l'écoutant attentivement, il dénonça qu'il avoit de ses propres Oreil-
les

les oüi dire à *Morus*, que le Parlement n'avoit non plus de droit de donner au Roi le titre & le pouvoir de *Chef de l'Eglise*, qu'il avoit droit de faire une loi pour ordonner que Dieu cesse d'être Dieu.

La circonstance historique est trop curieuse pour n'en pas faire ici un extrait. Les Conseillers de Henri VIII. eurent ordre de s'assembler à Lambeth, Maison de Plaisance de sa Grandeur Primatiale de Cantorberi. Ce Tribunal fit citer *Morus* & *Fisher* à comparoître: on leur demanda le serment à la Mode. *Morus* preceda son Compagnon de mauvaise fortune: il se presenta le premier; & comme les juges lui ordonnent de declarer ingenument ce qu'il pensoit de la Revolution, & s'il ne vouloit pas se soumettre à la volonté Roïale, cela vouloit dire, de signer le Formulaire; il repondit que non: mais que si on vouloit le laisser en sa liberté, il feroit en sor-

te qu'on ſeroit content de lui. Audley qui lui avoit ſuccedé dans la charge de Chancellier, le plaiſanta, & lui dit qu'il feroit plus ſagement d'aller penſer un peu à ſes affaires. *Morus*, congedié, on fit venir *Fisher*: les Juges n'en furent pas plus contens: *Fisher* parla tout le langage de *Morus*. Le Tribunal connut dès lors qu'il y avoit de l'Intelligence entre ces deux Illuſtres Anglois.

Les Jugés n'en demeurerent pas là: ils vouloient la concluſion de cette grande & importante affaire. Le Tribunal, qui n'avoit accordé cette petite Treve à nôtre Illuſtre que dans la croïance qu'il reviendroit à lui, & qu'il ſe rendroit à ſon pretendu devoir, le fit citer à *recomparoitre*. Les Juges firent de leur mieux pour obliger les deux Illuſtres Criminels à ſe retracter. On voulut les exciter par l'exemple de quantité d'autres Perſonnes d'une grande diſtinction dans l'Etât & dans l'Egliſe.

glise. *Morus* fut inflexible. Crammer, qui avoit pour lui une vraïe Estime, tâcha, par les raisons du Monde les plus pressantes de lui persuader d'obeïr au Monarque. Vous êtes Anglois lui disoit il; & comme tel vous devez vous soumettre au Roi, au Parlement, & aux Lois. Cette raison là fit quelque impression sur l'Esprit de *Morus*: mais comme il se soucioit fort peu de sauver sa vie, il revint bien vîte à son premier sentiment & à sa resolution. Sa reponce fût qu'il n'étoit point *Fanatique*; qu'il agissoit par persuasion & par conscience; & qu'ainsi, ce qu'on exigeoit de lui etoit l'effet de l'Injustice & de la Violence. Il offrit même de faire le serment le plus sacré pour confirmer ce qu'il disoit. L'Abbé de Westmunster lui repliqua d'une maniere qui sentoit fort son courtisan. Il ne s'agit pas, dit il à *Morus*, de contenter vôtre conscience: pensez plu-

 tôt

tôt à la guerir. Dès que le conseil d'Etat vous ordonne une chose, vous devez y aquiescer. A cette reponce à la quelle *Morus* ne s'attendoit point, il repardit: ce n'est pas seulement ma conscience que j'allegue: j'ai encore pour moi tout le Christianisme; & je vous l'oppose comme ma piece justificative; elle est d'une plus grande force que toutes les Ordonnances du Corps representatif de la Nation.

Crammer, voïant cette fermeté inebranlable, comprit bien que *Morus* & *Fisher* etoient perdus si la justice s'en saisissoit une fois: il ecrivit donc à Cromwel d'emploïer sa faveur auprès de sa Majesté pour obtenir qu'il fût permis aux deux *Prevenus* de faire un serment, qui, à la verité, ne seroit pas tout à fait conforme au formulaire; mais qui, neanmoins, suffiroit pour assurer la Couronne à la Posterité de la nouvelle Reine. Le Prelat ajoutoit que

ſa Majeſté auroit en cela plus d'honneur, & que elle agiroit plus conformement à ſes interets. Le Roi, diſoit Crammer, s'il veut bien prendre le parti de la douceur, conſervera pour ſon ſervice deux ſujets d'un merite extraordinaire: au lieu que s'il les fait mourir, la conſtance heroïque avec la quelle ils ſouffriront aparemment le ſuplice, cauſera de l'admiration, & augmentera peut être le trouble & le deſordre dans le Public. Le Monarque fut ſourd à cette ſage remontrance. *Morus* & *Fisher* furent menez à la Tour: On les y traita avec la derniere dureté: la premiere precaution dont on uſa à leur egard, ce fut de leur ôter l'encre & le papier, tant on craignoit leurs Plumes contre le divorce, & la Primauté Roïale. *Fisher*, âgé de quatre vingts ans, paſſa par une terrible epreuve: on lui fit endurer la faim, le froid; & quoi que malade, on lui refuſoit

 jus-

jusqu'au moindre ſoulagement. *Je me trouve*, ecrivoit il à *Cromwel*, *ſans habits & ſans feu.* On n'en vint pas tout d'un coup a cette Barbarie. Les deux Empriſonnez avoient d'abord la liberté de ſe voir, & en ſuite de s'ecrire: mais comme ils abuſerent de cette douceur; non ſeulement elle leur fut retranchée; mais même on les en punit rigoureuſement.

Il parut bien que ces deux Hommes là agiſſoit de concert contre le Formulaire; car ils emploioient la même Idée pour le decrier, & pour le combattre. Ils le nommoient un couteau à deux tranchans: qu'on y adhere, diſoient ils, ou qu'on s'y oppoſe, l'un & l'autre ſont egalement dangereux: en le rejettant, il n'y va pas moins que du dernier ſupplice; & ſi vous le ſignez: vous mettez vôtre ſalut en danger. *Morus* & *Fisher* etoient deux Perſonnages à peu pres de la même tournure: tous

tous deux ſçavans, ingenieux, d'un Eſprit elevé, aïant beaucoup de droiture & de fermeté d'Ame: tous deux avoient une Philoſophie qui les mettoit au deſſus de la Grandeur & de la fortune. *Morus* s'etoit demis du Premier Poſte du Roiaume dans la Robe & dans la judicature, plutôt que de faire quelque choſe contre ſes ſentimens à l'egard du culte ; & *Fisher* refuſa conſtamment de changer ſon Evêché de *Rocheſter* contre un autre Evêché dont les Rentes etoient plus nombreuſes. Ils avoient le même zéle pour la Religion Romaine; & par conſequent ils etoient auſſi attachez au Parti de la Reine repudiée, qu'ils etoient contraires aux Interets d'Anne de Boleyn. L'opinion commune étoit que nos deux gens avoient beaucoup aidé le Monarque dans la compoſition du Livre qu'il publia contre *Martin Luther*; & qui attira à ce Prince auteur, a la Cour

 de

de Rome, le Titre de *Defenſeur de la Foi:* mais s'il eſt vrai que *Morus* & *Fisher* avoient emploïé contre les Proteſtans les Armes de la controverſe; ils en devinrent en ſuite les cruels Perſecuteurs. A la fin quand on les ſomma de s'expliquer ſur le ſerment qu'on devoit prêter touchant la Primauté de l'Egliſe & touchant la Loi faite pour l'Ordre & le Reglement de la Succeſſion à la Couronne, ils reietterent abſolument ces Propoſitions, diſant qu'ils ne connoiſſoient point d'autre Chef de l'Egliſe que le ſouverain Pontife de Rome, ni d'autre Reine en Angleterre que *Catherine d'Arragon.*

Un Auteur Latin ne fait aucune mention, ni du Plaidoïé de *Morus*, ni de ſon Délateur. Cet Hiſtorien ſe contente de dire que, ſelon la coutume de la Nation, on apella douze autres Conſultans, les quels, ſi je ne me trompe, ſe nomment *Jurez.*

Ils

Ils eurent ordre d'examiner entr'eux, aparemment par la lumiere du Bon Sens & de la Juſtice Naturelle, s'il n'étoit pas vrai que *Morus* avoit violé l'Edit du Parlement. Les Jurez ſe retirerent, & ils eurent là deſſus une courte deliberation! Enſuite, étant revenus auprès du Tribunal: ils prononcerent le terrible *Gylthy*, ce qui ſignifie, *il merite la Mort*. Auſſi tôt le Chancellier prononça la Sentence de peine Capitale. Le *Condamné* voulut parler: mais on le fit taire, & il fut remené à la Tour.

La Sentence étoit horrible; & on ne peut pas s'empêcher de ſoupçonner dans les Juges ou une animoſité envenimée, ou une lâche & ſervile complaiſance pour le Tiran. Suivant cette cruelle & barbare Sentence, l'illuſtre *Morus* devoit être trainé à *Tyburn*, place destinée, à l'execution des Criminels: là il devoit être pendu, & demeu-

 rer

rer à la potence jusqu'à ce qu'il fût à demi mort. Dans ce funeſte état, on devoit lui couper l'inſtrument de la Propagation, lui ouvrir le ventre, bruler ſes entrailles, attacher les quatre quartiers de ſon Corps aux quatre portes de Londre; enfin, expoſer ſa tête au bout d'un piquet ſur le pont. Quand *Morus* eût été bien & dûment convaincu d'avoir entrepris de poignarder le Prince, & deboulever ſer l'Etat eût on pû lancer contre lui un Arrêt plus foudroïant? Je m'étonne qu'on n'en vint point à la peine & au ſuplice du feu. Henri VIII. étoit grand bruleur; & depuis ſa *Dépapiſation*, le même FAGOT ſervoit aux Catôliques & aux Proteſtans.

Pour revenir à la Sentence, le Monarque, ſoit qu'il eût honte d'une injuſtice ſi manifeſte, & ſi criante; ſoit par une oſtentation de clémence, le Monarque, dis-je, adoucit la rigueur ou, pour mieux dire, la

la violence des Juges; & il commua la Mort infame en une ſimple *Décapitation.* Quelcun accourut avec empreſſement vers le *Condamné*, pour lui aprendre cette *mitigation*, ne doutant point qu'il ne la réçût comme une bonne nouvelle, & qu'il n'en remerciât le Prince. Rien moins que cela. *Morus* écouta d'un grand ſang froid ce changement favorable; puis d'un viſage tranquile; aïant même l'air ouvert & riant, *Dieu préſerve*, s'ecria-t-il, *Dieu préſerve d'une telle grace mes Amis, & ma poſterité!* En effet: à moins qu'on n'accorde la Vie, toute autre compaſſion eſt bien peu de choſe, & ne coûte pas grand effort.

Voici quelques autres particularitez de la conſtance Chrêtiennement Philoſophique de nôtre Heros. Lors qu'après ſa Sentence prononcée, on le reconduiſoit à la Tour, ſa Fille que les uns nomment *Catherine*, & les autres *Marguerite*,

 De-

Demoiſelle d'un rare merite en beauté, & en érudition, fendit la preſſe, écarta les Gardes; & ſé jettant au Coû de ſon Pére, le trempa de ſes larmes, ſans avoir la force de lui parler. Le venerable Vieillard conſerva les yeux ſecs : l'aſſaut étoit tres rude : cependant la tendreſſe paternelle, loin d'éclater, né ſe fit conoître par aucun ſigne ; pas la moindre aparence d'émotion : *allez*, dit il d'un ton grave & ferme à ſa Fille, *allez, & priez Dieu pour mon Ame*. On ajoute que cette Demoiſelle, à qui il étoit permis de voir ſon Pere dans la Priſon, l'exhortoit inſtamment à la perſeverance ; & que elle conſerva toujours, comme un ſacré dépot, comme une relique précieuſe, la tête de ſon cher *Supplicié*.

l'Epouſe de *Morus* avoit des ſentimens tout opoſez à ceux de ſa Fille. Henri aïant conſeillé à cette Dame de faire un dernier effort pour

pour *deroidir*, pour fléchir ſon Epoux, elle y aquie-ſca volontiers. S'étant donc renduë auprès de lui, elle fit jouër tous les reſſorts de *l'Amour Conjugal.* Remontrances, priéres, *conjurations*, larmes, embraſſemens, rien ne fut oublié. *Sauvez vous, ſauvez nous, Cher Mari, il ne s'agit que d'une legére complaiſance pour le Roi pourquoi vous opiniatrer à périr, & à ruiner vôtre Famille?* L'Epoux écouta en ſtatuë ce Sermon véhément & patêtique. Puis, prenant la parole: *combien*, demanda-t-il froidement à ſa Femme, *combien de tems croïez vous que j'aïe encore à vivre?* Madame *Morus* répondit, *tout au moins vingt ans. Comment*, repliqua le Mari, *vous voudriez que je changeaſſe la Vie eternelle contre les dernieres vingt années de cette Vie paſſagere?* Voila tout ce que la *Tentatrice* put en tirer. S'il n'y avoit ni entêtement ni orgueuil Philoſophique,

que, dans le fait du *Condamné*, on ne peut trop vénérer ſa Memoire, d'avoir ſoûtenu avec tant de vigueur & tant de courage la perſuaſion de ſa Conſcience.

La proximité du ſuplice n'ôtoit point à *Morus* ſa belle humeur ; &, ſi ce que je vais narrer eſt certain, car je n'y ajoute foi que de bonne ſorte, on peut dire qu'il mérite un des premiers rangs parmi ces Ames intrépides qui ont joué, qui ont badiné avec la Mort: prenez la peine de lire.

Un Seigneur Anglois, & bon Courtiſan, qui aparemment, aïant une tendre eſtime pour *Morus*, tâchoit d'ébranler ſa conſtance, le viſitoit fort ſouvent dans ſa Priſon. Ce noble *Convertiſſeur* ne ceſſoit de prêcher nôtre *Condamné*, répétant continuellement tout ce qu'un Ami péut dire de plus preſſant dans une ſi funeſte conjonćture. *Morus* ne ſortoit point de ſon retranchement; il

il opofoit toûjours le même bouclier. Enfin, las des importunitez de celui qu'il regardoit comme un Perfécuteur à bonne intention, il réfolut de s'en débaraffer une bonne fois. Je cède, je me rends, dit il à fon *Controverfifte*, & je change de fentiment. Le bon Seigneur, ravi d'avoir la Victoire, fe felicite; &, fans faire expliquer d'avantage fon prétendu Converti, le voila qui court au Roi pour lui annoncer cette grande nouvelle. Sa Majefté en marqua beaucoup de joïe: mais, plus curieufe que l'Ami de l'Ex-Chancellier elle voulut favoir en quoi confifteroit la Rétractation. Si le Seigneur Anglois retourna à la Tour pour s'en éclaircir, ou fi le Prince y envoïa quelque autre, c'eft ce que je ne trouve point dans mon Mémoire. On raporte feulement la réponfe de *Morus*: *Oui*, dit il, j'ai changé de *fentiment*; *& vous allez favoir en quoi. J'ai la bar-*

be

be aſſez grande, comme bien voïez: j'ai Philoſophé long tems ſur ce que j'enferois. La garder? Cela ne ſeroit guére honnête de paroître en cérémonie devant le Peuple avec un menton épais & touffu. D'un autre côté, me faire raſer; il y auroit de l'affectation, & d'ailleurs, c'eſt là rajeunir pour mourir: tout franc; cette balance m'embaraſſoit. A la fin, le reſpect pour l'Aſſemblée nombreuſe, qui doit aſſiſter à mon mariage, & à mes nôces avec la Mort, l'emporta; j'avois réſolu de paſſer, pour la derniere fois, par les mains du Barbier. Depuis cela, j'ai fait refléxion: pourquoi, me ſuis-je demandé, ma barbe n'auroit elle point de part à la Fête? ne me touche-t-elle, donc, pas d'aſſez près? Et ſi le Perſonnage, que je ſuis ſur le point de faire, eſt un peu deſagreable, n'eſt il pas juſte que ma fille la Barbe partage ma peine & ma douleur? Je ſuis donc dans le deſſein de

de laiſſer là le raſoir ; & c'eſt en quoi j'ai changé de ſentiment.

Je ne me vante pas ici d'avoir copié fidèlement, & mot pour mot, la réponſe de *Morus :* j'avouë que j'ai un peu aidé a la Lettre : mais eſt il défendu à un hiſtorien de faire parler ſon Héros ? Et d'ailleurs, je n'ai fait que commenter, que paraphraſer la ſubſtance de cette idée burleſque. Au reſte : ce badinage du *Condamné* ſeroit il de vôtre goût? Il trompoit ſon Ami ; il ſe moquoit du Roi ; il inſultoit à la Juſtice ; &, par là, autant que je m'y conois s'entend, il gâtoit *le ſerieux*, le grave de ſa Philoſophie. Mais auſſi, marquoit il en cela un vrai mépris pour la Vie ; & c'eſt l'endroit par où le Sage ſe diſtingue le mieux du Vulgaire, & du Commun des Hommes.

Le Monarque voïant l'inflexibilité de ſon Priſonnier, & deseſperant de pouvoir réduire une Ame de

de cette trempe, l'abandonna à ſon ſort, & à l'exécution de ſa ſentence. Ce bel exploit d'Injuſtice ſe fit le ſeptième de Juillet, mille cinq cens trente cinq. *Morus* conſerva ſon enjoûment juſqu'à la fin; & au lieu de paroître en Public dans la poſture ordinaire des Patiens, il porta juſqu'au ſuplice la raillerie & le bon mot.

Etant conduit à neuf heures du Matin ſur la haute Place de la Tour, il s'aperçut, en montant ſur l'Echafaut, que l'eſcalier n'étoit pas ferme & qu'il pourroit bien fondre ſous les pies. Alors, ſe tournant vers l'Officier de Juſtice qui préſidoit au Spectacle, *Monſieur le Lieutenant*, lui dit il, *faites en ſorte, je vous prie que je puiſſe monter en toute ſureté; il n'y a point de plaiſir à ſe caſſer le coû. Commandez, donc, qu'on affermiſſe ces degrez. Mais quant à la deſcente? je m'en charge, c'eſt mon affaire; & j'aurai ſoin de*

de n'y courir aucun risque. Il avoit raison: son Ame ne devoit pas retourner par le même chemin; & de plus, un Esprit ne pèse rien.

L'innocent Criminel étant monté, sans accident, sur son Théatre, harangua l'Assemblée suivant l'usage du Païs. Selon toute la probabilité possible, il fit son Apologie; & peut-être aussi fit il revenir quantité d'Auditeurs dans son sentiment. La bonne Politique ne permettoit point que *Morus* parlat, sur l'Echafaut. Quel-cun a dit que le suplice d'Anne du Bourg, Conseiller au Parlement de Paris, avoit fait plus de Huguenots en France que tous les Prêches des Ministres. Il est, donc, assez étonnant que Henri VIII. ne fermât pas la bouche à son Ex-Chancellier; & on ne peut excuser cette faute là que par la crainte d'un murmure, ou d'un soulèvement.

Le

Le Discours fini *Morus* se tournant vers celui qui devoit l'envoïer en l'autre Monde, lui fit cette charitable exhortation: *Bourreau, faites bien vôtre devoir, & n'aïez point de peur. Vous voïez, Monsieur l'Executeur, que j'ai le coû fort court, & presque dans les épaules: frapez donc hardiment; car si la main vous trembloit vous pourriez fort bien vous estropier.* Tout cela se disoit d'un air riant.

Après avoir donné ce bon avis, il mit la tête sur le billot. Alors, il convint d'un certain signal avec le Bourreau, pour donner & recevoir le coup: mais il recommanda sur tout à l'Executeur, d'epargner sa Barbe, de la respecter, de ne la pas endommager; enfin, de ne lui point faire de mal: *cette Barbe*, disoit il, *est l'innocence même; elle n'est nullement complice de mon crime; elle n'a jamais commis aucune trahison.* Morus aïant donné le signal, cette

tête

tête si pleine desprit, de jugement, & de savoir, fut separée du Corps, pour n'y être reunie que quand il plaira à Dieu. L'habile Medecin de Nuremberg, qui à composé *le Theatre des Hommes Illustres*, raporte le fait differemment. Il y en a, dit il, qui assurent que *Morus* étant prêt de mettre la tête sur le poteau, comme l'Executeur le prioit de ne lui point imputer la Mort, il fit cette réponse un peu trop *gaillarde* pour un Mourant. *Je vous pardonne*, dit il, *mais à une Condition:* c'est que vous *prendrez bien garde de me débarber.* Or il étoit rasé; & on lui avoit entierement abatu la barbe, ce dernier temoignage de *Freherus* change bien la thèse, comme vous voïez. Si *Morus* étoit rasé, la tromperie faite au Seigneur Anglois, & l'apostrophe au Boureau sur l'innocence & la conservation de la longue Barbe, tout cela tombe; & la pensée, la saillie du *Condamné* ne

ne devient plus qu'une froide & insipide plaiſanterie. Il y a encore une remarque à faire ſur la premiere maniere dont j'ai conté la *Décapitation* de nôtre Illuſtre. Sur la foi d'un Extrait qu'on m'a fourni, j'ai inſinué que *Morus*, aïant déja *la tête ſur le billot*, étoit entré en *pour parler* avec le Miniſtre du *Glaive*, & lui avoit recommandé ſa Barbe. Je demande s'il y a là de la vraiſemblance ; & s'il n'eſt pas beaucoup plus naturel de croire que *Morus*, avant de ſe mettre en poſture de Victime, avoit fini avec le Sacrificateur, excepté le Signal.

Que cette petite Critique ſoit bien ou mal fondée, mon Narrateur aſſure que la derniére boufonnerie du Patient ſcandaliſa les Spectateurs. On trouva que dans des momens d'une auſſi grande importance que ſont ceux qui ouvrent la Porte de l'Eternité, le bon mot étoit hors de ſaiſon, & ne convenoit point du tout.

Ef-

Effectivement, lors qu'on eſt bien perſuadé d'une autre Vie, on s'imagine aiſement qu'un homme qui ſe trouve à l'entrée de cet Avenir infini, & où on entre ſans être ſûr de ſon ſort, on s'imagine, dis-je, aiſement qu'un homme, dans ce terrible point qui conduit à tout bonheur, ou à tout malheur, n'a pas trop envie de rire. Mais, aparemment, *Morus* ne doutoit point, pour ſoi, d'un *Paradis* ſans *Purgatoire*; & dans une telle aſſurance, il lui étoit permis de mourir en belle humeur. Peut-être auſſi qu'il s'y fourroit un peu de vanité Philoſophique. Ces Meſſieurs les Grans Hommes veulent qu'on parle d'eux juſqu'à la conſommation des Siècles; & cette ambition, quoique chimerique; les pouſſe à ſe diſtinguer de la Foule, de la Multitude par des traits ſinguliers. Si nôtre *Condamné* avoit eu en vuë cette *Immortalité Phantaſtique*, ce que je ne croi point; il

il auroit bien pu faire une ſtation, & païer *le péage de la brulure* dans le chemin du Roïaume des Cieux.

Une choſe m'étonne: c'eſt qu'on ne l'ait point placé dans le *Martirologe*, du moins que je ſache. *Morus* aïant répandu ſon ſang, aïant ſacrifié ſa vie pour la puiſſance Papale, ne méritoit il pas la Palme du Martire, & conſéquemment tous les honneurs divins qui ſuivent celui de l'Invocation? S'il y avoit de la jalouſie entre les Bienheureux, *Morus* devroit envier la fortune de *Béket*, conu ſous le nom de *Saint Thomas de Cantorbie*, en effet: l'un n'étoit il pas auſſi Canoniſable que l'autre? Encore plus, ſelon mon petit moi. *Béket* avoit eté ſupris par un aſſaſſinat; & peut-être que s'il ſe fût trouvé dans le cas de *Morus*, il n'eût pas *ſoûtenu ſi bien la gageure*. Celui-ci au contraire, a reſiſté de ſang froid à la fortune, à la faveur, à la chair & au ſang; &, à cet amour de

de la Vie qui eſt ſi naturel. D'ailleurs Thomas *Béket* n'exerçoit ſon courage, pour ne pas dire ſon opiniatreté, que pour la défenſe du *Droit Eccleſiaſtique*; au lieu que *Thomas Morus* a tendu le coû, a donné ſa tête pour la *Suprématie* de la Tiare, & pour la Divinité du *Vicariat*. Cependant: on niche l'Archevêque, on le celèbre, on le fête, on lui demande ſon interceſſion; & pour le pauvre *Morus?* Son crédit céleſte demeure dans l'obſcurité; perſonne n'a recours à lui. Tant il eſt vrai que le haſard, pourſuit les Hommes juſque dans l'autre Monde; & que, par raport à cette Vie-ci, les Saints, même, du *Paradis* ſont ſujets au Bonheur & au Malheur!

Morus aimoit à rabatre les fumées d'un Preſomtuëux, & à le mortifier. Etant un jour à Bruges, il ouit parler d'un Fanfaron qui s'offroit à réſoudre & à dénouer géné-

néralement toute ſorte de difficultez, de quelque genre que elles fuſſent. *Morus*, voulant ſe divertir aux dépens de cet *Archi-Gaſcon*, lui envoïa propoſer, pour thèſe, *Ob Averia capta in Withernamia ſint irreplegibilia?* & lui fit dire en même tems qu'un Domeſtique de l'Ambaſſadeur d'Angleterre avoit envie de rompre une Lance avec Lui, je veux dire de diſputer ſur cette queſtion là. Mais le pauvre homme, bien loin de pouvoir y répondre, fit voir qu'il n'entendoit, pas ſeulement les termes *du Droit Civil* d'Angleterre; & on ſifla d'importance ſon prétendu Scavoir univerſel. C'eſt, à quelques termes près, comment l'Auteur de mon Mémoire narre le Fait. *Freherus* n'eſt pas tout à fait du même avis; laiſſons le parler. *Morus* étant allé à Bruxelles, en qualité d'Ambaſſadeur, ou d'Envoïé, ſi Envoïé y avoit en ce tems-là, rencontra un *Rodomont* d'érudi-

dition: cet homme là ſavoit tout; & défioit qu'on le prît au dépourvû. Son Excellence, jugeant à propos d'humilier *le Docteur General*, lui fit cette interrogation effraïante, & fondée, dit on ſur *le Droit Britannique*, ce que je ne puis concevoir: dites moi, s'il vous plait, *Phénix des Savans les bêtes priſes en Withernanie, ſont elles irréplegibles?* Le Fanfaron ne ſachant ce qu'on lui demandoit; n'entendant pas même, les termes, régala toute la Compagnie, de ſa honte & de ſa confuſion. Si la queſtion etoit, comme je le croi, imaginaire & forgée, je ne voi pas qu'il y eût-là grand ſujet de rire.

Il ne me reſte plus que les réflexions morales & ſententieuſes de nôtre *Décapité:* elles ſont belles, ſolides, & Chretiennes; j'en excepte, néanmoins, la derniére; je n'y reconois point le bon goût de *Morus*, ni la juſteſſe de ſon diſ-

cernement. Les voici ces reflexions.

S'agit-il délibérer ſur dès choſes encore fort eloignées? Penſez à la fin du Monde, la quelle arrivera infailliblement.

S'empreſſer pour les honneurs de ce Monde-ci; & mettre des Armes de Nobleſſe ſur une Priſon, c'eſt à peu près la même choſe.

Un vieux Avare reſſemble à un Voleur, qui, aimant ſon métier juſqu'au dernier ſoupir, tâche de prendre le bien d'autrui, lors, même, qu'on le mène à la potence.

La plus grande marque de la Vangeance Divine, c'eſt d'obtenir ici-bas l'accompliſſement de tous ſes ſouhaits.

Il y a plus de peine à ſe damner qu'à ſe ſauver.

Moins on a de fortune, plus on eſt dans l'occaſion de devenir vertüeux & homme de bien.

Qui ne voudroit envoïer ſes aumô-

mônes là haut, où nous esperons aller un jour, pour y recevoir le fruit de nos charitez, & de nos bonnes oeuvres?

Tout bon Chrêtien doit souhaiter trois choses pour le bien de son culte: une paix universelle; une Religion uniforme; & plutôt la Réformation des moeurs que celle de la Doctrine.

Cherchez vous une Epouse? C'est comme si vous aviez devant vous un sac rempli de serpens, parmi les quels est une anguille: vous fouillez dans le sac? Il n'est pas absolument impossible que vous attrapiez l'anguille: mais vous la manquerez cent fois; mille fois & toûjours vous retirerez la main avec une nouvelle morsure.

Le bon *Morus*, s'il parloit serieux, en vouloit terriblement au beau sexe. Je veux croire pour son honneur qu'il badinoit: mais pouvoit il emploïer une comparaison plus fausse, ni plus outrée? Je m'en raporte à vôtre bon sens.

PREFACE
DE
L'AUTEUR.

THOMAS MORUS
souhaite le bon jour à
PIERRE GILLE.

J'ai presque honte, Cher Ami, de ne vous envoïer qu'au bout d'environ un an, ce petit Livre de la République Utopienne. *Vous pensiez, j'en suis sûr, que cet Ouvrage-là ne demandoit pas plus de six semaines.*

Il y avoit fondement pour croire cela. Vous saviez que n'aïant besoin ni de plan ni de stile, le travail ne pouvoit pas être pénible, & qu'il ne demandoit pas des grans efforts. Il ne s'agit point ici d'eloquence. Pourvu que je raporte fidèlement les conversations que nous avons eu vous & moi sur cette matié-

tiére avec nôtre Raphaël, c'en ſera aſſez: cet illuſtre Raphael, qui, outre ſon Latin & ſon Grec, a un talent ſi heureux pour s'énoncer ſans préparation! Puis-je mieux faire que de m'en tenir à ſes expreſſions finement négligées? Plus j'imiterai cette belle ſimplicité; plus j'aprocherai de mon but qui eſt uniquement de ne point mentir.

J'avouë, Monſieur, que cette grande avance, m'a, non ſeulement beaucoup abregé le chemin, mais que même elle m'a preſque aplani toute la dificulté. Sans cela, le projet & l'exécution d'un tel deſſein auroient demandé du tems & de l'art, même à un bel eſprit & à un Savant. Si on vouloit m'obliger à traiter ce Sujet-là avec autant de bien dire que de verité, je n'aurois pu fournir ni le loiſir, ni la meditation. Mais, puiſque, déchargé d'une peine infinie, je n'ai qu'a écrire nos conférences Philoſophiques, ce n'eſt pas une grande afaire.

Avec tout cela, Monſieur, vous devez pourtant me tenir quelque compte de ce que je vous adreſſe. Il eſt vrai que l'Ouvrage eſt peu de choſes: mais d'un autre côté mes occupations ne me permettoient guére de l'entreprendre. L'Adminiſtration de la Juſtice me diſſipe extremément, & m'ôte preſque tout entier à moi même. Il faut citer

ter les Parties, entendre leurs raiſons, les accommoder, les juger, cela, comme vous pouvez croire, fait couler bien des heures. D'ailleurs, il y a les viſites de devoir ou d'afaires. Enfin, quand j'ai donné preſque tout le jour aux autres, quand je l'ai paſſé hors de chez moi; me livrant le ſoir à ma famille, il ne me reſte ancun loiſir pour l'Etude.

Car eſt on revenu chez ſoi? Il faut faire compagnie à une Epouſe, parler à des Enfans, s'entretenir avec des Domeſtiques. Pour moi je mets tout cela entre les afaires quand on ne ſauroit s'en diſpenſer. Or la choſe eſt indiſpenſable, à moins que vous ne vouliez être étranger dans vôtre Maiſon. Ma Morale eſt que nous ne pouvons nous apliquer trop à nous rendre tres agreables à ceux avec qui la Nature, le haſard, ou nôtre propre chois nous fait vivre: à condition, neamoins, de ne pas les gâter par le trop de douceur, & de ne point nous aſſujettir à nos Domeſtiques par un excès d'indulgence.

Dans ce que je viens de vous marquer, Monſieur, nôtre courte Durée s'écoule: les Jours, les Mois, les Années, tout s'envole. Où trouver donc du tems pour le métier d'Ecrivain? Je ne vous ai encore rien dit du ſom-

ſommeil ni de la table: le ſommeil conſume preſque la moitié de la Vie; & beaucoup de Mortels, ſoi croïant animez par une Intelligence, mettent autant de tems à la pâture *qu'au dormir.*

C'eſt ſur ces deux beſoins de l'Animal Humain, que je dérobe, que je gagne quelque loiſir. Comme cette aquiſition là eſt fort petite, je ne ſaurois avancer qu'en tortuë: mais à la fin, je ne laiſſe pas d'atraper le but.

J'ai donc fini nôtre Utopie; *& en vous l'envoïant, Monſieur, je la ſoûmets à vôtre examen. Liſez-là, je vous prie, avec attention; & en cas qu'il nous ſoit échapé quelque choſe, vous aurez la bonté de m'en avertir. Je ne me defie pas ici tout à fait de mes forces. Ah s'il avoit plu au Ciel me donner autant de génie & d'érudition que de memoire. Je ne préſume pourtant pas aſſez de ma* faculté rétentive *pour croire que je n'ai rien oublié. Mon Jean Clement, qui, comme vous ſavez, Monſieur, écoutoit nôtre Converſation; &,* par parentheſe, *je ſerois fâché de ne point apeller ce garçon-là à toute conférence fructuëuſe, tant j'eſpere de ſon eſprit depuis ſes progres dans les langues ſavantes. Ce Jean Clement, donc, m'a cauſé un grand*

ſcrupule de Savoir. Autant qu'il m'en ſouvient, Hythlodée *prétend que ce Pont* Amaurotique *qui eſt caché, & comme ſubmergé dans la Riviere* d'Anidre *à cinq cens pas de long: Monſieur le Docteur Jean fait d'un ſeul coup à ce pauvre Pont une* rognure *de deux cens pas, alléguant pour raiſon, que, dans cet endroit-là, le Fleuve n'a que trois cens pas de largeur.*

Obligez moi, Monſieur, de fouiller un peu dans vôtre mémoire ſur ce ſujet-là. Si l'opinion geographique de mon Clement vous paroit la meilleure, je baiſſerai la lance, & je me confeſſerai vaincu. Si vous ne pouvez vous ſouvenir de la choſe, je m'en tiendrai à mon premier ſentiment par ce que je ne croi pas m'abuſer. Je ferai de mon mieux afin que la Verité ſeule entre dans le livre: mais quand il ſe rencontrera quelque choſe de douteux, je haſarderai plutôt une fauſſeté que de mentir, préferant alors l'honnête homme à la prudence.

Ce mal-ci n'eſt pourtant pas incurable; il eſt même facile d'y remedier. Ce ſeroit d'en parler ou d'en ecrire à nôtre ami Raphael. Encore une raiſon vous y engage; c'eſt qu'il ſe preſente une autre dificulté; je ne ſai à qui de nous trois je dois m'en prendre. Ni vous ni moi ne penſames à deman-

mander en quel endroit de ce Nouveau Monde l'Utopie *est située; & Raphaël ne s'avisa point non plus de nous aprendre cette particularité qui, neamoins, est essentielle. Je souhaiterois, aux dépens de ma bourse, qu'on n'eût point oublié cette circonstance-là.*

Il m'est honteux de ne conoitre pas la Mer où est placée une Ile de laquelle j'ai tant de choses à conter. D'ailleurs, quelques uns de nos Gens ont envie d'entreprendre ce voïage de long cours. *Entre autres, il y a un saint homme de Dieu, & Theologien de métier, dont le coeur & les entrailles sont tout en feu pour aller en* Utopie. *N'allez pas vous imaginer, Monsieur, que ce soit la curiosité de voir les nouvelles découvertes qui le posséde & qui l'enflamme. Rien moins: ce n'est que le zèle du* SANCTUAIRE. *Aïant apris qu'on a planté heureusement nôtre Religion dans cette Contrée aveugle, il voudroit y être déja pour cultiver, pour augmenter ce nouveau Champ du Seigneur. Pour pouvoir faire cette bonne Oeuvre avec Vocation requise, nôtre Apôtre brigue à Rome le titre de Missionnaire, & l'Evêché d'*Utopie: *Il ne se fait point un scrupule d'emploïer les prieres & les suplications pour obtenir cette Prélature tou-*

te neuve : il regarde comme une ambition sainte & méritoire d'aspirer à l'Episcopat, non par les motifs ordinaires qui sont Honneur & Profit ; mais pour la gloire du Tres-Haut, & pour le Salut des Ames.

Je vous prie donc, Monsieur, mon cher Ami, de vous adresser à Hythlodée, soit de vive voix, si la commodité le permet, ou par lettres. Tâchez qu'il n'y ait rien de faux dans mon Ouvrage, & que le Lecteur y trouve tout le Vrai qu'il est en droit d'y chercher. Mais je ne sai s'il ne vaudroit point mieux faire voir le livre à Hythlodée; *car personne n'est plus capable que lui de le corriger, & il ne peut le corriger qu'en le lisant. De plus, vous pourrez conoitre par ce moïen là : si l'Ouvrage ne lui cause point quelque chagrin : car s'il est dans le dessein de faire imprimer sur la même matiere, peut-être se fâcheroit il de ce que je l'ai prévenu ; & effectivement, en publiant la République d'*Utopie, *je ne voudrois pas enlever à* Hythlodée *la fleur & l'agrément de la nouveauté touchant l'Histoire qui doit sortir de sa plume.*

A vous parler franchement, Monsieur, je ne sai pas trop encore si je me résoudrai à abandonner cette Production à la Presse. Ce n'est pas une petite afaire de parler au Pu-

Public. Le goût de Messieurs les Hommes est si bigarré: la bisarerie & l'absurdité y prévalent; l'ingratitude s'y trouve communément; enfin, on est beaucoup plus heureux de n'avoir afaire qu'aux Esprits gais, agréables, & qui ne demandent qu'à rire, qu'avec ces graves & importans Parnassiens *qui mettent leur Cervelle à la torture, pour instruire, ou pour divertir un Lecteur ingrat & dédaigneux.*

Pour continuer la Peinture de nôtre belle & digne Espèce, la plûpart des Hommes sont plongez dans une ignorance crasse, & quantité méprisent le Savoir. Le Grossier rejette comme une grossiereté tout ce qui n'est point grossier. Les Pédans, Nations sourcilleuse & insuportable, regardent-comme trivial tout ce qui n'est point exprimé en termes vieux & inusitez. Les uns n'aiment que les Antiquailles, *les autres ne sont charmez que de leurs idées. Celui-là est si bouru qu'il ne sauroit soufrir aucun* badinage: *Celui-ci est si sot, si fade que le sel Attique lui fait mal au coeur. Quelques uns sont si enfoncez dans la matiere qu'ils craignent autant la finesse du discernement, qu'un homme, mordu d'un chien enragé, craint de faire le plongeon. Il y en a d'autres si changeants, que passants tout d'un*

coup,

coup, du blanc au noir, ils blâment debout ce qu'ils louoient assis. Que dirons nous de ces Censeurs Bachiques *qui, le verre à la main dans un cabaret, tiennent tribunal ouvert contre les Auteurs. Vous entendez ces Coureurs de bonne bouteille, d'un ton décisif, & comme avec une autorité de Magistrature, vous les entendez faire le procès aux Ecrivains du Tems: pas un qui ne reçoive sa condamnation suivant la phantaisie de ces Juges en* buvette. *Boureaux aussi bien que Juges, il n'est point de livre qu'ils ne pèlent poil à poil. Quant à eux, leurs têtes chauves font leur sûreté; ils n'ont pas ce qui s'apelle un cheveu de* l'Honnête Homme. *Il se trouve, outre cela, des* liseurs *dont l'ame est si mauvaise, que quoique ils aïent pris un extrème plaisir à l'Ouvrage, ils n'en ont pas plus de consideration pour la personne de l'Auteur: savez vous à qui je compare ces Ingrats? A ces Gloutons qui, après avoir été régalez à* bouche que veux tu? *dès qu'ils se sentent l'estomac plein, se retirent au plus vîte sans remercier leur Hôte. Allez à present: invitez, sur vos frais, à un grand repas des hommes dont le palais est si peu uniforme, & qui reconoissent si mal le bien qu'on leur fait.*

Cependant, Monsieur: faite s'il vous plait

plait ma commiſſion auprès d'Hythlodée : *je croi que ce ſera le plus ſûr, de le conſulter plus d'une fois. S'il ne s'opoſe point à l'Ouvrage, à preſent que me voila quite de la compoſition, & que je ſuis à la fin devenu ſage ; touchant ce qui concerne la Preſſe je ſuivrai les conſeils de mes amis, & principalement le vôtre. Adieu, mon aimable Monſieur, je ſaluë Madame vôtre digne Epouſe : continuez moi vôtre amitié ; car je vous aime plus que jamais.*

DIDIER ERASME, Roterodamois, Saluë JEAN FROBEIN, ſon tres cher Compére.

Tout ce qui a paru de mon illuſtre *Morus* a été de mon goût plus que je ne puis l'exprimer. Je me défiois, néanmoins, toûjours de mon jugement ; & j'avois peur que le noeu d'amitié intime qui nous unit ne me cauſât quelque nuage de prévention. Mais quand je voi que généralement tous les Doctes penſent de même ; qu'ils elèvent même beaucoup plus haut le génie de cet homme incomparable, non qu'ils l'aiment autant que je le chéris, mais parce qu'ils ont

ont plus de lumiere que moi, Oh! je déclare que je ſuis bien content de mon ſentiment, & que, dans la ſuite, je le ſoûtiendrai à découvert.

Que n'auroit point pu produire cet Eſprit admirablement heureux, ſi l'Italie lui avoit donné l'éducation? Que n'auroit-on point du eſperer de lui s'il s'étoit conſacré tout a fait au Culte des Muſes; s'il avoit meuri jusque à la ſaiſon des fruits & jusqu'à ſon automne? A peine ſortoit il de l'Enfance qu'il fit des Epigrammes & preſque tout ce que nous avons de lui. Il n'a jamais paſſé la Mer que deux fois; & c'étoit pour aller en Flandre de la part du Roi ſon Maître, & avec *le Caractere Repreſentatif*. Un Homme qui a une Femme qu'il aime, remarquez bien : un Homme qui a un gros Domeſtique; un Seigneur poſté au premier Rang de la Juriſprudence, & abîmé dans les plus hautes afaires du Roïaume, que ce Magiſtrat puiſſe trouver une heure de méditation *litteraire*, en vérité cela n'eſt il pas ſurprenant?

C'eſt ce qui m'oblige, Mon cher Compére, à vous envoïer le Manuſcrit de *l'Utopie* : voïez ſi, par vôtre Preſſe, vous

vous voulez faire present au Monde de cet excellent fruit de Plume, & le rendre durable dans les siècles futurs. Vous êtes Libraire d'une réputation fameuse; & c'est assez qu'un livre soit conu *Frobénien* pour être recherché avec empressement de tous les Conoisseurs. Adieu, Mon cher Compére; portez vous bien : mes amitîez au bon beau pere, à l'aïmable epouse, & aux agreables enfans. Je vous recommande sur tout le petit Erasme, ce fils qui nous est commun; & puis qu'il est né parmi les Muses, tâchez d'en faire un habile homme. A Louvain, 23 d'Août, 1517.

GUILLAUME BUDÉE Saluë THOMAS LUPSET, Anglois.

Je vous suis extremément redevable, Monsieur, vous que je ne crains point de nommer l'Honneur de la Jeunesse *pour l'Erudition, Oui, je vous dois plus que je ne saurois dire du present que vous m'avez fait de* l'Utopie *de* Thomas Morus: *vous avez*

avez par-là détourné mon attention vers une lecture des plus agreables, & qui produïra son fruit.

Il y a long tems que vous me priates de lire Thomas Linacre, & je ne demandois pas-mieux. Vous voiez bien que je veux dire les six Livres que ce Medecin habile, & qui possède parfaitement les deux langues, a traduit en Latïn du Grec de Galien sur l'Art de conserver la santé. Cette Traduction est si bonne, que si tous les Ouvrages de Galien, dans les quels, par parenthèse, je fais consister presque toute la Medecine, étoient aussi bien Latinisez, *l'Ecole d'Esculape n'auroit pas grand sujet de se soucier du Grec.*

J'ai, donc, parcouru ce livre dans les Papiers de Linacre, que vous m'avez fait le plaisir de me confier pour un peu de tems, ce dont je vous tiens un grand compte. Cette lecture m'a été fort utile: mais j'espere que celle de l'Impression que vous avec soin de procurer dans les boutiques de cette Ville, me sera encore plus fructuëuse.

Quand je pensois, Monsieur, vous avoir assez d'obligation au sujet de Linacre, voici que, comme par accessoire, ou pour la bonne mesure de vôtre bien fait, vous m'avez donné cette Utopie *de* Morus: *c'est un*

Gé-

Génie elevé, pénétrant, agreable; on peut dire que cet homme là est consommé dans la Science, & qu'il sait mettre à juste prix toutes les choses humaines.

Je tenois ce petit livre, lors que, étant à la Campagne, allant ça & là, prenant garde à tout, donnant des ordres aux ouvriers, car il n'est pas que vous ne sachiez que depuis deux ans, je suis plongé dans les afaires de Métairie, j'avois, donc, ce livre à la main, je le lisois; & il fit un si grand effet sur moi, que, voïant & examinant les moëurs & les coutumes des Utopiens, *peu s'en falut que je n'interrompisse les soins du* Ménage; *&, même, que je n'y renonçasse tout à fait.*

*Comme si mes yeux s'étoient ouverts, il me parut alors que tout ce mouvement, que toute cette peine qu'on se donne pour epargner, & pour amasser, n'étoit que sotise. Cette sotise, pourtant, est le grand mobile du Genre Humain: c'est comme un taon, comme une espèce de grosse mouche que l'Homme porte dans le coeur, & qui le pique, qui le tourmente. On ne sauroit disconvenir que l'envie insatiable d'*Avoir *ne soit le but des Arts légitimes & civils, enfin de tout ce qui se fait dans les Societez Humaines. Pour peu qu'on sache réflechir: qu'est ce*

que

que c'eſt que le Monde? un amas de Machines parlantes, qui avec une adreſſe pleine d'envie & d'activité ne s'apliquent qu'a faire quelque capture ſur le Compatriote, & quelquefois, même, ſur le Parent. Qui pourroit nombrer les plis & les replis, les tours & les détours dont les Mortels ſe ſervent pour s'entre-atraper, pour s'entre-dépouiller; & cela en partie par la connivence, en partie par l'autorité des Lois.

C'eſt ce qui ſe pratique le plus chez les Nations où le Droit Civil *& le* Droit Canonique, *comme on les apelle, forment deux ſortes de Juriſprudence, & ont plus de force dans les lieux de l'un & l'autre genre où on adminiſtre la Juſtice. Il eſt viſible que ſuivant les Moeurs & les Uſages de ces Païs-là l'opinion dominante eſt celle que voici. On s'imagine chez ces Peuples qu'on doit avoir des qualitez etranges pour entretenir le bon Ordre parmi les Citoïens. Les plus fins, ou, pour mieux dire, les meilleurs trompeurs; ceux qui ſont les plus ruſez à ſurprendre les ſimples; les plus habiles à compoſer des Plaïdoïez, à dreſſer une Requête, à nouër un Procès; enfin, Ceux qui excellent dans la Diſpute & dans la Chicane, ce ſont Ceux là qu'on juge être ſeuls dignes de manier la Juſtice, & à qui on*

on remet la décision de l'Equité. Bien plus: ces Juges, revêtus de l'Autorité Publique, fixent à chaque Membre du Corps Civil sa portion, jusqu'où il peut l'étendre, combien de tems il lui est permis de la garder; de quoi le Bon sens ne s'accommode guére. Comme la plûpart des hommes ont les yeux collez de châssie, il n'y en a presque point qui ne croïe sa cause evidente, & fondée sur toute la solidité du Droit.

Si nous voulons mesurer la Justice par la Règle de la Verité, & par la pure & simple Morale de l'Evangile, il n'est point d'esprit si stupide qui ne comprenne, il n'est point d'opiniâtre qui n'avouë que la Juridiction des Prêtres & celle des Lois Civiles & des Princes diférent à present, & déja depuis long tems comme la Doctrine de JESUS CHRIST, Créateur de Tout, & les manieres de ses Disciples sont oposées au faux & méprisable sentiment de ceux qui font consister dans ce Passage-ci*, le Souverain Bien, & le comble de la Felicité dans le trésors de Crésus & de Midas.*

Donnez moi, après cela, la Définition de la Justice: les Anciens la nommoient une Dispensatrice exacte, & qui distribuë à chacun ce qui apartient à chacun. Or si vous faites attention tant sur les moeurs de Ceux qui

qui occupent aujourd'hui les Postes du Gouvernement, que sur les dispositions reciproques des Citoïens & des Compatriotes entre eux, où trouverez vous cette Justice dans le Public? Vous n'y trouverez plus si j'ose m'exprimer ainsi, qu'une Officiere de Cuisine. *Ne soûtiendroient ils point que c'est cette vraie Justice, cette Equité aussi étenduë que le monde, & la-quelle on nomme* Droit Naturel, *que c'est elle, dis-je qui a produit* la Raison du plus Fort? *Voici leur prétension: plus on a de pouvoir, plus on est riche: or plus on a de bien, plus on doit être au dessus de ses* Cohabitans.

D'un tel principe suit une conséquence joliment, honnêtement *absurde; c'est que la plus grande injustice du Monde est fondée sur le Droit des Nations. Des Gens ne sont rien moins que capables de rendre quelque service à leur Patrie; ils n'ont ni art, ni industrie pour se rendre utiles à leurs Compatriotes, & pour les secourir. Tout le merite de ces Messieurs consiste à posseder dans les formes ordinaires: signatures, contracts, ventes, Obligations; enfin, tout cet atirail de liens & de noeux ausquels les Hommes ont attaché la joüissance des Biens. La Populace n'entend rien à tout ce* galima-

matias: *Ceux qui, ſe donnant à l'étude des Belles lettres, vivent en retraite, ſoit pour ſuivre leur panchant, ſoit pour s'apliquer à la recherche de la Verité, Ceux la dis-je, regardent ces formalitez comme un embaras, comme une eſpéce de Charlatanerie, bien loin de les juger fort eſtimables. Cependant, ces* Fortunez inutiles *poſſédent le bien de mille Citoïens; & ſouvent celui de pluſieurs Villes. Auſſi ne parle-t-on d'eux qu'avec reſpect:* il eſt riche, *dit-on*, c'eſt un bon menager; grand Acquereur tout a fait.

Dans les ſiècles, chez les Peuples *& les Nations de telles moeurs & de telles coutumes qu'il s'y eſt établi, comme un Droit, que Chacun a du crédit & du pouvoir à proportion qu'il s'eſt enrichi, les Heritiers entrent dans le même privilége, & ſuccèdent au même honneur. Cela va toujours en augmentant à proportion que les Deſcendans ſe multiplient, & qu'ils groſſiſſent les Revenus qu'ils ont herité ſucceſſivement de leurs Ancêtres, c'eſt à dire, en même tems, à meſure que leur Sang ſe diſperſe, que leur Race ſe diſſipe; enfin, qu'ils eloignent, qu'ils écartent, qu'ils perdent de vuë leurs anciens Parens.*

Mais Jeſus Chriſt, Auteur & Moderateur des poſſeſſions, aïant laiſſé, pour héri-

*** *** *tage,*

tage, à ſes Diſciples une communauté, une charité ſemblable à celle des Pythagoriciens, *punit de mort ſubite Ananias pour avoir violé cette Loi. Ne m'avoûrez vous pas que, en ordonnant ainſi que les biens & les coeurs ſoient communs, le Sauveur à annulé parmi les Siens, tous ces gros Volumes ſi heriſſez de diſpute & de chicane, qui compoſent les Corps du Droit* Civil *& du* Droit Canon, *beaucoup plus nouveau que le* Civil? *C'eſt, neanmoins, cette Juſtice, double & à deux faces, qui domine aujourd'hui ſur la Prudence, & qui dirige nos Deſtinées.*

Il n'en va pas de même dans l'Utopie, *ou* Udepotie, *car j'aprens qu'on donne indiferemment les deux noms à cette bienheureuſe Ile. S'il faut croire ce qu'on en raporte, ces Inſulaires ont trouvé, pour le Public & pour le particulier, la pratique de la Morale Chrêtienne, ils ont découvert la vraïe Sageſſe; & ils poſſédent encore aujourd'hui l'un & l'autre dans toute leur pureté. Leurs uſages, leurs coutumes ſont fondées ſur trois Lois Divines: un partage abſolument egal des biens & des maux entre les Citoïens; un amour ferme, conſtant, invariable pour la Paix; le mépris de l'or & de l'argent. Les* Utopiens, *d'un commun accord, d'un con-*

consentement general, observent ces trois preceptes: preceptes qui deracinent la fraude, l'imposture, la tromperie, la mauvaise finesse; enfin, toute sorte d'iniquitez.

Ah, s'il plaisoit à Dieu d'imprimer profondément dans le Coeur Humain ces trois chefs de la Loi Utopienne! *On verroit aussitôt tomber & languir l'orgueuil, la cupidité, les disputes folles & extravagantes; enfin, tous ces traits empoisonnez que le Diable lance contre les Hommes: vous verriez ce prodigieux nombre de livres* de Droit, *qui occupent jusqu'au tombeau tant de Génies élevez & solides, vous les verriez, ces Volumes, comme ne signifiant plus rien, abandonnez aux vers; ou, tout au plus, servir aux envelopes dans les Magasins des Libraires.*

Dieu immortel! Quelle devoit être l'innocence, la sainteté de ces Utopiens, *pour leur faire meriter d'enhaut un bonheur si rare & si singulier? Quoi! Il n'y a que dans leur Pais où, depuis tant de Siècles, l'Avarice & la Convoitise n'ont osé ni faire irruption, ni se fourrer? Ces deux monstrueuses passions avec toute leur insolence, avec toute leur impudence, n'ont jamais pu chasser de cette Ile fortunée la Iustice & l'Humanité? Oh, si Nôtre Seigneur avoit*

jugé à propos d'en agir aussi favorablement avec les autres Païs qui de son Nom sacré se surnomment Chrêtiens, *&* *qui professent son Culte, sans doute, cette* Avarice *qui gâte tant de beaux Esprits, qui perd tant de bonnes Ames, disparoitroit une bonne fois; & le Siecle d'Or, le siècle de Saturne reviendroit sur la Terre.*

Quel-cun ne manquera pas ici de s'imaginer qu'il est à craindre que Aratus *& les anciens Poëtes ne se soient trompez quand ils ont placé dans le Zodiaque la Justice après son départ de la Terre; car si nous croïons* Hythlodée, *il faut necessairement que la Justice soit restée en* Utopie, *& que elle n'ait point encore fait le voïage du Ciel.*

Mais à force de m'informer, j'ai découvert que l'Utopie *est située au delà des bornes du Monde conu: c'est une* Ile Fortunée *qui n'est peut-être pas loin des* Champs Elisiens; *car* Hythlodée *n'a point encore fixé la Situation de ce Païs là, &* Morus, *lui même, n'en disconvient pas. Il est vrai que l'Ile est partagée en plusieurs Villes: mais toutes n'en font qu'une, nommée* Hagnopolis. *Ces Peuples ne formant qu'un Corps dont les Membres sont parfaitement unis en coutumes & en biens, ils vivent dans*

dans une heureuse innocence, & on peut dire, dans un sens, que leur vie est celeste. Si, donc, l'Utopie *est placée au dessous du Ciel; du moins, elle est au dessus du Monde conu, de ce Monde, dis-je, dont les Habitans, qui s'agitent, qui se tourmentent avec autant de violence que d'inutilité, produisent un mêlange, une Confusion qui les entraine rapidement & ardemment dans le précipice.*

C'est, donc, à Thomas Morus *que nous devons la conoissance de* l'Utopie *: c'est lui qui dans nôtre Siècle a publié le Modèle d'une vie heureuse, & la Maniere de passer agreablement ses jours.* Morus *attribuë l'Ouvrage à* Hythlodée, *& lui en fait tout l'honneur. Je veux bien que le dernier soit l'Auteur de l'Invention; que ce soit lui qui a bâti un Etat aux* Utopiens, *qui leur a donné des usages & des coutumes, c'est à dire, qui a emprunté, & aporté de là pour nôtre instruction les moïens de faire tranquilement le passage d'ici-bas. Mais toûjours est il incontestable que* Morus *y a beaucoup mis du sien. Il a embelli, par son tour d'esprit, & par son stile, l'idée de cet aimable Païs* d'Utopie, *& les saintes maximes qu'on y pratique; il a mis dans la règle & selon la raison, il a*

 per-

perfectionné cette Ville de Hagnopolis ; *enfin, il y a ajouté tout ce qui peut faire estimer un Ouvrage, & le mettre en grande réputation.*

Morus, *en travaillant sur ce Sujet si curieux ne s'est regardé que comme* Arangeur: *il s'est fait un grand scrupule de s'arroger la meilleure partie du livre: il craignoit que si* Hythlodée *étoit résolu d'écrire lui même ses travaux, il n'eût raison de se plaindre qu'on lui avoit diminué, & comme desloré sa gloire.*

Outre que Morus, *est une Personne grave & de grande autorité, j'ai encore un autre motif pour ne douter nullement de ce qu'il nous dit: c'est le témoignage de Pierre Gilles, Citoïen d'Anvers: je ne l'ai jamais vu; mais sans m'arrêter à dire qu'il se distingue par son erudition & par ses bonnes moeurs, je l'aime parce qu'il y a une liaison etroite entre lui & Erasme, cet homme illustre, & qui, pour le Sacré, pour le Profane; enfin, en tout genre de Savoir, a tant merité de la République des lettres: je suis aussi avec lui en correspondance d'amitié.*

Adieu, Mon cher Lupset. Je vous demande une grace: c'est de bien saluer de ma part l'illustre Linacre, soit par une visite, soit

ſoit en lui ecrivant exprès & au plûtôt. Je le regarde comme l'apui, comme le ſoûtien du Nom Anglois pour les belles lettres ; & j'eſpere qu'il ne ſera pas plus à vous qu'à nous. Linacre eſt entre peu de Gens le ſeul dont je voudrois pouvoir meriter l'eſtime ; étant ici, il s'eſt aquis toute la mienne auſſi bien que celle de Ruellius mon ami & mon compagnon d'étude : ſur tout, j'admire ſon rare Savoir, & ſa diligence infatigable ; je tâche de l'imiter en l'un & en l'autre.

Je vous recommande auſſi de faire de bouche ou par une lettre, mes ſinceres complimens à Morus: *il eſt digne d'être enregiſtré dans le plus ſacré tableau des Muſes, c'eſt ce que j'ai penſé & dit il y a long tems : mais je le cheris & je l'honore ſouverainement à cauſe de cette Ile* d'Utopie *dans un Monde nouveau ; car nôtre Siècle & les ſuivans auront dans ſon Hiſtoire une ſource de belles & utiles Maximes où puiſant des moeurs empruntées, ils pourront les aporter, chacun dans ſon Païs, & les accommoder à ſa Ville. Adieu, encore une fois. A Paris, le dernier de Juillet.*

LETTRE DE JEROME BUSLIDIUS A THOMAS MORUS.

Ce n'a pas été assez pour vous, Mon Illustre Monsieur, de vous être consacré autrefois au bien & à l'utilité des Particuliers ; d'y avoir donné tous vos soins, toute vôtre peine, toute vôtre aplication : vous avez encore voulu vous donner au Public, ce qui marque la bonté, la noblesse de vôtre ame. Vous avez jugé que ce bienfait, quel qu'il fût, meriteroit d'autant plus de faveur, de reconoissance, & de gloire, que la propagation & le débit le rendroient profitable à plus de Gens.

Vous avez toujours fait vos efforts pour executer cette Louable intention : mais on peut dire, Monsieur, que vous avez reüssi, merveilleusement en ecrivant cette Conversation d'apres midi, & en mettant au jour la République des *Utopiens*, République si bien, si sagement Ordonnée ! & que tous les hommes dévroient souhaiter. Dans l'heureuse Description de ce bel Etablissement la Science la plus profonde & une vaste conoissance des Cho-

Choſes Humaines, marchent d'un pas egal: toutes deux y brillent ſi egalement, que, ſans ſe donner aucun ſecours, elles diſputent avec les mêmes forces & le même ſucces. Vôtre Savoir embraſſe tant de Matieres diferentes; & vous avez d'ailleurs une ſi grande, une ſi certaine experience des choſes, que vous n'afirmez rien que vous n'aïez vu, & que vous ecrivez tres ſavamment ce que vous avez deſſein d'afirmer.

Admirable, aſſurément, & rare bonheur! d'autant plus rare que ſe cachant à la Multitude, il ne ſe communique qu'aux hommes extraordinaires. Ce ſont principalement ces Mortels, nez ſous une heureuſe Etoile, qui ont de l'erudition, de la droiture de coeur, de la bonnefoi; & aſſez d'autorité pour pouvoir propoſer avec humanité, habilement, & avec prévoïance, ce qui eſt le plus convenable pour le Public.

C'eſt ce que vous faites fort bien, Monſieur: ſachant que vous n'êtes pas né pour vous ſeul, mais pour le Genre Humain, dont vous êtes un des plus dignes Membres, vous avez cru ne pouvoir mieux emploïer vôtre peine, ni vôtre précieux loiſir qu'en obligeant toute la

Terre de vous être redevable du service que vous lui rendez, en lui faiſant part de vôtre mérite ſuperieur.

Dans cette diſpoſition là, vous ne pouviez faire un meilleur chois que d'avoir pour but de donner aux hommes pour vus d'une Raiſon, cette idée de République, cette Régle de Moeurs, cette Image parfaite de la maniere dont ils devroient vivre enſemble. Il ne s'eſt jamais vu Plan de Politique, ni ſi ſalutaire, ni plus achevé, ni plus ſouhaitable. Ce Deſſein-là l'emporte infiniment au deſſus de ces anciennes Républiques qu'on a tant vanté ; une Lacedemone, une Athéne, une Rome, ce Deſſein, dis-je, les laiſſe bien loin derriere ſoi.

Si ces Républiques avoient commencé ſous les mèmes auſpices que la vôtre : ſi elles c'étoient gouvernées par les mêmes Lois, par les mêmes coutumes, par les mêmes maximes, par les mêmes moeurs, on ne les verroit point encore renverſées, raſées, mortes, couchées par terre ; et, ce qui eſt le plus pitoïable, ſans aucune eſperance de *réſurréction*. Au contraire, ces fameux Etats feroient encore ſur pié : encore entiers, encore heureux, encore floriſſans ; et, depuis le tems de leur chute,

te, combien n'euſſent ils pas étendu leur puiſſance ſur Terre & ſur Mer?

Vous avez aparemment fait la même reflexion, Monſieur: la triſte deſtinée de ces pauvres & defuntes Républiques vous a touché; & depeur que celles qui regnent à preſent ne ſubiſſent le même ſort, vous avez conſtruit un Gouvernement auquel il ne manque rien, & qui ne conſiſte pas tant à faire des Lois, qu'à travailler principalement à former des Magiſtrats, même, tout a fait heureux. Ce n'eſt pas ſans raiſon; car, ſi on en croit Platon, ſans les Magiſtrats toutes les Lois, même les meilleures, paſſeroient pour mortes. L'idée eſt fort juſte: ſi les Magiſtrats ne ſont en exemple de probité, de Juſtice, & de bonnes Moeurs, tout l'Etat n'eſt plus rien; & l'enchainure d'une République la plus parfaite qu'on pourroit bâtir, n'eſt plus qu'un phantome. Le tableau d'une bonne République? le voici. C'eſt que les Grans aïent la ſageſſe; les ſoldats, la valeur; les particuliers, la Temperance; & que l'equité régne par tout.

Il eſt évident, Monſieur, que vous avez établi vôtre République ſur ces fondemens ſolides & inebranlables; &

 c'eſt

c'eſt ce qui la rend ſi celèbre. Que de Gens auroient à craindre cette forme de Gouvernement! Ils n'y trouveroient pas leur compte: mais elle n'en doit pas être moins vénérable à toutes les Nations; & elle n'en ſera pas moins renommée dans tous les Siècles.

La divine République! Quoi de plus aimable? Toute Proprieté ceſſeroit: *Tien* & *Mien*, ces deux Maitreſſes Cauſes du Malheur, *Tien* & *Mien* ſeroient exterminez, oh la felicité! Dans vôtre Etat tout généralement eſt en commun. Si bien que toute démarche, quelque legere qu'elle puiſſe être, ne tendra point à la couvoitiſe inſatiable de pluſieurs, à la paſſion dereglée de quelques uns; mais ſe raportera uniquement à ſoûtenir la Juſtice, l'Egalité, la Communauté; ce qui détruit neceſſairement la matiere, le flambeau, l'alumette de l'ambition: du luxe, de l'envie, & de toute ſorte d'injuſtices.

N'eſt ce pas la poſſeſſion en propre, la ſoif brulante d'avoir; & ſur tout, cette ambition qui, quoique tres fort exaltée, eſt dans le fond, la plus malfaiſante & la plus deteſtable choſe qu'il y ait chez les Hommes, n'eſt ce pas tout cela qui entraine les Mortels, même malgré

eux,

eux, dans l'abîme d'un malheur inexprimable? Ces Passions odieuses & ruineuses produisent elles d'autre fruit en Public, que de diviser les Esprits, que de faire courir aux Armes, que d'exciter des Guerres Sanglantes, & plus que Civiles? Par-là, non seulement l'Etat des plus florissantes Républiques tombe en décadence: mais, même, leurs Victoires, leurs Triomphes, leurs Trophées, tant de glorieux avantages que Elles ont remporté sur leurs Ennemis, tout cela est enséveli dans les tenèbres épaisses du Passé.

Si je ne me rens point ici aussi croïable, aussi persuasif que je le souhaiterois, je vous renvoïe, Monsieur, à des témoins surs & irréprochables. Ce sont ces grandes & superbes Villes autrefois ravagées; ces Citez en masures, ces Républiques en poudre, tant d'Habitations metamorphosées en cendre. Que sont ils devenus ces Ouvrages des Hommes? Hélas! à peine en voit on quelques materiaux, quelques vestiges: disons plus: l'Histoire la plus ancienne ne sauroit en vérifier, en certifier les Noms.

Il ne tiendroit qu'à nos Républiques, si on peut donner ce beau titre-là à aucun Etat; non, il ne tiendroit qu'à elles

 de

de prévenir ces pertes, ces désolations, ces ruines, & toutes les horreurs de la Guerre : elles n'ont qu'à embrasser le Gouvernement des Utopiens, & qu'à s'y attacher avec autant d'exactitude que de constance. Si nos *Contemporains* étoient capables de prendre ce parti-là, ils éprouveroient combien ils vous ont d'obligation, puisque vous leur ouvrez un moïen infaillible pour conserver leur République, saine, entiere, & triomphante. Ils vous seront aussi redevables qu'on pourroit l'être à un Liberateur qui survient dans la necessité la plus pressante ; & qui sauve, non un seul Citoïen, mais toute la République.

Continuez, Illustre & trop digne Individu de l'Espece Humaine, continuez à méditer heureusement, à agir, à bien travailler pour *l'Utilité Publique :* par ces vives lumieres les Etats se perpetueront, & vous jouirez chez les Morts d'une Immortalité de Nom. Adieu, Monsieur: sans vous flater, vous êtes l'honneur de l'Angleterre & de nôtre Monde. De chez moi à Malines, 1516.

LET-

LETTRE DE PIERRE GILLES A JEROME BUSLIDIUS,

Prevôt d'Aire, & Conseiller de l'Empereur Charles V.

Ce Thomas Morus *que vous conoissez si bien, & que vous avoüez, vous même, Mon illustre Monsieur, être l'Ornement du Siècle, il m'a envoïé depuis peu son* Utopie. *Cette bienheureuse Ile est encore etrangére à la plûpart des Mortels : mais elle merite que tout le Monde la recherche avec beaucoup plus d'empressement que la République de Platon. Elle est écrite avec tant de grace & de politesse, cette* Utopie ; *elle est dépeinte si naïvement ; on la voit si à dècouvert ! En verité, toutes les fois que je la lis, il me semble entendre encore plus que je n'entendois lors que* Morus *& moi nous écoutions de toutes nos oreilles, narrer & raisonner* Raphael Hythlodée ; *car j'y étois, oui, dans cette Conversation-là.*

Ce Raphaël, *neanmoins, n'est pas homme d'une éloquence commune : il s'énonçoit on ne peut pas mieux. Rien n'étoit plus facile que de s'apercevoir qu'il ne parloit nullement par* oui dire ; *qu'il avoit vu de près*

tout

tout ce qu'il raportoit, & qu'il l'avoit bien & dûment examiné. Autant que je m'y conois, cet homme là a une vaste conoissance; & conoissance experimentale, qui plus est, des Païs, des Hommes, & des Choses: l'errant, le vagabond, le fameux Ulisse n'en aprochoit point. Je ne croi pas que, depuis huit cens ans, l'instrument génératif *ait formé un tel homme. Vespucius étoit un aveugle en comparaison d'*Hythlodée. *Outre qu'on parle bien plus surement de ce qu'on a vu que de ce qu'on a oui, nôtre homme étoit singulierement habile à raporter les choses, & à les circonstancier.*

Avec tout cela, autant de fois que je regarde cette belle Peinture, sortie du Pinceau de Morus, *je ne me lasse point de l'admirer; & la vuë de ce Tableau me fait tant d'impression, que je m'imagine alors être en* Utopie. *Effectivement: je croi que Raphaël, lui même, n'a pas tant vu de choses dans cette Ile-là pendant les cinq ans qu'il y a passé, qu'on en peut voir dans la Description de* Morus. *Il s'y présente tant de merveilles, tant de prodiges que je ne sai sur quoi fixer mon admiration. Sera-ce sur cette Memoire infiniment heureuse qui a pu rendre fidelement, & presque mot pour mot, tant de sujets diférens qui ont fait la matie-*

re

re d'une Conversation? Sera-ce une penetrante & profonde Sagesse qui découvre ces sources que le Vulgaire conoit si peu, ces sources, dis-je, d'où coule tout le malheur des Républiques, & celles d'où tout le bonheur pourroit couler? Sera-ce sur cette facilité succulente & nerveuse d'ecrire purement en Latin, & de traiter un Sujet si diversifié, lui, sur tout, à que les afaires generales, & les soins domestiques doivent causer tant de distraction?

Mais tout cela, Mon savant & docte Monsieur, doit vous paroitre moins surprenant qu'à moi. Vous conoissez à fond, & par un commerce familier ce rare Genie qu'on peut dire être au dessus de l'Esprit Humain, & aprocher de l'Intelligence Divine. *Je ne sache donc rien que je puisse ajouter à ses Ecrits. J'ai eu seulement soin de mettre quelque chose qui est composé en langue* Utopienne, *& que* Hythlodée *me fit voir par occasion après le départ de* Morus. *J'ai aussi placé à la tête l'Alphabet de cette heureuse Nation; & j'ai aussi noirci les marges de quelques petites Notes.*

*Car, quant à l'inquietude de Morus touchant la situation de l'Ile d'*Utopie, *Raphaël ne s'est pas tû entierement là dessus: mais il en a parlé superficiellement, & comme*

me en poste: on eût dit qu'il gardoit cet article-là pour un autre endroit. La fortune, je ne sai comment, nous traversa dans cette conjoncture importante. Dans le tems, même que Raphaël nous contoit de si belles choses, survient un des Valets de Morus, *qui disoit je ne sai quoi à l'oreille de son Maître. Pour moi, je n'en fis que redoubler mon attention: mais malheureusement, quel-cun de la Compagnie, qui, à ce que je croi, s'étoit enrhumé sur l'eau, toussa d'une si grande force, que cela me fit perdre quelques unes des precieuses paroles* d'Hythlodée.

Mais je ne me donnerai point de repos jusqu'à ce que je me sois parfaitement eclairci de ce point-là. Pourvû que Nôtre Raphaël soit en bonne santé, je veux vous aprendre, oui, je veux vous aprendre, dans la derniere exactitude, non seulement la situation de l'Utopie, *mais, même, son* Elevation de Pôle. *Je mets pour clause, & en suposition la vie & la santé* d'Hythlodée; *car on parle, diféremment de sa destinée: les uns disent qu'il est peri en chemin; les autres prétendent qu'il est encore retourné dans son Païs: mais qu'en partie degoûté des Moeurs de ses Compatriotes; & en partie aussi aïant toujours* l'Utopie *bien*

avant

avant dans le coeur, il étoit reparti pour y faire un nouveau voiage.

Si le nom de cette Ile fortunée ne ſe trouve point chez les Coſmographes, c'eſt une dificulté que Raphaël dénoüe, & dont il ſe débaraſſe fort bien. N'a-t-il, donc, pas pu arriver, dit il, que, par le cours du Tems, ce Païs-là ait perdu ſon premier Nom? Il n'eſt pas non plus impoſſible que les Anciens aient ignoré cette Ile-là. Combien decouvre-t-on tous les jours de nouvelles terres que les Geographes de l'Antiquité n'ont pas conu?

Après tout: à quoi bon ſe fonder ici en raiſonnement pour prouver l'exiſtence de l'Utopie, *puiſque c'eſt* Morus, *lui même, qui en eſt l'Auteur. Au reſte, je louë ſes ſcrupules pour l'Impreſſion, & je reconois en cela la modeſtie de nôtre Homme. Mais il m'a ſemblé que l'Ouvrage, bien loin de devoir demeurer long tems dans les ténèbres ne peut être publié trop tôt. Ce ſera vous, Monſieur, qui contribuëra le plus à mettre ce petit livre en réputation. Vous conoiſſez le mérite eminent de nôtre* Morus. *D'ailleurs, Perſonne n'eſt plus propre que vous à ſoûtenir par de Sages conſeils une République, vous qui, depuis pluſieurs années, y vivez, digne de tous les éloges qu'on*

doit

doit donner à une prudence eclairée, & à une vraie probité.

Adieu le Protecteur, le Mecène des Etudes, & la Fleur de Nôtre Siécle: Je vous ſouhaite, Monſieur, une longue ſuite de ſaines années. A Anvers, ce 1er. *de Novembre*, 1516.

LETTRE DE PALUDAN A PIERRE GILLES.

J'ai lu, Monſieur, l'*Utopie* de vôtre *Morus* & les Epigrammes: j'aurois de la peine à vous dire ſi ç'a été avec plus de plaiſir que d'admiration. Heureuſe Angleterre! Tu fleuris en Génies qui pourroient, même, diſputer le prix contre l'Antiquité! Il faut que nous ſoïons bien ſtupides & plus que groſſiers, ſi, pour avoir nôtre part de cette gloire-là, nous ne pouvons pas nous éveiller par des exemples ſi voiſins. Rougiſſons, rougiſſons mille fois, de ne nous adonner qu'au Lucre, & qu'à la Volupté, lors que par la faveur, & par la generoſité des Princes, le ſavoir prend un ſi bel acroiſſement chez *les Grans Bretons*, eux qui ſont à un des bouts du Monde.

Quoi-

Quoi que la Grèce & l'Italie ſe ſoient autrefois emparé de cette gloire-là; quoi que ces fameuſes Nations ſe la ſoient approprié, les Grecs & les Romains n'en ont pourtant pas eu tout l'Honneur. l'Erudition a brillé auſſi chez d'autres Nations. l'Eſpagne a d'anciens & celèbres Noms dont elle ſe vante. La Scitie, toute barbare qu'elle étoit, à ſes Anacharſis; le Danemarc, à ſon Saxon; & la France, ſon Budée. l'Alemagne nourit tant de Perſonnes qui l'illuſtrent par le bruit de leur merite! l'Angleterre eſt ſi remplie de grans hommes! Mais, qu'eſt il beſoin de parler des autres? tenons nous en à Nôtre *Morus*; c'eſt lui qui excelle au ſuprème degré. Il a paſſé de la Jeuneſſe aux emplois publics & a l'entretien d'un Domeſtique nombreux: il eſt dans une diſtraction continuelle; enfin, il n'y a rien dont il ne faſſe plûtôt profeſſion que de Science.

Pour nous autres Gens de la Foule, nous nous imaginons avoir bien rempli nos jours, nous nous croïons aſſez heureux en faiſant bonne chere, & en mettant un peu de monnoïe dans le Coffre fort. Mais quand nous avons le courage de ſecouër cet aſſoupiſſament, cette le-

lethargie, nous nous trouvons alerte pour cette ſorte de combat où la défaite n'eſt point honteuſe, & où la Victoire produit des lauriers éclatans.

Tant d'exemples, qui ſe voïent de de toutes parts, dévroient bien nous encourager à cette guerre *atramentaire* & de Plume. Charles, nôtre bon Prince, nous y excite auſſi; il n'y a rien que ce Monarque récompenſe plus liberalement qu'une Vertu jointe à l'Erudition. Enfin, le grand Promoteur des lettres eſt *Jean Silvage*, Chancellier de Bourgogne; c'eſt lui qui eſt l'unique Mecène de toutes les bonnes Productions d'Eſprit.

Je vous prie donc, Mon *Savantiſſime* Monſieur, ou, pour mieux dire, je vous conjure de faire publier *l'Utopie* tout le plûtôt que vous pourrez : on y verra comme dans une glace fine tout ce qui ſeroit neceſſaire pour fonder une Republique parfaitement ordonnée. Daignât vouloir le Ciel que comme les *Utopiens* ont commencé d'embraſſer nôtre Religion, Nous puſſions, par échange, emprunter d'eux la forme d'un bon & heureux Gouvernement ! Peut-être ne ſeroit il pas ſi dificile d'accomplir mon ſouhait. Quelques Theologiens de la haute volée

volée & des mieux ferrez, n'auroient, par un accès de zèle Evangélique, qu'à faire une héureuſe Miſſion en ce Païs-là. Ils y feroient multiplier le Chriſtianiſme; &: après une Oeuvre, ſi charitable, ils aporteroient dans nos climats les Moeurs, & les Coutumes de cette rare & ſinguliére Nation.

Certainement, *l'Utopie* a beaucoup d'Obligation à *Hythlodée:* Il a fait la découverte de cette Ile-là ; & elle méritoit d'être conuë de toute la Terre. Nous ſommes encore plus redevables au *doctiſſime Morus* qui nous donne une ſi belle Peinture de ce Païs-là. Vous aurez auſſi, Monſieur, vôtre bonne part de cette reconoiſſance générale. C'eſt vous qui êtes chargé du ſoin de mettre au jour le raport *d'Hythlodée*, & la Deſcription de *Morus* ; cettte *Deſcription*, dis-je, qui fera tant de plaiſir à tous les Conoiſſeurs; & qui produira encore plus de fruit, ſi on en pèſe à la juſte balance toutes les particularitez.

L'Utopie m'a tellement réchauffé la tête, qu'après une longue trève de Cabinet, je me ſuis remis à eſcarmoucher avec les Muſes. Si j'y reüſſis, c'eſt de quoi je me raporte à vôtre bon ſens.

Adieu; une des meilleures Ames que je conoisse: adieu le Partisan des bonnes Etudes, l'Initié aux Mistéres les plus sacrez du Parnasse. De chez Moi, à Louvain, le premier de Décembre.

Vers du même JEAN PALUDAN, Professeur en Rhétorique à Louvain, sur la nouvelle Ile D'UTOPIE.

Ces Etats si fameux dont les Noms éternels
Ne vivent plus que dans l'Histoire,
Possedoient chacun une gloire
Qui les distingua tous au milieu des Mortels.
On vit exceller Rome en Coeur, en force d'Ame,
Cette celèbre Grèce enfantoit l'Eloquent
L'incomparable Sparte abonde en Tempérant;
Et ces Lieux, d'un beau feu lançoient la pure flame.
Marseille donnoit de vrais Hommes:
L'Alemagne, un Peuple constant:
Gais & rieurs comme nous sommes,

Cette

Cette Attique ſalée en fourniſſoit autant.
La France en Pieté s'eſt beaucoup illuſtrée;
Et l'Afrique autrefois a produit Gens bien fins: *(vins,*
Jadis, par des bien faits, bien faits preſque di-
L'Ile de la Bretagne aux Humains s'eſt montrée.
Ces exemples ſont poids chez toutes Nations:
Si cela vous importune;
Hé bien! laiſſez en paix & chacun & chacune:
Mais du moins parcourez toutes les Régions.
Vous y verrez la balance:
Il manque à cet Etat ce qu'un autre a de plus
C'eſt par tout la récompenſe
Du mal que fait chez nous le flus & le reflus.
Cependant, la ſeule Utopie
Des Habitans du Monde arrête le malheur.
Mortels, quitez vôtre folie!
On vous amène une Ile où ſe prend le Bonheur.

GERARD NIVERNOIS, SUR L'UTOPIE.

Aimez vous, Conoiſſeur, la Lecture agréable?
Il ne ſe peut rien de plus doux.
Tout vous divertira, tout ſera déléctable:
Jamais de vos momens ne fûtes ſi jaloux.

VERS DE G. NIVERNOIS.

Si vous cherchez à vous inſtruire,
Vous aurez plein contentement:
Donnez à ce livret tout vôtre entendement;
La Sageſſe par tout s'y voit briller & luire.
Viſez vous, à la fois, à ce qui réjouit,
A ce qu'on doit ſe rendre utile?
Cet aimable Païs vous fournit tous les deux:
Liſez, Lecteur, liſez cet agréable ſtile;
Et pour vous rendre tout heureux,
Profitez d'un bonheur dont pas un ne jouït.
Cette Ile abonde en beauté de langage;
Encore plus fertile en bons enſeignemens
Là ſe trouvent par tout les dignes inſtrumens
Qui ſervent à l'Humain pour devenir tres Sage.
Ce Morus inimitable,
Le premier Ornement de ſa grande Cité,
De Nôtre Eſpèce indomtable
Il découvre *le Bon* & la *Perverſité.*

COR-

CORNEILLE GRAPHEE AU LECTEUR.

D'un Monde tout nouveau veux tu voir les merveilles?
Veux tu vivre autrement que vivent les Humains?
Savoir de la Vertu les ſources non pareilles;
La cauſe de tout mal chez Gaulois & Romains.
Veux tu conoitre à fond le rien de toute choſe;
Des Mortels inquiets la ſotte vanite?
Lis ce que Morus te propoſe;
Il eſt l'Honneur de ſa Cité.

Sixain, ou ſix Vers d'Anemole, Poëte couronné de Laurier, & fils de la Soeur D'HYTHLODÉE, ſur l'Ile d'UTOPIE.

A cauſe de ma Solitude
Les Anciens m'ont donné mon nom.
Je combats à preſent les Villes de Platon;
Peut-être je vaincrai, j'aurai la certitude.
Ce que, divin Platon, tu t'es imaginé
Je le donne en realité.

TABLE DE LA DIVISION DE CET OUVRAGE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

L'UTO-

L'UTOPIE DE THOMAS MORUS.

LIVRE PREMIER.

La Converſation que Raphaël Hythlodée, *homme d'un merite ſublime, eut touchant la meilleure Conſtitution d'une République.*

IL n'y a pas long tems que Nôtre Roi *Henri huit* Monarque digne de la ſublimité de ſon Rang, eut quelques demêlez de conſéquence avec l'Empereur *Charles* V. Prince de *Caſtille.* Sa Majeſté me fit l'honneur

de m'envoïer, avec Caractere, en *Flandre* pour apaiser ces diferens, & pour négocier un accommodement.

J'avois pour Compagnon & pour Collègue l'incomparable *Cuthbert Tunstall*, celui là même à qui le Roi vient de confier les Seaux, ce qui a été universellement aplaudi. Je ne ferai point ici l'éloge de ce grand Magistrat: Ce n'est pas que je craigne qu'on ne m'accuse de flaterie à cause de nôtre Amitié. Mais je suis contraint par deux raisons de me taire sur les louänges de *Tunstall*. Prémierement, son Mérite & son Erudition surpassent la portée de ma Plume; & ensuite, ce rare Homme a une reputation si etenduë, il s'est tant illustré dans le Monde, qu'il est superflu de vanter ce qu'il vaut: Ce seroit, comme dit le Proverbe, *montrer le soleil avec un flambeau*.

La Conference étoit fixée à *Bruges*, & les Députez du Prince d'*Espagne* s'y trouverent avant Nous. Tous Gens bien choisis, & d'une grande distinction. Le Gouverneur de *Bruges*, Personnage honorable & magnifique, étoit à la tête de la Députation: mais *George Temsicius* Prevôt de *Mont Cassel* en étoit la Bouche & le Coeur. Ce *Temsicius* possède parfaitement

ment l'Art de la Négociation. Il ne doit point toute ſon éloquence à l'Etude, étant né bon Orateur. D'ailleurs, tres verſé dans la Juriſprudence: enfin, cet Homme là, tant par le génie, que pour ſon grand uſage dans les afaires, excelle en matiere d'Etat.

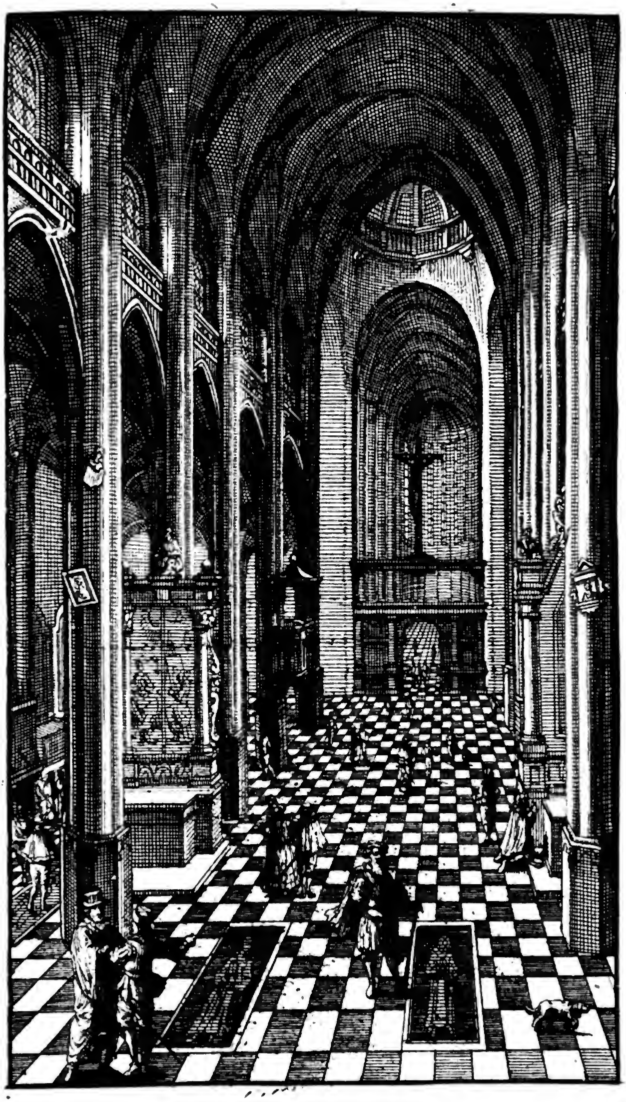
Comme dans les deux premieres Séances du Congrès, on ne pouvoit convenir ſur certains articles, ces Meſſieurs Nous diſant adieu, pour quelques jours, allérent à *Bruxelles*, conſulter les intentions du *Prince*. Pour moi, me trouvant deſoeuvré pour quelque tems, je profitai de ce petit intervalle; & je partis pour *Anvers*.

Pendant le ſéjour que je fis dans cette grande & belle Ville, je reçus pluſieurs viſites: mais nulles ne me firent tant de plaiſir que celles de *Pierre Gilles*. C'eſt un jeune homme d'*Anvers*, qui a beaucoup de probité; d'une famille honnête; mais lequel meriteroit un des premiers poſtes parmi ſes Concitoïens. Je ne ſai qui du ſavoir ou des bonnes moeurs l'emporte chez lui; car ſon erudition eſt auſſi vaſte que ſon naturel eſt excellent. Ce *Pierre Gilles* a l'ame ouverte, avec tout le Monde; point de fard, point de de-

guiſement, nulle diſſimulation. C'eſt le plus ſincere, le plus chaud, le plus ardent ami que je conoiſſe: il a un ſi grand panchant à faire plaiſir; & à ſe ſacrifier pour ceux qui ont eu le bonheur de gagner ſa tendre eſtime! Qu'on cherche chez tous les Hommes, on n'en trouvera peut-être pas deux qui lui réſſemblent en amitié parfaite. Il eſt d'une modeſtie extraordinaire: Perſonne ne haït plus que lui à ſe maſquer: mais Perſonne auſſi n'eſt d'une ingénuité plus ſage & plus prudente. Au reſte, mon *Pierre Gilles* eſt de la plus agréable humeur qu'on puiſſe voir: il badine, il dit le bon mot, & toûjours fort innocemment.

Jugez de l'homme par ce que je vais vous dire. Il y avoit déja plus de quatre Mois que j'étois abſent de chez moi: l'envie de revoir ma Maiſon, mon Epouſe, & mes chers Enfans, cette envie là me tourmentoit. Croiriez vous ce qui me ſoulageoit le plus dans cette ſituation violente? En verité, c'étoit la Converſation douce & enjouée de *Pierre Gilles*.

Un jour, j'étois allé à l'Egliſe de *Nôtre Dame*: C'eſt un Temple dont l'Architecture eſt ſuperbe, & pour lequel le Peuple



ple a une extrème veneration. J'y avois assisté au Service Divin; & la Messe finie, je ne pensois plus qu'à retourner à mon auberge.

J'aperçus tout d'un coup *Pierre Gilles* qui causoit avec quel-cun. Ce *quel-cun* me parut un Etranger: il avoit le visage brulé, la barbe longue, sa Casaque pendoit negligemment à demi; enfin, il avoit tout l'air du *Caron* de *Virgile*, & je ne balançai point à le prendre pour un Maitre de Barque ou de Vaisseau.

Dès que *Pierre Gilles* m'eût vu, il m'aborde, il me salue; & faisant un peu retirer ce bon homme qui étoit sur le point de lui répondre, & avec qui je l'avois trouvé parlant, Voïez vous, me demanda mon ami, cette figure humaine ainsi bâtie, j'allois de ce pas l'amener chez vous. En vôtre consideration, répondis-je, il eût été le très bien venu. Vous diriez en la sienne, si vous conoissiez l'homme, repliqua *Gilles*. Personne au Monde ne peut mieux vous dire des nouvelles des Hommes & des Païs inconus, matiere, dont je sai que vôtre curiosité est tres affamée. Ma conjecture n'a donc pas été mauvaise, repartis-je: à le voir je n'ai point douté qu'il ne fut un Docteur en navigation. Or, c'est en cela meme, répondit

mon ami, que, avec vôtre permission, vous donnez beaucoup à gauche. Cet homme là a couru la Terre, rien de plus vrai : mais comment, s'il vous plait, a-t-il voïagé ? Ce n'a pas été comme un *Palinure*, c'a été Comme un *Ulisse*, *voire* comme un *Platon*.

Cet homme là s'apelle *Raphaël*, c'est son nom de famille, autrement *Hythlodée* : il n'est pas aprentif en Latin ; & il possède le Grec en perfection. La raison pourquoi il s'est plus attaché à la langue des *Athéniens* qu'à celle des *Romains*, c'est parce qu'il s'étoit dônné tout entier à la Philosophie : Cela fait que sur toute matière tant soit peu importante il ne fait que quelques passages Latins de *Senèque* & de *Ciceron*.

Ce *Raphaël* est Portugais de nation ; par une ardeur de conoitre la Terre & le Genre Humain ; il abandonna son patrimoine à ses frères, & partit avec *Americus Vespucius*. Il l'a toujours accompagné dans les trois derniers de ces quatre voïages maritimes dont on a par tout les Relations, excepté qu'il n'est point revenu avec lui dans la quatrième navigation. Car il demanda, & il obtint d'*Americus* comme par force, d'être un des vingt quatre

qu'on

qu'on laissoit dans la nouvelle *Castille* pour chercher les bornes du Païs qu'on avoit découvert en dernier lieu. On le laissa donc là pour le contenter: Nôtre homme aime mieux les voïages que la sepulture.

Il dit plaisamment que, qui n'est point enterré, à le Ciel pour chapeau, & qu'il n'y a point d'endroit d'où on ne puisse aller à Dieu. Cette inclination là lui auroit couté cher, si le Tout-puissant ne l'avoit aidé. *Vespucius* étant parti, ce Curieux Voïageur aïant cinq *Castillans* pour Camarades, parcourut quantité de Païs. Enfin, comme par une espèce de miracle, il débarqua à *Taprobane*, d'où étant venu jusques à *Calicut*, il y trouva heureusement des vaisseaux Portugais: il profita de l'occasion; & lors qu'il s'y étoit le moins attendu, il revint en sa Patrie.

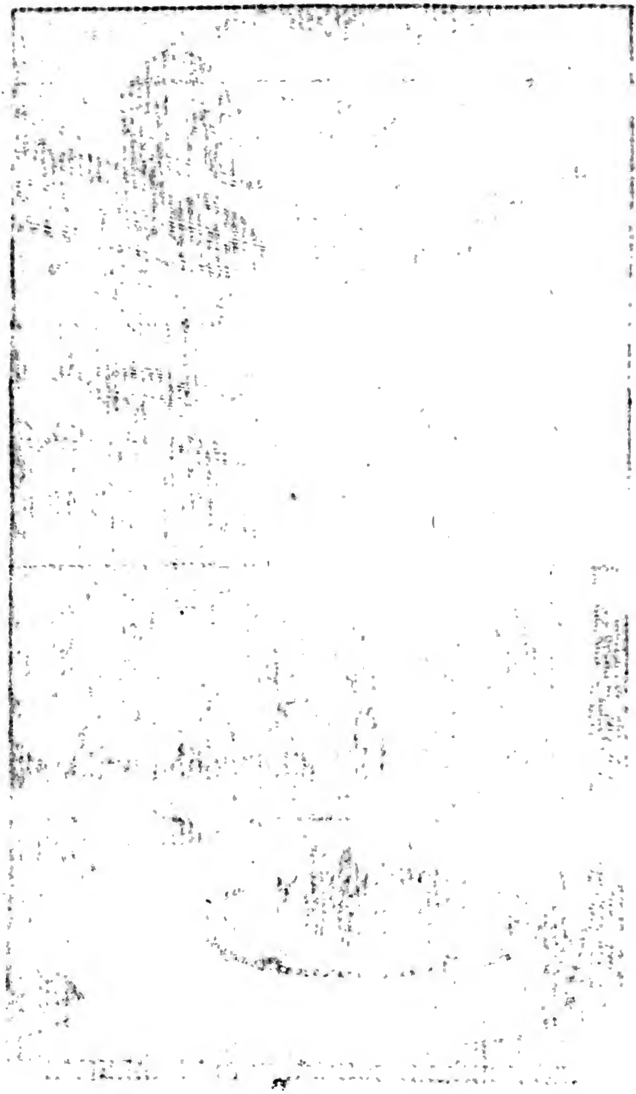
Après ce long & curieux Recit je remerciai mon Ami du plaisir qu'il m'avoit fait: je vous suis tres obligé, lui di-je, de me faire conoitre un homme si peu du commun: vous aviez raison de croire que sa conversation me seroit bien agréable, & vous ne pouviez penser plus juste qu'en voulant me la procurer.

En ſuite, je me tourne vers *Raphaël*: nous nous ſaluons reciproquement; nous nous fimes tous les Complimens que deux Inconus ont coutume de ſe faire en s'abordant. La Civilité finie nous nous en allons chez moi : quand on y fut nous entrâmes dans le Jardin; & nous y étant aſſis ſur un banc de gaſon, on commença à s'entretenir.

Raphaël nous conta donc, comment après le départ de *Veſpucius*, lui *Raphaël* & ſes Compagnons avoient commencé, par complaiſance & par careſſes, à s'inſinuer peu à peu chez les Nations de cette partie de Nôtre Boule. Non ſeulement ces Voïageurs ſe rendoient aimables par leur innocence: mais on les traitoit même en amis, & avec beaucoup de familiarité. Un certain Prince, dont j'ai oublié le nom & le Païs, les trouvant fort à ſon gré, leur témoignoit beaucoup d'affection. *Raphaël* ne pouvoit mieux tomber: Ce Roi, naturellement liberal, ordonna qu'on fournit en abondance à nos voïageurs de quoi faire le chemin avec tout l'agrément poſſible. Ils alloient, tantôt en Barque, tantôt en Chariot; & toûjours ſous la conduite d'un Guide expert & fidèle, qui les menoit chez les autres



A



tres Princes ausquels ils étoient recommandez soigneusement

Après plusieurs jours de marche, suivant le raport d'*Hythlodée*, ils découvrirent des Bourgs, des Villes, des Républiques où les Sujets étoient nombreux, & dont les Lois n'étoient point des plus mauvaises.

Sous la ligne de l'Equateur, ajoutoit il, à droit, à gauche, & presque dans tout l'espace qui répond à la rondeur du Soleil, ce ne sont par tout que des deserts aussi vastes que brulans. De toutes parts, ce n'est que saleté, ce n'est qu'ordure: un aspect aussi triste qu'on en puisse voir: tout fait horreur dans ce Païs en friche: il n'est habité que de bêtes feroces, que de serpens; & les hommes y sont aussi farouches, aussi mechans que les animaux.

Avez vous fait plus de chemin dans vôtre voiture? alors vous decouvrez insensiblement une Contrée charmante: on s'aperçoit que tout s'adoucit: L'air plus temperé, la Terre, d'une verdure riante; les Bêtes aprivoisables. Enfin, à mesure qu'on avance, on trouve des Peuples, des Villes, des Bourgs; & ces Nations, jouissant chez elles d'une douce

tranquilité, commercent par Mer & par Terre, non ſeulemeut avec leurs voiſins, mais même avec des Païs fort éloignez.

Ces découvertes ne faiſoient qu'enflammer la curioſité naturelle de *Raphaël*: l'envie lui redoubla de voir ça & là de nouvelles Terres: ce qui lui étoit le plus commode, c'eſt qu'il ne partoit point de vaiſſeau, pour quelque voiage que ce fût, où on ne reçût tres volontiers lui & ſes Compagnons.

Raphaël diſoit que les premiers Vaiſſeaux qu'il vit en ces Païs là, étoient plats; les Voiles couſuës de papier ou entrelacées d'oſier; & autre part faites de cuir. Après cela ils trouverent des Navires à pointe; les voiles faites de chanvre; enfin des Vaiſſeaux tout ſemblables aux Nôtres. Les Pilotes entendoient aſſez bien la Navigation; ils conoiſſoient paſſablement le Ciel & la Mer. Mais ces bonnes Gens furent ravis quand nôtre *Hythlodée* leur aprit l'uſage de la *Bouſſole*; ils ne pouvoient en exprimer leurs remercîmens. Car ils ignoroient abſolument l'*Aiguille Aimantée*: c'eſt pourquoi, ils regardoient la Navigation comme un grand riſque, & ils ne s'embarquoient ſur la Mer qu'en été. A preſent ils ſe

ſient

fient ſi fort à cette *Aiguille d'Aiman*, que l'hiver ne leur eſt plus rien : on pourroit dire qu'il y a dans leur Imagination plus de ſecurité que de confiance.

Mais *gare* que cette belle Invention qu'on ne leur a communiqué que par le motif de leur procurer un grand bien ; encore une fois *gare* que cette utilité là ne leur devienne fatale, & ne leur cauſe de terribles malheurs.

Je ne finirois point ſi je raportois en détail tout ce que *Raphaël* nous dit avoir vû en chaque Endroit. Ce n'eſt pas là non plus le but de mon Ouvrage: peut être en parlerai-je ailleurs. Je ne demande pas mieux que de donner aux hommes tout ce qui peut leur être profitable. Je ſouhaiterois principalement faire conoitre à nos Gens ces Nations policées, civiliſées, & qui ſe conduiſent à la luëur de la Prudence & de la Sageſſe.

Comme *Pierre Gilles* & moi trouvions la matiere extremement intereſſante, nous etions fort empreſſez à queſtionner *Raphaël* ; & lui ſe faiſoit un plaiſir de nous eclaircir de tout. Cependant, nôtre curioſité n'alloit point juſqu'à nous informer des Monſtres qui ne ſont rien moins que rares. Car on trouve preſque par tout des Scylles & des Celénes voraces

ces, des Lestrigons mangeurs de Peuple, & semblables Harpies aussi cruelles qu'insatiables. Mais on ne trouve pas par tout des Républiques dont les Citoïens vivent ensemble selon les Règles de la vraïe Sagesse.

Il est vrai que *Hythlodée* a remarqué chez ces nouveaux Peuples plusieurs Lois mal établies : mais aussi nous en a-t-il raporté un grand nombre dont on peut tirer des exemples propres, à éclairer nos Villes, nos Nations, nos Républiques, nos Roïaumes, nos Etats. C'est de quoi j'ai deja dit que je parlerois dans un autre endroit.

Presentement, mon but est de ne raporter que les Recits de nôtre Voïageur touchant les Mœurs & les Coutumes des *Utopiens*.

Je mettrai, neanmoins, à la tête, & insererai auparavant la Conversation par laquelle, comme chemin faisant, on tomba sur le chapitre de l'*Utopie*.

Nôtre *Raphaël* parloit si judicieusement, si à fond de tous les Etats, qu'on voïoit bien qu'il possedoit la Science universelle des Gouvernemens : il en articuloit les defauts & les endroits louables; il en specifioit le bon & le mauvais; enfin,

fin, on auroit dit qu'il avoit été par tout & qu'il n'y avoit point de Païs sur la Terre où il n'eût passé toute sa vie.

Pierre ne pouvant assez admirer le personnage, en verité, lui dit-il, je m'étonne, Mon cher *Raphaël*, comment vous ne vous attachez point à quelque Prince. Il n'y en a pas un, j'en suis sur, à qui vous ne plussiez infiniment. Vous avez toute la capacité imaginable pour être auprès d'un Monarque: non seulement vous pourriez le divertir par cette vaste Conoissance des choses, par cette habileté sur le sujet des Hommes & des Lieux; mais même vous l'instruiriez en lui citant une foule d'exemples, & il ne tiendroit qu'à lui de profiter de vos conseils. D'ailleurs par cette voie là vous feriez une haute fortune, & vous pourriez être d'un grand secours à tous ceux qui vous apartiennent.

A cela *Hythlodée* répond, pour ce qui regarde mes proches, c'est un motif qui ne me touche guére: je croi avoir fait à leur égard une assez bonne partie de mon devoir. Les autres ne donnent leur bien que quand ils entendent sonner leur derniere heure, que quand la Vieillesse & la Maladie les met sur le

bord du Tombeau: encore ne se defont ils alors de ce qu'ils possèdent qu'avec une répugnance amere & qui leur cause des tranchées de cœur bien douloureuses: ils donnent alors ce qui leur echape, ce qu'ils ne sauroient plus garder. J'en ai agi tout autrement. Etant en pleine santé, vigoureux & jeune, j'ai distribué mon bien à mes Parens & à mes Amis: ils doivent être contens de ma liberalité; & je ne les croi pas en droit de prétendre que, pour l'amour d'eux, je me jette dans l'Esclavage de Cour.

Doucement! repliqua *Pierre*; mon intention n'est pas que vous deveniez esclave, mais utile. C'est bien, à peu peu pres, la même chose auprès des Princes, repartit *Raphaël*; & chez eux, entre ces deux verbes Latins *inservire* & *servire*, il n'y a qu'une sillabe de diference.

Donnez à la chose tel nom qu'il vous plaira, repondit *Pierre*: mais vous ne me dissuaderez point qu'en prenant le chemin que je vous ouvre, vous pourriez rendre de grans services au General, & aux Particuliers; & en même tems vous faire une condition plus heureuse. Comment plus heureuse? dit *Raphaël*: est ce donc que le bonheur consiste dans

ce

ce qu'on deteſte ? Je jouis d'une liberté parfaite; &, à ce que je m'imagine, tres peu de Grans ont cet avantage là. Mais deplus aſſez de Gens viſent à la fortune de Cour, & à la faveur : ce ne ſera donc pas un grand malheur pour les Princes quand ils ne m'auront point, ni peutêtre un ou deux autres hommes qui ſont de ma tournure & de mes ſentimens.

Alors, je prens la parole, & je dis : on voit bien, Nôtre cher *Raphaël*, que vous mépriſez les Richeſſes, le crédit, & le pouvoir. Je vous aſſure que je ne vénére, ni n'admire pas moins un homme de vôtre Philoſophie, que qui que ce ſoit de Ceux qui occupent les premiers Poſtes d'un Etat.

Il me ſemble, neanmoins, que vous feriez une choſe tout à fait digne de vous, digne d'une ame ſi élevée, & qui excelle tant dans les lumieres Philoſophiques, ſi, au riſque de vous faire quelque violence, vous vouliez bien emploïer vôtre eſprit & vôtre dexterité au manîment des afaires publiques. Or, c'eſt ce que vous ne ſauriez faire plus fructuëuſement qu'en entrant dans le Conſeil de quelque grand Prince, à qui, j'en ſuis ſur, vous n'inſpireriez jamais rien que de juſte & que d'équitable.

ble. Car le Prince est comme une source perpetuelle d'où tous les biens & tous les maux coulent rapidement sur le Peuple. Pour vous, vôtre conoïssance est si étenduë, que, quand vous auriez moins d'usage; par vôtre seule habileté, vous donneriez à tous les Rois un excellent Conseiller, fût il ignorant.

Vous vous trompez doublement, Mon cher *Morus*, dit *Raphaël*; & vôtre erreur tombe egalement sur ma personne, & sur la chose: car je ne suis pas si habile que vous dites; & quand je le serois cent fois encore plus; le Sacrifice que je ferois de mon repos, n'aporteroit aucune utilité à la République. Premierement: la plûpart des Princes s'occupent plus volontiers de la Guerre, qui est pour moi un Art inconu, & que je n'ai nulle envie d'aprendre, qu'ils ne s'apliquent à faire fructifier la Paix: ils s'atachent beaucoup plus à conquerir, justement ou injustement, de nouveaux Roïaumes, qu'à les Gouverner avec équité.

En second lieu: de tous Ceux qui sont dans les Conseils des Princes, les uns n'ont point assez de tête pour remplir dignement un si grand Poste; ou, s'ils s'en croïent capables, ils manquent de courage

&

& de ſincerité. Les autres ſont toûjours de l'avis du plus puiſſant; & quand celui-ci propoſeroit les choſes du monde les plus abſurdes, ils font ſemblant d'y aquieſcer; & céla dans la vuë de ſe procurer, par cette baſſe flaterie, la protection du Favori.

D'ailleurs; naturellement Chacun aime ſa production. Le corbeau trouve charmante ſa Couvée ecloſe; & le Singe eſt fort content de ſon petit. Si donc, dans le Conſeil d'un Monarque, Conſeil dont l'envie & l'interêt perſonel ſont les mobiles principaux; ſi, dis-je, un Conſeiller d'Etat cite des exemples de ce qu'il a lu dans l'hiſtoire ancienne, ou de ce qu'il a vu dans les Païs etrangers; alors, ceux qui écoutent s'alarment, & leur cervelle ſe met en mouvement comme ſi toute leur réputation de Sageſſe étoit en danger: ils s'imaginent qu'ils paſſeroient pour des ignorans, pour des ſots, s'ils ne propoſoient rien qui pût détruire le ſentiment contraire au leur.

Manquent ils de bonnes raiſons? Voici leur dernier retranchement. Nos Ancêtres, diſent ils, ont jugé que ce parti là étoit le meilleur; & plût au Ciel que nous les égalaſſions en prudence! Après cela, comme s'ils avoient plaidé admirablement une bonne Cauſe, ils ſe remettent tout glorieux en leur place.

Ces

Ces gens là ont une plaisante prévention; ils croïent qu'il y auroit du peril à être plus sage que les Ancêtres; & parce que ils ont établi de bonnes Lois, nous nous imaginons qu'ils ont été infaillibles. Mais si on a pu en agir avec plus de prudence sur quelque sujet, nous saisissons avidement l'occasion, & nous, nous ne voulons point en demordre.

Je vous dirai bien plus au sujet de ces Jugemens fiers, absurdes, & bizares: je m'y suis trouvé en plusieurs endroits; & même une fois en *Angleterre*. Quoi, m'ecriai-je, vous avez été dans nôtre Païs? Oui, répond *Hythlodée*; & même j'y ai passé quelques Mois. Ce ne fut pas long tems après que la Guerre Civile des *Anglois* Occidentaux contre le Roi, fut terminée par un horrible carnage des soulevez.

Pendant mon Séjour, j'eus de grandes Obligations au *Reverendissime* Pere *Jean Morton*, Archevêque de *Cantorberi*, Cardinal; & de plus, Chancellier d'*Angleterre*. C'est un homme, Mon cher *Pierre*; je m'adresse à vous; car *Morus* sait ce que je vais dire, c'étoit un homme qui n'étoit pas moins respectable par sa prudence & par sa vertu, que par son au-

autorité. D'une taille mediocre, & qui ne se courboit point sous le poids des années: son visage, bien loin de dégouter, imprimoit la véneration. Il n'étoit pas d'un abord dificile : mais pourtant il tenoit son serieux & sa gravité. Son plaisir étoit d'éprouver, par des apostrophes un peu trop aigres, ceux qui lui demandoient quelque grace, mais sans pourtant aller jusqu'à l'offense. Il conoissoit par là le genie, & la presence d'esprit d'un chacun; & quand il trouvoit un mérite semblable au sien, pourvu que l'impudence n'en fût pas, il en avoit de la joïe, & il emploïoit ces Gens là suivant leur Capacité.

Ce grand Prélat parloit poliment, & avec force: il possedoit à fond la Jurisprudence: d'un discernement incomparable, & la memoire prodigieuse. c'étoit jusqu'où, avec un naturel tres heureux, il s'étoit elevé par l'etude & par la pratique. Il paroissoit quand j'étois-là, que le Roi déferoit beaucoup à ses avis, & que ses conseils étoient un des meilleurs soûtiens de la République. Il ne faut pas s'en etonner: ce Cardinal, presque dès sa premiere jeunesse, ne fut pas plutôt sorti du College, qu'il fut admis

à

à la Cour : il a paſſé toute ſa vie dans les afaires les plus importantes ; la Fortune l'avoit pluſieurs fois batu de ſes flots, il avoit eſſüié differentes tempêtes ſur cette Mer orageuſe. Ainſi, il avoit apris au milieu du peril une prudence profonde ; & cette prudence ne ſe perd pas ſi tôt quand elle eſt aquiſe de cette maniere là.

Me trouvant un jour, par hazard, à la table du Cardinal, il y avoit là un certain Laïque, Savant dans vos Lois. Celui-ci, je ne ſai à quel propos, commence à exalter cette Juſtice rigoureuſe qu'on exerçoit alors en ce Païs là contre les Voleurs, nous diſant que, quelque fois, on en pendoit, pèle mèle, juſqu'à vingt à une même potence. C'eſt ce qui fait, ajoutoit il, que je ne puis aſſez m'etonner comment, & par quel mauvais deſtin, puiſque ſi peu de ces Scelerats echapent le Suplice, il y en ait tant d'autres par tout qui commettent le même crime.

Alors je prens la parole, Car j'oſai bien parler librement chez le Cardinal ; n'en ſoïez point ſurpris, lui dis-je ; cette punition des voleurs n'eſt ni équitable, ni utile au Public : elle eſt trop cruelle pour châ-

châtier le vol, & trop foible pour l'empêcher. Le larcin n'eſt pas un crime aſſez enorme pour meriter la mort; & d'un autre côté, il n'y a point de peine Capitale, quelque grande qu'elle ſoit, qui puiſſe arrêter les mains de ceux qui n'ont pas d'autre moïen pour vivre que de prendre le bien des autres.

Il me ſemble, donc, qu'en cela, non ſeulement vos Tribunaux, mais même une bonne partie du Monde imitent ces mauvais Precepteurs qui ſont plus diſpoſez à fraper leurs diſciples qu'à les enſeigner. On ordonne de grans & d'horribles ſuplices contre un Voleur: On dévroit bien plûtôt pourvoir à la ſubſiſtance de ces Malheureux, afin qu'ils ne fuſſent point dans la neceſſité de voler & de perir. C'eſt à quoi on a pourvu ſuffiſamment, repondit le *Légiſte*. N'y a-t-il pas les Arts mechaniques? N'y a-t-il pas l'Agriculture? Que n'embraſſent ils ces vacations-là? Mais la vraie raiſon, c'eſt qu'ils ont du penchant à ne rien valoir.

Ce ne ſera pas par là que vous me prendrez, lui repliquai-je; car premierement ne parlons point de ceux qui ſouvent retournent chez eux des Guerres e-

B tran-

trangeres ou civiles avec quelques membres de moins. Vous avez vu dernierement dans vôtre Patrie, qu'après le combat de *Cornouaille*; & peu auparavant après celui de *France*, quantité de Soldats estropiez pour le service de la Republique, ou pour celui du Roi: leur foiblesse ne permettoit pas qu'ils reprissent leur ancien metier ni leur âge d'en aprendre un nouveau. Encore une fois laissons-là ce genre de Voleurs, puis qu'aussi bien c'est une espece de necessité que les Guerres se rallument de tems en tems.

Considerons ce qui arrive tous les jours. Il y a un si grand nombre de Nobles, qui comme les Quêpes, vivent dans la fainéantise, & sans produire une goute de miel, profitant ainsi du travail des autres. Font ils valoir leurs terres? ils raclent tout, ils rasent jusqu'au vif pour grossir leur revenu. Car c'est là la seule frugalité de ces Messieurs; Gens d'ailleurs, qui, quand il y va de leurs plaisirs, sont prodigues jusqu'à se mettre dans la mendicité: On les voit environnez, ou trainer à leur suite un nombreux cortége de domestiques, tous oisifs, & qui n'ont jamais apris aucune profession pour gagner leur vie.

Dès

Dès que le Maitre eſt mort, ou dès que cès valets ſont malades, on les congedie auſſi tôt, car les Nobles nouriſſent plus volontiers des faineans que des infirmes. Souvent auſſi l'heritier du Mourant n'eſt pas d'abord en état d'entretenir les domeſtiques de ſon pere. Cependant ces valets congediez tombent dans la neceſſité; & ils periroient de faim s'ils n'avoient pas recours au vol. Quelle autre reſſource pourroient ils avoir? A force de roder pour chercher Maitre, ils uſent leurs habits, ils alterent leur ſanté. Enſuite, devenus craſſeux de maladie, & n'étant plus couverts que de haillons, les Nobles en ont une eſpèce d'horreur, & ſont bien éloignez de les prendre à leur ſervice. Les Paiſans n'oſeroient pas non plus les prendre chez eux. Ils ſavent qu'un homme élevé mollement dans l'oiſiveté & dans les plaiſirs, accoutumé à porter le cimeterre & le bouclier; à regarder de haut en bas, & d'un air de determiné, tout le voiſinage; enfin, à mépriſer tout le monde excepté ſoi: les Paiſans, dis-je, n'ignorent pas qu'un tel homme n'eſt nullement propre à manier la bêche & le hoiau; à ſe contenter d'un petit ſalaire, & d'une petite nouriture; à ſervir un

Maitre qui eſt lui même dans le genre des pauvres.

Ce ſont juſtement ces gens là, repond mon homme, que nous devons entretenir le plus ſoigneuſement. Comme ils ont plus de cœur, plus de courage que les Artiſans & les Laboureurs, ce ſont en tems de Guerre les meilleurs ſoldats d'une Armée. J'aimerois autant, repliquai-je, vous entendre dire que vous devez entretenir les Voleurs; car aſſurément vous n'en manquerez jamais tant que vous aurez de ces vagabonds. De plus: ni les Voleurs ne ſont pas de mauvais Soldats, ni les Soldats ne ſont pas les plus lâches des Voleurs, tant il y a de raport entre ces deux métiers.

Mais quoique ce défaut là ſoit fort ordinaire chez vous, il ne vous eſt pourtant pas ſingulier; on le voit chez preſque toutes les Nations. La *France*, outre ce mal-là, a une autre peſte bien plus contagieuſe. Tout ce grand Roïaume, même en tems de Paix, ſi on peut donner le beau nom de *Paix* à une courte ceſſation d'Armes, tout ce Roïaume eſt rempli, & comme aſſiegé de Soldats à paie. Cela ſe fait par le même préjugé qui vous a fait croire que pour le bien public vous de-

deviez nourir des hommes Oisifs. Cette fausse persuasion est que le salut de l'Etat consiste à avoir toûjours sur pié de bonnes & vaillantes Troupes; & sur tout, qui soient composées de Soldats aguerris; car on ne se fie nullement à ceux qui n'ont point d'experience. Ainsi on cherche la Guerre par deux motifs: l'un de peur d'avoir de mauvais Soldats: l'autre pour empêcher que, comme dit agréablement *Saluste*, la main ou le cœur de ceux qui se distinguent dans l'Art d'égorger les Hommes, ne s'engourdisse point.

La *France* a apris, pour son malheur, combien il est pernicieux de nourir de telles bêtes. Les *Romains*, les *Carthaginois*, tant d'autres Nations en ont fourni des exemples. Les Armées que ces Etats entretenoient, n'ont elles pas detruit en diverses occasions, non seulement leur Empire, mais aussi leurs terres, & même leurs Villes? Qu'il ne soit pas fort necessaire d'avoir des Troupes en tems de Paix, c'est ce qui paroit par l'exemple que voici. Vos Soldats, quoique nouvellement levez, manquent ils de bravoure? Les *François*, même, eux qui ordinairement sont élevez dans les

Armes, lors qu'ils ont combatu contre vos Gens, n'ont pas, le plus ſouvent ſujet de ſe vanter d'avoir eu le deſſus. Je n'en dis pas d'avantage; je crains qu'on ne me ſoupçonne ici de flaterie.

D'ailleurs: on ne voit pas que, ni vos Artiſans dans les villes, ni vos groſſiers & ruſtiques laboureurs les Valets des Nobles: il n'y a que ceux qui, par foibleſſe de corps, manquent de force & de hardieſſe ou à qui la grande dizette abbat le courage; il n'y a que ceux-là qui en aïent peur. Il n'y a donc point de danger pour les robuſtes & les vigoureux. Les Nobles dédaignent tout ce qui n'eſt pas hors de la foule: ils paſſent la vie dans une molle & languiſſante Oiſiveté; ou leurs occupations different peu de celles des Femmes. Mais pour des gens qui ſavent vivre par de bons métiers, & qui ſe ſont endurcis par des travaux proportionnez à la force humaine, ceux là ne deviendront jamais effeminez.

Quoi qu'il en ſoit, on ne me perſuadera jamais qu'il ſoit avantageux à vôtre République pour le ſuccès de la Guerre, vous qui ne prenez les Armes que quand vous voulez, d'entretenir ce nombre preſque innombrable de Fainéants qui gâtent la Paix;

Paix ; & cependant la Paix eſt auſſi Salutaire que la Guerre eſt ruineuſe.

Je ne prétens pas, neanmoins, que ce que je viens de dire ſoit la ſeule cauſe qui mette vos Inſulaires dans la neceſſité de voler. Il y en a une autre, & qui, à ce je croi, vous eſt particuliére. Quelle eſt elle? dit le Cardinal. Vos Brebis repondis-je. Elles étoient autrefois ſi douces ! elles ſe contentoient de ſi peu ! A preſent? Ce ſont des inſatiables, des indomtables, au moins à ce qu'on dit. Qui pourroit le croire? Ces Brebis dévorent les hommes ; elles pillent, elles ravagent les campagnes, les maiſons, & les villes.

Dans tous les endroits du Roïaume, il naît une laine plus fine, & par conſéquent plus précieuſe qu'auparavant. En ces lieux-là, les Nobles & les Gens de bonne famille, ſans oublier quelques ſaints Abbez, n'étant pas contens des revenus & des fruits annuels que leurs Ancêtres tiroient des heritages ; & comme s'il ne leur ſuffiſoit point en vivant ſomptueuſement & ſans rien faire, d'être inutiles au Public, s'ils ne lui étoient encore nuiſibles, ils ne laiſſent point de terres à enſemencer : ils enferment tout en paturages ; ils abbatent les Maiſons ; ils

ruinent les bourgs; enfin, il ne reste que le Temple; & c'est pour servir d'étable aux brebis. Et comme si les forets, les parcs, toutes les demeures des bêtes sauvages perdoient peu de terrain chez vous, ces bonnes Personnes changent en dèserts les lieux les plus habitez, & les mieux cultivez.

Ainsi, afin qu'un affamé de bien, un avare insatiable, une cruelle peste de sa Patrie, puisse enfermer dans un même enclos quelques milliers d'arpens de terres contiguës, on chasse les laboureurs; on les dépouille de leur fond par fourberie, ou par opression: la plus grande grace qu'on leur fait, c'est de les fatiguer si fort par des injustices qu'ils sont contraints de vendre leur possession.

De quelque maniere que la chose s'éxecute, il faut toûjours que ces malheureux déguerpissent: hommes, femmes, maris, épouses, orphelins, veuves, peres & meres avec de petits enfans & une famille plus nombreuse que riche; je dis *nombreuse*, parce que l'agriculture a besoin de plusieurs mains. Ils sortent, donc, de leur maison, de leur païs, enfin du lieu qu'ils conoissoient, & où ils etoient accoutumez. Ne trouvant point où

où se réfugier, ils vendent à tres petit prix tout ce qu'ils emportent, & qui ne vaut pas déja beaucoup. Encore bienheureux ! car l'acheteur auroit pu se saisir de ces effets-là sur le pretexte que les proprietaires étoient chassez.

Quand ces pauvres Gens ont dépensé leur butin, ce qui se fait en très-peu de tems, quelles peuvent être leurs dernieres ressources ? Il faut bien qu'ils volent, &, par consequent, qu'ils risquent à finir leurs jours par la corde, comme de raison : ou, ils sont obligez de courir çà & là, demandant l'aumône. Et même, ce dernier moïen de vivre n'est pas sur pour eux : ils y perdent au moins la liberté : on les enferme comme des Vagabonds : on leur fait un crime de ce qu'ils errent dans l'oisiveté : mais en quoi consiste-t-il ce crime ? à ne trouver personne qui veuille accepter Leur Service, quoi qu'ils l'offrent avec le dernier empressement.

Pour ce qui est de l'Agriculture, à la quelle ils sont accoutumez, il n'y a rien à faire, où il n'y a rien à semer. Car c'est assez d'un berger, ou d'un vacher pour faire paître des bêtes dans cette même terre qui auparavant demandoit plu-

ſieurs mains pour être cultivée & enſemencée. Qu'arrive t-il encore de là ? C'eſt que les vivres en ſont beaucoup plus chers en pluſieurs endroits.

Il reſulte encore un autre inconvenient. Même le prix des laines eſt monté ſi haut, que les petites gens, eux qui avoient coutume de faire vos draps, ne peuvent plus en acheter ; &, par cette raiſon là, pluſieurs tombent du travail dans l'oiſiveté. Ce qui cauſe la cherté des laines, c'eſt qu'une maladie conſumante s'étant jettée ſur les moutons, elle en a fait perir une infinité depuis qu'on a multiplié les paturages. Il ſemble que Dieu a voulu par là punir la cupidité de ces Avares : le Ciel a envoïé une contagion mortelle ſur les troupeaux : n'y eût il point eu plus de juſtice, à la faire tomber ſur ces têtes inſatiables d'argent ?

Quand même le nombre des Bêtes augmenteroit le plus, le prix ne diminueroit point ; par ce que ſi cette marchandiſe là n'eſt pas en monopole puiſque pluſieurs en vendent, du moins, elle n'a pas un franc & libre cours. Car preſque tous les moutons apartiennent en propre à peu de Perſonnes. Ces Gens-là étant

riches, rien ne les presse de vendre: ils vendent quand bon leur semble, & l'envie leur vient de vendre quand ils y trouvent leur compte.

Les autres bestiaux ne sont pas moins chers que les moutons: c'est par la même raison, & qui est encore plus forte: on a detruit les métairies: l'Art champêtre est comme tombé; si bien qu'il ne reste que tres peu de Païsans pour avoir soin de la propagation de ces animaux. Ne croïez pas que ces Riches s'apliquent autant, à procurer la multiplication du gros bêtail que celle des moutons: ils achettent d'un autre endroit, & à bon marché, des bêtes maigres; puis, quand elles se sont engraissées au paturage, ils les revendent bien cher.

C'est ce qui me fait dire que, du moins, à ce qu'il me semble, on ne sent point encore tout l'inconvenient de cette afaire-là. Jusques à present, ces *Engraisseurs* de bêtes ne causent la cherté que dans les lieux où ils vendent. Mais quand ils auront, pendant quelque tems, enlevé de l'endroit où ils achettent, enlevé dis-je, ces mêmes bestiaux sans leur donner le tems de multiplier, le nombre des animaux diminuant insensiblement, il

faudra bien à la fin, que le Païs tombe dans une grande dizette. Ainsi, une chose qui paroissoit devoir être avantageux à Vôtre Ile, & contribuër beaucoup à son bonheur, cette chose là tourne à la ruine des Habitans par la passion desordonnée que quelques uns ont pour le bien.

Cette cherté des vivres oblige un chacun à diminuër son Domestique le plus qu'il peut; mais, les Congediez, où vont ils, je vous prie? Mendier; ou, ce qui se persuade plus aisément aux hommes de bonne famille, ils vont se faire aprentis brigands. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que cette malheureuse pauvreté, cette grande dizette est jointe avec un luxe qui est tout à fait hors de saison. Chez les Serviteurs des Nobles; chez les Ouvriers; dans les Villages même, ou peu s'en faut; enfin, dans tous les Ordres du Roïaume, on voit en habits une magnificence qui n'avoit point encore paru; & en dépense de bonne chere, un excès tout nouveau.

D'ailleurs, dites moi s'il vous plait; les maisons de prostitution, les endroits infames, les puantes Cavernes de Vénus, franchissons le mot, les bordels: de plus, les

les Cabarets à vin & à biere, qui souvent sont d'autres lieux de débauche *Vénerienne*: enfin, tant de mauvais jeux! Le dez, la carte, le cornet, la bale, la boule, le palet: tous ces beaux exercices, après qu'on s'y est ruiné, n'envoïent ils pas leurs zèlez dévots chercher quelque part à se réparer par le métier de voleur?

Croïez moi: chassez ces pestes pernicieuses: ordonnez que ces destructeurs de metairies, que ces *renverseurs* de Bourgs Champêtres, remettent tout, comme il étoit; ou du moins qu'ils cedent les fonds à ceux qui s'offrent à guerir le mal, & à faire rebâtir tout ce qu'on a mis en ruine. Refrénez cette sorte d'achats que les Riches font, & leur licence à en jouïr comme d'une monopole. Entretenez moins de Gens dans la faineantise; remettez l'Agriculture en bon état; renouvellez la Manufacture de laine, afin qu'il y ait dans le Roïaume une honnête vacation à laquelle puisse s'occuper utilement cette foule d'Oisifs, qui, jusques ici, sont devenus voleurs par la force de l'indigence. Vous empêcherez aussi par là que les vagabonds, & les valets desoeuvrez ne se jettent dans le brigandage,

ce qui ne ſauroit guere manquer ni aux uns, ni aux autres.

Certainement ſi vous ne remediez aux maux que je vous indique, c'eſt en vain que vous faites ſonner ſi haut vôtre Juſtice contre le vol : cette Juſtice eſt plus ſpecieuſe qu'elle n'eſt equitable, ni utile. Car enfin, quand vous ſouffrez que ces Puniſſables aïent une mauvaiſe education, & qu'on leur corrompe les moeurs dès la plus tendre enfance, en ſorte que étant parvenus à l'âge d'homme, ils font voir les crimes honteux dont ils avoient donné un préſage continuel depuis leur premiere jeuneſſe, que faites vous alors ſinon des voleurs? C'eſt vous mêmes, cependant, qui les puniſſez.

Pendant que je plaidois ainſi la Cauſe des Voleurs, le Docteur en Droit s'étoit preparé à la Défenſive. Il avoit réſolu en ſoi même d'emploïer les armes ordinaires des Diſputeurs qui ſont plus prompts à répéter qu'à bien repondre, faiſant conſiſter une bonne partie de l'honneur à montrer qu'ils ont la memoire heureuſe. En verité, me dit il, vous avez bien parlé! Vous, ſur tout, qui étant etranger, ne pouvez conoitre ces matieres là que par oui-

oui-dire, ne les aïant point examiné par vous même. Mais je veux tâcher de vous éclaircir là deſſus en peu de mots.

Voici l'ordre que je garderai dans ma réponſe. Premierement je raporterai de point en point ce que vous avez dit. En ſuite, je vous ferai voir en quoi vous vous trompez par le peu de conoiſſance que vous avez de nos affaires. Enfin, je réfuterai tous vos argumens, je les mettrai en poudre. Pour commencer donc, par le premier article que j'ai promis, il m'a paru que vous avez attaqué quatre .... je vous arrête tout court, dit le Cardinal; car de la maniere dont vous vous y prenez, il n'y a point d'aparence que vous répondiez en peu de mots. C'eſt pourquoi, nous vous epargnerons aujourd'hui la peine que cette réponſe vous donneroit. Cependant vous n'en êtes pas quite. Nous vous garderons cette charge de repondre juſqu'à la premiere fois que vous vous rencontrerez ici tous deux; & je ſouhaiterois que ce fût des demain, ſi vous & *Raphaël* vôtre partie, n'avez rien qui vous en empêche.

Mais en attendant: vous me feriez grand plaiſir de me dire, Mon cher *Raphaël*, pourquoi vous ne croïez point que

les

les Voleurs ſoient pendables ; quel autre genre de châtiment vous etabliriez contre eux ; qui fût plus utile au Public ; car vous ne pretendez pas qu'on doive tolerer le vol. Si, à preſent, quoi qu'on pende les Voleurs, il ne laiſſe pas de s'en trouver une quantité prodigieuſe, en cas qu'ils n'euſſent plus à craindre la peine de mort, quelle force, quelle crainte pourroit épouvanter les Scelerats ? Ils ne manqueroient pas d'interpreter cet adouciſſement de ſuplice comme ſi on leur offroit une récompenſe pour les encourager au crime.

Oui, grand Prélat, répondis-je, je croi fermement que c'eſt une injuſtice formelle de faire mourir un homme pour avoir volé. Ma raiſon eſt que dans la vie Humaine, & par raport aux biens de la Fortune, il eſt impoſſible que tout ſoit également partagé. Si on m'objecte qu'on ne châtie point le vol à cauſe de l'argent dérobé ; mais pour vanger la Juſtice offenſée ; mais pour punir le violement des Lois : qu'eſt ce que cela ſignifie ſinon *qu'un excès de Droit eſt un excès d'Injuſtice*, *ſummum jus ſumma injuria*.

L'autorité des Lois n'eſt pas ſi abſoluë, que, pour une legere infraction, il faille fra-

fraper du *Glaive* : les Ordonnances ne ſont pas ſi rigides qu'on doive donner la même meſure à toute ſorte de fautes. On agit tout comme ſi c'étoit la même choſe de tuer un homme, ou de lui prendre une pièce de monnoïe : cependant, ſi l'Equité n'eſt pas une chimere, il n'y a point de comparaiſon entre ces deux crimes. Dieu à defendû l'homicide ; & nous en commettons un ſi facilement pour un peu d'argent qu'on a ôté à quelcun ?

Répondra-t-on que ce Commandement ne concerne que les Particuliers ; & que Dieu n'a point etendu ſa défenſe ſur les Lois humaines qui permettent au Magiſtrat d'ordonner la Mort quand il le juge à propos ? Pour quoi, donc, les hommes ne règlent ils point entre eux à quel point on doit admettre la fornication, l'adultere, & le parjure ?

Dieu a ôté aux Hommes le droit, non ſeulement de s'entre-tuer, mais de ſe tuer eux mêmes. Les Lois Humaines auront elles, donc, aſſez de force pour legitimer l'accord que les Hommes ont fait de s'ôter réciproquement la vie en vertu de quelques Sentences Juridiques ? Ces Arrets de mort rompent ils les liens du Comman-

mandement pour les Exécuteurs, qui, ſans en avoir aucun exemple Divin, tuënt tous ceux que le Magiſtrat abandonne à leur bras? N'eſt il pas vrai que, de cette maniere là, la défenſe de Dieu ne vaudra qu'autant que les Lois Humaines le permettront? Sur le même fondement il arrivera de-là, que generalement en Tout, c'eſt aux Hommes à fixer les exceptions qu'on doit faire dans l'obſervation des Commandemens de Dieu?

Enfin la Loi *Moſaïque*, ſi dure, ſi auſtére, ſi conforme aux Eſclaves & aux Opiniâtres pour qui on l'avoit fait; cette Loi, pourtant, n'ordonnoit point la peine de mort contre les Voleurs. Pourrions nous donc croire que par la Loi de Grace où Dieu commande en pere, il nous ſoit plus permis de nous entretuer? C'eſt ſur cela que je me fonde pour ſoûtenir que tout meurtre eſt défendu!

Mais qu'il ſoit abſurde, qu'il ſoit, même, pernicieux à la République, d'infliger une peine egale au Voleur & à l'Homicide? je ne croi pas que Perſonne l'ignore. La raiſon de cette abſurdité ſaute aux yeux. Un Scelerat voit qu'il ne court pas moins de riſque en commettant ſim-

ſimplemement un vol, que s'il y joignoit le meurtre : cette ſeule penſée le pouſſe à egorger celui que, ſans cela, il n'auroit fait que depouiller. D'ailleurs, outre que le Voleur, s'il eſt pris, n'eſt pas moins en danger de la vie que s'il avoit auſſi aſſaſſiné, il y a plus de ſureté pour lui en tuant ; car par cette voïe abrégée, il ſe defait du principal Denonciateur de ſon crime & conſequement il eſpere pouvoir mieux le cacher. Si bien que, nôtre ſoin d'épouvanter les Voleurs par la crainte d'une peine trop rigoureuſe, eſt juſtement ce qui les incite à poignarder les honnêtes Gens.

Si vous me demandez, à preſent, quelle ſeroit la punition la plus utile au Public, il eſt, ce me ſemble, un peu plus aiſé de la trouver que la plus mauvaiſe. Car pourquoi douterions nous que le moïen de châtier utilement les crimes, eſt celui qui plaiſoit tant aux anciens *Romains*, à ces *Romains*, dis-je, qui, entendoient ſi bien l'Adminiſtration d'une République? Ces habiles Politiques condamnoient à un eſclavage perpetuel dans les Carieres & dans les Mines de metal ceux qui étoient convaincus de forfaits.

A vous dire pourtant, naturellement ma penſée ſur cette matiere là, l'uſage que j'aprouve le plus, c'eſt celui que j'ai remarqué dans mes voïages chez une certaine Nation dependante de la *Perſe*, & qu'on nomme ordinairement les *Polylerites*. C'eſt un aſſez grand Peuple : ſes Coutumes ſont bâties ſur la Prudence ; & à l'exception du tribut qu'ils païent tous les ans au Roi de *Perſe*, la Nation eſt libre & vit ſous ſes propres Lois. Le Païs eſt loin de la Mer, & preſque entouré de Montagnes : Les Habitans ſe contentent de ce qu'il produit, & ne ſouhaitent rien de plus : cela fait qu'ils vont rarement chez les autres ; & que les autres ne viennent point chez eux.

Suivant l'ancienne coutume de la Nation, ils ne cherchent point à étendre leurs frontieres ; quant à leur Contrée ; ils en jouiſſent ſurement, paiſiblement à l'abri de leurs Montagnes, & par la protection du Monarque à qui une force majeure les contraint de faire un païement annuel. Ainſi, ſans jamais avoir de Guerre etrangere, ni civile, ils vivent ſplendidement, commodément ; ſans ſe ſoucier de Nobleſſe, ni de ſe rendre fameux : enfin, ils raportent, tout à leur bonheur. Je



Je ne croi pas même, qu'ils ſoient aſſez conus dans le Monde, ſi ce n'eſt à leurs proches Voiſins.

Ceux, donc, qui ſont convaincus de Larcin chez cette Nation là, on les oblige à reſtituër au Proprietaire, & non pas au Prince, comme il ſe pratique ordinairement ailleurs: les *Polylerites* alleguent pour raiſon que celui, à qui on a derobé une Choſe, conſerve autant de droit ſur elle que le Voleur qui la poſſede. Si la Choſe volée eſt perduë: alors, on vend le bien des Voleurs pour en dedommager le Proprietaire; & quand il a reçu la valeur de ſa perte, on laiſſe tout le reſte du bien aux femmes & aux enfans des coupables. Pour eux on les condamne à travailler: mais, à moins que le vol ne ſoit enorme, on ne les met ni en priſon; ni aux fers: ſans chaine, ſans attache, ils ſont occupez aux Ouvrages Publics. Quand ils refuſent de travailler; ou quand ils travaillent lâchement, on ne les lie guere; on les bat pour les exciter. Ceux qui font bien leur devoir ne ſont mal traitez ni de parole, ni d'effet. Le ſoir aprés qu'on les a fait paſſer en revuë, en les apellant tous nom par nom, on les enferme dans des Chambres où ils paſſent la nuit.

Hors



Je ne croi pas même, qu'ils ſoient aſſez conus dans le Monde, ſi ce n'eſt à leurs proches Voiſins.

Ceux, donc, qui ſont convaincus de Larcin chez cette Nation là, on les oblige à reſtituër au Proprietaire, & non pas au Prince, comme il ſe pratique ordinairement ailleurs: les *Polylerites* alleguent pour raiſon que celui, à qui on a derobé une Choſe, conſerve autant de droit ſur elle que le Voleur qui la poſſede. Si la Choſe volée eſt perduë: alors, on vend le bien des Voleurs pour en dedommager le Proprietaire; & quand il a reçu la valeur de ſa perte, on laiſſe tout le reſte du bien aux femmes & aux enfans des coupables. Pour eux on les condamne à travailler: mais, à moins que le vol ne ſoit enorme, on ne les met ni en priſon; ni aux fers: ſans chaine, ſans attache, ils ſont occupez aux Ouvrages Publics. Quand ils refuſent de travailler; ou quand ils travaillent lâchement, on ne les lie guere; on les bat pour les exciter. Ceux qui font bien leur devoir ne ſont mal traitez ni de parole, ni d'effet. Le ſoir après qu'on les a fait paſſer en revuë, en les apellant tous nom par nom, on les enferme dans des Chambres où ils paſſent la nuit.

Hors

Hors un travail aſſidu, ces Voleurs ne ſoufrent aucune incommodité de la vie. Comme Gens qui travaillent pour l'utilité publique, ils ſont nouris honnêtement aux dépens du Public. Autre part c'eſt un autre uſage. Il y a des endroits où la dépenſe qu'on fait pour ces Ouvriers forcez ſe tire des aumônes ; & quoique une telle voïe ſoit incertaine & caſuelle, cependant, comme ces Peuples ſont fort humains, c'eſt cette reſſource-là qui fournit le plus. En d'autres endroits on aſſigne des revenus publics pour l'entretien de ces Travailleurs. Il y en a, où par une eſpèce de Capitation, chaque Particulier eſt taxé pour ces uſages-là.

Il y a même quelques endroits où ces mal-faiteurs ne ſont point emploïez au ſervice du Commun : mais quand les Habitans ont beſoin d'Ouvriers, ils prennent de ces gens là ; ils les louënt ſur la Place à un certain prix ; & ils en ont un peu meilleur marché que ſi c'étoient des Perſonnes libres. Outre cela, il eſt permis aux Maitres de fouëter ces Mercenaires lors qu'ils ne travaillent pas de leur mieux. Il arrive par là qu'ils ne manquent jamais d'ouvrage ; qu'ils gagnent leur vie ; & même chacun d'eux eſt obligé de porter

tous

tous les jours quelque chose au Trésor Public.

Ils sont tous vêtus d'une certaine couleur: etant les seuls qui n'aïent point la tête rasée : mais on les tond un peu au dessus des oreilles, de l'une des quelles on leur coupe un petit morceau. Il est permis à ceux qui veulent leur faire du bien, de leur donner à manger, à boire, & un habit : mais defense de les assister en argent ; il y va egalement de la vie, & pour celui qui le donne, & pour celui qui le reçoit. Il n'est pas moins dangereux à un libre, pour quelque raison que ce soit, de recevoir d'un Condamné aucune pièce de monnoïe ; ni aux esclaves, car c'est ainsi qu'ils apellent les Condamnez, de toucher des Armes. Chaque Contrée distingue ses mal-faiteurs par une marque particuliere : il leur est defendu sous peine de mort de l'ôter ; aussi bien que d'avoir aperçu hors de la frontiere, & d'avoir parlé, tant soit peu, à quelque esclave d'une autre Region. La volonté de fait n'est pas moins punie que la suite même. Ils sont si rigides, si inexorables sur ce point-là, qu'un esclave, qu'on sauroit avoir été complice d'un tel dessein, perdroit la

vie; & un Libre, sa liberté. Au contraire, il y a des recompenses ordonnées pour le Denonciateur : on donne de l'argent au libre; l'esclave recouvre sa liberté; & on pardonne à l'un & à l'autre leur complicité; cela se faisant, afin qu'il ne soit pas plus sur de perseverer dans un mauvais dessein que de s'en repentir.

Telle est donc l'Ordre & la loi de ces Peuples sur ces matieres-là : on y peut remarquer aisément & beaucoup d'humanité, & une grande utilité. Cette Justice est de telle nature que elle detruit les crimes, & conserve les hommes : on traite les criminels avec tant de douceur qu'on les force, en quelque maniere, à devenir honnêtes gens : ils reparent, le reste de leur vie, tout le mal qu'ils ont fait auparavant.

Au reste, il est si peu à craindre que ces Mal-faiteurs retournent à leur premiere Sceleratesse, que quand les libres ont à voïager ils ne croient pas pouvoir prendre de guides plus surs que ces esclaves qui de tems en tems ont été echangez pour chaque Contrée. Car ces esclaves n'ont rien qui puisse faciliter leur panchant au brigandage : ils ne portent au-

aucun inſtrument avec lequel ils puiſſent attaquer; l'argent eſt pour eux la preuve d'un crime capital; ſi on les prend ſur le fait, le ſuplice eſt tout prêt; &, ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'ils n'ont nulle eſperance de pouvoir fuir dans aucun endroit. Comment pourroit déguiſer & cacher ſa fuite un homme vêtu tout autrement que la Nation? Il faudroit donc qu'il allât tout nud? Et même, en ce cas-là, ſon oreille à demi coupée le découvriroit.

Que ces Eſclaves puſſent machiner de concert quelque entrepriſe contre la Republique, c'eſt ce qui n'eſt pas non plus à aprehender. Il n'eſt pas humainement poſſible qu'aucun Voiſinage conçoive l'eſperance de pouvoir reüſſir dans une rebellion, avant d'avoir tenté & ſollicité les eſclaves de pluſieurs Regions. Or la choſe n'eſt rien moins que faiſable. Par où s'y prendroient pour conſpirer contre l'Etat, des Gens à qui il n'eſt permis ni de ſe viſiter, ni de ſe parler, ni même de s'entre-ſaluër? Comment oſeront ils s'ouvrir à leurs Camarades de ſervitude d'un deſſein qu'il eſt dangereux de ne point révéler, & de la découverte du quel ſecret ils ſavent devoir tirer une fort grande utilité. Au lieu qu'au contraire,

ils ont tous ſujet de ſe promettre que par la ſoumiſſion, par la patience, & en faiſant eſperer qu'à l'avenir ils ne retourneroient pas à leurs crimes, par cette bonne conduite, ils ſont toûjours bien fondez à ne point deſeſperer de leur délivrance. Car il ne ſe paſſe point d'année où on n'en retabliſſe quelques uns, & ce ſont ceux qui ont ſoûtenu le plus patiemment la rigueur de leur condition.

Je finis-là mon Récit: J'ajoutai ſeulement que je ne voïois pas pour quoi on ne pourroit pas introduire une telle loi même en Angleterre; & cela avec beaucoup plus de fruit que cette Juſtice dont mon *Legiſte* avoit fait des éloges ſi magnifiques. Jamais, répondit Monſieur le Docteur, on ne pourroit etablir en Angleterre cette coutume-là, ſans jetter le Roïaume dans le dernier peril; &, après avoir prononcé cette belle ſentence, il ſecoua la tête, il ſe tordit les levres; & puis il ſe tut. Toute la Compagnie aplaudit à ſa déciſion.

Le Cardinal rompit le ſilence, & dit, il n'eſt pas aiſé de prédire ſi la choſe tourneroit bien ou mal, puis qu'on n'en a jamais fait l'épreuve. Mais il y auroit un moïen pour faire valoir l'exemple des

Po-

Polylerites. Après la ſentence prononcée, Arrêt de mort, s'entend : le Prince ordonneroit qu'on en differât l'éxécution ; & par-là il pourroit eſſaïer la coutume de ces Peuples, ſur tout en aboliſſant les priviléges de l'Aſile. Si on trouvoit par le ſuccès que la choſe fût utile au Public, alors il faudroit l'etablir. Mais ſi l'experience fait voir que cet uſage-là eſt le plus mauvais & qu'il produit de trop grans inconveniens ; on doit en revenir à l'ancienne loi : on recommenceroit à ſuplicier les Condamnez. Cela ne ſeroit alors, ni moins avantageux à la République, ni plus injuſte que ſi on le faiſoit à preſent ; & d'ailleurs, il ne pourroit en reſulter de ſuites facheuſes. Il me ſemble, même qu'on pourroit faire auſſi cette tentative-là à l'égard des Vagabonds, contre qui, nonobſtant toutes nos lois, nous n'avons pu jusqu'ici encore rien avancer.

Quand le Prélat eut ceſſé de parler, ce que les Auditeurs n'avoient ecouté qu'avec mépris pendant que je haranguois, fut applaudi de toute la Compagnie : c'étoit à qui donneroit le plus de louange au Cardinal, qui, neanmoins, avoit montré que dans le fond ſon ſenti-

ment étoit le mien. On l'encenſa, ſur tout, touchant l'article des Vagabonds, à cauſe que cela étoit de ſon invention. Je ne ſai s'il vaudroit mieux ſuprimer le reſte de la Converſation : il s'y dit des choſes ridicules : je les raporterai pourtant, par ce que elles ne ſont pas mauvaiſes ; & que d'ailleurs, elles avoient quelque liaiſon avec nôtre ſujet.

Il ſe trouvoit là, par haſard, un certain Ecornifleur qui ſembloit vouloir contre faire le foû : mais il joüoit ſon perſonnage d'une maniere à perſuader que ſon rôle aprochoit plus du Naturel que du badinage. Il étoit d'une plaiſanterie ſi froide ſi inſipide, que quand il faiſoit rire, on rioit plus de ſa perſonne que de ſes bons mots. Cependant il ne laiſſoit pas de lui echaper quelquefois, des paroles fort ſenſées : il verifioit le proverbe, *à force de dire des ſotiſes*, *on dit de tems en tems quelque choſe de bon.*

Venons donc à nôtre homme. Un des Convives dit que j'avois propoſé un bon expedient pour punir utilement les Voleurs ; & le Cardinal, pour empêcher les Vagabonds : mais qu'il y avoit outre cela, deux ſortes de Gens auſquels il faloit pourvoir pour le bien public : les

les Vieillards, & les Malades; Gens dans l'impuiſſance de gagner leur vie par le travail. Le faux Plaiſant interrompit cet honnête homme-là: n'allez pas plus loin, lui dit il: moi, moi qui vous parle, j'aurai ſoin qu'on remédie à ce grand mal de la République, & qu'on l'arrête par de bonnes lois.

A vous parler naturellement, je meurs d'envie d'ôter de devant mes yeux ce genre d'Infortunez & de les reléguer tous en quelque endroit. Ils m'ont ſouvent tourmenté, en me demandant l'aumône, par des plaintes & des cris arroſez de larmes: mais ils avoient beau faire retentir à mes oreilles cette muſique *pleureuſe*, ils n'ont jamais pu, obtenir de moi le moindre morceau de monnoïe. C'eſt toûjours de deux choſes l'une: ou je n'ai pas la volonté de faire du bien, ou je n'en ai pas le pouvoir, faute d'argent. Ainſi, à preſent, ils ont commencé à devenir ſages, pour ne pas perdre leur éloquence lugubre; quand ils me voïent paſſer, ils ne diſent rien; & je vous aſſure qu'ils ne s'attendent pas plus à mon ſecours que ſi j'étois un Prêtre.

Pour en venir à mon expedient, j'ordonne & je veux que, par une loi qu'on fera tout exprès, tous ces Mendians ſe-

ront diſtribuez, diviſez, partagez dans les Monaſteres Benédictins, & qu'ils s'y feront *freres lais* comme on les apelle. Quand aux pauvres femmes, je commande que elles ſoient toutes religieuſes, tel eſt mon plaiſir. Le Cardinal ne put s'empêcher de rire, & trouva la ſaillie plaiſante: les autres l'aprouverent auſſi, & même ſerieuſement.

Au reſte: un certain Frere Theologien prit texte là deſſus pour ſe divertir aux dépens des Prêtres & des Moines; & quoiqu'il fût grave jusqu'à avoir ordinairement un air ſombre & menaçant, il ne laiſſa pas de bien égaïer la matiere. Mais ſuivant vos deux Ordonnances Monarchiques, dit il au Boufon, vous ne vous débaraſſerez jamais des Pauvres, ſi, en même tems, vous ne pourvoïez à la ſubſiſtance de nous autres Freres Mendians. On a déja eu ſoin de cela, repondit le Paraſite. Quand Monſeigneur l'Illuſtriſſime Cardinal a dit qu'on dévroit enfermer les Vagabonds & les faire travailler, il ne pouvoit pas mieux parler pour vos interets; n'êtes nous pas les plus grans Vagabonds du Monde? A ce trait ſatirique, toute la Compagnie regarda le prelat; & comme on remarqua aiſément qu'il

qu'il ne s'étoit point formalisé, tous se firent plaisir de relever le bon mot. Le seul Reverend Frere demeura comme une statuë ; & cela n'étoit pas surprenant : mais, quand par la force du vinaigre qu'on venoit de lui jetter au visage, il fut revenu à soi, il entra dans une si furieuse colere que sa venerable *face* en étoit tout en feu : se possédant trop peu pour ne pas se répandre en injures, il apella ce Rieur, fripon, médisant, babillard, fils de *perdition* ; il ne manqua pas aussi de lui citer des menaces foudroïantes de l'Ecriture sainte.

Alors le Boufon boufonna serieusement ; & il étoit dans son fort. Doucement, dit il, Frere en Dieu, ne vous fâchez point : il est écrit, *dans vôtre patience vous posséderez vos ames.* A cela le bon Frere, car je veux raporter ses propres termes, je ne me fache point, dit il, Maraut ; ou du moins je ne pèche pas ; car le Psalmiste dit *mettez vous en colere, mais prenez garde d'offenser Dieu.* Le Cardinal exhortant charitablement ce Religieux à se moderer, non, Monseigneur s'ecria-t-il ; je ne m'emporte que par un bon zèle, & en cela je fais mon devoir : les saints hommes ont brulé de

ce feu divin. Auſſi eſt il dit, *le zèle de ta Maiſon me ronge*; & on chante dans les Egliſes, que ceux qui ſe moquerent d'*Eliſée*, lors qu'il montoit à la Maiſon de Dieu, en reçurent le châtiment. Ce moqueur, ce boufon, ce profane aura peut-être le meme ſort.

Il ſe peut bien que vôtre intention eſt bonne, repliqua le Cardinal: mais il me ſemble que vous agiriez ſi non plus ſaintement, au moins plus ſagement de ne pas vous commettre avec un foû dans une diſpute ridicule. Non, non, Monſeigneur, reprend le Frere, je n'agirois pas plus ſagement: car Salomon, qui étoit lui même très ſage dit, *repondez au fou ſelon ſa folie*. C'eſt juſtement ce que je fais; & je môntre à mon pendart la foſſe où il tombera infailliblement s'il ne prend bien garde à ſoi. Car ſi les Moqueurs d'*Eliſée*, qui faiſoient une troupe, furent punis de leur moquerie pour avoir inſulté un Prophète ſur ce qu'il etoit chauve, Dieu a-t-il aſſez de foudres pour ecraſer un homme qui, quoique ſeul, a l'impudence de railler un grand nombre de Freres, des quels il y en a quantité de chauves. De plus, nous avons une Bulle de Nôtre Saint Pere le Pape de *Rome*;
&

& en vertu de ces Patentes, qui valent autant que ſi on les avoit ſcellé dans le Ciel, tous ceux qui ont l'impieté de ſe moquer de Nous, ſont livrez ſans miſericorde à Satan. Le Cardinal voïant que cela ne finiroit point, fit ſigne à l'Ecorniſleur de ſe retirer, & changea prudemment le ſujet de la Converſation. Peu de tems après, s'étant levé de table pour donner audience à ſes Vaſſaux, il nous congédia.

J'ai enfin achevé, Mon cher *Morus*, cette longue Narration : je me repentirois de vous avoir fatigué, je ſerois honteux de vous avoir retenu ſi long tems : mais je n'ai fait que repondre à vôtre empreſſement de curioſité ; & d'ailleurs, en voïant vôtre air attentif, il m'a paru que je vous aurois chagriné ſi j'avois rien omis de cette Conference *Cardinaline*.

J'aurois bien pu ſerrer, abreger un peu cette Converſation de table : mais une autre raiſon m'a obligé à ne rien retrancher. Je voulois que vous conuſſiez le plaiſant caractere d'eſprit de ces Meſſieurs qui compoſoient la Compagnie. Je vous l'ai déja dit : ces Convives ne firent point de cas de ce que j'avois raporté : mais dès qu'ils virent que le Cardinal

ne le desaprouvoit pas, ils passérent tout d'un coup du blanc au noir; & non contens de ne plus blamer ma Narration, ils lui donnerent des louänges: leur complaisance pour le Monseigneur alloit si loin, que lui voïant prendre plaisir par divertissement aux saillies de son Parasite, ils les trouvoient rejoüissantes; & peu s'en faloit qu'ils n'y trouvassent aussi du Solide & du Judicieux. Jugez de là, Monsieur, quelle estime les Courtisans auroient pour ma personne, & pour mes conseils.

En verité, Mon cher *Raphaël*, lui dis-je, vous m'avez fait un sensible plaisir: vous avez narré avec autant de sagesse que d'agrément. De plus, je m'imaginois, en vous écoutant, non seulement être dans ma Patrie: mais même, je me croïois en quelque sorte rajeuni; il m'a été bien doux de me souvenir de ce Cardinal à la Cour du quel j'ai été élevé dès mon enfanee. Quand je vous entens donner de si grans eloges à la Memoire de ce Prélat, vous ne sauriez croire, Mon cher *Raphaël*, combien je vous en aime d'avantage, quoi que vous me soïez déja extrémement cher.

Avec

Avec tout cela, je ne puis encore changer de ſentiment à vôtre egard: je croi toûjours que ſi vous pouviez vaincre cette averſion que vous avez pour les Cours des Princes, vous pouriez, par vos ſages avis, contribuer beaucoup à l'Utilité Publique. Or vous ne ſauriez vous diſpenſer de travailler à ſurmonter vôtre répugnance; & comme honnête homme, comme bon Membre de la Societé Civile, vous devez regarder ce combat interieur comme vôtre Principal devoir. Car ſi, ſuivant la belle Sentence de vôtre *Platon*, les Hommes ſeront enfin heureux quand les Philoſophes régneront, ou quand les Rois Gouverneront *Philoſophiquement*, que la Felicité eſt encore eloignée, ſi les Philoſophes ne daignent pas ſeulement communiquer leurs lumieres aux Maîtres du Monde?

Les Philoſophes, répond *Raphaël*, ne ſont pas ſi durs, qu'ils ne fiſſent celà très volontiers: pluſieurs d'entre eux ſe ſont même aquité de cette obligation là en publiant des Livres ſur cette matiere importante: mais malheureuſement la plûpart des Princes ſont fort peu diſpoſez à ſuivre les bons Conſeils. *Platon* prevoïoit bien ſans doute, cet obſtacle inſurmon-

 table.

table. C'eſt ce qui lui a fait penſer, qu'à moins que les Rois ne ſoient Philoſophes, ces Têtes ſublimes, aïant été, dès leur plus tendre jeuneſſe, imbuës & infectées de mauvais préjugez, ne gouteront jamais les Maximes equitables de la Philoſophie. *Platon* n'en fit il pas lui même l'experience auprès de *Denis*?

Dites moi, je vous prie: étant Conſeiller de quelque Prince, ſi je lui propoſois de Gouverner ſelon la Raiſon, & l'Humanité; ſi je tâchois de lui arracher la pernicieuſe ſemence de tant de maux aux quels les Societez Humaines ſont ſujettes, croïez vous que ce Prince ne me chaſſeroit pas auſſitôt; ou du moins, qu'il ne feroit pas de moi le jouët de ſa Cour? Ca; faiſons une ſupoſition. Me voila chez le Roi de *France*, & j'ai place dans ſon Conſeil: au fond d'un Cabinet & comme dans le Sanctuaire de la Politique, ce Monarque preſide au milieu d'un Cercle composé des plus ſages du Roïaume. Là on délibere avec une grande activité, par quelles fineſſes, par quelles machines le Roi pourra garder le *Milanez*, & recouvrer le Roïaume de *Naples*: comment, après cela il faudra s'y prendrepour détruire les *Vénitiens*; pour ſubjuguer toute l'*Italie*;

pour

pour aſſujettir la *Flandre* & le *Brabant*; pour reünir toute la *Bourgogne* au Roïaume; enfin, pour conquerir les autres Nations que ce Prince convoite depuis long tems.

Dans cette auguſte Aſſemblée, le Roi entend des avis diferens. Un des Conſeillers dit qu'on doit faire avec les *Vénitiens* une Alliance qui dure juſqu'à ce qu'on ſoit en état de les attaquer; qu'il ſeroit bon de leur confier le ſecret des autres deſſeins du Roi; & même de leur mettre en dépôt quelque portion du Butin, laquelle on reprendroit aiſément après la reüſſite du Projet. Les autres Conſeillers, opinant tour à tour, & chacun ſelon ſon ſentiment, diſent qu'il faut prendre les *Alemans* à louage; careſſer les *Suiſſes* avec de l'Argent; apaiſer la Divinité Imperiale en lui ſacrifiant de l'Or; s'accommoder avec le Roi d'*Arragon*, & pour ſureté de la Paix, lui abandonner le Roiaume de *Navarre* qui ne lui apartient point; amuſer le Prince de *Caſtille* par quelque leurre d'Alliance, & acheter par des penſions une intelligence ſecrette avec quelques Grans de ſa Cour. On tombe, à la fin ſur le ſujet le plus épineux; Comment faut il en agir avec l'*Angleterre?* quelles meſures doit on prendre avec cette

cette Puiſſance Maritime? C'eſt-là *le noeu Gordien*. On ne laiſſe pas d'entreprendre de le dénoüer. Il faut negocier la Paix, & tâcher de ſerrer, avec les liens les plus fermes, une amitié qui eſt toujours fort fragile entre les deux Nations. Au dehors nous apèllerons les *Anglois* nos bons & fidèles Alliez; & dans le fond nous les regarderons comme nos plus mortels Ennemis. Il faut donc tenir les *Ecoſſois* en haleine, les avoir comme en ſentinelle, & attentifs à toute occaſion; afin que ſi l'*Angleterre* s'aviſe de remuër, nous lui mettions d'abord ſes Voiſins ſur les bras. Outre cela, il faut entretenir ſourdement quel-cun de ces Grans qui ſont exilez, je dis *ſourdement*; car les Traitez ne permettent pas que cela ſe faſſe à découvert: Ce Seigneur ſoûtiendra qu'on a uſurpé ſur lui la Couronne d'*Angleterre*; & par là nous empecherons les mouvemens du Prince qui nous eſt ſuſpect.

Je reviens à ma ſupoſition. Après que le Conſeil ſe ſeroit tant agité ſur les moïens de faire réüſſir les vaſtes deſſeins du Monarque; après que tant d'Illuſtres auroient fait des éfforts d'eſprit pour conſeiller, à qui mieux mieux, la Guerre, & l'execution du Projet, moi, homme

me de rien me levant, j'ordonnerois qu'on tournât les Voiles. Il faut dirois-je, laiſſer l'*Italie* en repos, & nous contenter de ce que nous avons. Le ſeul Roïaume de *France* eſt trop grand pour pouvoir être bien adminiſtré par un homme ; ainſi le Roi ne doit point penſer à s'agrandir. De plus je propoſerois à ce Miniſtere les Ordonnances des *Achoriens*, je veux vous les faire conoitre. C'eſt une Nation, ſituée ſur le Fleuve *Euronoton*, vis-à-vis l'Ile d'*Utopie*. Ces Peuples avoient fait autrefois la Guerre. C'étoit pour conquerir un certain Roïaume dont leur Roi prétendoit la Succeſſion par le droit d'une ancienne affinité. Ils firent enfin cette Conquête : mais ils s'aperçurent bien tôt qu'ils n'avoient pas moins de peine à conſerver cette Aquiſition qu'ils en avoient eu à la faire : ils voïoient multiplier continuellement les cauſes, ou de la Révolte chez eux, ou des irruptions qu'il faloit faire dans le Roïaume conquis. Si bien qu'étant neceſſaire de combatre toujours pour ou contre ces nouveaux ſujets, les *Achoriens* étoient obligez de ne point deſarmer, ils ne trouvoient jamais aſſez de calme pour reſpirer. D'ailleurs, on les pilloit, on emportoit leur argent de

hors;

hors; & ils répandoient leur ſang pour procurer un peu de gloire à un autre. Dans les intervalles de Guerre, la Paix n'étoit pas meilleure pour eux: les mœurs de la Nation s'étoient corrompuës par la licence des Armes; on avoit contracté pendant ce tems tumultüeux une paſſion pour le Brigandage & pour le Vol; à force de tuer les Ennemis, on s'étoit enhardi à égorger les Compatriotes; on mépriſoit les lois; & tout cela pourquoi? Parce que le Prince partageant ſon ſoin entre deux Roïaumes, ne pouvoit s'apliquer, ſelon ſon devoir, au Gouvernement de l'un ni de l'autre.

Ces Peuples, donc, prevoïant bien que tant de maux ne finiroient jamais, ſi on n'en coupoit la racine, réſolurent enfin, de tenir Conſeil là deſſus. Comme le Roi étoit préſent à cette Aſſemblée Generale, ils lui offrirent fort civilement le Choix entre les deux Roïaumes; & que abſolument il lui faloit renoncer à l'une ou l'autre de ces Couronnes. Ils alleguerent pour cauſe, que la Nation étant ſi nombreuſe, ne pouvoit pas être bien adminiſtrée par une moitié de Roi; & cela d'autant plus que Perſonne n'admettroit ſans répugnance, chez ſoi, un Mule-

Muletier qui eût un autre Maître. Ce bon Prince fut donc contraint de prendre ſon parti: Ce fut d'abandonner le nouveau Roïaume à un de ſes amis qui en fut bientôt chaſſé; & pour le Prince, il s'en tint à ſon ancienne Poſſeſſion.

De plus; ſi je faiſois voir dans le Conſeil du Roi de *France*, que tous ces efforts de Guerre qui a cauſe de lui ſeul, jettent tant de Nations dans le trouble & dans le tumulte, n'avoient fait qu'epuiſer ſes Finances, que détruire ſes ſujets, je tirerois d'abord ma conſéquence; & m'adreſſant au Roi même, je prendrois la liberté de lui dire, Sire, puiſque la bonne fortune, qui peut-être ne durera guere, vous a donné la Paix, profitez de l'heureuſe Conjoncture; cultivez le Roïaume de vos Ancêtres; donnez lui tous les ornemens que vous pourrez; faites en le plus floriſſant des Etats. Aimez vos ſujets & tâchez qu'ils vous aiment; vivez avec eux; Gouvernez humainement; & laiſſez là les autres Roïaumes, puiſque celui qui vous eſt échu eſt aſſez grand, & que même ſon Adminiſtration ſurpaſſe vos forces.

A vôtre avis, Mon Cher *Morus*, comment cette exhortation là ſeroit elle reçue? pas fort bien, repondis-je. Continuons,

tinuons, donc, dit *Raphaël:* Un Prince tient séance de Conseil: la matiere qui roule sur le Tapis, c'est de trouver des expediens *bursaux* pour augmenter le Trésor Roïal, c'est d'inventer des tromperies pour amasser beaucoup d'argent au Souverain. Si le Prince est obligé d'aquiter des emprunts, un Conseiller est d'avis qu'il faut hausser le prix de la Monnoïe. Si le Maître n'a en vuë que de grossir son Epargne, le même Conseiller dira qu'on doit baisser la valeur des Espèces. De ces deux moïens-là il arrive que le Roi peut païer beaucoup de dettes à peu de frais; & que pour peu de chose, il fait une bonne recolte de finance.

L'autre conseille qu'on fasse semblant d'entreprendre une Guerre: Sur ce pretexte specieux on fait grandes levées de deniers: puis quand il s'en trouve en suffisante abondance, tout d'un coup le Prince fait la Paix; il la jure sur les saints Evangiles; il la fait celebrer dans les Temples; & pour eblouir le Peuple, il se débite que le Roi est humain, que le malheur des hommes le touche, & qu'il veut epargner leur sang.

Un autre, aïant déterré certaines lois, vieil-

vieilles, toutes rongées des vers, & si décrépites par leur âge, que personne ne se souvenant de leur existence, tous les sujets les ont transgressé : ce Ministre conseille donc au Prince d'exiger les peines pécuniaires portées par ces mêmes lois : Vôtre Majesté, dit il, ne sauroit s'ouvrir une ressource plus feconde : elle n'en trouvera point aussi de plus honorable : car cette exaction-là se fera sous le masque de la Justice.

Un autre lui donne pour conseil, de défendre quantité de choses sous de grosses amendes, & principalement tout ce qui est contre le bien du Peuple ; après quoi il dispensera, moïennant une bonne Somme, ceux à qui, parmi les Interessez, les Défenses seront le plus prejudiciables. Il en résultera au Prince deux grans avantages. L'un, c'est que le Peuple lui donnera mille bénédictions : l'autre est qu'il trouvera à la fois deux moïens abregez pour avoir de l'argent : premiérement ceux que l'avidité a poussé dans la Nasse païeront l'amende, en voila un ; & ensuite, c'est qu'on vendroit les priviléges aux autres. Le meilleur de l'afaire est que plus on mettroit à haut prix la vente de ces permissions, plus le Mo-

Monarque ſeroit réputé bon prince. On divulgueroit que Sa Majeſté fait violence à ſon bon naturel lors que elle favoriſe les particuliers aux dépens du Peuple ; & que c'eſt par cette raiſon là que Elle leur fait acheter les Priviléges ſi cherement.

Celui-là perſuadera au Souverain d'engager à ſon ſervice, & de mettre entierement dans ſes interêts des Juges qui, en toute occaſion, ſoûtiennent le Droit Roïal. Il ajoute qu'on doit les apeller à la Cour, les y inviter, afin qu'ils traitent les afaires du Roi en ſa preſence. De cette maniere-là, le Prince n'aura point de cauſe ſi ouvertement mauvaiſe en laquelle quel-cun de ces Juges, ſoit envie de contredire, ſoit honte de repetèr les mêmes choſes, ſoit pour s'attirer la faveur, ne trouve quelque ouverture, pour donner une belle couleur à la fauſſeté. D'ailleurs, lors que, par la diverſité des ſentimens dans les Juges, on diſpute d'une afaire evidente, & on met la verité même en queſtion, c'eſt pour le Prince une occaſion favorable d'interpreter ſa cauſe à ſon avantage. Quand le Monarque a plaidé en ſa faveur, les autres Juges, ou par honte, ou par crainte, reviennent, ou font ſemblant de revenir de leur premie-

re

re opinion ; après quoi on prononce la Sentence dans toutes les formes, & ſans rien craindre. Le Juge qui donne gain de cauſe au Prince ne ſauroit manquer de pretexte. Car ſi la Juſtice n'eſt pas du côté du Souverain, il a pour lui les termes de la loi, le ſens forcé qu'on donne à ce qui en eſt ecrit ; & enfin, ce qui eſt au deſſus de toutes les loix, il a ſa *Prerogative Roïale* que les Juges conſcienscieux ne lui diſputent point.

Quels ſont les Principes generaux, & uniformes dans ce Conſeil du Maitre? ſur quel plan eſt ce qu'on y bâtit? le voici. Le Roi ne ſauroit être aſſez riche parce qu'il eſt obligé d'entretenir des Armées: le Roi ne peut agir injuſtement, quand même il en auroit la plus grande envie du Monde : tous les hommes & tous les biens de ſon Etat lui apartiennent en propre, & chaque Particulier n'a droit ſur ce qu'il poſſéde, qu'autant que le Roi a eu la bonté de ne le lui pas ôter. Il importe beaucoup au Prince que ſes Peuples languiſſent dans l'épuiſement ; la pauvreté des ſujets eſt le Rempart du Monarque : la Révolte eſt toûjours à craindre chez une Nation où les Richeſſes & la liberté dominent ; les hommes, qui

qui jouïssent de ces deux choses, suportant, avec impatience, les rudes & injustes Commandemens. Au contraire: l'indigence, la dizette abâtardit les coeurs; elle accoutume à souffrir; elle réprime le courage necessaire pour la Rebellion.

Si me relevant pour donner mon avis sur cette Politique barbare, je faisois cette longue Harangue. Tous vos Conseils sont infames, pernicieux, & tendent au deshonneur du Roi. Non seulement la gloire de Nôtre Maitre, mais même sa sureté consistent plus dans les Richesses de son Peuple que dans les siennes. C'a été pour eux que les Hommes ont choisi des Princes, ce n'étoit pas pour les Princes mêmes. Les Peuples se sont fait un Maître pour vivre commodément, agréablement par sa peine & par ses soins; pour se garantir de toute violence & de toute insulte. Le Prince doit donc plus s'apliquer à rendre les sujets heureux qu'à procurer sa propre felicité: son office ressemble à celui du Berger, qui entant que Berger, doit, par devoir, mener ses moutons dans les meilleurs Pâturages.

Quand ils prétendent que la pauvreté du

du Peuple fait l'assurance de la Paix, l'experience montre la grossiereté de leur abus. Où voit on plus de querelles que parmi les Mendians? Qui souhaite plus ardemment une révolution, que celui qui est le plus mecontent de son Etat? Enfin, quel homme est plus propre à mettre par tout le feu de la Division, dans l'esperance d'en tirer quelque profit, que celui qui n'a rien à perdre? Si un Monarque étoit si meprisé, si haï dans son Etat, qu'il ne pût contenir ses sujets dans le devoir qu'en les outrageant, qu'en les pillant, qu'en confisquant leurs biens; enfin, qu'en les reduisant à la Mendicité, ce Prince feroit mieux de renoncer au Trône que de s'y maintenir par une voïe, la quelle, il est vrai, conserve le Pouvoir suprème, mais qui anéantit absolument la Majesté. D'ailleurs, il n'est pas de la Dignité d'un Prince de regner sur des Gueux; sa gloire veut qu'il exerce son Empire sur des Opulens, & sur des Fortunez. *Fabrice*, cet homme qui avoit le coeur si bien placé, l'ame si grande, *Fabrice*, dis-je, etoit de ce sentiment-là; il répondit une fois qu'il aimoit mieux commander aux Riches, que d'être riche

lui même. Et certainement, qu'un ſeul homme regorge de délices & de plaiſirs, pendant que de toutes parts, les autres pouſſent des plaintes & des gemiſſemens, ce n'eſt pas-là garder un Roïaume; c'eſt être Jolier de priſon.

Enfin, comme un *Eſculapien* qui ne pourroit guerir ſon Malade qu'en lui donnant une autre maladie, dévroit paſſer pour *ignorantiſſime* dans ſon Art; de même, celui qui ne conoit point d'autre remede pour corriger la vie des Citoïens qu'en leur ôtant les commoditez de la Vie, il doit avouër ingenûment qu'il ne ſait ce que c'eſt de commander à des Hommes libres. Qu'il quite plûtôt ſa pareſſe ou ſa fierté; car, ordinairement c'eſt par ces deux vices qu'il tombe dans le mépris & dans la haine de ſes Sujets. Que ce Prince vive equitablement de ſon Domaine; qu'il proportionne ſa dépenſe à ſon Revenu; qu'il arrête le torrent du Crime; & qu'en mettant ſa Maiſon ſur le pié de bon exemple, il prévienne, plûtôt que de le laiſſer croître, un mal que dans la ſuite, il ſera obligé de punir. Qu'il ne retabliſſe point temerairement les Lois abolies par l'Uſage; ſur tout, celles qui, étant mortes depuis long

long tems, n'ont jamais fait ſouhaiter leur Reſurrection. Qu'il n'accepte jamais ſous le nom de faute rien de tout ce qu'un ſimple Juge ne ſouffriroit pas qu'un Particulier acceptât à cauſe de l'Injuſtice & de la Fraude.

Que ſeroit-ce ſi je propoſois dans le Conſeil l'exemple des *Macariens*, Nation qui n'eſt pas fort eloignée de l'*Utopie*.

Ces Peuples ont une Loi bien extraordinaire, & pourtant fort ſage. Le premier jour que leur Prince commence à Regner on fait de grans Sacrifices : en ſuite le nouveau Roi s'oblige & s'engage par ſerment de n'avoir jamais dans ſon Epargne plus de mille livres d'or, ou autant d'argent qu'il en faut pour egaler cette ſomme-là. Ils diſent que cette Loi ſi prudente fut etablie par un bon Prince, qui plus occupé du bonheur de ſes Sujets, que de s'enrichir, regardoit la crainte d'apauvrir le Peuple, comme un obſtacle inſurmontable à un Roi pour amaſſer de grans Treſors.

Ce Monarque, donc, fixa l'Epargne à mille livres d'or : il jugea que cette ſomme étoit ſuffiſante, ſoit au Prince, s'il ſurvenoit une Guerre Civile ; ſoit à tout le Roïaume, contre les courſes & les irrup-

tions des Ennemis. Mais il jugeoit auſſi que ce tréſor étoit trop petit pour mettre le Prince en état de s'emparer des biens de ſes Sujets; & ce fut le principal motif qui le porta à faire une telle Loi. Une autre raiſon; c'eſt qu'il crut avoir pourvû par-là que l'argent neceſſaire au Commerce journalier des Citoïens, ne manquât point; & que, quand il faudroit païer les Droits du Prince, tout ce qu'il auroit de ſurplus dans ſon Tréſor, tout ce qui en paſſeroit la meſure legitime, le Roi ne l'emploïroit pas à chercher les occaſions des injuſtices. Un tel Monarque imprimera de la crainte aux Méchans, & il régnera ſur les Coeurs des Bons.

Si, donç, Mon cher *Morus*, j'allois etaler ces Maximes-là, & d'autres de la même nature devant des Gens qui, par inclination, & par interêt, ſuivent des principes contraires, & ſont dans des ſentimens tout opoſez, ne ſeroit-ce pas conter une fable à des Sourds? Dites à des *Sourdiſſimes*, répondis-je, rien n'eſt plus certain; &, aſſurément, je n'en ſuis point ſurpris. A vous dire ce que je penſe, il me paroit qu'il ne faut jamais tenir de tels diſcours, ni donner de tels con-

conſeils, dès qu'on eſt ſûr que cela ne ſervira de rien. Cette Politique humaine eſt toute neuve pour ces Meſſieurs-là; ils ont la tête pleine de préjugez qui les tiennent dans une perſuaſion entierement diferente. Comment donc pourroit on leur faire entrer dans l'eſprit ce qu'ils ſont incapables de comprendre; & à quoi bon leur en parler? Dans une converſation familiere entre des amis, cette Philoſophie Scholaſtique n'eſt pas desagreable: mais dans les Conſeils des Princes où les grandes afaires ne ſe traitent que par raport à l'Autorité Souveraine? il eſt fort inutile d'y répandre cette ſorte de lumieres.

C'eſt préciſement ce que je diſois, répliqua *Raphaël*; la Philoſophie n'a nul accès auprès des Princes. Cela eſt vrai repartis-je, de cette Philoſophie qui, à la maniere de celle d'Ecole, croit que tout eſt convenable par tout. Mais il eſt une autre Philoſophie plus Civile: elle conoit ſa Scène; & ſachant s'y accommoder, elle ſoûtient poliment & décemment ſon rôle dans la Pièce qu'on repreſente. C'eſt de cette Philoſophie là dont vous devez vous ſervir. Lors qu'on jouë quelque Comedie de *Plaute*, & que les

esclaves sont de belle humeur ; si tout d'un coup, vous paroissiez sur le Théatre en habit de Philosophe, & que vous recitassiez cet endroit de l'*Octavie* où *Senèque* dispute contre *Neron*, n'auroit il pas mieux valu faire un Personnage muet, que, en déclamant des vers étrangers à la Pièce, faire une telle Tragi-Comedie? Car vous auriez gâté, vous auriez corrompu le spectacle present en y mêlant des choses qui n'y auroient aucun raport, quoique vôtre Citation seroit meilleure que toute la Pièce. Dans quelque Comedie que vous soïez Acteur, faites vôtre rôle le mieux que vous pouvez: ne troublez point toute la Scene, par la raison qu'il vous vient dans l'esprit quelque chose qui vous paroit plus beau.

Il en va de même dans la République, il en va de même dans les Déliberations des Princes. S'il est impossible de deraciner les Maximes pernicieuses ; si vous ne pouvez point remedier comme vous voudriez, aux défauts reçus par l'Usage, ce n'est pas-là une raison pour abandonner la Societé Civile. Il ne faut pas quiter le Vaisseau pendant la tempête, à cause qu'on ne sauroit arrêter le vent. Mais d'un autre côté, vous ne devez point

point vouloir enſeigner une Morale extraördinaire & inuſitée à des Gens à qui vous ſavez fort bien que ces choſes-là ne feront pas la moindre impreſſion, parce qu'ils ſont perſuadez du contraire: du moins, il ne faut pas les attaquer de front & à découvert. Mais la ſage Precaution veut qu'adroitement, & par une voïe indirècte, vous tâchiez, vous efforciez de traiter ces matiéres-là bien à propos; en ſorte que, ce qu'il ne vous ſera pas poſſible de tourner en bien, vous faſſiez voir, au moins, qu'il n'eſt nullement mauvais. Afin que tout aille bien chez le Genre Humain, il faut neceſſairement que tous les Hommes deviennent raiſonnables & bons: or je croi qu'il s'écoulera encore quelques années avant qu'un tel bonheur arrive à Nôtre Eſpêce.

Hé! que gagnerois-je, me dit *Raphaël*, par la route que vous m'indiquez? C'eſt qu'en voulant guerir la phrénesie des autres, je deviendrai moi même phrénetique. Si je veux dire la verité, je dois parler dans le Conſeil d'un Prince, comme je viens de vous parler. Savoir s'il eſt permis à un Philoſophe de mentir, je m'en raporte à la ſaine Morale; mais je ſuis bien ſûr que ce n'eſt

pas la mienne. Après tout: je veux que ma *Politique Humaine* seroit desagreable & facheuse au Ministere de nos Princes, je ne voi, pourtant, pas que, par cette raison là, on ait droit de prendre sa nouveauté pour une sotise.

Si je raportois les imaginations républiquaines de *Platon*, ou l'effective, la réelle maniere de vivre des *Utopiens*, quoique ces choses-là fussent meilleures, comme surement elles le sont; cependant on pourroit m'accuser de ne pas comparer juste, en ce que dans l'Ile d'*Utopie* tous les particuliers, & que chacun y possède en propre; au lieu que tout est commun dans la République de *Platon*. Mais pour ma Morale? J'avouë que elle ne peut pas être du goût de ceux qui auroient resolu de se précipiter par des chemins diferens, puisque le but en est de môntrer & de detourner les perils: à cela près, que contient elle qu'il ne soit à propos, qu'il ne soit même necessaire de publier par tout?

Quoi, on nommera nouveauté, absurdité, impertinence, tout ce qui peut se dire des abus, des déreglemens que le travers & la méchanceté de l'Homme a produit dans le Monde; & on sera obligé de gar-

garder là dessus un silence respectueux. Il faut donc, que nous dissimulions aussi chez les *Chrêtiens* la plus part des choses que leur divin Legislateur a enseigné. Cependant, ce n'a pas été là l'intention du Sauveur : bien loin d'avoir défendu la *divulgation* de sa Morale, il a même commandé de publier sur les toits ce qu'il ne disoit à ses Disciples qu'à l'oreille. Presque tous les Preceptes, & tous les conseils de JESUS CHRIST sont plus éloignez des Moeurs d'à present que tout ce que j'ai pu dire. On ne peut donner à cela qu'une réponse specieuse: c'est que les *Prècheurs* Gens fins & rusez, ont pratiqué le conseil que vous me donnez; ne pouvant faire autrement, ils ont consenti, à regret, que les Hommes accommodassent la Doctrine Evangélique à leurs Passions; afin que, de quelque maniere que cela se fît, il y eût quelque liaison, quelque raport entre les Usages Humains, & la Loi du Rédempteur, la quelle, pourtant, les *Précheurs* soûtiennent être une Règle dont on ne doit pas tant soit peu s'écarter.

Quel progrès ont ils fait par cette voïe là? Autant que je m'y conois, ils ont ouvert aux Hommes un chemin pour courir

plus ſurement à l'Iniquité. Je n'aurois pas une meilleure reüſſite dans les Conſeils des Princes. De deux choſes l'une: ou mes ſentimens ſeroient opoſez à ceux des autres Conſeillers; & en tel cas, ce ſeroit comme ſi je ne propoſois rien: ou je me conformerois à leurs avis; & alors, comme dit le *Mition* de *Terence*, je prêterois la main à leur folie. Quant à cette voïe oblique & indirècte que vous me conſeillez, j'avouë que je ne la conçois point. Il faut tâcher, dites vous, de traiter les choſes bien à propos; il faut faire en ſorte que, ſi on ne ſauroit les rendre tout à fait bonnes, du moins elles deviennent les moins mauvaiſes qu'il ſera poſſible.

Mais dans ces occaſions-là, il n'eſt point permis à un Philoſophe d'uſer ni de Diſſimulation, ni de Connivence. Il faut aprouver ouvertement des Conſeils pernicieux; il faut ſouſcrire en aveugle, aux Ordonnances les plus peſtilentielles. Ce ſeroit agir en eſpion, en traitre, de louër, par malignité, des Arrets deteſtables. Il n'y a donc pas moïen dans ces endroits-là de pouvoir être utile à la République. On s'y trouve avec des Collègues plus diſpoſez à corrompre un très hon-

honnête homme, qu'à profiter de ſes bonnes inſtructions. En fréquentant ces Gens ſéduits par un abominable préjugé, en vivant avec eux, ou vous perdrez vôtre droiture & vôtre innocence; ou ſi dans un Poſte ſi contagieux, vous avez le bonheur de conſerver vôtre bonté d'ame, vous ſervirez de Couverture, de pretexte à la méchanceté & à la folie des autres. Tant il eſt vrai que vôtre methode detournée & biaiſante eſt une pure illuſion, & que jamais on ne changera par là le mal en bien.

Le divin *Platon* déclare dans ſa République que les Sages doivent s'éloigner du Timon des affaires generales; & il le montre par une fort belle comparaiſon. Quand ces Sages, dit il, voïent d'une fenêtre la Populace répanduë dans la ville pendant une forte & longue pluïe, ils ne demanderoient pas mieux que de ſortir pour exhorter ce peuple à ſe mettre à couvert, & à ſe retirer, chacun chez ſoi: mais ſachant bien qu'ils perdroient leur peine, & qu'ils ne gagneroient à cela que de ſe mouiller eux mêmes; ils reſtent au logis; & voïant qu'ils ne peuvent guerir la folie des autres, ils ſe tranquiliſent dans la Maiſon, con-

tens de pourvoir à leur propre sureté.

Après tout, Mon Cher *Morus*, je veux vous ouvrir mon ame. Dans tous les Etats où la possession particuliere & en propre est établie; dans tous les Gouvernemens où ce Dieu si bien servi, si bien adoré, qu'on nomme ARGENT, est le Mobile seul & universel, il est presque impossible d'agir ni equitablement, ni heureusement avec la Républi-que. Comment introduire l'Equité sous des Administrations où les plus scelerats jouïssent de ce qu'il y a de meilleur? Comment procurer la Felicité Commune à un Assemblage de Mortels où tout est partagé entre le plus petit nombre des Habitans, encore croïent ils n'en avoir point assez; & cela, pendant que toute la basse Multitude languit dans la Misere & dans la Pauvreté.

C'est ce qui redouble mon estime pour les très sages & les très saintes coutumes des *Utopiens:* chez eux, avec fort peu de Lois tout est réglé si utilement, que le mérite y réçoit toûjours récompense; & que les biens étant partagez egalement entre les Citoïens, il n'y en a pas un qui ne soit dans une pleine abondance. Au con-

contraire: quand j'examine tant d'autres Peuples; Grand Dieu, quelle opoſition! On y fait force Lois; mais pas une aſſez bien réglée pour procurer le bonheur commun. Chacun pretend que ce qui lui eſt échu lui apartient perſonnellement. Cette foule de Réglemens & d'Ordonnances qu'on fait, ont ils une autenticité ſuffiſante, pour faire gagner, défendre, diſtinguer d'avec le bien d'autrui, ce que chaque Particulier nomme réciproquement, mutuellement ſon *Propre*? Pour en juger, il ne faut que jetter les yeux ſur cette infinité de Procès qui ſurviennent tous les jours; & dont quantité naiſſent pour ne jamais finir.

Quand je réfléchis ſur tout cela, j'en rends plus de juſtice à *Platon:* je m'en étonne moins que ce Grand Homme ait dédaigné de donner aucune Loi aux Societez Humaines qui refuſoient de ſéparer, en portions ſemblables, entre tous les Membres, les Commoditez de la Vie. Ce très Sage, cet excellent Legiſlateur prevoïoit que le ſeul & unique moïen pour rendre un Etat heureux, c'eſt d'aprendre efficacement aux Citoïens à mettre tout à l'Egalité; or je ne croi pas qu'on puiſſe pratiquer cela, tant que cha-

que particulier s'apropriera ſon bien. Chacun, par certains droits prétendus, tâchant d'attirer à ſoi tout le plus qu'il peut, & s'en rendant le maître abſolu, il ne manquera jamais d'arriver que les biens d'un Etat, quelque grans, quelque innombrables qu'ils puiſſent être, tomberont en la poſſeſſion d'une petite quantité de Gens: Pour les autres? On leur laiſſe la pauvreté pour leur part. Cependant, ordinairement, ces pauvres meritent incomparablement mieux le ſort des Riches que les Riches mêmes. Ces Hommes à haute & groſſe fortune ſont ſouvent des raviſſeurs, des ſcelerats, & des inutiles; au lieu que les Hommes de la Foule ſont communément modeſtes, ſimples, & qui contribuent plus au bonheur de la République qu'ils ne ſe font de bien à eux mêmes.

Je ſuis donc, entierement perſuadé que pour mettre *les Choſes Humaines* dans un juſte équilibre, dans une bonne proportion, il faudroit neceſſairement abolir le Droit de proprieté. Tant que ce malheureux Droit ſubſiſtera, le plus grand nombre des Humains, quoi le plus grand nombre? Parlant de Nôtre Eſpece par raport aux Individus qui font leur Paſſa-

Paſſage dans l'éclat de la Fortune, & dans les delices de la Volupté, je dirois volontiers, preſque tous les Hommes ſeront contraints de ſuporter le chagrinant & inevitable fardeau de la dizette & des afflictions.

Diſons, pourtant, la choſe comme elle eſt : il eſt vrai qu'en ſuprimant la Proprieté, on ſoulageroit un peu la République: mais à parler franchement, il s'en faudroit bien qu'on ôtât tout à fait le mal. Deſcendons ici dans un petit détail. On régleroit la meſure de terre qu'il ſeroit permis à Chacun de poſſeder, & la diſtribution d'argent que les particuliers pourroient avoir légitimement.

On ſe précautionneroit, par certaines Lois, contre la puiſſance exceſſive du Prince, & contre la mutinerie toûjours inſolente du Peuple. Il ſeroit de plus, ordonné qu'on ne brigueroit point la Magiſtrature, qu'on ne vendroit aucune Charge, aucun Emploi public, & qu'on ne ſeroit nullement obligé à faire de la dépenſe pour ſoûtenir ſon Rang, & pour faire honneur à ſon poſte. Sans de telles Lois, on donneroit occaſion de reparer ſon bien par la fraude, par la rapine; & ce ſeroit

feroit une efpèce de neceffité de donner aux Riches les Offices, qui, neanmoins, ne devroient être exercez que par les plus Sages.

Comme on a coutume de foûtenir un Malade defefperé, de reculer un peu fa mort par des adouciffemens, & par des lénitifs; de même pourroit on par ces Lois adoucir & temperer les maux d'une Republique: mais efperer la guérir entierement, & la rétablir dans fa fituation naturelle pendant que la *Proprieté* fera tolerée, c'eft s'abufer groffierement. Il y a dans les Societez Humaines une enchainure fi bizare, que, quand vous voulez guérir une des parties qui font infirmes, le mal de l'autre partie s'aigrit, s'irrite; enfin il empire: la guérifon de l'un caufe la maladie de l'autre; & pourquoi? C'eft qu'on ne fauroit accroître tant foit peu l'*Avoir* d'un particulier, que quelcun n'en foufre, & n'y perde quelque chofe.

Nonobftant cette belle fpeculation: je le redis encore, repondis-je, non je ne croi pas qu'on pût vivre agreablement dans un Etat où tous les Biens feroient en commun. Par quel Canal l'Abondance y couleroit elle? puis-que, felon toute

te aparence, les Habitans fuiroient le travail. Aucun n'étant *eguillonné*, n'étant poussé par le motif du Gain, tous, se reposant sur l'industrie, & sur la diligence d'autrui, tous s'endormiroient au charme de la Paresse. Quand même, la crainte de la pauvreté les exciteroit au travail, comme il seroit défendu par les Lois, à chaque particulier de regarder le profit de son industrie & de sa peine comme etant personnellement à soi, qu'y auroit il de plus frequent dans cette République, que le meurtre & la sedition? Ces malheurs seroient d'autant plus communs & d'autant plus inevitables, que dans une telle Societé les Magistrats ne seroient ni craints, ni respectez; toutes les Charges de Judicature consisteroient dans un nom vuide & creux, dans un titre sans autorité. Car enfin; que des Republiquains qui n'admettroient entre eux ni diference, ni distinction, puissent avoir des Juges & des Superieurs? C'est ce que je ne saurois me mettre dans l'esprit.

Je ne m'en etonne point, repliqua *Raphaël*, vous ne pouvez pas penser autrement: vous n'avez point d'idée d'une telle Republique! ou, si vous vous en faites

tes une image, vous la faites fausse, & rien moins que ressemblante à l'Original. Mais que n'avez vous été avec moi en *Utopie !* Que n'avez vous conu, par vous même, les Moeurs & les Coutumes de ce Païs-là ! Je répute à grand bonheur d'y avoir penetré; c'est le plus excellent fruit de mes voïages; c'est la plus heureuse découverte que je pouvois faire. J'ai demeuré plus de cinq ans dans cette Ile fortunée; & je n'en serois jamais sorti, si préférant l'Utilité Publique à ma propre satisfaction, je n'avois cru rendre un grand service à nos Gens, en leur faisant part de ma découverte, & en publiant les merveilles de ce nouveau Monde. Oui, Mon Cher *Morus*; si vous aviez etudié les *Utopiens* en temoin oculaire, vous tomberiez d'accord que jamais vous n'avez trouvé que là, ce qui s'apelle une République bien constituée.

Je vous assure, dit alors Pierre *Gille* à *Raphaël*, que vous auriez bien de la peine à me persuader là dessus. Je ne saurois m'imaginer que dans vôtre nouveau Monde il se puisse rencontrer une Nation mieux reglée, mieux ordonnée qu'aucune qu'il y ait dans le Monde qui nous est connu. Est

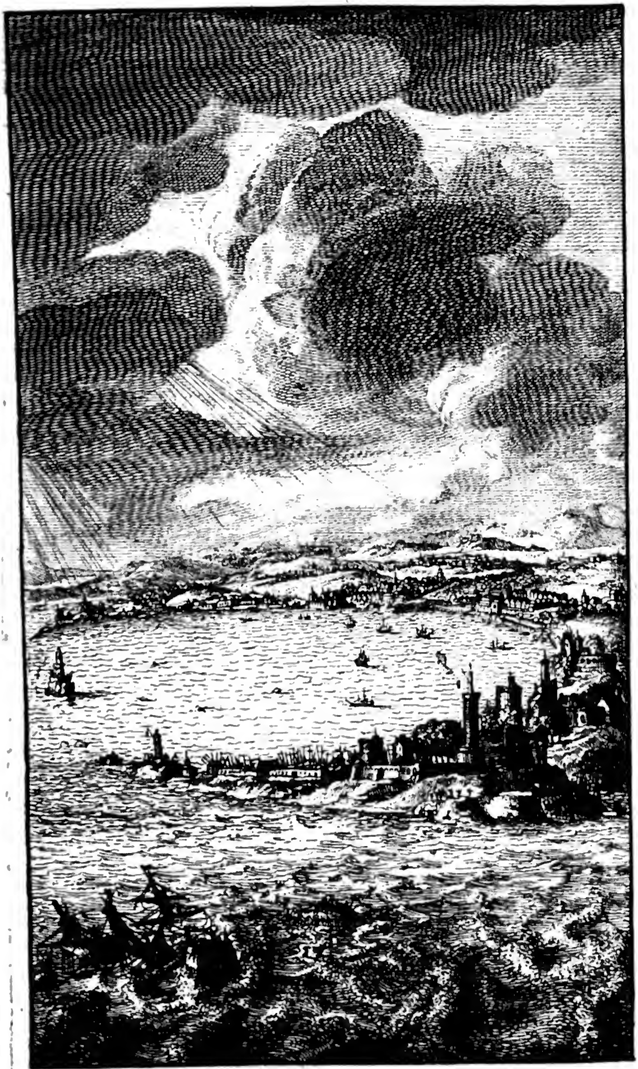
ce

ce donc qu'il y a dans le Nôtre des esprits d'une plus mauvaise trempe? D'ailleurs, je suis dans le sentiment qu'il y a parmi nous des Républiques plus anciennes que l'*Utopie*, & dans les quelles on a inventé par un long usage plusieurs moïens pour vivre commodément. J'ajoute qu'il s'est fait, par hasard, dans Nôtre Monde certaines decouvertes ausquelles le Genie le plus sublime, & le plus pénétrant n'auroit point été capable de penser.

Pour ce qui concerne l'antiquité des Etats, répond *Raphaël*, vous parleriez bien autrement si vous aviez lu les Histoires de ce Monde-là: si elles sont fidèles, ces heureuses Nations avoient des Villes, avant qu'il y eût des hommes sur Nôtre Globe. Quant à ce que, ou l'Esprit Humain a inventé, ou le Hasard a produit, cela a pu fort bien être dans les deux Mondes. J'accorderai même que nous avons plus de génie que ces Peuples là: mais je soutiens qu'en affection & en industrie, ils nous surpassent de beaucoup, ils nous laissent fort loin derriere eux. On voit par leurs Annales, qu'avant nôtre arrivée en ce Païs-là, ils n'avoient nulle conoissance des afaires des *Ultré-*

Ultréquinoxiaux, c'eſt le nom qu'ils nous donnent. Ils n'avoient jamais oui parler de nous. Je me trompe. Il y a plus de douze cens ans qu'un Vaiſſeau, emporté par la tempête, fit naufrage devant l'Ile d'*Utopie*. Quelques *Romains*, quelques *Egiptiens* furent jettez ſur le rivage; & ces *Réchapez* trouvant fort à leur gré le Païs & le Gouvernement, ils s'y établirent, & ne le quiterent qu'avec la Vie.

Or conſiderez, je vous prie, combien les *Utopiens*, par leur habileté naturelle, profiterent de cette heureuſe occaſion. Il n'y avoit dans l'Empire *Romain* aucun Art de quelque utilité que la Nation n'aprît de ces Hôtes que les Vents & la Mer lui avoient envoïé; & aïant reçu une fois la methode de chercher les inventions utiles, ils trouverent toutes les autres de leur propre fond: tant il leur fut avantageux qu'un petit nombre d'hommes avoit été transporté de ce Monde-ci dans le leur. Si, avant ce Naufrage-là, le même Sort avoit déja pouſſé quelques-uns des Nôtres en *Utopie*, c'eſt ce dont on a perdu tout à fait le ſouvenir. Il pourra bien arriver auſſi que la Poſterité perdra entierement la memoire de mon



mon Voïage dans ce nouveau Monde.

Continuons le Parallèle : quelle oppoſition entre ces Peuples & les Nôtres ! Dès que les *Utopiens* tinrent chez eux cette petite troupe à qui la Mer avoit fait grace, ils ſaiſirent avidement l'occaſion ; &, devenus les diſciples, les aprentis de ces Etrangers, ils convertirent au bien commun de leur République tout ce que nous avons inventé de bon, d'utile pour la commodité de la Vie. Mais je croi qu'il ſe paſſera bien des Siecles avant que nous prenions d'eux, touchant les Lois, les coutumes, & les uſages, rien de ce qu'ils ont établi plus ſagement que Nous. C'eſt à mon ſens, la ſeule raiſon pourquoi Nous, qui ne cedons aux *Utopiens*, ni en eſprit, ni en richeſſes, ne pouvons, neanmoins, empêcher que leur Republique ne ſoit adminiſtrée avec plus de prudence, & ne floriſſe plus heureuſement que les Nôtres.

Cela étant, m'ecriai-je, je vous prie, Mon cher *Raphaël*, je vous conjure ; faites nous la Deſcription de cette Ile incomparable. Ne cherchez point à abreger vôtre matiere. Dites nous par ordre & dans un détail exact, les Campagnes, les

les Fleuves, les Villes, les Habitans, les Moeurs, les Coutumes, les Loix; enfin, tout ce que vous croirez que nous ferons bien aifes d'aprendre. Or vous jugez bien que nôtre curiofité eft affamée de tout ce que nous ignorons.

Il n'eft rien, repartit nôtre Philofophe, que je faffe plus volontiers: je poffède affez le fujet: mais la chofe demande un peu de relache; laiffez moi, s'il vous plaît refpirer. Cela eft trop jufte, répondis-je; allons donc trouver le dîné qui nous attend: nous prendrons enfuite le tems qui nous fera le plus commode. J'y confens, dit *Raphaël.* Nous entrons; nous dinons; puis étant retournez au Jardin, nous reprimes nos places fur le gafon. Les Domeftiques aïant ordre de ne laiffer entrer aucun facheux. Alors, mon ami & moi prions *Raphaël* de tenir parole. Lui, nous voïant des Gens qui préparoient toute leur attention, & qui avoient grande envie d'écouter, après un peu de filence & de méditation, il débuta de cette maniere-ci.

DIS-

DISCOURS
du rare & excellent Homme, RAPHAËL HYTHLODÉE, ſur la meilleure Conſtitution des Etats, Raporté par le Célèbre THOMAS MORUS,

LIVRE SECOND.

L'Iſle des *Utopiens*, à la prendre dans ſa partie du milieu, car c'eſt-là que elle a le plus de largeur, s'étend deux cens mille pas : elle n'eſt guere plus étroite dans un grand eſpace de ſon Terrain ; mais tirant vers les frontieres, elle ſe retrecit peu à peu de l'un & de l'autre côté. Cette Nation, dans le terrain que elle occupe, a un circuit de cinq cens mille, & qui donne à toute l'Ile la forme d'un Croiſſant. La Mer, qui paſſe entre les cornes de cette Lune renaiſſante, les eloigne par une etenduë d'onze mille pas, plus ou moins. Ce Détroit eſt

ſpacieux, il remplit un fort grand vuide; & comme la terre, qui l'environne de toutes parts, le garantit des vents, cette eau-là eſt plûtôt un vaſte étang qu'une mer orageuſe; tout le Païs n'eſt preſque qu'un Port; &, au grand profit des Habitans, les Vaiſſeaux vont & viennent de tous côtez. Les Gorges du Détroit ſont dangereuſes; à droit, à cauſe des bancs de ſable; à gauche, à cauſe des ecueuils.

Preſque au milieu de ce grand intervalle, s'élève un Rocher: loin d'être nuiſible, on a conſtruit une tour ſur le haut; & on y entretient une Garniſon. Les autres écueuils étant ſous l'eau, ſont comme autant de piéges. Il n'y a que ces Peuples qui conoiſſent leurs routes, leurs ſentiers maritimes. Cela eſt ſi vrai, que ce n'eſt point par haſard qu'aucun Etranger ne peut entrer dans le Golfe, à moins qu'il n'ait un *Utopien* pour Pilote. A peine, même, les Habitans du Païs pourroient pénétrer juſques à leur Mer, ſans quelques indices qui leur en marquent le chemin. Si ces Gens-la étoient tranſportez en divers lieux, il leur ſeroit aiſé de faire perir une Flote ennemie, quelque nombreuſe qu'elle fût.

De



E 2

De l'autre côté il y a plusieurs Ports. Mais, soit par la situation naturelle du Païs, soit par les productions de l'Art, il est si dificile de débarquer en quelque endroit que ce soit, qu'avec une très petite defensive, on peut repousser les Armées Navales les plus nombreuses. Au reste, à ce qu'on dit, & comme l'aspect du Païs le fait assez bien conoitre, cette Terre-là n'étoit pas anciennement environnée de Mer. On l'apelloit autrefois *Abraxa* : *Utopus*, l'aïant conquise, lui donna son nom. Ce Fondateur étoit allé dans ce Païs avec des hommes rudes & grossiers; & ce fut avec le secours de telles Gens, que nôtre Capitaine commença l'entreprise de cette culture, de cette Humanité, dans les quelles, à present, les *Utopiens* l'emportent sur presque tous les autres Mortels. Les *Utopiens* aïant, donc, remporté une Victoire complette sur les *Abraxiens* & s'étant emparé du Païs, fit couper un espace de quinze mille pas, qui joignoit *l'Abraxie* avec le Continent; & par-là, il en fit une belle & grande Ile. Il força les Habitans de travailler à ce pénible Ouvrage; & afin qu'ils n'eussent pas lieu de s'en plaindre comme d'un afront, ou comme d'une injustice, il

emploïa auſſi tous ſes Soldats à l'execution de ſon deſſein. Ce travail ainſi partagé entre un ſi grand nombre d'Ouvriers, ſe fit avec une vîteſſe incroïable. Au commencement les Voiſins traitoient la choſe de folie ; ils s'en moquoient ; cela les faiſoit rire : mais quand ils virent que *Utopus* etoit venu ſi promptement à bout de ſon Projet, ils ne ſe laſſoient point d'admirer ; & en même tems, ils furent ſaiſis de terreur.

L'Ile d'*Utopie* contient cinquante quatre Villes toutes grandes & ſuperbes : la langue, les Moeurs, les Coutumes, les Lois ſont par tout entierement les mêmes ; &, autant que la Situation du Pais peut le permettre, on trouve toûjours ſur ce beau Theatre une même décoration. Entre les villes les moins éloignées la diſtance eſt de 8 heures. Mais pour celles qui ne ſont pas tant peuplées, il n'y en a point de ſi deſerte d'où on ne puiſſe aller à pié, en un jour, à une autre Ville.

Trois Citoïens de chaque Ville, perſonnages venerables pour leur vieilleſſe & pour leur experience, s'aſſemblent tous les ans à *Amaurote*, pour y traiter des afaires communes à toute l'Ile. *Amau-*

rote

rote eſt une Ville, laquelle, étant placée preciſément au Centre du Païs, eſt conſequemment la plus commode aux autres villes pour envoïer leurs Députez. D'ailleurs, *Amaurote* eſt cenſée la premiere, & comme la Capitale de l'Ile: les terres labourables ſont diſtribuées avec tant de juſteſſe & de proportion, que dans toute l'*Utopie*, pas une Ville n'a moins de vingt mille pas en Territoire: quelques unes en ont d'avantage; c'eſt dans la partie de l'Ile où les Villes ſont plus éloignées les unes des autres. Aucune Ville ne penſe à agrandir ſon terrain, etendre ſes bornes; & la raiſon en eſt que ces Peuples ſe regardent plutôt comme les laboureurs, comme les fermiers, que comme les maîtres de leurs Campagnes.

Ils ont aux champs des maiſons, bâties commodément, & bien garnies de tous les inſtrumens d'Agriculture. Ces maiſons ſont habitées par les Citoïens mêmes, qui y vont en traverſant les Ruës, les Villages, & les Bourgs. Chaque famille champêtre eſt compoſée, pour le moins, de quarante perſonnes, tant hommes, que femmes, & de deux eſclaves qui aſpirent au droit de Bourgeoiſie: on é-

tablit ſur ces Travailleurs un pere & une mere de famille, qui ſont graves & d'un jugement meur. Outre cela, chaque trentaine de famille obeit à ſon Directeur.

Tous les ans, vingt de chaque famille retournent à la Ville; & ce ſont ceux qui ont fini leurs deux années de travail. La Ville en envoïe vingt autres à la place. Ces nouveaux venus ſont formez par ceux qui aïant déja travaillé un an, ſont plus experimentez dans le metier de l'Agriculture. L'année ſuivante les derniers Inſtruits enſeigent les derniers Arrivez: & on fait cela, de peur que, ſi tous étoient neufs dans l'Art du Labourage & des autres travaux champêtres, leur ignorance, ou leur peu d'habileté ne cauſât de l'augmentation dans le prix des Vivres. Quoique cet uſage de rénouveller ainſi, chaque année, les laboureurs, ait pour but d'empêcher qu'aucun habitant ne ſoit obligé de continuer plus long tems malgré ſoi une vie rude & fatigante, il s'en trouve, neanmoins, beaucoup qui prenant naturellement plaiſir à la culture de la terre, & aux exercices de la Campagne, demandent permiſſion d'y paſſer pluſieurs années, ce qu'ils obtiennent facilement.

Les

E 5



Les laboureurs cultivent les champs, nouriſſent les bêtes, aſſemblent le bois; & à leur commodité, ils le voiturent à la Ville par terre & par mer. Ils elèvent une quantité infinie de poulets; & cela par une induſtrie admirable. Car en ce Pais-là les poules ne couvent point: mais on ſe ſert d'une chaleur artificielle, ſi bien temperée & dans un degré ſi juſte, que les œufs s'animent, que les pouſſins eclorent, & qu'on n'a plus la peine que de les nourir. Dès que ces petits animaux ſont ſortis de la coque, les hommes leur tiennent lieu de poule & de mere; ils les accompagnent & ſavent les reconoitre entre les autres. Ils nouriſſent très peu de chevaux: encore veulent ils qu'ils ſoient rétifs & ſujets à ſe cabrer, ne les élevant que pour exercer la Jeuneſſe dans l'uſage qu'on peut faire du Cheval.

Ce ſont les beufs qui portent tout le travail, ſoit pour labourer, ſoit pour la charge. Les *Utopiens* avouënt que ces bêtes ſont moins vives & moins impetuëuſes que les chevaux: mais d'un autre côté, ils alléguent que le Beuf eſt plus patient; qu'il eſt moins ſujet aux maladies; que ſa nouriture ne coute pas tant de peine, ni de dépenſe; & qu'enfin,

après que le Beuf a vieilli dans le servi-ce, il est encore bon pour la table.

Ces Peuples ensemencent uniquement la terre pour recueuillir des grains propres à faire du pain. Ils boivent les sucs de raisin, de pomme, de poire; quelquefois de l'eau, tantôt pure, & souvent bouillie avec du miel & de la réglisse qui abonde en ce Païs-là. Quoi que ils sachent précisément, car ils excellent en ce genre de Supputation, la quantité de vivres qui se consume dans la Ville & à la Campagne; ils ne laissent pourtant pas de semer des grains, & de nourir des bêtes beaucoup au delà de leur besoin. Devineriez vous bien la raison? c'est pour en faire part à leurs Voisins.

Quant aux utenciles de ménage, aux meubles, & à toutes les choses necessaires qu'on ne peut pas tirer de la Campagne, nos Insulaires le prennent dans la Ville: ils n'ont qu'à s'adresser aux Magistrats; & sans qu'on exige rien en échange, ils obtiennent d'abord ce qu'ils demandent. La plûpart s'assemblent tous les Mois pour célébrer un Jour de fête. Quand le tems de la Récolte aproche, les Directeurs du labourage font savoir aux Magistrats de la Ville combien de

de monde il ſeroit à propos de leur envoïer. Ce nombre de Moiſſonneurs étant venu exactement au tems indiqué, pourvu que le Ciel ſoit ſerain, toute la Récolte peut ſe faire en un jour.

*Des Villes d'*Utopie, & *Principalement de la Ville d'*Amaurote.

QUI en conoit une, les conoit toutes, tant elles ſont parfaitement uniformes, à moins que la differente ſituation n'y mette quelque *diſſemblance*. Je ne m'attacherai donc qu'à une de ces Villes : il importe fort peu la quelle. Mais pourrois-je mieux choiſir que la Ville *d'Amaurote?* Il n'y en a point de plus noble ni de plus illuſtre : toutes les autres Villes lui cèdent par reſpect pour le Sénat. D'ailleurs, c'eſt la ville que je conois le mieux, y aïant paſſé cinq bonnes années ſans en ſortir.

Amaurote eſt donc ſituée ſur la pente d'une douce Colline, étant d'une forme preſque quarrée. Sa largeur, qui commence un peu au deſſous du haut de ce Coteau, s'etend deux mille pas ſur le Fleuve *Anidre*, devenant un peu plus

 lon-

longue à meſure que vous cotoiez les bords de la Riviére. L'*Anidre* commence à quatre vingt mille au deſſus *d'Amaurote*: ſa ſource n'eſt qu'un petit courant d'eau vive: mais, augmenté, groſſi par la rencontre des autres fleuves, & principalement de deux, qui ſont d'une mediocre grandeur, il devient lui même une grande Riviere. L'*Anidre* a cinq cens pas de largeur devant la Ville d'*Amaurote*, d'où, en croiſſant toujours, & roulant ſes eaux ſoixante mille dans un lit penchant, il ſe jette enfin dans l'Ocean.

Dans tout ce vaſte eſpace, qui eſt entre la Ville & la Mer, par le moïen de ce Fleuve rapide, le Flus & le Reflus ſe ſuccedent alternativement, & durent ſix heures entieres. Quand la Mer vient, elle couvre pendant trente mille de longueur tout le canal de l'*Anidre*, & fait reculer la Riviere. Un peu plus loin, la Mer gâte par ſon ſel l'eau de l'*Anidre*: mais ce Fleuve, s'adouciſſant peu à peu, porte à la Ville ſon eau toute pure, & conſerve cette douceur jusqu'auprès de de ſon embouchure. La Ville, ſituée ſur l'autre rivage du Fleuve, joint par un pont de pierre, merveilleuſement bien travaillé en arcades, du côté le plus éloigné

gné de la Mer, en ſorte que les Vaiſſeaux peuvent paſſer, ſans rien craindre, vers toute cette partie de la Ville.

Il y a encore une autre Riviere, qui, à la verité, n'eſt pas large; mais en recompenſe, elle eſt calme & fort agréable. Ce Fleuve prend ſa ſource de la même montagne où *Amaurote* eſt placée; & traverſant la Ville, par le milieu, & toujours en decendant, il ſe mêle avec l'*Anidre*. Les *Amaurotains*, aïant environné & fortifié d'un Rempart, la tête & la ſource de ce Fleuve qui prend ſa naiſſance un peu hors de la Ville, l'ont joint à la Ville même. Le but de cette précaution eſt, qu'en cas d'irruption, les ennemis ne puiſſent, ni arréter, ni détourner, ni empoiſonner l'eau. De cette ſource l'eau coule par des canaux faits de terre, en divers endroits de la baſſe Ville; & où la ſituation du lieu ne permet point la même commodité, ils ſe dedommagent par de grandes & creuſes citernes que la pluïe remplit, & qui leur ſont auſſi utiles que les Canaux.

Des murailles hautes, larges, & revêtuës d'un grand nombre de Forts, entourent la Ville, L'aproche de ces murail-

railles est defenduë par un Fossé, où il est vrai qu'il n'y a point d'eau, mais qui est profond; qui est large; & qui par la quantité des épines qui le couvrent, est difficile, & dangereux à passer. Ce Retranchement environne les Murailles de trois Côtez; & la Riviére tient lieu de Fossé au quatrième. Les Ruës sont disposées commodément, soit pour le transport, soit pour mettre les Citoïens à l'abri des vents: les Edifices ne sont rien moins que mal propres; & de l'autre côté des Maisons on en découvre une longue suite qui s'étend dans toute la Ruë, & entre les quelles, il n'y a pas le moindre intervalle. Un espace, large de vingt pas, sépare les deux rangs d'Edifice, & forment le milieu de la Ruë. Derriere les Maisons, & autant que la Ruë peut s'étendre, est un Jardin spacieux, & fermé de tous côtez par une Haïe. Chaque Maison a deux portes: l'une, pour sortir dans la Ruë; l'autre, pour entrer dans le Jardin. Par ces portes, qui toutes deux peuvent s'ouvrir d'un petit coup de main & qui se ferment d'elles mêmes, par ces portes, dis-je, il est permis à qui que ce soit de venir chez eux, par la raison qu'ils ne possèdent rien qu'en *Com-*

mun

mun. Les *Utopiens* ont une coutume à la quelle je ſuis ſûr que vous ne vous attendriez jamais. Le croiroit on? Tous les dix ans, ils changent de Maiſon; & c'eſt le ſort qui en decide.

Ils eſtiment, ils aiment beaucoup leurs Jardins: ils y ont des vignes, des fruits, des herbes, des fleurs; & le tout d'une ſi belle & bonne Culture, que je n'ai jamais rien vû de plus utile, ni de plus agréable. Ce n'eſt pas ſeulement le plaiſir qui leur inſpire l'amour du *Jardinage*: c'eſt auſſi une certaine emulation qui règne chez les Habitans, & qui fait que ceux de chaque Ruë s'efforcent à l'envi à qui cultivera le mieux le Jardin qui leur eſt échu. Et certainement, vous ne pourriez trouver dans toute la Ville rien de plus commode, ſoit pour l'uſage des Citoïens, ſoit pour leur agrément. Auſſi preſume-t-on aiſément que le Fondateur de la Ville n'a rien tant recommandé que cette utile & divertiſſante occupation.

Les *Utopiens* prétendent que ce fut leur *Utopus* qui traça le Plan de toute la Ville d'*Amaraute*: mais voïant bien que la durée d'une Generation ne ſuffiroit pas pour l'embellir, pour la policer, pour la

la bien cultiver, il laiſſa ce ſoin là à ſes Deſcendans. Leurs Annales, qui ſont ecrites avec autant d'exactitude que de ſcrupule touchant la Verité, comptent, depuis la metamorphoſe d'*Abraxa* en *Utopie*, dix ſept cens ſoixante ans. Suivant cette groſſe & longue Hiſtoire, les Maiſons étoient baſſes au commencement: ce n'étoit proprement que des cabanes, que des hutes, que des chaumieres: toutes étant conſtruites du premier bois qui ſe trouvoit; & le toit qu'ils bâtiſſoient en pointe, n'étant couvert que de paille.

A preſent, toutes les Maiſons ſont de trois étages: les murailles ſont bâties en dehors, ou de caillou, ou de moëllon, ou de ciment, ou de brique; & en dedans force mortier. Le toit eſt plat; on le couvre d'une certaine matiere broïée, qui ne coute rien, qui n'eſt nullement *brulable*, mais d'ailleurs ſi bien compoſée, que non ſeulement le feu n'a ni droit ni pouvoir ſur elle; mais même elle vaut mieux que le plomb pour garantir du vent & des orages. Leurs fenêtres ſont vitrées, car le verre eſt fort en uſage en ce Païs-là; & c'eſt par le moïen de cette matiere fragile qu'ils repouſſent le vent.

Quel-

Quelquefois auſſi, au lieu de verre, ils ſe ſervent d'une toile fine, & imbibée d'une huile fort luiſante, ou d'ambre fondu: cela produit deux bons effets; car la clarté en eſt plus grande, & on en ſent moins de vent.

*Des Magiſtrats de l'*Utopie.

Chaque trentaine de Familles élit tous les ans ſon Magiſtrat. On le nommoit anciennement *Syphogrante:* mais dans la langue moderne, ils lui donnent le titre de *Phylarque*. On etablit ſur chaque dizaine de *Syphograntes* un Directeur qu'on apelloit autrefois *Tranibore*, & qui ſe nomme aujourd'hui *Protophilarque*. Enfin, tous les *Syphograntes*, c'eſt à dire un Corps de deux cens Magiſtrats, après avoir juré qu'ils choiſiroient le Citoïen le plus digne, & le plus utile à la Patrie, donnent ſecretement leur ſuffrages, & proclament pour Prince, un des quatre que le Peuple propoſe. Car la Ville etant diviſée en quatre parties, chaque quartier elit ſon Homme, & le recommande au Senat.

La Principauté eſt à vie; à moins que Celui qui en a l'Adminiſtration, ne donne

ne de grans ſoupçons qu'il viſe au Deſpotiſme. Les *Utopiens* éliſent tous les ans leurs *Protophilarques*, autrement *Tranibores:* mais ils n'en créent pas ſouvent de nouveaux. Tous les autres Magiſtrats n'exercent leur charge que pendant une année. De trois en trois jours, quelquefois plus ſouvent, ſelon que le cas le requert, les *Protophilarques* tiennent conſeil avec le Prince. On y délibére ſur les affaires generales de la République. Quand il ſurvient des differens entre les Particuliers, ce qui arrive très rarement, on apaiſe cela au plus vîte. La Loi eſt que deux *Syphograntes* ſoient preſens dans le Sénat pendant toute la Séance: chaque jour c'en ſont deux differens: mais ces Séances ſe tiennent avec une telle ſageſſe, que la matiere eſt trois jours ſur le Tapis ayant qu'on régle, & qu'on ordonne rien; j'entens la matiere d'Etat. Hors le Sénat & les Comices, ou Aſſemblées du Peuple, defenſe ſous peine de mort, à tous les Citoïens de s'entre-conſulter ſur *les Affaires Communes*. Les *Utopiens* diſent qu'on a fait cette Loi-là pour empêcher que le Prince, de concert avec les *Protophilarques*, ne penſent à opprimer la Nation, & à changer

ger la forme de la République. C'eſt pour cela que toutes les fois qu'il s'agit d'une affaire de haute importance, on la renvoïe au Tribunal des *Syphograntes*; & ces Magiſtrats, après avoir communiqué la choſe aux Familles de leur Diſtrict, ils déliberent entre eux, & portent au Sénat la concluſion de leur Conſulte.

Quelquefois, on veut avoir le ſentiment & l'avis de tous les Inſulaires; le Sénat a même une coutume fondée ſur la Prudence: c'eſt de ne diſcuter jamais une afaire le même jour que elle a été propoſée: on la remet toûjours à l'Aſſemblée du lendemain. Ils ont etabli ſagement cette pratique-là pour empêcher un inconvénient qui pourroit préjudicier à l'Etat. Le voici, & par là vous pouvez aſſez voir juſqu'où ces Peuples pouſſent la précaution. Lors qu'on opine ſur le Champ, diſent ils, on s'expoſe à un grand mal. Le Senateur qui aura dit ſur l'afaire en queſtion tout ce qui lui ſera venu dans l'eſprit, penſera plus, en ſuite, à ſoûtenir ſon ſentiment, qu'à procurer l'Interêt Commun. Ce Juge fera plus de cas de ſon opinion; & ſon avis hors de ſaiſon l'empêche de ſe retracter: il craint qu'on ne l'accuſe d'imprudence; il a peur de paſ-

ſer

ser pour un Etourdi, pour un homme qui n'est point maitre de sa Langue; & qui, pourvû qu'il parle, se soucie peu de la reflexion. Voila ce qui oblige les *Utopiens* à donner aux Magistrats le tems necessaire pour se préparer à la déliberation.

*Des Arts de l'*Utopie.

Ces Peuples ont une Profession commune à tous les Habitans des deux sexes; & Personne n'en est exemt; c'est l'Agriculture. On les y elève tous dès l'Enfance, soit en leur en donnant les régles & les preceptes dans l'Ecole, soit en les envoïant dans les Campagnes les plus proches de la Ville. Cette Jeunesse aprend cet Art-là, comme en joüant: on ne se contente pas de leur en donner la Speculation: mais pour leur dénouër, pour leur fortifier les nerfs par l'exercice corporel, on les met aussi à la pratique.

Outre l'Agriculture, qui, comme je viens de dire, est commune à toute la Nation, chacun aprend un autre métier, & le regarde comme si c'étoit le sien. Ces Arts-là consistent presque tous ou en laine, ou en toile, ou en massonnerie, ou

ou en fer, ou en charpenterie. Il n'y a point en ce Païs-là d'autre manufacture, d'autre travail d'Artisan qui merite qu'on l'articule, & qu'on en fasse mention. Nos *Utopiens* sont tous vêtus de la même maniere, excepté celle qui distingue les Hommes d'avec les Femmes, & les Mariez d'avec ceux ou celles qui vivent dans le Célibat. Hors cela, dis-je, les vêtemens sont uniformes dans toute l'Ile : la Coutume en est inviolable; & ce grand Tiran, nommé Mode, qui cause tant de bigarure, tant de ridicule chez certaines Nations, n'a nul pouvoir en *Utopie*. Les habits de ces Insulaires sont assez propres, & l'oeuil s'y accommode aisément; bien taillez pour la souplesse, pour l'agilité des Membres; & de bonne défense contre le chaud & le froid. Chaque Famille fait ses habits.

Quant à tous ces autres Arts que j'ai specifié, il n'y a personne qui n'en aprenne quelqu'un, hommes & femmes. Mais les femmes, comme étant plus foibles, sont occupées aux Ouvrages les plus faciles: elles ne travaillent guere qu'à la laine & qu'au lin. Pour les hommes? Ils se chargent de tous les metiers pénibles. Ordinairement chaque particulier embrasse la Va-

cation

cation de ses Parens ; & presque tous sont portez naturellement à faire un tel chois. Si quel-cun a de l'inclination pour un autre Art, on le fait passer par adoption, dans une des Familles où on exerce le travail qui lui plait ; & en ce cas-là non seulement son pere, mais aussi les Magistrats ont soin que l'Aprenti entre au service d'un honnête & respectable Pere de famille. Si un jeune homme, aïant apris un Metier, veut en savoir encore un autre, on le lui permet à la même condition. Quand l'Ouvrier possède deux Arts, il lui est libre d'exercer celui qu'il aime le mieux, à moins qu'il n'y en ait un qui soit plus necessaire à la Ville.

La principale, & presque la seule fonction des *Syphograntes*, c'est de veiller contre la Paresse ; c'est de prendre soigneusement garde que pas un Citoïen ne soit oisif ; mais que tous soient attentivement appliquez, chacun à son Ouvrage. Cependant, leur travail est moderé : ils sont bien eloignez de s'y mettre dès le plus grand matin, & de continuër tout le jour jusqu'à bien avant dans la nuit. Ils ne se regardent pas comme des bêtes destinées à trainer, & à porter sous les

coups,

coups; ils ne ſe fatiguent pas comme on laſſe les chevaux. Effectivement, il n'eſt point de deſtinée plus malheureuſe, plus affligeante, plus accablante, que d'être reduit par le ſort à paſſer les jours dans un travail perpetuël; c'eſt vivre dans la condition d'un pauvre eſclave qui paie de ſon repos & de ſa liberté, le petit & court plaiſir de reſpirer en ſe conoiſſant miſerable. Diſons le par un ſentiment d'humanité : helas ! c'eſt neanmoins presque par tout le deſtin des Ouvriers. Ce n'eſt pas celui des *Utopiens*.

Comme chez nous, la durée de vingt quatre heures bien égales fait chez eux la meſure d'un jour & d'une nuit. De ces vingt quatre heures, ils n'en emploïent que ſix au travail. Ils ſont à l'Ouvrage trois heures avant midi. Cette premiere tâche finie, ils dinent, après quoi ils ſe repoſent deux heures. Enſuite, ils retournent au métier pour les trois autres heures; & cela les menant jusque au ſoir, ils ſoupent & finiſſent ainſi la journée. Comme nôtre douzième heure eſt la premiere pour eux, ils ſe couchent vers les huit heures, & ils ont le même eſpace de tems pour demeurer au lit. Tous les intervalles qui ſont un vuide entre le

travail, le repas, & le sommeil, il leur est permis de les remplir comme ils veulent; &, pourvu qu'ils n'abusent point de ce relâche là dans le Luxe & dans la Paresse, on consent que, pour se reposer de leur Ouvrage, ils s'occupent honnêtement à ce qui peut les amuser & les divertir le mieux. Dans cet Armistice, dans cette suspension de travail, la plûpart s'occupent à l'etude des belles Lettres. Car voici un de leurs usages les plus celèbres: tous les jours, avant l'aurore & le lever du Soleil, on tient des Colléges publics, où il n'y a que ceux qu'on a choisi pour les Sciences, qui soient obligez de venir y prendre leçon.

Au reste: de tout Ordre, Mâles & Femelles, j'entens Hommes & Femmes, vont en foule à ces Colleges: l'affluence est incroïable; & Chacun, ou Chacune court à la Matiere qui est le plus de son goût. Si pourtant, quel-cun aime mieux emploïer ce loisir à l'exercice de son Art, ce qui arrive souvent, sur tout à ceux qui ne se soucient point des Speculations abstraites; à lui permis; & même, on le louë de ce qu'il prefere à une vaine curiosité l'avantage de la République.

Après



Après ſoupé, les *Utopiens* ſe récréent pendant une heure: en été, au jardin; en hiver, dans ces ſales communes où ils mangent. Là ils ſe divertiſſent à la Muſique, ou à parler enſemble de choſes réjouiſſantes. Pour ce qui eſt des Dez, des Cartes, & de tous ces autres ſots & pernicieux paſſe-tems, nommez Jeux de Hazard, c'eſt de quoi ils n'ont pas la moindre conoiſſance. Mais, ils ont en uſage deux ſortes de jeux qui reſſemblent aſſez à nos Echecs. L'un eſt une eſpèce de bataille Aritmetique entre les Unitez, où le Nombre pille le Nombre. Le ſecond jeu, c'eſt de faire combatre en forme, & comme en ordre de guerre, les vices contre les vertus. Dans ce dernier Jeu, on voit parfaitement bien, & avec une morale très fine les opoſitions formelles qui ſont entre les Vices & leur Ligue Univerſelle, leur Alliance generale contre les Vertus. On y voit quels Vices & quelles Vertus ſont directement contraires; avec quelles forces les Vices ataquent ouvertement ces Vertus-là; par quelles machines ils les combatent indirectement & obliquement; par quel ſecours la Vertu défait le Vice, & triomphe de tous ſes efforts: enfin, on voit

dans ce jeu utile & inſtructif par quels moïens l'une des deux Parties ſort victorieuſe du Combat.

Mais afin que vous ne preniez point ici à gauche, & de peur que vous ne vous trompiez, il faut examiner plus attentivement un certain point. Quand je vous ai dit que mes Inſulaires ne travailloient que ſix heures, peut-être vous imaginez vous que, conſéquemment, ils doivent être dans la dizette de pluſieurs choſes neceſſaires à la Vie. Rien moins que cela. Bien loin qu'il ſoit vrai que leur travail eſt trop Court pour attirer chez eux tout ce qu'il y a de ſouhaitable tant pour l'entretien que pour l'agrement de la Vie, qu'au contraire, ce travail raporte beaucoup au de là des beſoins.

C'eſt ce que vous n'aurez pas de peine à concevoir, pour peu que vous reflechiſſiez ſur le grand nombre de Gens inutiles qui ſont chez les autres Nations. Premierement les Femmes, qui, tout au moins, font la moitié du Peuple, les Femmes, dis-je, ne travaillent point: ſi, en quelques endroits, c'eſt le beau Sexe qui fait les afaires, les Hommes en profitent, & vivent dans la pareſſe & dans le ſommeil. De plus: les Miniſtres

ſtres du Culte, Cardinaux, Archevêques, Abbez, Prelats, Prêtres, Moines, ou Religieux, comme il vous plaira: raſſemblez en idée tous ces Membres Séqueſtrez, & ſeparez *du Train Commun:* Bon Dieu, quelle prodigieuſe quantité de Mortels oiſifs, & dont le plus grand Nombre ne penſe qu'aux Délices, & qu'au plaiſir *des cinq ſens de Nature.*

Ajoutez, à preſent, à *ces Légions d'Anges blans ou noirs*, ajoutez y tous les Riches; principalement, ces Proprietaires de Terres & de Châteaux, Gens que le Vulgaire ſurnomme des Nobles & des Seigneurs. Joignez à ce dernier Genre d'Habitans leur Domeſtique nombreux, & toute cette Canaille de Valets armez, qui, le plus ſouvent, ſont *des maitres jurez fripons.* Enfin, ajoutez à tous ces Inutiles, à tous ces Oiſifs, cette ſorte de Mendians, qui, quoique ſains & vigoureux, cachent leur faineantiſe ſous quelque *eſtropiment* feint, ſous une fauſſe maladie. Après un tel examen, vous ouvrirez les yeux; vous reconoitrez, j'en ſuis ſur, que beaucoup moins de Gens que vous ne penſiez, travaillent aux choſes qui ſont à l'uſage des Societez Humaines.

Calculez maintenant en vous même, combien, parmi ce petit nombre de Travailleurs, peu ſont occupez aux Ouvrages neceſſaires. Il ne faut pas aller bien loin pour en trouver la raiſon. Comme chez nous l'Argent eſt le Mobile, & la Meſure de Tout, il s'enſuit de là neceſſairement qu'on exerce pluſieurs Arts, vains, ſuperflus; & qui ne ſervent qu'au Luxe, & qu'au Déréglement. Car, ſi on ſéparoit la Multitude des Ouvriers en auſſi peu de Metiers que la Nature en demande pour vivre Commodement, dans l'abondance des choſes, auſſi grande que elle dévroit être, alors tout ſeroit à ſi bas prix, tout ſe vendroit à ſi bon marché que les Artiſans ne pourroient pas gagner leur vie.

Mais ſi tous ces Hommes qui s'occupent à des Arts de nulle utilité: Si de plus cette Multitude d'Habitans qui languiſſent dans la faineantiſe, dans la molleſſe; & dont chacun conſume plus lui ſeul des fruits du travail des autres, que deux Ouvriers de ce même travail; ſi dis-je, on apliquoit tous ces Gens là à l'exercice des Arts utiles, vous concevez ſans peine, en combien peu de tems on fourniroit tout ce que la neceſſité, & la com-

commodité peuvent exiger. Il y auroit encore assez, & même, plus qu'il n'en faudroit pour remplir abondamment la Volupté; pour vû que elle fut honnête, reglée, & conforme aux impressions de la Nature.

C'est ce que l'exemple & la conduite des *Utopiens* démontrent évidemment. Chez ces Peuples vraïment heureux, dans toute la Ville, & dans le Voisinage le plus proche, à peine est il permis à cinq cens Citoïens, des deux sexes, de vaquer, à la fois, aux Ouvrages communs; & on choisit toujours, parmi les hommes & les femmes, Ceux & Celles qui ont assez de jeunesse & de force pour suporter la fatigue du travail. Dans cette République inimitable les *Syphograntes*, quoique les Lois aïent exemté de l'exercice des métiers cette Venerable Magistrature, les *Syphograntes*, pourtant, ne se dispensent point de l'Ouvrage; & ils s'y mettent comme les autres pour encourager, par leur exemple, les particuliers à bien travailler.

Il y a encore un autre Ordre de Citoïens qui ont le même privilége d'être dispensez de la Méchanique. Ce sont ceux qui, à la recommandation des Prêtres &

par les ſuffrages ſecrets des *Syphograntes*, obtiennent du Peuple permiſſion de vaquer toute leur vie à l'étude des Sciences. Si quel-cun de ces *Parnaſſiens*, *de ces Initiez aux Miſteres des Muſes*, ne répond point à ce qu'on attendoit de lui, on vous le *relance* au plus vîte chez les Artiſans. Au contraire : il arrive aſſez ſouvent qu'un Ouvrier, emploïant ſes heures de relâche à la lecture & à la Méditation, fait, par ſon ſoin, par ſa diligence, des progrès ſi conſiderables dans la République des lettres, qu'on le tire du Métier pour l'enroler dans la Milice ſavante, dans la Claſſe des Doctes. C'eſt de cet Ordre eclairé qu'on tire les Ambaſſadeurs, les Prêtres, les *Tranibores*; & enfin, c'eſt dans cette Troupe de *Lettrez* qu'on choiſit le Prince. Les *Utopiens* nommoient, en leur ancienne langue, cet Adminiſtrateur ſuprême, *Barzane*; & dans la langue moderne, on l'apelle *Ademe*.

Comme preſque tous les autres Habitans de l'Ile ne ſont ni deſoeuvrez, ni occupez à des Ouvrages inutiles, il eſt aiſé de s'imaginer combien quelques heures de travail peuvent fructifier en bonnes productions. Outre ce que j'ai raporté

porté ſur l'Article des Arts, ces Peuples ont encore cela de commode, que les Ouvrages leur coutent moins de peine qu'aux autres Nations. Par tout ailleurs, Pourquoi, ſoit pour bâtir un Edifice, ſoit pour le reparer, faut il tant d'Ouvriers, tant de ſortes d'Artiſans; & tous occupez aſſiduëment? la raiſon en ſaute aux yeux. Ordinairement ce qu'un Pere a fait bâtir, le Fils qui lui ſuccède, homme peu économe, & de folles dépenſes, laiſſe l'Edifice tomber peu à peu en ruine. Ainſi; ce que l'Heritier auroit pu conſerver à peu de frais, il eſt obligé, pour relever le Bâtiment, de faire une copieuſe évacuation du *Coffre Fort*, ce grand Autel du Genre Humain. Il arrive même fort ſouvent qu'une Maiſon, qui aura couté une Somme immenſe au *Bâtiſſeur*, celui à qui elle eſt echuë, par ſucceſſion, ou autrement, ne trouvant point cette Maiſon-là à ſa fantaiſie, & aïant une délicateſſe outrée ſur les Régles & les proportions de l'Architecture, néglige ſon Palais, ou ſon Hôtel: l'Edifice ſe transformant en Maſure n'eſt preſque plus qu'un tas de materiaux; & le Seigneur Proprietaire fait bâtir ſur un autre fond, une Maiſon qui ne

lui coute pas moins, que la Défunte avoit couté à ſon Prédéceſſeur.

Mais chez les *Utopiens*? A cauſe de ce bel Ordre qui ſe répand ſur tout, & par la tres ſage conſtitution de leur République, on choiſit bien rarement une nouvelle place pour bâtir. Ils remédient ſur le champ à tout ce qui pourroit endommager leurs Maiſons; & ils vont même là deſſus au devant du mal. A vôtre avis, Meſſieurs, quel eſt le bon effet d'une telle vigilance? C'eſt que les Edifices durent plus que vous ne ſauriez croire. Quelquefois, même les Architectes, les Maſſons, & les autres Ouvriers de ce genre-là n'auroient rien à faire, ſi on ne leur commandoit de travailler chez eux à raboter les planches, à tailler & quarrer la Pierre; enfin, à tenir les matériaux tout prets, afin que, s'il ſe preſente quelque Ouvrage, on le finiſſe plus promptement.

Etes vous curieux d'aprendre encore une circonſtance touchant l'Habit *Utopien*? Voïez je vous prie, le peu de dépenſe que ces bons Inſulaires font pour ſe couvrir le corps. Au travail? Ils ſont vêtus de cuir, ou de peau. Quand ils vont dans la Ruë, ils mettent une caſaque



F 7

que, ou, ſi vous l'aimez mieux, ils mettent un *Sur-tout*; & cela, pour cacher l'habillement groſſier : ce *Sur-tout* eſt dans toute l'Ile, d'une même & naturelle couleur. Par-là, non ſeulement, il ne leur faut pas, à beaucoup près, tant de Drap qu'il s'en débite dans les autres Païs : mais, même, ils font en cette étoffe-là beaucoup moins de dépenſe, qu'on n'en fait chez nos Nations. Quant à la Toile? il y a moins de travail; & c'eſt pour cela même que elle eſt plus en uſage. Ils n'ont égard pour la toile qu'à la blancheur; & pour le drap, rien qu'à la propreté, rien qu'à la netteté, ne ſe ſouciant nullement de la fineſſe, ni de la délicateſſe du Filage. Qu'arrive t-il de-là? Dans nos Etats, chaque Riche veut avoir quatre ou cinq habits d'une laine qui a paſſé par des teintures toutes differentes: il lui faut autant d'habits de Soïe; & même les grands amateurs de la magnificence & du luxe, n'ont dans leur Garde-robe guére moins qu'une diſaine de ces vêtemens precieux: au lieu qu'en *Utopie*, on ſe contente d'un ſeul habit; encore, dure-t-il ordinairement deux ans.

Les *Utopiens* raiſonnent juſte, & en bons

bons Philosophes contre la pluralité des habits. Quand nous en aurions deux, disent ils, en serons nous mieux munis contre le froid? Non. Nos habits etant uniformes, en paroitrons nous plus propres, plus magnifiques, plus lestes d'un fil, d'un poil, d'une couture? Non. *Ergo*, unité de vêtement. Je pose en fait que, ni nos Dames à tant de sortes de parure, ni nos beaux Messieurs, brodez, galonnez &c. ne comprennent point du tout cette Philosophie *Utopienne*. Il y a sur la Terre bien d'autres belles, bonnes, & utiles Veritez, dont nous autres *fourmis humaines* ne sommes nullement capables. Et pourquoi? C'est que *Monseigneur PREJUGE*, ce Souverain Despotique de Nôtre Espèce à deux pieds & à tête élevée, a une force si douce! Ce Maitre de presque toutes les Cervelles du Premier Pere, occupe si agréablement.

Pour revenir à Nos *Utopiens*, comme ils exercent tous des metiers utiles; & que même leur travail dure beaucoup moins que celui de Nos Artisans, il arrive de là qùe quand l'abondance universelle regorge dans l'Ile, on occupe une foule d'Habitans à réparer les grans chemins

mins, s'il y en a de rompus. Souvent auſſi lors qu'il ne ſe preſente aucun travail extraordinaire, ils retranchent quelques heures de l'Exercice commun; & on annonce publiquement la diminution de peine & de travail.

Car vous ſaurez que la Régence n'ordonne jamais aux Citoïens de s'occuper, de gré ou de force à quoique ce ſoit d'inutile. La raiſon en eſt fondée ſur le Bon Sens & ſur l'Humanité. Vous devez conoitre le plan, la baze, le pivot de la République *Utopienne*. Quel eſt, à vôtre avis, le premier but, le motif principal, la fin dominante de ce Gouvernement *ſingulierement* admirable, & ſi heureuſement inventé? le voici: ecoutez bien je vous en prie; car je parle à deux Perſonnes d'un diſcernement exquis, d'un Génie au deſſus du *Superieur*.

Ce que la Magiſtrature *Utopienne* a ſur tout en vuë, c'eſt que quand tous les beſoins publics ſont remplis, chaque Citoïen conſume le moins de tems qu'il ſe puiſſe à l'exercice corporel; & qu'il emploïe tout le reſte du Loiſir à cultiver ſon eſprit par les belles conoiſſances, & à jouir de Soi par la liberté du Coeur. Ces Inſulaires, à Jugement *Solidiſſime*, ſont

font consister dans ces deux points là le Souverain bien de la Vie, thèse extrèmément problématique, & qui a causé autrefois une grosse controverse chez la Gent Philosophe. Oh, s'il plaisoit au Ciel de vouloir bien *Utopier* toute l'Espece Humaine sur cet Article-là, & sur bien d'autres que je n'oserois nommer!

Du Commerce des Utopiens *entre eux.*

Il faut, à present, vous aprendre comment nos Insulaires agissent les uns avec les autres; la nature du Commerce qu'ils font ensemble; & la maniere de s'entre-distribuer les choses necessaires à la Vie.

Comme chaque Ville n'est composée que d'un certain nombre de Familles, elles sont presque toutes unies par le lien du Sang & de la Parenté. Quand une fille est en âge de travailler à la Propagation Phisique; quand elle est mûre pour le lit Conjugal, on se hâte de lui donner un Epoux; & elle va demeurer avec sa Moitié Masculine que elle aime, & dont elle est aimée jusqu'à la mort,

notez

notez bien, s'il vous plait, ces deux grans points.

Mais les Mâles, ſoit fils, ſoit petits fils, ſoit neveux, couſins germains, *Oncles à la mode de Bretagne*, &c. tout cela reſte dans la Famille : le plus vieux en eſt le Superieur : on lui obéit reſpectuëuſement ; & ſi les années lui ont uſé la Cervelle, on met en ſa place celui de la Maiſon qui aproche le plus de ſon âge.

Mais de peur que la Ville, ne ſe dépeuple, ou que elle ne ſe peuple trop, on a ſoin que chaque Maiſon n'ait pas moins de dix jeunes gens, & que elle n'en ait pas plus de Seize. Chaque Ville ne doit contenir que ſix mille Familles, ſans y comprendre pourtant la Magiſtrature. Quant à ceux & celles qui n'ont point encore atteint l'âge de puberté, on ne peut pas en fixer le nombre. Cette Coutume-là s'obſerve fort aiſément en faiſant paſſer dans les Familles dont le nombre n'eſt point complet, la propagation ſurnumeraire des autres Familles. Quand il ſe trouve trop d'Habitans dans une Ville, on en fournit à celles qui n'en ont pas aſſez.

Si le Païs eſt ſurchargé ; ſi on voit plus

plus de Vivans que toute l'Ile n'en peut, ou n'en doit contenir; en ce cas-là on tire de chaque Ville un certain nombre de Citoïens : on les envoïe dans le plus proche Continent où les Naturels ont terres pour pouvoir les cultiver. Ces Colonies se répandent par tout où elles trouvent liberté d'Agriculture : elles y vivent suivant les Loix *Utopiennes* ; & si les Naturels veulent s'associer avec ces nouveaux Venus, ils participent au fruit du travail.

Quand les *Utopiens* de Colonie tombent avec une Nation qui veut bien s'unir avec eux ; alors les uns & les autres, ne faisant plus qu'un Corps Civil, qu'une Societé Humaine, qu'un seul Etat, observent en commun les Lois, les Coutumes, les Usages de l'*Utopie*. Cette union est egalement profitable aux deux Peuples : car vivant ainsi à l'*Utopienne*, ils cultivent & font fructifier des terres que les Naturels croïoient ingrates, & qu'ils regardoient comme un fond de mauvais raport.

Si les anciens Habitans refusent de vivre à la maniere de la Colonie, on les chasse de l'étenduë de Païs ou les Nouveaux Venus se sont bornez ; & quand ils

ils s'opiniatrent à rester, on emploïe la force des Armes pour les contraindre à se retirer. Nos *Utopiens* ont pour principe, que la cause la plus juste, la plus legitime de la Guerre, c'est contre un Peuple, qui, bien loin de cultiver son Païs, laisse les Terres en friche, & n'en retire aucune utilité, ne voulant pas neanmoins en ceder la possession à ceux qui, suivant l'ordre de la Nature, cherchent à vivre de leur travail.

S'il survient quelque accident qui diminuë tellement le nombre des Insulaires, que on ne puisse pas y remedier en gardant la forme, & constitution des villes dans la Republique, ce qu'ils disent n'être jamais arrivé que deux fois, & ce fut par le ravage de la Peste, alors les Citoïens revenant dans l'Ile, la repeuplent. Car ils aiment mieux détruire les Colonies, que de soufrir qu'il y ait la moindre diminution dans aucune des Villes de l'Ile.

Mais je viens à la maniere dont les Citoïens vivent ensemble. Le plus âgé, comme j'ai dit, preside à la famille. Les femmes servent les maris; les enfans sont sous le commandement des parens; & enfin

fin les plus jeunes ſe ſoumettent à la direction des plus vieux. Toute la Ville eſt partagée en quatre quartiers egaux. Au milieu de chaque quartier eſt le Marché pour toutes les choſes neceſſaires à la vie humaine. Là ſe portent dans certaines maiſons les ouvrages de chaque famille, & ſont diſtribuez dans ſes magazins, chaque ouvrage ſelon ſon eſpêce : tous les Peres de famille vont demander dans ces maiſons Publiques tout ce qu'il faut, pour eux & pour leur dépendance, & ils l'emportent ſans donner d'argent, & ſans marquer aucune reconnoiſſance. Comment refuſeroit-on quelque choſe à ces Peres de famille, à ces dignes Superieurs d'humanité ? L'Abondance eſt generale en *Utopie* ; il y a de toutes choſes autant qu'il en faut ; & d'ailleurs on ne craint nullement qu'aucun Citoïen demande au dela de ſon beſoin. Par quel motif pourroit il courir au ſuperflu, lui qui eſt tres aſſuré de ne manquer de rien? Ce qui produit l'avidité & l'inſatiabilité d'avoir chez toutes les Eſpêces des êtres Mortels, ce n'eſt que la crainte de ne point jouir ſuffiſamment. Pour Meſſieurs les Humains? ce ſont l'ambition & la ſuperbe qui les rendent ſi horriblement affamez

mez de bien : leur envie demeſurée de figurer plus que les autres, par une vaine & mepriſable oſtentation les tient toujours alerte pour le non neceſſaire. Les *Utopiens*, Dieu merci & le bon ſens, ſont exempts de ce malheur-là.

A ces Marchez, dont j'ai parlé, en ſont joints d'autres pour la nouriture : on y aporte, non ſeulement des herbes & des legumes, des fruits, & du pain ; mais auſſi du poiſſon, des bêtes à quatre piez, de la volaille, & enfin tout ce qu'il y a de mangeable. Il y a hors la Ville des endroits propres à faire couler le ſang des animaux, & les ordures par de l'eau courante. C'eſt de ces endroits ecartez qu'on aporte les bêtes tuées & bien nettoïées par les valets : car les Magiſtrats en *Utopie* ne permettent point aux Citoïens d'exercer le mêtier de tuërie : ils croïent que l'art ſanguinaire & cruel de maſſacrer les bêtes accoutume les hommes à perdre inſenſiblement l'impreſſion naturelle de Clemence & de Douceur, c'eſt à dire le plus riche preſent que la Nature puiſſe nous faire. Ils ne veulent pas non plus qu'on aporte dans la Ville aucune ſaleté, ni pouriture ; & cela par une ſage precaution, craignant que

que l'air corrompu par ces mauvaiſes exhalaiſons ne cauſât des maladies.

. Outre cela, il y a dans chaque ruë de grandes Sales eloignées les unes des autres à diſtance égale, les quelles ont chacune leur nom diferent. C'eſt là ou les *Syphograntes* demeurent. A chaque Sale on aſſigne trente familles, quinze de chaque côté, pour y prendre le repas. Les pourvoïeurs de Sales s'aſſemblent à une certaine heure ſur le Marché, & aïant compté le nombre des bouches à nourir, ils demandent des vivres. Mais on penſe premierement aux malades; & ceux-ci ſont ſoignez dans des Hôtelleries publiques. Car vous ſaurez une humaine & charitable particularité. Hors l'enceinte de la Ville, un peu loin des Murailles, ils ont quatre de ces Hôtelleries, toutes ſi ſpacieuſes qu'on les prendroit pour autant de petites Villes ou de Bourgs: ils font cela pour deux raiſons: la premiere, afin que les malades, en quelque quantité qu'ils ſoient, ne ſoufrent, par une demeure trop etroite, quelque incommodité qui recule leur gueriſon. L'autre motif eſt afin que ſi le mal eſt contagieux, les malades n'aïent point de communication avec les ſains.

Ces

Ces especes d'Hôpitaux sont bien meublez, bien fournis de tout ce qui peut contribuer au recouvrement de la santé: on y traite les infirmes avec tout le soin, & toute la delicatesse imaginable : les plus habiles Medecins y exercent leur profession avec une grande assiduité: enfin il y a tant de plaisir à être malade en *Utopie*, que, quoi qu'on ne contraigne personne d'aller à l'Hôpital, il n'y a pas un Citoïen qui, étant incommodé, ne prefere ce sejour d'*Esculape* à son propre domicile, & qui, nonobstant le plaisir du chez-soi, n'aime mieux être avec les malades, que de coucher dans son lit.

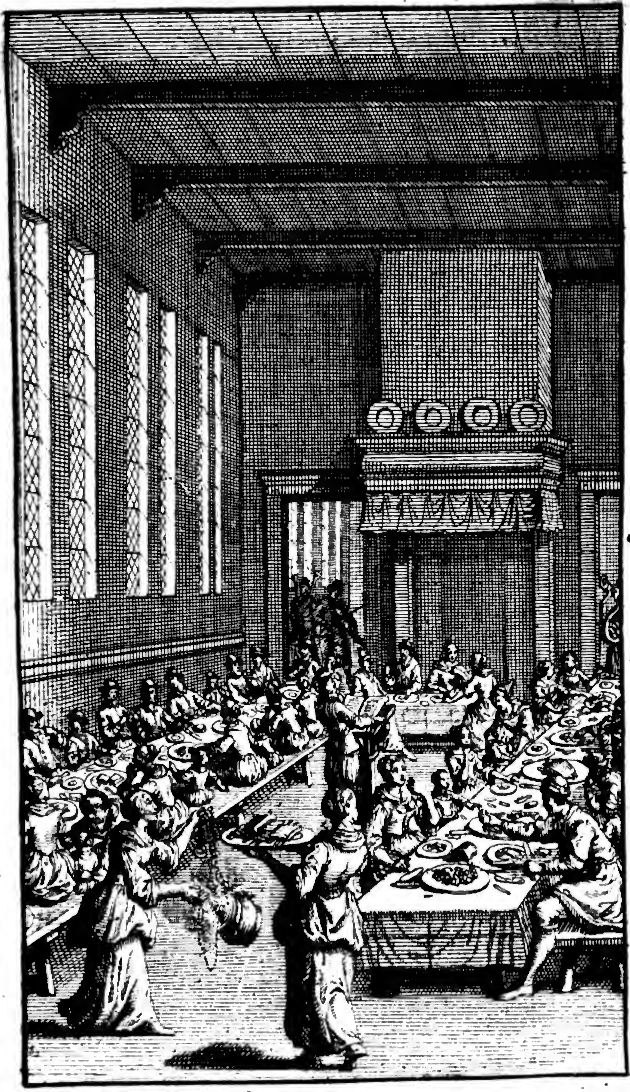
Quand le pourvoïeur des Hôpitaux a reçu les vivres, ce qui se fait par Ordonnance des Medecins, on distribuë ce qu'il y a de meilleur également à toutes les Sales proportionnement au nombre des mangeurs. On a pourtant egard au Prince, au Pontife, *aux Tranibores*, aux Ambassadeurs, & à tous les Etrangers, s'il y en a; mais il s'y en trouve rarement, & toûjours fort peu. Aux heures fixées pour le diné & pour le soupé, toute la *Syphograncie* s'assemble, étant avertie au son d'une Trompette d'airain, excepté

ceux qui ſont dans les Hôpitaux, ou dans leurs Maiſons. Après que on a rempli tout le neceſſaire pour les Sales, il n'eſt defendu à perſonne d'aller au Marché pour avoir de quoi manger en particulier. Les Magiſtrats ſavent bien que, par une telle permiſſion, la Communauté de Vie ne court pas grand riſque. Car quoique chaque Citoïen ait la liberté de manger chez ſoi, neanmois peu le font volontiers. Cette ſingularité paſſe chez ces Inſulaires pour une malhonnéteté; & de plus ils regardent comme une folie de ſe donner la peine d'apréter un mauvais repas, lors qu'ils peuvent en avoir un bon, un ſplendide, tout préparé dans une Sale de leur voiſinage.

Dans cette Sale, ce ſont les Valets qui exercent le Miniſtere de Cuiſine qui ſalit d'avantage, & qui donne le plus de peine. Mais pour preparer, pour cuire, pour aſſaiſonner les plats, cela ne regarde que les Femmes; & celles de chaque Famille le font tour à tour.

Suivant le nombre des Mangeurs, il y a trois Tables, quelques fois plus quelque fois moins. Les hommes ſont aſſis du Côté de la Muraille, les Femmes vis à vis: le but de cette métôde-là eſt afin

que



G 2

que, ſi quelque mal prenoit aux Femmes, ce qui arrive ſouvent à celles qui ſont Groſſes, elles puiſſent ſortir, ſans troubler la Compagnie, & ſe retirer dans l'apartement des Nouriſſes. Les Nouriſſes ſont à part avec leurs Nouriſſons dans une Sale deſtinée à leurs repas: ce lieu là n'eſt jamais ſans feu, ſans berceaux, ni ſans de l'eau bien nette, en ſorte que elles peuvent coucher leurs enfans, ou deſemmailloter auprès du feu, & les faire jouër. Chaque mere donne la mamelle à ſon enfant, à moins que la mort ou la maladie ne mette un obſtacle inſurmontable à cette fonction maternelle, qui n'eſt guere pratiquée. Quand l'un de ces deux cas-là arrive, les Femmes des *Syphograntes* cherchent au plus vîte une Nouriſſe: il ne leur eſt pas difficile d'en trouver: Car les Femmes qui ſont en état de rendre ce bon office s'y offrent d'elles mêmes; & il n'eſt rien que les *Utopiennes* acceptent plus volentiers: toutes font grand cas de cette fonction d'humanité; & d'ailleurs, l'enfant à qui on a la compaſſion de donner le lait, eſt reputé apartenir à ſa Nouriſſe, comme ſi elle l'avoit conçu, & mis au Monde.

Dans la Sale des Nouriſſes ſont aſſis

tous les enfans qui n'ont point encore cinq ans accomplis. Les autres Jeunes Gens, c'eſt à dire, les Garcons & les Filles qui ſont aſſez murs, aſſez âgez pour entrer dans le lien du Mariage, font le ſervice des Tables, ou s'ils ne ſont pas encore aſſez forts pour ſoûtenir ce travail-là, ils ſont obligez d'être debout devant la Table; & cela, en gardant un ſilence profond. Les uns & les autres mangent ce qui leur eſt preſenté par ceux qui ſont aſſis: & ils n'ont point d'autre tems ſéparé pour prendre leur repas.

Chez les *Utopiens* les tables ſont diſpoſées d'une maniere que d'un coup d'oeuil on découvre toute l'Aſſemblée. La premiere table a le haut de la Sale: au milieu de cette table, eſt aſſis le *Syphogrante*, comme devant occuper là l'endroit le plus honorable; & ce Magiſtrat a auprès de lui la Dame ſon Epouſe. On met à leurs côtez deux Vieillards des plus âgez, & des plus vénérables; Car ils mangent ſéparément quatre à quatre. Mais s'il y a un Temple dans cette *Syphograntie*, le Prêtre & ſa femme ſont aſſis auprès du *Syphogrante*, pour préſider.

Des deux côtez de la Sale, on place les Jeunes Gens: avec eux ſont encore des

des Vieillards. Par cette métôde là, il y a tout à la fois dans le lieu un aſſemblage, un mêlange d'egalité & de diſtinction. Ils diſent que cet uſage fut établi pour une bonne fin, & la voici: comme on ne peut ni rien faire, ni rien dire à ces tables qui ne ſoit vu & entendu de tous les voiſins, le reſpect, la veneration qu'on a naturellement pour les têtes qui ont blanchi ſous le nombre des années, retient les jeunes *Utopiens* dans le devoir: cela les empêche de s'émanciper, dans les geſtes & dans les paroles, à rien qui puiſſe bleſſer la bien-ſéance, & la politeſſe.

On ne commence point par la premiere Place, à Servir les mets; ce n'eſt pas de ſuite que les plats ſont diſtribuez. Mais on porte premierement ce qu'il y a de meilleur à tous les Vieillards dont les places ſont remarquables. En ſuite, on ſert les autres Citoïens ſans diférence, ſans diſtinction, ſans la moindre inegalité. Mais, ces bons Vieillards n'aïant pas devant eux une bonne chere aſſez copieuſe pour en faire part à toute la Maiſon, ils partagent, comme ils veulent, avec leurs plus proches voiſins. Ainſi, chez nos *Utopiens*, on rend à la Vieilleſſe l'honneur qui lui apartient; &, cependant,

un devoir si juste tourne à l'Utilité Commune; tout le monde en profite, comme si chacun étoit un vieillard.

Ces Sages Insulaires commencent toûjours, soit diné, soit soupé, par une lecture : la matiere ne roule que sur les bonnes moeurs: mais, on ne lit pas long tems, de peur que les Auditeurs ne s'ennuïent & ne se dégoûtent. Dès qu'on a fermé le livre, les Vieillards entament une Conversation. Il ne s'y dit rien que d'honnête; mais, pourtant, rien que de gai, rien que d'agréable. N'allez point, s'il vous plait, vous figurer qu'ils consument toute la durée du Repas à faire de longs contes, à ne dire que des Chansons. Ils écoutent aussi volontiers les Jeunes Gens : ils les excitent même à parler en leur faisant des questions; & cela en vuë d'éprouver dans la chaleur & dans la liberté du repas, leur esprit, & leur naturel.

Le diné est court, & le soupé long. Cela ne se fait pas sans raison: c'est qu'après le diné il faut retourner au travail; au lieu qu'après le soupé, il n'est plus question que de se coucher & dormir. Or, suivant la Médecine *Utopienne*, le lit & le sommeil sont ce qu'il y a de meilleur pour

pour la bonne digeſtion. On ne ſoupe jamais ſans muſique dans cette Ile bien-heureuſe : on y a au deſſert toute ſorte de confitures & de friandiſes : le parfum, la caſſolette, les eaux de ſenteur, rien de ce qui peut réjouir l'odorat n'eſt epargné. Enfin, ils emploïent tous les moïens imaginables pour provoquer les Convives à la joïe. On peut dire, même, qu'ils excèdent un peu dans ce genre-là ; car ils ont pour maxime, que toute volupté, dont les ſuites ne ſont pas fâcheuſes, doit être permiſe.

Voilà, donc, une deſcription vraïe, exacte, fidèle, de la maniere dont les *Utopiens* vivent en Ville. Pour la Campagne? ce n'eſt pas la même choſe. Ceux qui y ſont trop eloignez les uns des autres, pour pouvoir manger enſemble, prennent chez eux leurs repas. Toutes les Familles qui cultivent les Champs, ont abondamment de quoi ſe nourir ; He! que leur manqueroit il, puis que ce ſont les *Meres Nourices* des Villes ; puiſque ce ſont elles qui fourniſſent aux Citoïens de quoi vivre ſi *graſſement*, & ſi agréablement?

DES VOÏAGES DES UTOPIENS.

QUAND l'envie les prend de voïager, soit pour voir des amis qui demeurent dans les autres Villes, soit par la curiosité de conoitre les lieux, les *Syphograntes*, & les *Tranibores* y consentent volontiers, à moins qu'il n'y ait des raisons valables pour refuser la permission. Ils partent donc, un certain nombre ensemble, munis d'une Patente du Prince, qui certifie le congé, & qui fixe le jour du retour. On leur donne une Voiture, menée par un esclave public, qui pique les beufs & qui en a soin. Mais, à moins qu'il n'y ait des femmes dans la Compagnie, on renvoïe le chariot, comme ne faisant que charger, & qu'embarasser. Pendant tout le chemin, quoique ces Voïageurs ne se soient pourvûs de rien, quoiqu'ils n'aïent aucune provision, ils ne manquent pourtant de rien : ils portent, en quelque maniere, leur Maison; & se trouvent par tout comme s'ils étoient chez eux.

S'ils passent plus d'un jour en quelque endroit, chacun y travaille selon sa Vacation

tion, & les Ouvriers du même Art traitent leurs hôtes avec toute l'humanité possible. Quand quelcun, de son propre mouvement, se donne la liberté de passer les bornes prescrites; en cas qu'on le trouve sans une Lettre du Prince, il est outragé, ramené comme fugitif, châtié rudement; & s'il retombe dans la même faute, il perd sa liberté; on le fait esclave.

Si quelque Citoïen conçoit le desir d'aller roder dans les Campagnes qui dependent de sa Ville, on ne l'en empêche point, à condition que son pere, & sa femme y consentent. Mais sur quelque Terre que le Voiageur s'arrête, il faut qu'il achette, & qu'il païe ses repas, en achevant les mêmes tâches, en travaillant aussi long tems qu'on fait en cet endroit-là avant le diné & avant le Soupé. A ce prix là Nôtre Citoïen peut aller librement dans tous les lieux qui sont du ressort, & du district de sa Ville. Car on supose qu'il ne sera pas moins utile au dehors que s'il étoit en dedans; & qu'il ne rendra pas moins de service à la Ville, que s'il n'en étoit point sorti.

Conoissez vous à present l'innocence de

ces aimables Mortels? Chez eux? Nulle licence pour l'oisiveté; nul pretexte pour paresse; point de cabaret ni a vin ni à biere; point de maison infame & de prostitution: les bonnes moeurs sont en sureté; on est dans une heureuse impossibilité de se corrompre: jamais rien de caché; jamais d'assemblée secrète & furtive: enfin, ces Insulaires agissant toûjours ensemble, & ne se perdant point de vuë; c'est commme une necessité qu'ils passent la Vie, selon les Lois, entre le travail ordinaire, & un honnète repos.

Vous jugez bien, Messieurs, qu'avec de si bonnes moeurs, ces Peuples doivent jouir d'une abondance generale; & comme cette abondance influë également sur tous les Individus de la Nation, il s'ensuit necessairement que la Pauvreté, & la Mendicité sont des Monstres inconnus en ce Païs-là: ainsi en fût il, comme cela devroit être, dans toutes les Societez Humaines.

Il est bon de vous donner une idée encore plus claire de la Communauté *Utopienne*. Tous les ans, comme je croi vous l'avoir dit, trois Députez de chaque Ville viennent au Sénat *d'Amaurote*. Là, on examine soigneusement le bon & le mau-

mauvais raport de tous les endroits de l'Ile. Ainſi on conoit le *beaucoup* & le *Trop peu*. Dès le même moment on compenſe les choſes. Ordonné à Ceux qui abondent, de ſuppléer à l'indigence des autres; & la Ville qui a eu bonne année fournit à celle qui a eu du malheur. Tout cela ſe fait gratuitement & par un pur motif de liberalité : les Villes qui donnent n'exigent rien de celle à qui on fait du bien. Mais d'un autre côté, s'il manque quelque choſe à ceux qui ont fourni genereuſement aux beſoins des Compatriotes, ils le prennent où il eſt; & on le leur donne au même prix, c'eſt à dire, ſans interêt & ſans obligation. Quand ſera ce que *le Bon Plaiſir* de Dieu fera de toute la Terre une ronde & vaſte *Utopie!* Je crains fort que ce grand Ouvrage ne ſoit pas encore fini *au Jour du Jugement*.

Ainſi, on peut dire que toute l'Ile n'eſt qu'une Famille. Mais quand ils ont rempli les Magaſins de vivres; quand ils ont amaſſé leurs proviſions, ce qui ſe fait toûjours pour deux ans, crainte que l'année ſuivante ne ſoit pas bonne, alors ils tranſportent en d'autres Païs tout ce qu'ils croïent être de trop. Ce ſuperflu

consiste presque toûjours en une grande quantité de froment; de miel; de laine; de lin; de bois; de matieres pour teindre en écarlate & en pourpre; de toisons; de cire; de suif; de cuir; & même, d'animaux. De toutes ces denrées, ils en donnent, charitablement, la septième partie aux Pauvres du Païs où ils les ont aporté; pour le reste? Ils le vendent à un prix fort mediocre. Cependant, par ce Commerce-là, ils reportent chez eux, non seulement la marchandise dont ils ont besoin, & qui n'est presque que du fer: mais ils remportent aussi beaucoup de ce *DIEU MÉTAL* qui est si bien servi, si religieusement adoré chez ces Hommes qui se disent *RAISONNABLES*, j'entens *L'OR & L'ARGENT*:

Depuis le long tems que nos *Utopiens* font ce trafic-là, vous ne sauriez croire combien ils sont riches. C'est pourquoi, à present, ils se soucient fort peu de vendre argent comptant, ou à crédit: ils s'embarassent fort peu si le Negoce produit la Monnoïe sur le champ, ou s'il faut attendre. Neanmoins dans leurs dettes actives & passives; dans leurs livres de Compte, sans avoir jamais le moin-

moindre egard pour les Particuliers, ils s'attachent fermement à la Foi Publique, aux Lois & aux Ordonnances de la Ville.

Quand le jour du païement eſt échu, la Ville demande à chaque Particulier, l'argent du credit qu'on lui a fait : on met cet argent-là dans le Treſor Public; & on s'en ſert gratuitement juſqu'à ce que les Citoïens creanciers le redemandent. Ceux-ci ne redemandent jamais la plus groſſe partie : car, diſent ils, moi n'aïant nul beſoin de cet argent-là, & l'ôter à Ceux qui en font uſage, cela ſeroit-il equitable ? Oh ſi nos Gens *de par deça*, pouvoient goûter la juſteſſe, la ſolidité de ce Raiſonnement. Il n'y a rien ſur quoi les Hommes ſoient plus indociles.

Au reſte, ſi nos Inſulaires ont fondement pour prêter une partie de cet argent-là à un autre Peuple; alors, ils demandent le total de la ſomme. Ce n'eſt que pour la Guerre qu'ils gardent tout le Tréſor qu'ils ont chez eux. ils s'en font comme un Rempart de metal contre les dangers preſſans, ou imprevus. En tems de rupture, ils emploïent Principalement leurs richeſſes à entretenir des Trou-

Troupes etrangeres. Aimant mieux expoſer des Inconnus au peril que leurs Citoïens, ils attirent des Voiſins à leur ſervice, en leur donnant une Solde copieuſe: Sachant bien que, preſque toujours, l'Or, ce puiſſant Mobile, a la vertu de gagner les Ennemis mêmes; ſoit par trahiſon, ſoit en combatant ouvertement les uns contre les autres.

C'eſt pour ce ſujet-là qu'ils conſervent toûjours une prodigieuſe quantité d'eſpèces, un Tréſor ineſtimable. Mais comment penſez vous qu'ils le regardent, ce Treſor? En verité, j'ai peur & honte de le dire; je crains que vous ne me preniez pour un menteur: j'ai d'autant plus ſujet de le craindre, que, ſi je n'avois pas été temoin oculaire de la choſe, & que quel-cun me la racontât, je croirois entendre une fauſſeté. Plus les coutumes, les uſages qu'on raporte, ſont eloignez des moeurs & des manieres de Ceux qui écoutent, plus les *Ecoutans* ont de peine à croire; cela ne ſe peut pas autrement. Cependant, comme les *Utopiens* vivent tout autrement que nous, quiconque diſcerne juſte ſera beaucoup moins ſurpris de ce que ces Inſulaires emploïent la Monnoie à un uſage different du Nôtre.

Ne

Ne se servant, donc, point d'argent pour leurs usages particuliers, ils le gardent pour des evenemens qui peuvent arriver, mais qui peut-être n'arriveront jamais. Avec une telle Police, aucun *Utopien* ne distingue des autres matieres Minerales l'or & l'argent, dont la Monnoie se fabrique; & il n'en fait cas qu'autant que la nature des choses mêmes le mérite. Vous jugez bien, par-là, qu'ils estiment beaucoup plus le fer que l'or & l'argent. On peut avancer en toute assurance, que les Hommes ne peuvent non plus se passer de fer, que de feu & d'eau. Il n'en est pas de même de l'or, & de l'argent: la Nature ne donne à ces deux métaux, recherchez, courus avec tant d'empressement, aucun usage necessaire, & dont il ne fût aisé de s'abstenir, si *la Folie Humaine* n'avoit pas mis le prix à la rareté de ces matieres. Et même, ne voïons nous pas que la Nature, comme une bonne Mere, a placé à decouvert tout ce qu'il y a de meilleur; par exemple, l'Air, l'Eau, & la Terre; & que cette Ouvriere admirable a ecarté bien loin, a caché profondement ses productions vaines, & qui ne sont de nulle utilité.

Si,

Si, donc, c'étoit l'usage en *Utopie*, d'enfermer l'or & l'argent dans une tour, comme le Vulgaire est sottement ingenieux pour juger des choses, on pourroit soupçonner que le Prince, & le Senat trompant, fourbant le Peuple, ne profitassent du Trésor public. De plus: si nos Insulaires emploïoient ces metaux à fabriquer des vases & toute sorte d'ouvrages artistement travaillez, dès qu'on seroit obligé de les refondre pour païer dès Troupes, ce seroit un embaras & un chagrin; car quand on a pris plaisir au Luxe, on n'y renonce qu'avec beaucoup de peine.

Pour obvier à cet inconvenient-là, les *Utopiens* ont inventé une maniere, aussi conforme à toutes leurs autres Lois & Coutumes, que elle est oposée à nôtre Usage. Chez nos Gens on adore l'Argent; on y vole; on en amasse en toute diligence. Ainsi, les seuls Philosophes sont capables de croire ce que je vais vous dire.

Les *Utopiens* ne se servent à table que de la Vaisselle de terre, ou de verre: il est vrai que ces utenciles & ces vaisseaux sont très propres, mais cela ne coute presque rien. Quant à l'or & à l'argent, devine-



devineriez vous jamais ce qu'ils en font? des pots de Chambre, des urinaux, des bassins à chaise percée; enfin tout ce qui peut servir aux usages les plus bas & les plus sordides. On voit ça & là de ces pièces de ménage, non seulement dans les Sales communes, mais aussi dans les maisons particulieres. Les Chaines & les fers qu'on met aux esclaves pour s'en assurer, ou pour les châtier, sont de ces riches métaux. Enfin, tous ceux qui, pour cause de crime, ont encouru la peine d'infamie, sont condamnez à porter des anneaux d'or aux oreilles, à en avoir les doigts envelopez; un collier de la même matiere; & la tête liée d'un ruban, ou d'une chaine d'or.

C'est ainsi que ces Peuples font tout leur possible pour mettre chez eux l'Or & l'Argent en mépris, & même en ignominie. Il arrive de-là que ces mêmes métaux dont on souffre la perte chez les autres Nations, presque avec autant de douleur que si on déchiroit les entrailles, ne touchent point du tout les *Utopiens*; & quand il arriveroit qu'on enlevât toutes leurs Richesses, pas un habitant ne s'en croiroit plus pauvre d'un soû.

De plus, ils ramassent aussi des perles sur

ſur les rivages; ils trouvent, même, ſur quelques rochers des *Pyropes*, ce ſont certains morceaux melez d'or & d'airain: ce n'eſt pas qu'ils ſe donnent la peine de chercher ces curioſitez de la Nature; mais quand le hazard les leur preſente, ils s'amuſent à les façonner, & à les bien polir. Ils en parent, ils en ornent les petits enfans: ceux-ci ſont fiers & glorieux de s'en voir couverts: mais quand ils ſont ſortis de la premiere enfance, quand ils ont atteint un âge un peu plus avancé, voïant que ces bagatelles, ces colifichets ne conviennent qu'aux enfans, ſans que les parens leur y faſſent faire reflexion, ils quitent de leur propre mouvement, & par un principe de honte, tous ces affiquets, à peu près, comme nos enfans, lorsqu'ils grandiſſent, ſe défont peu à peu des petits jeux dont ils s'occupoient fort ſerieuſement.

Rien n'eſt, donc, plus certain, que des moeurs & des manieres de vivre ſi differentes de celles des autres Nations, produiſent d'autres idées, & d'autres ſentimens. C'eſt ce que je n'ai jamais mieux conu que dans les Ambaſſadeurs des *Anemoliens*. Ces Miniſtres vinrent à *Amaurote* pendant que j'y étois; & par ce que cette

cette Negociation devoit rouler ſur des afaires de haute importance, ces trois Deputez de chaque Ville des quels je vous ai parlé, arriverent dans la Capitale avant les Ambaſſadeurs.

Tous les autres Envoïez Extraordinaires des Peuples les plus voiſins de l'*Utopie*, qui étoient venus auparavant dans l'Ile, & qui ſavoient les Moeurs, les Lois, les Coutumes, les Uſages, enfin l'inclination dominante des Habitans, s'y étoient conformez, bien inſtruits que nos Inſulaires ne rendoient aucun honneur à la magnificence des habits, qu'ils mepriſoient les étoffes de Soïe, & que l'Or, même, étoit parmi eux une marque d'infamie; informez, dis-je, de tout cela, ils avoient coutume de venir le plus modeſtement, le plus ſimplement qu'il leur étoit poſſible.

Les *Anemoliens* firent tout le contraire. Etant beaucoup plus eloignez de l'Ile, ils avoient eu moins de Commerce en ce Païs-là. Comme ils avoient apris que les Habitans étoient tous vêtus de la même maniere, & que leur habit étoit groſſier, ils attribuerent à la diſette cette Uniformité de vêtement, s'imaginant que nos Inſulaires n'en uſoient ainſi, que par

par néceſſité, & qu'à cauſe que, manquant presque de tout, ils ne pouvoient faire autrement. Sur cette fauſſe perſuaſion, les *Anemoliens* reſolurent, avec plus de fierté que de Sageſſe, de paroître en Dieux par la magnificence de leur apareil, & d'avoir des ornemens eclatans pour eblouir les pauvres & miſerables *Utopiens*.

Ces Ambaſſadeurs firent donc leur Entrée : ils étoient trois, avec une ſuite de cent perſonnes; tous habillez de couleur diferente; & la plûpart d'un drap de Soïe. Pour les trois Miniſtres, qui étoient grans Seigneurs en leur Païs, voici leur equipage de corps : l'habit d'une étoffe d'or; de groſſes chaines d'or autour du Coû : des boucles d'oreilles d'or; des anneaux d'or aux mains; & au Chapeau des colliers ſuſpendus, tout brillans de perles & de pierreries. Ainſi, ces Ambaſſadeurs étoient parez de ce qui ſert en *Utopie* au châtiment des eſclaves, à la honte des infames, & à l'amuſement des enfans.

C'étoit un plaiſir de voir comment ces *Anemoliens levoient le Crête*, combien leur contenance étoit orgueilleuſe, quand ils comparoient la richeſſe, la ſomptuoſité de



H

de leurs habits & de leurs ornemens, avec la maniere ſimple & negligée dont ils voïoient les *Utopiens* habillez. D'un autre côté, il n'étoit pas moins divertiſſant de voir combien ces Etrangers s'étoient trompez dans leur calcul : Fruſtrez de leur eſperance & de leur attente ils étoient fort eloignez de trouver chez ce Peuple, qui étoit en foule dans les rues, l'eſtime, l'admiration, & les honneurs qu'ils s'étoient promis.

A l'exception d'un très petit nombre de Citoïens qui, pour de bonnes raiſons, avoient voïagé chez les autres Peuples, tous les autres jugeoient de ce ſuperbe & magnifique apareil comme d'un ſpectacle honteux : ils prenoient pour les Maitres les derniers de cette Troupe pompeuſe ; & les ſaluoient reſpectueuſement : mais voïant les Ambaſſadeurs chargez de chaines d'or, ils les croïoient des Eſclaves ; ils les laiſſoient paſſer ſans leur faire aucun honneur. Il y avoit même des petits garçons, qui aïant renoncé aux perles & aux diamans, voïant qu'il y en avoit d'attachez aux chapeaux des Ambaſſadeurs, diſoient à leurs Meres en les pouſſant ; regardez, ma Mere, regardez, je vous prie ; voïez vous ce grand ſot qui

porte encore des colifichets, comme s'il étoit un petit enfant: Taisez vous mon fils, repondoit la mere, très serieusement & de bonne foi, taisez vous; C'est peut-être un des fous de l'Ambassade. D'autres censuroient ces chaines d'or. De quelle utilité peuvent elles être? Ces chaines sont si menuës que les Esclaves peuvent les rompre aisément; elles sont si larges, que ceux qui les portent n'ont nul effort à faire pour les secouër & pour s'enfuir, étant libres & deliez, par tout où il leur plaira.

Les *Anemoliens* guérirent bien tôt de leur fausse prévention. Après deux ou trois jours, ils conurent *la Carte du Païs*. Ils virent que l'Or abondoit dans l'Ile, mais que les Habitans y font peu de cas de ce Metal, ou pour mieux dire, qu'ils le meprisent autant qu'il est veneré & recherché en *Anemolie*. Ces Ambassadeurs remarquerent aussi qu'on emploïoit plus d'or & d'argent pour les chaines & les fers d'un seul esclave fugitif qu'il n'en avoit couté pour l'apareil tout entier de leur Entrée. Alors, les ailes leur tomberent; & honteux d'avoir elevé si haut, si arrogamment, le faste & le luxe, ils mirent à part, ils serrerent leurs richesses & leurs ornemens. Ce qui porta

ta le plus les Ambaſſadeurs à cette louable reſolution, c'eſt qu'à force de parler plus familierement avec nos Inſulaires, ils aprirent d'eux leurs moeurs & leurs opinions.

Les *Utopiens* ne ſe laſſent point d'admirer le travers des Hommes. Eſt il poſſible, s'ecrient ils, qu'un Mortel puiſſe prendre quelque plaiſir à voir la lueur incertaine, d'une de ces petites pierres qu'il nomme precieuſes, lui à qui il eſt permis de regarder quelque etoile, & même le Soleil ? ſe peut il que quel-cun ſoit aſſez foû, de ſe croire plus élevé, à cauſe qu'il eſt couvert d'un tiſſu de laine fine ? Car enfin, cette laine, quelque menuë, quelque qu'elle ſoit, une brebis l'a portée, & neanmoins la bête n'étoit qu'une brebis. Autre ſujet d'étonnement chez nos Inſulaires: l'Or, diſent ils, eſt de lui même & de ſa nature, tout à fait inutile. Si ce Metal a du prix, il en eſt redevable à l'Homme; & l'Homme ne l'a fait valoir que pour s'en ſervir dans ſes beſoins: cependant l'Or eſt à preſent ſi eſtimé chez toutes les Nations, qu'on en fait beaucoup plus de cas que de l'Homme même. En voulez vous une preuve? C'eſt toûjours l'*Utopien* qui parle: Un lourdant, un Stupide, un homme

me qui n'a pas plus d'eſprit qu'une Souche; d'ailleurs non moins grand Scelerat que maitre foû, cet homme-là tient pourtant en ſervitude pluſieurs perſonnes ſages & habiles, pluſieurs honnêtes Gens. A quel titre cela? par quel droit? C'eſt qu'il lui eſt echu par haſard un gros monceau de piſtoles. Mais ſi quelque mauvaiſe avanture, ou quelque fineſſe des Lois, laquelle ne confond pas moins le haut & le bas que la Fortune même, fait paſſer ce bien-là de cet indigne poſſeſſeur, au plus vil, au plus mepriſable fripon de ſon Domeſtique, qu'arrive-t-il? c'eſt que peu après le maitre ruiné tombe à ſon tour ſous l'eſclavage de ſon valet: il ſe réfugie chez ce nouveau Riche, la fortune duquel il regarde encore comme une dependance de la ſienne.

Mais il eſt une autre eſpèce de folie que nos *Utopiens* admirent & deteſtent le plus. Vous voïez, diſent ils, des Gens qui font une groſſe figure, & qui paſſent pour avoir *le Coffre Fort*, profond & toûjours bien rempli: vous ne devez rien à ces *Creſus*, vous ne leur avez point d'autre obligation que celle que vous vous faites de ce qu'ils ſont riches: cependant vous ne les abordez qu'en pliant le corps, &

& qu'en aprochant la tête des genoux : vous ne leur parlez que le chapeau à la main, que l'encens ſur la langue; enfin, vous leur rendez des honneurs preſque divins ; Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que vous faites cela dans une ferme perſuaſion que ces *Fortunez* ſont des ames de bouë, des avares; & que tant qu'ils vivront vous n'aurez pas un ſoû de leur treſor. Se peut il rien de plus extravagant?

Nos Inſulaires ont pris de tels & autres ſemblables ſentimens ; partie de l'éducation, comme étant élevez dans une République, dont les Lois & les Coutumes ſont infiniment éloignées de ces genres de folie; partie, du Savoir, & de l'étude des belles Lettres ; car ces Peuples-là ſont fort eclairez. Il eſt vrai que dans chaque Ville il n'y a pas un grand nombre de Citoïens qui, exempts des autres travaux, ſont deſtinez à la culture de l'eſprit; & ce ſont ceux qui dès l'enfance ont fait voir un beau naturel, un diſcernement exquis, & beaucoup de penchant pour l'Erudition : mais on fait étudier toute la Jeuneſſe ; & une bonne partie du Peuple, tant hommes que femmes, emploïent, pendant toute leur vie,

à la lecture ces intervalles libres dont je vous ai parlé.

Ils aprennent les Sciences en leur langue naturelle ; car elle n'est ni pauvre, ni desagreable à entendre ; & il n'en est point qui interprète plus fidèlement les pensées. Cette langue est répanduë dans une grande Contrée de ce Monde là ; mais elle y est plus ou moins corrompuë par tout. De tous les Philosophes dont les noms sont célebres dans ce Monde-ci qui nous est conu, les *Utopiens* n'en avoient pas même oui parler avant nôtre arrivée : cependant, sur la Musique, sur la Dialectique, sur l'Aritmetique, & sur la Geometrie ils ont fait presque les mêmes découvertes que nos Anciens. Mais, s'ils égalent presque en tout ces mêmes Anciens, ils sont, au contraire, fort inferieurs aux Dialecticiens modernes pour l'invention. Nos Insulaires n'ont pas trouvé une seule de ces règles qu'on a très subtilement inventé pour la Restriction, pour l'Amplification, pour la Supposition ; & lesquelles règles on enseigne ici de tous côtez, aux Jeunes Gens dans les Ecoles de la petite Logique. Au reste, ils ne sont nullement propres à la recherche des secondes Idées ou Abstra-

Abstractions: ils n'ont pas même pu voir l'Homme, pris en general, en *Universel*, comme on parle dans le *jargon* de la Metaphisique : cependant, *comme bien savez*, c'est un Colosse que cet Homme metaphisicien; il n'y a point de Geant, qui aproche de sa grandeur; & cependant, nous avons démôntré l'existence de ce phantôme.

Mais, en récompense, les *Utopiens* sont de la plus grande habileté sur la course & sur le mouvement des Globes Célestes. Ils ont, même, inventé avec beaucoup d'industrie, certaines machines pour voir, le plus près qu'il se puisse, & pour comprendre les mouvemens & la situation du Soleil, de la Lune, & de tous les autres Astres qui paroissent sur leur Horison. Quant à ces rencontres, à ces eloignemens, à ces amitiez & haines prétendues sur quoi l'imposture de la Divination, & de l'Astrologie Judiciaire est fondée, c'est ce qui ne leur entre jamais dans l'esprit, non pas même en rèvant. Ils prévoient, par l'experience, & à de certains signes, conus depuis long tems, ils prevoient, dis-je, les pluïes, les vents, & toutes les revolutions des Saisons. Pour ce qui est des causes

de tout cela, aussi bien que du flus & du reflus de la Mer, de sa salure; enfin, de l'origine & de la nature du Ciel & du Monde, ils pensent là dessus à peu près comme nos anciens Philosophes: ils ont, comme eux, des opinions diferentes: ils s'en eloignent lors qu'ils imaginent de nouvelles raisons: mais ils ne sont pourtant pas tout à fait d'accord entre eux.

Touchant cette partie de la Philosophie dont les Mœurs sont l'Objet, ils font les mêmes disputes que Nous: ils cherchent en quoi consistent les biens de l'ame, du corps, & de tout ce qui est hors de l'Homme: ils demandent si le nom de *Bien* convient à toutes ces choses-là, ou s'il n'apartient qu'aux seules bonnes qualitez de l'Ame. Ils philosophent sur la vertu & sur la Volupté: mais leur premiere & principale controverse est pour conoitre le vrai bonheur de l'Homme; savoir si une seule chose suffit pour le faire, ou s'il en faut plusieurs. Sur cette question là, ces Insulaires panchent un peu trop pour les Partisans du Plaisir, pour les Moralistes qui soûtiennent parmi eux, que la Volupté fait uniquement, ou du moins principalement la Felicité Humaine. Ce qui vous étonnera le plus, c'est qu'ils

qu'ils apuïent une theſe ſi douce, ſi naturelle, ſur la Religion, quelque grave, quelque auſtere, quelque triſte, quelque rigide que elle ſoit: Ils ne diſputent jamais du contentement parfait, qu'ils ne joignent des principes de Religion avec ceux de la Philoſophie, quoi que la derniere ne bâtiſſe que ſur la Raiſon: ils croient que, ſans ces deux ſecours, on ne peut, que foiblement, qu'imparfaitement, s'apliquer à la recherche du Bonheur de la Vie.

Voici le *Catéchiſme* de nos *Utopiens*. L'Ame eſt immortelle, & Dieu a eu la bonté de la créer pour la rendre heureuſe. Nous devons eſperer que, après cette vie-ci, nos vertus & nos bonnes actions ſeront récompenſées: mais il y a dans l'autre Monde des ſuplices deſtinez à la punition du Crime. Quoique ces dogmes ſoient du reſſort de la Foi, quoique ces principes ſoient les fondemens de la Religion, les Docteurs d'*Utopie* prétendent que la Raiſon eſt neceſſaire pour les croire, & pour y aquieſcer. Dès qu'on ôte les articles de la Croïance religieuſe, ils ne balancent point à prononcer qu'il n'y a perſonne, quelque ſtupide qu'il ſoit, qui ne ſuivît l'inclination naturelle de

chercher le Plaiſir, ſans ſe mettre en peine s'il eſt juſte, ou injuſte, s'il eſt innocent, ou criminel. Cet homme-là prendroit ſeulement garde que la volupté moins ſenſible ne nuiſît à la plus piquante, ou qu'il n'en cherchât une dont les ſuites ſeroient auſſi douloureuſes que la volupté auroit eu de douceur. Ecoutez, je vous prie, moraliſer & raiſonner ces Inſulaires: pratiquer, diſent ils, une vertu rude & difficile; non ſeulement renoncer aux agrémens de la Vie, mais même ſouffrir volontairement la douleur, ſans eſperance d'en être récompenſé après la Mort; enfin, faire, desagréablement, miſerablement, ſon paſſage ſur la Terre, & n'attendre rien chez les Morts, n'eſt ce pas la plus riſible de toutes les folies?

N'allez pas vous imaginer que nos *Utopiens* faſſent conſiſter le bonheur en toute ſorte de voluptez; ce n'eſt que dans les plaiſirs bons & honnêtes. Ils diſent que la Vertu entraine nôtre Nature à la Volupté, comme à ſon Souverain Bien; & les Defenſeurs du Plaiſir n'ont pas chez eux d'autre fondement. Quelle définition penſez vous que ces Avocats du *Plaiſir* donnent de la *Vertu?* C'eſt, diſent ils,

ils, vivre ſelon la Nature; car Dieu ne nous a créé qu'à cette fin-là. Or qu'eſt ce que c'eſt que de ſuivre l'impreſſion de la Nature? Obéir à la raiſon en tout ce qu'on doit ſouhaiter, & en tout ce qu'il faut fuir. Or la Raiſon Humaine produit deux grans effets : premierement, elle nous excite à craindre, & à aimer la Majeſté Divine comme étant l'Auteur de nôtre être, & comme nous aïant formé pour pouvoir participer au *Bonheur*. En ſecond lieu, cette *Raiſon* nous avertit d'une choſe; elle nous pouſſe à mener une vie la moins chagrine, & la plus gaïe qu'il eſt poſſible; & à aider les autres hommes, qui ſont nos freres & nos aſſociez en Nature, â joüir du même avantage.

Car vous ne ſauriez trouver un Individu de Nôtre Eſpèce, quelque rigide, quelque triſte zelateur de la vertu qu'il ſoit, & quelque haine qu'il ait pour la Volupté; non, vous n'en ſauriez trouver qui vous découvre ſes veilles, ſes peines, & ſa craſſe, que cet homme-là ne vous faſſe une eſpèce de commandement de ſoulager ſelon vôtre pouvoir, l'indigence & les incommoditez des autres. Cet homme-là croit, au nom de l'Humanité, qui devroit être nôtre premiere & natu-

relle vertu, que rien n'eſt plus loüable que quand l'Homme conſole, & ſauve l'Homme; qu'il adoucit la peine & l'ennui des autres; & que les délivrant de la triſteſſe, il les rend à la douceur de la Vie, c'eſt à dire, à la Volupté. Pourquoi la Nature n'exciteroit elle pas un Chacun à ſe faire le même bien?

De deux choſes l'une: la vie agreable, & conſéquemment voluptueuſe, eſt mauvaiſe, ou elle eſt bonne: ſi elle eſt mauvaiſe, non ſeulement vous ne devez ſecourir perſonne pour la lui procurer; mais même vous devez faire vôtre poſſible, pour l'ôter aux Hommes, comme étant criminelle & dangereuſe. Si, au contraire, la Vie honnêtement voluptüeuſe eſt bonne, non ſeulement il vous eſt permis d'aider les autres à y parvenir; mais même vous y êtes obligé par les lois de la Nature. Pourquoi, donc, n'auriez vous point prémierement cet egard-là pour vous même? Vous devez vous moins de ſoin, moins de faveur, moins de bonté qu'aux autres? Cette même Mere Nature, qui vous ordonne d'avoir compaſſion de vos ſemblables, vous commande t-elle d'être dur & cruel envers vous même? Les *Utopiens* veulent, donc, que la Nature

exige

exige de nous une vie douce, & c'eſt ce qu'ils apellent volupté : ils ſoûtiennent que le plaiſir eſt la fin naturelle de toutes les *Actions Humaines*; & c'eſt ce qui leur fait definir la Vertu, *Vivre ſuivant l'ordre & le commandement de la Nature.*

La grande Ouvriere de l'Univers provoque donc generalement tous les Hommes, par une belle voix, mais très peu écoutée, à s'entre ſecourir pour paſſer la Vie agreablement. Cette impreſſion-là eſt juſte, & fort digne de la Sage Intelligence qui gouverne tout. En effet: aucun Individu n'eſt tellement au deſſus du ſort de Nôtre Eſpèce, que la Nature n'ait ſoin que de lui: comme elle nous produit tous de la même figure, elle nous entretient auſſi ſans diſtinction, & ſans partialité. Or, ce que cette même Nature vous ordonne le plus expreſſément, c'eſt de ne pas tant vous apliquer à vôtre bonheur, que vous procuriez le malheur des autres.

Sur ce fondement-là, nos Inſulaires ſont perſuadez qu'on doit obſerver exactement toutes les Conventions raiſonnables. Ils ne l'entendent pas ſeulement pour les Contracts & pour les Marchez entre les particuliers; ils vont juſqu'au Gene-

General. Il faut, diſent ils, pratiquer ſcrupuleuſement, religieuſement, les Lois publiques, ſoit qu'un Prince bon & juſte les ait établi ; ſoit qu'un Peuple, ni opprimé par la Tirannie, ni trompé par l'artifice, les ait ordonné : par exemple, ajoutent ils, la Loi que nos Ancêtres ont fait, d'un conſentement unanime, que nous partagerions également les commoditez de la Vie, afin que la Volupté ſoit commune à toute la Nation.

Puis que cette Philoſophie *Utopienne* me paroit être de vôtre goût, je continuerai. Chercher, diſent ils, vôtre commodité ſans offenſer les Lois, c'eſt prudence : en ſuite avoir ſoin du bonheur public, c'eſt humanité : mais vouloir faire les autres malheureux pour vous rendre heureux, c'eſt une injuſtice criante : au contraire ; vous priver de quelque choſe pour accommoder les autres, c'eſt-là le comble & la perfection d'une belle ame : au reſte ; par ce bon office, vous ne ſauriez jamais tant vous ôter qu'il ne vous raporte d'avantage. Vôtre ſervice eſt recompenſé par le retour, par la viciſſitude ordinaire des obligations réciproques ; le plaiſir interieur que vous ſentez d'avoir fait une bonne oeuvre ; enfin, le

le ſouvenir, la reconoiſſance, l'eſtime, l'amitié de ceux à qui vous avez fait du bien, envers qui vous avez exercé la compaſſion; l'idée de tout cela vous cauſe plus de plaiſir dans le Coeur que n'auroit pu faire cette bagatélle de bien que vous avez arraché à vôtre Corps. D'ailleurs, quiconque ſe ſoûmet volontiers à la Religion, doit être dans une ferme, dans une inebranlable perſuaſion, que Dieu recompenſe la perte d'une legere & courte volupté par une joïe inexprimable, & qui ne finira jamais. C'eſt donc ainſi qu'après avoir bien examiné, peſé mûrement toutes choſes, Nos Inſulaires croïent que toutes nos actions, ſans, même, excepter les vertus, tendent à la Felicité, comme à leur fin naturelle & unique.

Ils definiſſent la Volupté, tout mouvement, toute ſituation du Corps & de l'Ame, où on ſe contente ſous la conduite de la Nature. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'ils font entrer dans cette Definition là le Panchant Naturel. En quoi conſiſte, demandent ils, le plaiſir complet? N'eſt-ce pas à ne vouloir point ſe contenter injuſtement; à ne pas perdre un plaiſir plus agreable que celui dont on jouit;

jouit ; à n'avoir point lieu de craindre que la peine ſuccède à la jouiſſance ; enfin, à ne pas ſeulement écouter la voix des ſens, mais encore plus celle de la droite & ſaine Raiſon? Que penſez vous qu'ils concluent de-là? Donc, diſent ils, nous ſommes fondez ſolidement pour tirer cette conſequence. Tous les plaiſirs qui vont plus loin que la Nature, tels que ſont ceux que les Mortels ſe forgent, comme s'ils s'accordoient tous, mais fort inutilement, à perſecuter leur bonne Mere ; & comme s'il dependoit deux de changer les choſes avec la même liberté qu'ils changent les mots ; oui nous le ſoûtenons, tous ces plaiſirs non naturels, ne ſervent de rien pour la vraïe Felicité: tant s'en faut ; ils y nuiſent beaucoup. Preuve de cela ; c'eſt que ces faux plaiſirs, pour empêcher ceux qui les aiment, de goûter aucun divertiſſement tranquile, s'emparent de leur eſprit, en le rempliſſant des images d'une Volupté Chimerique.

Il y a quantité de choſes qui, de ſoi, n'ont pas la moindre douceur ; & même une bonne partie de ces choſes-là, loin d'être agreables, cauſe beaucoup d'amertume & de chagrin : cependant, par

l'apas

l'apas, par l'atrait des passions dereglées, non seulement on regarde ces choses-là comme les plus grandes voluptez, mais même on les compte entre les principales causes de la Vie. Nos *Utopiens* placent dans ce genre de volupté batarde ceux qui, comme je vous ai dit, jugent de leur merite par ce qu'il ont sur le corps, & qui sottement se croient respectables à cause qu'ils portent sur eux beaucoup de broderie & de dorure. Ces gens enflez sont doublement fats: premierement, ils estiment plus leur parure que leur personne; car enfin, en ne regardant les habits que par l'endroit de l'usage, dites moi, je vous prie, en quoi un drap fin est il plus estimable qu'un gros drap? Cependant, ces Seigneurs, ces Messieurs les *Fortunez*, comme si c'étoit par Nature & non point par la sotise, qu'ils sont distinguez de la Foule, lèvent fierement, superbement, la tête comme des Coqs; ils s'imaginent, ce qui est fort plaisant, qu'en faveur du magnifique étalage, on est obligé de mettre la Personne à haut prix; ils exigent, comme de droit, des respects, des honneurs aux quels ils n'auroient jamais osé prétendre avec des vêtemens plus simples, & moins chers; & ils

ils pouſſent l'orgueuil ſi loin, que ſi vous les laiſſez paſſer ſans faire une profonde révérence, ils ſe fâchent, ils froncent le ſourcil.

En ſecond lieu: n'eſt ce pas à ces *Riches* une folie auſſi grande que la precedente, de ſouhaiter des *hommages* vains, & qui ne ſeront bons à rien? Quel vrai, quel ſolide plaiſir peut on avoir en voiant dans ſon paſſage, ôter le chapeau, ou plier le jarret? Avec vôtre permiſſion, Monſieur *Richard*, ce reſpect que les Sots vous rendent vous guérit il de la goute? Soulage-t-il la phreneſie & le delire de vôtre tête mal timbrée?

C'eſt encore une choſe admirable de réfléchir ſur cette eſpêce d'Hommes, car vous voïez bien que Nos Inſulaires continuënt toujours ſur le même ton touchant l'image de la Volupté fardée; ces hommes dont je veux parler, ſont ceux qui, pour une Chimere de Nobleſſe, ſe ſavent bon gré d'eux mêmes, ſe flatent, & s'aplaudiſſent: quel eſt le ſujet de leur contentement & de leur fierté? C'eſt que le ſort a voulu qu'ils decendiſſent d'Ancêtres, dont une longue ſuite a poſſédé du bien, & principalement des terres; car c'eſt là tout ce qui fait la Nobleſſe

dans

dans nôtre tems. Mais quand leurs Aïeux ne leur auroient rien laiſſé; ou quand eux mêmes auroient depenſé, diſſipé toute leur ſucceſſion, ils ne s'en croiroient pas moins nobles d'un poil.

Après ces *Entêtez* de Nobleſſe, viennent ſur les rangs les grans Amateurs des pierreries. Les Gens qui ſont poſſedez de ce goût-là ſont transportez de joïe, ils ſe croïent de petits Dieux quand ils ont découvert une pierre extraordinairement précieuſe; ſur tout, ſi ce petit morceau de matiére eſt du genre des Joïaux les plus eſtimez dans le tems où ils vivent, & que leurs Compatriotes en faſſent grand cas; car les mêmes eſpêces de *Jouaillerie* ne ſont pas également priſées ni de tout le Monde, ni en tout tems. Lors que ces Curieux achettent une telle Pierre, ils la veulent ſans or, toute nuë, & ſans être enchaſſée. Ils ne la prennent, même, en cet état-là, qu'après avoir fait jurer le Vendeur, qu'après lui avoir demandé Caution, que ce diamant, ce rubis, cette emeraude, cette topaſe, tout ce qui vous plaira, eſt une pierre vraïe & fine; tant ces Archeteurs craignent qu'on ne les trompe, & qu'on n'en impoſe à leurs yeux par un faux brillant!

Or

Or faiſons ici une réfléxion. Pourquoi trouvez vous moins de plaiſir à voir la pierre artificielle, qu'à voir celle que vous cherchez? N'eſt il pas vrai que vous ne pouvez diſcerner l'une d'avec l'autre? Vôtre crainte & vos précautions prouvent cela demonſtrativement. Avoüez, donc, avoüez ingenûment, que le plaiſir que vôtre curioſité vous inſpire n'eſt fondé que ſur l'imagination; & que la difference des deux pierres eſt pour vous la même choſe que pour un Aveugle.

Que dirons nous des Avares, ces malheureux hidropiques qui brulent pour l'Argent, & dont la ſoif ardente ne s'éteint jamais? Ils entaſſent eſpêce ſur eſpêce, monnoïe ſur monnoïe: eſt ce pour s'en ſervir? Rien moins que cela. Le Metal leur étant plus cher qu'eux mêmes, ils ſeroient fort fachez de l'emploïer à leurs propres uſages. De quelle utilité leur eſt donc cet amas de pièces? à les contempler, & à les compter. De bonne foi peut on dire que ces Gens-là jouiſſent d'une vraïe volupté? Diſons plûtôt qu'ils ſont les victimes, les eſclaves d'une Imagination ſeduite par le faux Plaiſir. Quelle idée aurons nous de ces *Harpagons*, qui, par une autre ſorte de vice,

vice, cachent ſoigneuſement un Or dont ils ne profiteront jamais, & qu'ils ne verront peut-être de leurs jours? la crainte qu'on ne leur arrache, qu'on ne leur enlève leur Treſor, les tient dans une inquietude continuelle; ſi bien que ſouvent ils perdent par la peur qu'ils ont eu de perdre. En effet: n'eſt ce pas une perte réelle, effective, quand, privant de vôtre argent vous, & peut-être tous les Mortels, vous l'enfouiſſez, vous l'enterrez? Cependant, après que vous avez caché bien avant vôtre treſor, comme ſi vous l'aviez mis en lieu de ſureté, & qu'il fût abſolument hors de portée aux Voleurs, vous ſautez de joïe. Mais ſupoſons que quel-cun, découvrant, par hazard, ce dépôt confié à la Terre, ſe l'aproprie & l'emporte: vous ſurvivez dix ans à ce vol, & vous l'ignorez; dites moi, s'il vous plait, pendant ces dix dernieres années que vous aurez vécu depuis le vol de vôtre argent, que vous importoit il qu'on l'eût laiſſé en ſa place? Aſſurément cela vous etoit egal: & puiſque vôtre poſſeſſion imaginaire ne vous auroit été utile en rien, pendant tout ce tems-là, il étoit fort indifferent à vôtre égard, qu'on prît, ou qu'on ne prît pas le tréſor enterré.

Nos

Nos *Utopiens* font aussi entrer dans ces voluptez si sottes & si superficielles, le plaisir des jeux de Hasard; plaisir qu'ils ne conoissent que pour en avoir oui parler, & nullement par experience; & le divertissement de la Chasse, soit pour la Venaison, soit pour l'Oiseau. Quel goût, disent ils, pouvez vous sentir à jetter des Dez sur un Tablier? D'ailleurs vous l'avez fait tant de fois, que quand il y auroit à cela quelque volupté, l'exercice trop fréquent dévroit vous en avoir rebuté. Quelle douceur peut-on sentir, à entendre japper, aboïer, hurler des chiens? N'est-ce pas plutôt une occupation degoûtante? est ce un spectacle plus rejouissant de voir un chien poursuivre un lièvre, que de le voir poursuivre un autre chien? On y accourt en diligence, si c'est la course qui vous divertit. Si ce qui vous retient, est l'esperance, l'atente de voir etrangler, de voir déchirer à vos yeux la bête chassée: hé! cela dévroit plutôt vous faire compassion. Comment, avec un peu de bon naturel, regarder de sang froid, un massacre si injuste & si criant? Ce pauvre animal, dont le malheur & la mort vous font tant de plaisir, est foible, il fuit de toute sa force, il est la timi-

timidité même, il eſt innocent; & l'ennemi qui le met en piéces, eſt fort, il eſt feroce, il eſt cruel.

C'eſt pourquoi, Nos Inſulaires, trouvant que tout cet exercice eſt indigne des Hommes Libres, ils l'ont renvoïé aux bouchers, qui, comme je vous ai dit, ſont tous des eſclaves. Ils ont établi chez eux que la Chaſſe ſeroit regardée comme la plus baſſe, la plus vile; enfin, comme la derniere partie de l'Art de tuër, & d'accommoder les bêtes: ils pretendent que les autres parties de cet Art-là ſont & plus utiles, & plus honnêtes: leur raport, diſent ils, eſt incomparablement plus profitable; & de plus, on n'y tuë les animaux que pour la ſeule neceſſité: au contraire; le Chaſſeur n'a pour but que ſon plaiſir lors qu'il fait étrangler, & déchirer une miſerable petite bête. Une autre raiſon de leur haine pour la Chaſſe, la voici. Ils ſont perſuadez que ce plaiſir de voir ôter la vie par violence, même aux bêtes, vient d'une ame naturellement dure; ou qui, du moins, à force de s'accoutumer, par l'uſage, à une volupté ſi barbare, contractera, à la fin, des ſentimens de barbarie & de cruauté.

C'eſt, donc, ainſi que ces Peuples ſoûtiennent que la Nature ſeule peut donner le vrai & ſolide plaiſir. Le Commun des Hommes met au nombre des voluptez tout ce que je viens d'articuler, & autres choſes ſemblables, car il y en a une infinité; mais un Philoſophe *Utopien* vous répondroit froidement; il eſt vrai: preſque tous les Mortels admettent ces fauſſes voluptez, & ils en uſent: mais preſque tous les Mortels ſont dans l'erreur. Rien ne mérite le nom de plaiſir que les actions & les mouvemens ſur quoi la Nature a répandu ſa douceur. Vous aurez beau objecter à ce Moraliſte: ces plaiſirs que vous nommez faux, imaginaires, fardez, bâtards, donnez leur telle epitête que vous jugerez à propos, ces Plaiſirs, dis-je, ne flatent ils pas, ne chatouillent ils pas ordinairement les ſens? Ne croïez pas, qu'avec vôtre argument vous le faſſiez demordre de ſon opinion. J'avouë, repliquera-t-il, que cet agrément, dont vous parlez, ſemble être l'ouvrage de la Volupté: mais, cette douceur ſenſuelle ne vient point de la nature même de la choſe: ce ſont les Hommes qui l'ont produite par la mauvaiſe coutume, & par le déré-

déréglement de l'Imagination. Auſſi la Corruption Humaine eſt elle cauſe que les Mortels prennent ſouvent l'amer pour le doux : à peu près comme les femmes groſſes, qui, par un goût depravé, trouvent plus de ſaveur dans la poix, & dans le ſuif, que dans le miel le plus delicieux. Cependant, quelque gâté que ſoit le Jugement, ſoit par maladie, ſoit par habitude, comme il ne peut pas changer la nature des choſes, il ne ſauroit, non plus, alterer celle de la Volupté.

Nos *Utopiens* diviſent le vrai Plaiſir en deux Eſpêces differentes: l'une apartient à l'Ame; l'autre concerne le Corps. Suivant leur Philoſophie, la Volupté de l'Ame conſiſte dans l'entendement, & dans cette douceur qui accompagne toûjours la contemplation & la conoiſſance de la Verité: ils ajoutent à cela le ſouvenir agreable d'avoir rempli ſes devoirs, d'avoir bien vecu ſelon les Lois Divines & Humaines; & d'être fermement perſuadé d'une vie future, & eternellement bienheureuſe.

Ils diviſent en deux parties la Volupté du Corps. La premiere partie eſt celle qui cauſe dans les ſens une douceur claire,

re, evidente & manifeste. Cela se fait de deux manieres diférentes: l'une par le rétablissement des parties que la chaleur qui est au dedans de nous a épuisé, ce qui se fait en mangeant & bûvant; enfin, par la vertu de la nouriture & des alimens. L'autre maniere? C'est en se déchargeant de ce que le Corps a de trop, & du superflu qui l'incommode. Les moïens que la Nature nous fournit pour ce soulagement, c'est de purger les intestins, de donner un cours libre à la vessie quand elle est pleine; de se froter & de se grater dans les endroits qui demangent. Il survient aussi, de tems en tems, une autre espèce de volupté: celle-là ne remedie point à la necessité de nos Membres, ne les soulage point dans leurs maux: mais elle ne laisse pas de nous émouvoir, de nous attirer à soi; & cela, par une je ne sai quelle force secrète, elle ne laisse pas de nous chatouiller par un mouvement éclatant: tel est, par exemple, le plaisir que nous prenons à la Musique.

L'autre genre de plaisir corporel consiste chez les *Utopiens*, dans une telle situation des Membres que tout le Corps soit tranquile, qu'il n'y ait pas la moindre division entre les parties, qui le compo-

po-

posent ; enfin, qu'il jouïſſe d'une ſanté qu'aucun mal ne vienne interrompre. Car quand la Santé n'eſt nullement traverſée par la douleur, elle réjoüit par elle même; & quoi que l'Ame ne ſoit point touchée, émuë, agitée par les plaiſirs exterieurs, l'Ame n'en eſt pas moins contente. Il eſt vrai que cette bonne & paiſible aſſiète du Corps, ne remuë pas tant les Organes, ne cauſe pas des plaiſirs ſi ſenſibles, que la Volupté fondée ſur les objets du dehors en produit. Les paſſions de bonne chere, d'amour, des richeſſes, des honneurs &c. ces paſſions excitent, piquent l'Ame bien autrement que ne fait la ſaine diſpoſition du Corps. Cependant pluſieurs Philoſophes mettent le ſouverain plaiſir dans une Santé parfaite; Preſque tous les *Utopiens* avouënt que cette ſanté entiere, complette, eſt une grande volupté, que elle eſt comme le fondement & la baze de tous les plaiſirs : elle ſeule, diſent ils, peut rendre tranquile, calme, & ſouhaitable la condition de la Vie Humaine: ſans la ſanté, tout eſt rude, tout eſt dur, tout eſt difficile en ce Monde-ci ; la Maladie répand une amertune generale ſur tous les plaiſirs, & nous empêche d'en goûter aucun qui ſoit pur. Ne ſentir aucune douleur,

ajoutent ils, c'eſt inſenſibilité, c'eſt engourdiſſement, quand la Santé n'y eſt pas.

Il y a eu autrefois une vive diſpute chez ces Inſulaires ſur cette matiere-là. Quelques uns de leurs Docteurs Moraliſtes ſoûtenoient que le nom de Plaiſir ne convenoit point à une Santé ſtable & tranquile. Ils alleguoient pour preuve & pour raiſon, que le mot *Volupté* ſignifiant une impreſſion actuelle & preſente ſur les ſens, on ne pouvoit la ſentir que par quelque mouvement exterieur : mais ils ont enfin trouvé ce Dogme-là ridicule, & il y a long tems qu'il n'a plus de cours, ni de partiſans. Au contraire : tous les *Utopiens*, à quelques uns près, ſont dans le ſentiment, dans l'opinion, que le *Plaiſir* conſiſte principalement dans la Santé ; voici comment ils raiſonnent. Il n'eſt point de maladie ſans ſoufrance & ſans douleur : la Douleur eſt l'ennemie mortelle & implacable de la *Volupté*, de même que la *Douleur* eſt réciproquement l'ennemie mortelle & implacable de la *Santé* : pourquoi, donc, ne ſeroit ce pas auſſi un grand plaiſir de ſe porter bien, de poſſeder une ſanté fixe, & exemte de toute incommodité? ſelon

eux

eux. il importe fort peu que la *Maladie* ſoit la *Douleur*, ou que la *Douleur* ſoit dans la *Maladie:* cela leur paroit le même; & il trouvent que, nonobſtant cette diſtinction, les effets ſont entierement ſemblables.

Que la *Santé* ſoit elle même un plaiſir; ou, que elle engendre le *plaiſir*, comme le Feu engendre la Chaleur; il faut, neceſſairement que la balance ſoit egale; & comme ceux qui ſe chauffent ne peuvent pas ne point recevoir la chaleur; auſſi, il eſt impoſſible que Ceux qui jouiſſent d'une ſanté ferme & conſtante puiſſent être ſans volupté. De plus: qu'eſt ce que c'eſt proprement que l'Action de manger? la *Santé*, qui commençoit à s'altérer, combat contre la faim, avec le ſecours de l'aliment qui eſt ſon Compagnon de Guerre: celui-ci avance peu à peu contre l'Ennemie; il fait de petits progrès; puis aïant recouvré ſa vigueur ordinaire, il inſpire cette joïe que nous ſentons en mangeant de bon appetit. La *Santé*, donc, cette même *Santé* qui prend plaiſir au Combat, ne ſe rejoüira-t-elle point après avoir remporté la Victoire? Elle ne demandoit, pendant toute la durée du Choc, qu'à recouvrer ſa premie-

re vigueur: elle a eu le bonheur d'accomplir ſon ſouhait : quoi, tomberoit elle auſſi-tôt dans l'étonnement, dans la ſtupidité ? Elle ne conoitra point ſa bonne fortune, elle ne s'en félicitera point?

Sur ce qu'on pourroit opoſer que la Santé n'a point de ſentiment, nos Inſulaires prétendent, que cette opinion-là eſt fort eloignée de la Verité. Quel homme, diſent ils, à moins qu'il ne ſoit encore dans le néant, ou parmi les Morts, ne ſent pas, en veillant, qu'il ne fouffre rien, qu'il eſt en pleine ſanté? Qui peut être aſſez hebeté, aſſez aſoupi, pour diſconvenir que c'eſt pour lui une grande douceur, un grand agrément de n'être point malade? Or, la Douceur, l'*Agrément*, *le Plaiſir*, ne ſont ce pas des termes ſinonimes, & qui ſignifient la même choſe que la Volupté?

Les *Utopiens* s'attachent, donc, ſur tout, aux plaiſirs de l'Eſprit. Ils les eſtiment les premieres, les principales voluptez de la Vie; & ne trouvant rien de ſi agréable, rien qui en aproche, c'eſt de quoi ils font le plus de cas. Ils conviennent que la meilleure partie des plaiſirs de l'Ame, conſiſte à pratiquer la Vertu, & à n'avoir

n'avoir rien à ſe reprocher pour la Conſcience. Pour ce qui eſt du plaiſir des ſens, & de la volupté corporelle, la Santé marche à la tête; ils lui donnent la palme & le premier rang: n'en ſoïez point ſurpris: c'eſt, diſent ils qu'on ne doit ſuivre le panchant naturel, ſoit à la bonne chere, ſoit à l'amour; ſoit, enfin, à ce qui s'apelle communément *les Plaiſirs de la Vie*; non, il ne faut ſuivre ce panchant que par raport à la *Santé*.

Ces objets flateurs & attirans n'ont point de vertu qui leur ſoit propre; ces actions ſenſuelles ne ſont point agréables par elles mêmes: ce n'eſt qu'autant qu'elles ſont ſalutaires au Corps, & que elles réſiſtent à la maladie qui ſe gliſſe ſecrettement au dedans de la Machine Humaine, & qui peu à peu en déroute les reſſorts. Comme donc, le Sage penſe & raiſonne judicieuſement, lors qu'il aime mieux detourner les maladies que de ſouhaiter la Medecine; de chaſſer la ſouffrance & les douleurs, s'il le peut, que d'apeller à ſon ſoulagement & à ſa conſolation; de même, il vaut mieux que ce genre de plaiſirs ne lui manque pas, que d'être obligé de ſe faire guerir.

Si un homme fait consister son bonheur dans cette espêce de voluptez, c'est une suite nécessaire qu'il tombe d'accord qu'il ne sera enfin monté au plus haut degré de la felicité, que lors qu'aïant toûjours soif, toûjours quelque demangeaison, il passera toute sa vie à manger, à boire, à se grater, & à se froter. Or qui ne voit qu'une telle vie seroit non seulement honteuse, mais même, tout à fait miserable? Il est sur que ces plaisirs sont les moindres & les plus bas de tous, parce qu'ils sont les moins purs, & qu'ordinairement ils portent avec eux la peine & le chagrin. Si vous y faites bien reflexion: ces voluptez ne viennent jamais qu'elles ne soient jointes avec les douleurs qui leur sont oposées. Tenons nous en à un seul exemple: la faim n'est elle pas unie avec le plaisir de manger? la partie n'est pas, même, egale. A proportion la douleur est beaucoup la plus longue: la faim naît avant le plaisir, & ne meurt que quand le plaisir meurt avec elle. La Philosophie *Utopienne* dogmatise, donc, & enseigne que, hors le cas de necessité, on ne doit pas se laisser beaucoup entrainer à ces voluptez etrangéres. Ils ne laissent pas pourtant d'y pren-

prendre plaiſir: ils ont une reconoiſſance profonde pour la bonté de *Mere Nature:* voïez, s'entre-diſent ils, comment elle en uſe *maternellement* avec ſes productions, avec ſes Enfans: comme la neceſſité les oblige de recommencer ſouvent les mêmes fonctions naturelles; la Nature les y pouſſe par un charme engageant & flateur.

Combien nôtre vie ſeroit elle triſte, ennuieuſe, déplorable, s'il nous falloit chaſſer par des poiſons, & par des medecines ameres, les maladies de la faim & de la ſoif, comme nous chaſſons les autres maladies qui nous arrivent plus rarement? Mais Nos Inſulaires entretiennent, cultivent volontiers la beauté, les forces, l'agilité, regardant ces qualitez-là comme les propres & agreables preſens de la Nature. Il y a encore d'autres plaiſirs dont ils ſont amateurs: ce ſont ceux qui ſe prennent par les yeux, par le nez & par les oreilles. Ces voluptez, diſent ils, ſont ſingulieres à l'Homme; lui ſeul eſt capable d'en jouir. Aucun autre Genre d'Animaux ne contemple la forme, l'étenduë, l'arrangement, l'ordre; enfin, la beauté du Monde. Aucune bête ne ſent les fleurs, les parfums, les matieres

& les compoſitions odoriferantes ; elles n'en conoiſſent point l'agrément ; & leur odorat eſt borné uniquement à diſtinguer leur mangeaille. Les Bêtes ne conoiſſent point les differentes inflexions de la voix ; les diſtances & les raports entre les ſons ; la conſonance & la diſſonance ; ce qui touche, ce qui emeut dans la Muſique, les bêtes n'y ſont ni ſenſibles, ni conoiſſeuſes ; c'eſt un des priviléges de l'Eſpèce Humaine. Auſſi Nos *Utopiens* s'attachent ils à ces plaiſirs-là comme à d'agreables aſſaiſonnemens de la Vie. Mais quelque plaiſir qu'ils ſe donnent, ils prennent bien garde que la moindre volupté ne nuiſe à la plus grande ; que le plaiſir n'ait des ſuites facheuſes, & qu'il ne produiſe la douleur, ce qu'ils croient arriver neceſſairement dès que la volupté n'eſt pas honnête.

Nos *Utopiens* exigent beaucoup de reconoiſſance pour la Nature ; vous l'allez voir par l'induction ſuivante : ils diſent : Mépriſer la beauté du viſage ; afoiblir ſes forces ; tourner ſon agilité en pareſſe, epuiſer ſon corps par le jeûne & par l'abſtinence ; faire violence à ſa Santé ; enfin, rejetter les autres faveurs de la Nature, c'eſt être ingrat envers Nô-

tre

tre Mere Commune. Quand on néglige ſes propres commoditez pour procurer le bonheur des autres, & pour contribuër au Bien Public, dans l'eſperance que Dieu tiendra compte de ce ſacrifice, & qu'il récompenſera cette peine-là par une plus grande volupté? A la bonne heure. Mais ſe faire du mal pour une ombre, pour un phantôme de Vertu ſans que cela ſoit utile à perſonne; mais ſeulement pour s'accoutumer d'avance à la mauvaiſe fortune, à une adverſité qui n'arrivera peut-être jamais? C'eſt-là, diſent ils, la plus grande des folies: pour prendre de tels ſentimens, il faut être né dur, cruel à ſoi même; il faut être d'une lâche méconoiſſance envers la Nature. Ne diroit on pas que ces Philoſophes auſteres, comme s'ils dédaignoient d'avoir obligation à l'Auteur de leur Etre, renoncent à tous ſes bienfaits?

Voila donc, les principes & les ſentimens de ces Peuples fortunez, touchant la Vertu, & la Volupté. Ils croient qu'à moins d'une Révélation Divine; qu'à moins qu'une Religion envoïée du Ciel, n'inſpire à l'Homme quelque choſe de plus élévé, de plus ſaint; enfin, quelque choſe de Surnaturel, l'Homme ne

ſauroit decouvrir, ni chercher à la ſeule lumiere de ſa Raiſon, une Félicité plus vraïe, ni plus ſolide. Nous ne devons point nous arrêter ici à diſcuter, à aprofondir leur Opinion ſur ce grand & important ſujet. Le tems ne le permet pas; & d'ailleurs, la choſe n'eſt pas neceſſaire. J'ai entrepris de vous raporter fidélement les Moeurs, les Coutumes, les Uſages, les Spéculations des *Utopiens*: Mais mon but n'a pas été de défendre ces Inſulaires, ni d'être leur Avocat en tout cela. Je me contenterai de vous déclarer naïvement ce point-ci: quoi qu'il en puiſſe être de leurs Dogmes & de leurs Maximes, je ſuis fermement perſuadé, qu'il n'y a point eu ſur la Terre de Societé Humaine ſi bien réglée, point de Peuple ſi rare, point de Republique ſi heureuſe.

Les *Utopiens* ſont d'une Corpulence legere, agile, & vigoureuſe: ils ont plus de force que leur taille, qui n'eſt ni grande ni petite, mais mediocre, n'en promet. Leur terroir n'eſt pas toûjours fertile, & ils ne reſpirent pas un air tout à fait ſain: mais ils opoſent à ces inconvenients deux moïens efficaces: l'un eſt la ſobrieté, la frugalité, la temperance de bouche & de table: l'autre, l'adreſſe, l'induſtrie,

&

& le travail aſſidu dans l'Agriculture. Par le bon regime de vivre ils ſe preſervent des mauvais effets que les exhalaiſons & les influences de l'Air pourroient cauſer pour la Santé ; & par leur induſtrie, ils previennent la ſterilité de la terre & le peu de raport dans les Campagnes. Enfin, il n'y a point de Païs au Monde ſi fructifiant, ſi fécond en beſtiaux ; il n'y a point d'hommes moins ſujets à être malades, ni qui vivent plus long tems. Non ſeulement, donc, vous verriez en *Utopie* une prompte & active diligence à réparer par art & par artifice un fond naturellement ingrat, ce que font auſſi nos Laboureurs : mais vous y trouveriez encore ; ici, une forêt abatue, les arbres arrachez & déracinez ; là, un autre bois planté ; & le tout par les mains du Peuple. Ce dernier travail ne concerne point la fécondité ni l'abondance ; on n'y a égard qu'à la commodité des Voitures : ils s'apliquent à mettre le bois le plus près qu'ils peuvent de la Mer, des Rivieres, & des Villes ; car, diſent ils, on a bien moins de peine à tranſporter de loin par terre, les fruits de la Moiſſon & les Vivres, qu'une matiere auſſi peſante, & d'un tranſport auſſi dificile que l'eſt le bois.

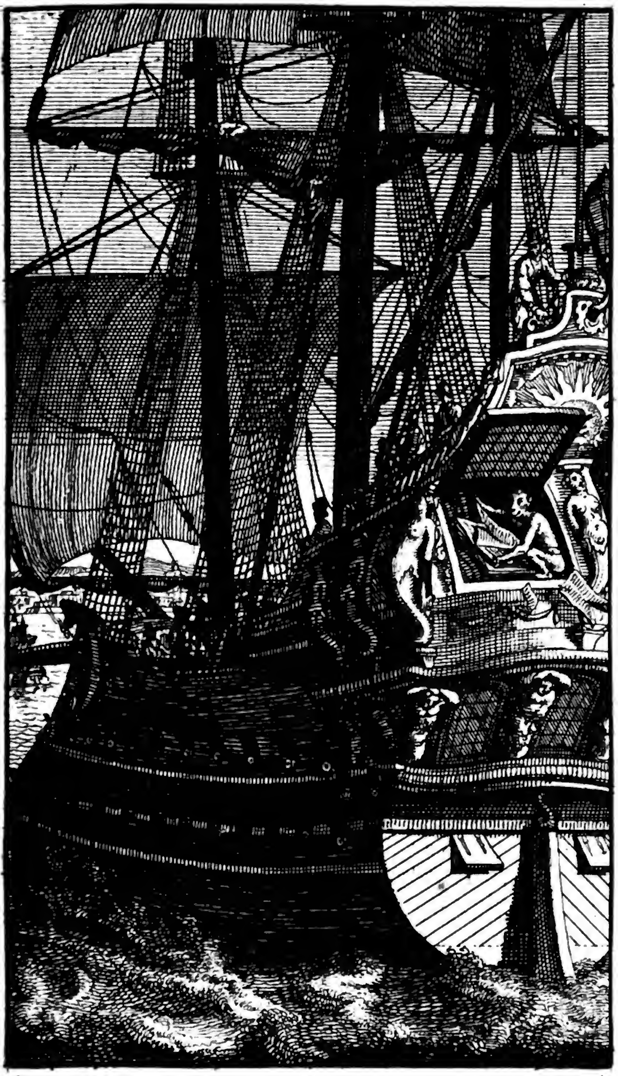
Nos Inſulaires ſont une Nation aizée, plaiſante, ingenieuſe; elle aime la douceur du repos: mais quand, pour l'utilité commune, il faut eſſuïer la fatigue des travaux du Corps, ces Peuples ſouffrent cela avec aſſez de courage & de patience. Hors la raiſon de neceſſité, ils n'ont nul panchant pour les exercices groſſiers & pour la Mechanique. Mais quant à l'étude, à la meditation, au travail de l'eſprit? ils y ſont infatigables. Nous ne débutames point par leur faire conoître les Auteurs *Latins*, prevoïant bien qu'il n'y auroit que les Hiſtoires & les Poëſies qui ſeroient de leur goût: mais quand nous leur eûmes parlé du Savoir des belles Lettres, & de la Philoſophie des *Grecs*, ç'étoit une choſe admirable de voir avec quelles inſtances, avec quel empreſſement, ils demandoient nôtre ſecours, & nôtre interprétation pour être inſtruits de cette matiere-là. Voulant bien aqueſcer à leur priere, nous nous mîmes à lire. A parler franchement, nous le fîmes plutôt, de peur qu'ils ne s'imaginaſſent que nous ne voulions pas prendre cette peine-là, que dans l'eſperance d'en tirer aucun fruit, ni de les mettre dans le goût de cette Lecture & de

de cette Etude. Mais quand nous eumes continué un peu de tems, ils marquerent tant de diligence, tant d'activité, tant d'aplication, que nous conçûmes aizément que nous ſemions en bonne terre, & que nous ne perdrions point le fruit de nôtre travail. Quand ils conurent la langue *Greque*; auſſi tôt, ils imiterent facilement la forme des lettres & des caracteres; ils prononçoient les mots ſans heſiter; ils ſe les mettoient ſans la moindre dificulté dans la memoire; ils récitoient tout avec tant d'exactitude & de fidelité, que nous regardions cela comme une eſpèce de prodige & de miracle. Il eſt vrai que la plûpart d'entre eux, non ſeulement ſe portoient avec ardeur à cette étude-là par inclination, mais que le Sénat les y avoit obligé par un Arrêt Juridique: tous étoient les Génies les plus diſtinguez de l'Ecole; tous d'un âge mûr, & le plus propre à la fine juſteſſe du Diſcernement.

Ainſi, en moins de trois ans, les *Utopiens* attraperent, & poſſederent le *Grec* dans toute la perfection. Ils liſoient couramment tous les bons Auteurs, & les entendoient, à moins que les fautes d'ecriture, de Copiſte, ou d'impreſſion ne les arrêtaſſent. Autant que je puis le conjectu-

jecturer, ils firent ces rapides progrès dans la langue *Grèque*, parce que elle ne leur étoit pas tout à fait etrangere. J'ai dans l'esprit que cette Nation, trois & quatre fois heureuse, tire son origine de la *Grece*. J'avouë que sa Langue est presque toute *Persienne*: neanmoins, dans les noms des Villes & des Magistrats, on y apercoit encore quelques traces, quelques vestiges de la Langue *Grèque*.

A ma quatrième Navigation, j'avois embarqué, au lieu de marchandises, un assez joli balot de livres; car j'avois plus envie de ne revenir jamais que de hâter mon retour; & même j'avois résolu de ne revoir jamais un Monde aussi gâté, aussi corrompu, aussi pervers que celui-ci. Aïant eu le malheur de ne pas tenir assez ferme dans un si bon dessein, je laissai, en partant, à nos Insulaires ma petite bibliothèque ambulante: vous plait il en ouir le Catalogue? Presque tous les Ouvrages de *Platon*: plusieurs Oeuvres d'*Aristote*: *Theophraste* sur les plantes, mais déchiré en beaucoup d'endroits, à quoi je ne puis penser sans douleur. Etant sur Mer, j'avois malheureusement oublié de serrer mon *Theophraste*: un Singe à queuë, trouva ce volume sous sa patte; & ne pou-



pouvant en faire uſage des yeux, encore moins de la tête, il ſe fit un jeu d'aracher, de côté & d'autre, les feuillets, & de les mettre en fragmens.

De ceux qui ont écrit ſur la Grammaire, ils n'ont que le ſeul *Laſcaris*; car je n'avois point porté *Theodore* avec moi; & je n'avois pour Dictionnaires que *Heſychius* & *Dioſcoride*. Les *Utopiens* priſent extrémement le grave & judicieux *Plutarque*: mais ils ſont épris de l'enjoûment & des graces de *Lucien*. Les Poëtes *Grecs* que j'ai laiſſé à nos Inſulaires, ſont *Ariſtophane*, *Homere*, *Euripide*, & *Sophocle* avec les petits caracteres d'*Aldus*. Pour Hiſtoriens, *Thucidide*, *Herodote*, & *Herodian*. Ils ne ſont pas même privez des livres de Medecine. *Tricius Apinas*, mon Compagnon de voïage, avoit aporté avec lui quelques petits Ouvrages d'*Hipocrate*, & la *Microtechne* de *Galien*: ces livres ſont chez eux en grande eſtime. Quoi que il n'y ait pas de Païs où l'Art de guerir le Corps Humain ſoit moins neceſſaire qu'en *Utopie*, il n'y a pourtant point, de Nation qui le reſpécte, qui l'honore d'avantage. Ces Inſulaires comptent la conoiſſance de cet Art-là, quoique fondé uniquement ſur la conjecture, ſur

ſur des principes equivoques, ils la comptent entre les plus belles & les plus utiles parties de la Science naturelle. Or, quand, par le ſecours, & à la luëur de la Philoſophie, ils fouillent dans l'interieur de la Nature, ils tâchent de découvrir ſes Secrets, il leur ſemble que non ſeulement ils tirent un plaiſir inconcevable d'une telle contemplation; mais même que l'Etre Souverain, que Celui qui, par la ſeule vertu de ſa parole, a tourné le Néant en Réalité; enfin que la premiere cauſe prend plaiſir à leur contemplation, & les en récompenſera dans cette Vie-ci ou dans l'autre. Jugeant de Dieu, comme des autres Artiſans, ils croïent que l'Auteur de l'Univers, a formé cette vaſte & immenſe Machine, pour la donner en ſpectacle à l'Homme, ſeule Créature qu'il ait fait capable de réfléchir ſur ce grand & bel Ouvrage. Donc, concluënt ils, Dieu aime, chérit, récompenſe les Hommes bien attentifs à regarder, à conſiderer, à admirer ce qu'il a produit par ſa Toute-puiſſance, & qu'il dirige par ſa Sageſſe & par ſa bonté. Au contraire, Dieu traite en bête ſans entendement & ſans réflexion, un homme, qui, ſe mettant peu en peine de

de l'ordre, de la beauté, de l'arrangement, des causes, des effets de la Nature, fait en stupide & en souche son voïage mortel sur la surface de nôtre Globe.

Les *Utopiens*, donc, s'exerçant continuellement à l'étude, vous ne sauriez vous imaginer combien ils ont aquis de facilité pour l'invention des Arts qui abrègent la peine, & qui contribuënt à rendre la Vie commode & agréable. Ils nous ont obligation de deux belles découvertes, la fabrique du Papier, & l'Imprimerie. Ce n'est pourtant, pas à Nous seuls qu'ils en sont redevables; ils ont aussi contribué d'une bonne Partie à se procurer ces Utilitez-là. Nous leur môntrames dans ces livres que je viens de nommer, le Papier & les caractéres imprimez par nôtre *Alde*: nous leur aprîmes de quelle matiere se fait le Papier, & comment on avoit découvert le bel Art de l'Impression. Nous ne pouvions pas leur expliquer clairement ces deux Inventions; aucun de nôtre troupe n'étoit instruit à fond ni de l'une ni de l'autre. Cependant les *Utopiens* tout en nous écoutant, pénétrerent finement les deux Arts; & au lieu qu'auparavant, ils n'écri-

crivoient que ſur des peaux, que ſur des écorces, & principalement, ſur celle d'un arbriſſeau nommé *papyrus*, ils eſſaïerent la façon du Papier, & l'Art de l'Impreſſion. Dabord, ils eurent un peu de peine; le ſuccès ne répondoit point aſſez au courage & à la bonne volonté: mais à force de recommencer la tentative, ils atraperent en peu de tems les deux Arts; & ils y reüſſirent ſi bien, qu'il ne leur manque que les Manuſcrits, que les Exemplaires des Auteurs *Grecs* pour avoir en abondance des livres imprimez. Ils n'ont point à preſent d'autres livres que ceux que je leur ai laiſſé: mais ces Ouvrages ont été tant de fois rimprimez en *Utopie*; on en a fait tant & tant d'Editions, que mes livres s'y ſont multipliez en pluſieurs milliers d'Exemplaires.

Tous ceux qui voïagent dans cette Ile-là par un motif de curioſité, & pour conoitre le Païs & les Habitans, pourvû qu'ils ſe ſoient rendus eſtimables par de longs voïages, & par la conoiſſance de pluſieurs Contrées, on les reçoit tres-bien; & ce fut par cet endroit-là que ces Inſulaires nous firent un bon accueil; car ils ſe font un grand plaiſir d'entendre ce qui ſe paſſe chez les autres Nations.

Au

Au reſte, on vient rarement chez eux pour le Commerce & pour y trafiquer. Que pourroit on y aporter? du fer: pour l'or & l'argent, comme les *Utopiens* en font moins de cas que de la terre, on ſeroit contraint de remporter ces precieux Métaux. De plus: touchant les marchandiſes, qu'on pourroit tirer de leur Ile, ils trouvent plus à propos de les tranſporter eux mêmes chez les Etrangers, que de les laiſſer venir dans le Païs pour acheter ce qu'il y a de trop. Ils ont deux raiſons là deſſus: l'une, que par une telle coutume, ils ont occaſion de mieux conoitre les Peuples eloignez: l'autre, qu'ils entretiennent par là, qu'ils perfectionnent même leur habileté dans l'Art admirable de la Navigation.

DES ESCLAVES D'UTOPIE.

Nos Inſulaires ne traitent point en Eſclaves ceux qu'on a pris à la Guerre, à moins qu'ils ne l'aïent faite eux mêmes: les enfans des Eſclaves n'heritent point, des chaines & des fers de leurs peres: tous les Eſclaves dont on pourroit ſe ſaiſir chez les autres Nations deviennent libres. Sur qui donc

tombe la ſervitude? ſur le Crime, ſur la Sceleratesſe, ſur le Forfait puniſſable du dernier ſuplice. Il importe fort peu que le Criminel ait commis la mauvaiſe action dans l'Ile, ou en quelque Ville etrangere: Les *Utopiens* châtient les Scélérats dès qu'ils ſont en leur pouvoir; & même les Etrangers qu'ils puniſſent par l'eſclavage ſont le plus grand nombre. On va les chercher; & après les avoir achetez, quelquefois à fort bas prix; le plus ſouvent, même, les obtenant pour rien, ils les transportent chez eux.

Non ſeulement on attache à un travail continuel ces divers genres d'eſclaves; mais on les tient auſſi à la chaîne. On traite beaucoup plus rigoureuſement les Compatriotes; & les *Utopiens* allèguent ſur ce ſujet-là, pour juſtifier leur conduite partiale, une raiſon de morale très ſenſée & très edifiante. Quoi, s'écrient ils, des hommes qui ont eu une ſi belle education, & à qui on n'a rien epargné pour leur inſpirer, pour leur faire ſucer avec le lait, l'amour de la Vertu, ces hommes-là ont pris un mauvais coeur; ils n'ont pu ſe defendre contre les noirs attraits de la Sceleratesſe; enfin, aïant bû toute honte, aïant ſecoüé la crainte de

de Dieu, ils ont agi en déterminez, en desesperez? On ne peut, concluent ils, on ne peut user de trop de rigueur envers ces miserables-là; on ne sauroit assez les faire servir d'exemple.

Ils ont encore une autre espèce d'Esclaves: ce sont des valets qui, étant emploïez chez les autres Peuples aux usages les plus bas & les plus pénibles d'une Maison; d'ailleurs, laborieux, & pourtant pauvres, viennent, de leur bon gré, en *Utopie*, pour y offrir leurs services. Ces étrangers sont les bien-venus; on les traite avec douceur, avec honnêteté; il est vrai qu'on les fait travailler un peu plus que les autres, parce qu'ils sont endurcis à la fatigue. A cela près ils n'ont pas beaucoup moins de part à l'Humanité Nationale & Commune que les Citoïens: on ne les retient point par force, on ne les renvoïe jamais à vuide.

Les *Utopiens*, comme je croi vous l'avoir dit, soignent les malades avec beaucoup de zèle, d'affection & de charité; ils n'ômettent rien pour leur procurer la convalescence, & un parfait retour de santé, soit par le secours de la Medecine, soit par l'observation d'un bon régime. Pour ceux qui sont ataquez d'un

mal incurable ? Ces rares & ſinguliers Humains leur donnent toute la conſolation imaginable : ils ſe mettent auprès d'eux; ils cauſent avec eux; ils les encouragent; enfin, ils leur donnent tout ce qui peut les Soulager. Si la maladie eſt non ſeulement irremediable, mais auſſi violente, cauſant, preſque continuellement, des ſoufrances aiguës, des douleurs dechirantes: alors les prêtres & les Magiſtrats font au Malade cette exhortation: Nôtre Ami; Nôtre Frere: puis qu'il n'y a nulle eſperance, & que vous n'êtes plus propre aux fonctions de la Vie; qu'au contraire, en reculant vôtre mort, vous êtes à charge à vous & aux autres: ſuivez nôtre conſeil: ne vous opiniatrez point à nourir chez Vous cette peſte, cette maladie contagieuſe; & puis que la Vie n'eſt plus pour vous qu'une peine horrible, qu'un tourment ſans relâche, avancez, hâtez courageuſement vôtre dernier Jour. Apuïé d'une bonne eſperance, faites reflexion que vous paſſerez de ce Monde-ci chez les Morts, comme un homme delivré du cachot & de la torture. Si vous êtes aſſez foible pour ne pouvoir vaincre l'impreſſion de la Nature; ſi vous répugnez trop à vous tirer du

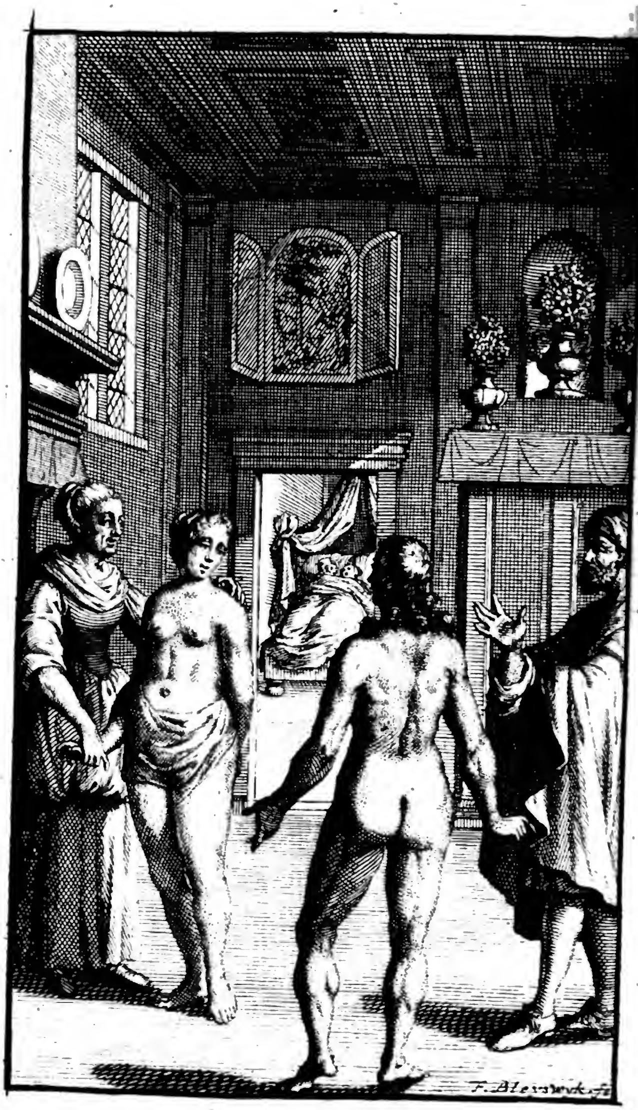
du nombre des Mortels, ſouffrez, au moins, que quelque autre vous rende ce bon office. Privé, generalement, & pour jamais, de toutes les douceurs de la Vie, c'eſt vous tirer d'un cruel ſuplice, que de vous donner la mort : pouvez vous trouver un meilleur ami? Vous lui aurez plus d'obligation qu'à ceux qui vous ont engendré. Vos parens, qui ne viſoient qu'à ſe contenter, vous ont expoſé, avant de vous conoitre, aux peines afreuſes que vous endurez: mais, celui qui, de vôtre conſentement, vous déchargera de la Vie, il vous affectionne, il vous cherit, il compatit à vôtre malheur; & il ne cherche qu'à vous faire entrer dans *le Repos Eternel.* Vous ne ſauriez, donc, agir plus ſagement qu'en donnant vous même ouverture & paſſage à vôtre ame, ou qu'en priant quelque bon Citoïen de ſupléer à vôtre peu de courage. D'ailleurs, ce ſont les Prêtres, ces Ambaſſadeurs, ces Miniſtres, ces ſacrez Interpretes de la Divinité, oui, ce ſont eux mêmes, qui vous excitent à procurer vôtre delivrance; la pieté, donc, la ſainteté, la Religion ne vous obligent elles pas à les croire, & à cèder à la force de leurs raiſonnemens? Les Malades,

qui ont le bonheur de se laisser persuader, se font mourir par une abstinence volontaire; ou prenant un soporatif mortel, ils partent sans aucun sentiment. Mais, on ne contraint personne à cesser de vivre, on ne donne jamais la mort à ces Malades desesperez, & toûjours souffrans: tant s'en faut: on ne diminuë rien des soins qu'on a pris pour eux, on les assiste jusqu'au dernier soupir; ces Peuples étant persuadez que, de cette maniere-là, le Malade meurt honorablement. Si quel-cun, ennuïé de la Vie, ou par desespoir, se separe des Vivans & se tuë; censé indigne de la terre, du feu, & des honneurs de la sepulture, on le jette, comme un infame, dans quelque Marais.

Passons aux Mariages des *Utopiens*. Il n'est point permis d'entrer dans le lien de la Generation, autrement d'épouser, qu'à dixhuit ans pour la Fille; & qu'à vingt deux, pour le Garçon. Si les Accordez, par un transport de tendresse mutuelle, ont succombé à l'impatience amoureuse & ont prévenu l'*Action Conjugale*, on leur fait une rude censure: on leur défend, même, absolument de se marier; & ces pauvres Amans n'oseroient

le

K 4



le faire; ils brulent à petit feu, chacun de leur côté, à moins que le Prince ne fasse grace, & ne dispense de la Loi. Mais le Pere & la Mere de famille chez qui le *délit*, la fornication, le larcin amoureux a été commis, ont à essuïer une grande infamie, pour n'avoir pas veillé assez exactement sur l'honneur de la fille ou du garçon, & sur le leur propre. Pourquoi, à vôtre avis, punissent ils si sévérement une chose, un écart qui ne passe chez nous que pour une legére foiblesse, que pour une *peccadille*? Voici sur quoi ils se fondent. Le Mariage, disent ils, est un étrange & bizare engagement: il faut y passer ses jours avec une prétenduë Moitié qui, trop souvent, est un terrible antagoniste; il faut souffrir & partager ensemble tous les chagrins, toutes les traverses qui surviennent dans le *Ménage*. On ne sauroit, donc, prendre trop de précautions pour empêcher que l'Amour Nuptial se ralentisse, & ne s'éteigne; sur tout, ce flambeau brulant ordinairement d'une flamme de paille. Or quelle meilleure mesure, pour obvier à cet inconvenient-là, que d'éloigner, autant que cela se peut, les sourdes & secrètes pratiques de *Vénus*; que de defendre,

que d'interdire tout Commerce *géneratif*, excepté celui d'une *Conjonction* legitime?

Au reste, voïez un peu comment l'Opinion fait tout chez les Mortels: quand il est question d'épouser? les *Utopiens* ont une coutume qui passeroit chez nous pour déraisonnable, pour ridicule, pour malhonnête; & laquelle, néanmoins, ils observent avec beaucoup de serieux & de gravité. Nos Insulaires ne savent ce que c'est que de se marier au hazard quant au corps. Une *prude* & vénérable Matrone fait voir à l'Amant sa Maitresse, en pure nature, c'est à dire toute nuë; & réciproquement, un homme de bonnes moeurs, un homme de probité, môntre à la fille, où à la veuve *l'étalage viril*; il lui ôte la chemise, & le lui presente à contempler, à examiner depuis la tête jusqu'aux piés. Nous ne pouvions garder nôtre serieux en aprenant ce beau Spectacle *du Paradis terrestre* avant l'inconcevable chute *du Pere Adam*: nous ne pûmes, même, nous empêcher de leur dire que cet usage-là étoit sot & impertinent. Mais Dieu sait comment nous fumes relancez: les *Utopiens* ne pouvoient admirer assez la folie de toutes les autres Nations. Quoi, disoient ils, pour

pour acheter un bidet *de quatre vingt ſoûs*, vous prenez de grandes précautions? Quoique cétte petite bête ſoit preſque tout à decouvert, vous ne laiſſez point de vouloir la conoitre mieux. On fait deſſeller, debrider le cheval: on en examine ſoigneuſement les piés, les jambes, la croupe, les yeux, la tête, l'encôlure; enfin, on le regarde par tout; tant on a peur d'être pris pour dupe, tant on craint que l'animal n'ait quelque ulcere, quelque défaut caché. A combien plus forte raiſon devez vous être attentif au choix que vous faites d'une femme? De cette alliance, de cet aſſemblage-là dépend le plaiſir ou le dégoût pendant toute vôtre vie. Si vous vous joignez à un corps que la Nature ait formé en mauvaiſe humeur; un corps qui ait des difformitez ſecrettes, vous avez mal echu; vous voila malheureux le reſte de vos jours. Cependant; parmi vous l'Homme & la Femme, le Mâle & la Fémelle s'uniſſent à l'avanture. On ſe prend l'un l'autre à tout riſque: le corps couvert, bien & dûment caché par l'habit; enfin, on ne ſe voit que le viſage; on ne ſe conoit que de la longueur d'une

ne main ; hé, qu'eſt ce que c'eſt que cela, je vous prie pour la fonction conjugale?

On ne ſe marie point pour s'en tenir au raport, à la conformité des humeurs: les Philoſophes, même, ne ſont pas fâchez que leurs Femmes aient, en corps & en beauté, quelque choſe de plus que les bonnes qualitez de l'Ame. Ne peut il pas arriver, n'arrive-t-il pas ſouvent que le mari trouvant ſur ſa nouvelle Epouſe des défauts que elle cachoit ſous un habit, peut-être eclatant & magnifique, s'en dégoûte pour jamais, & qu'il a horreur de l'aprocher *conjugalement?* Cependant: point d'autre remède que la patience; il n'eſt pas permis de ſe ſéparer. Si, après les nôces, cette facheuſe & mortifiante découverte ſurvient à l'une des Parties, toutes les deux n'ont point d'autre parti à prendre que de ſouffrir, & que de s'accommoder au Sort. N'eſt il, donc, pas juſte que les Lois ſe mêlent de cette afaire-là, & que elles fourniſſent un moïen infaillible pour n'être pas trompé ſur une choſe de cette importance? On devoit pourvoir avec d'autant plus de ſoin à cet inconvenient-là, que la *poligamie* eſt ſévérement défenduë dans nôtre Ile: chacun y a

a ſa chacune; & à moins d'adultére ou de moeurs aſſez mauvaiſes pour ne pouvoir être ſuportées, le mariage ne ſe rompt ordinairement que par la mort; c'eſt preſque toujours cette grande *Défaiſeuſe* qui dénouë le meilleur, ou le plus dur de tous les liens.

Quand les *Conjoints* ſont dans le cas de pouvoir être légitimement ſéparez, le Senat le leur permet par un Acte Juridique. Les voila, donc, *deſacouplez* & libres: mais à condition que la Partie coupable & condamnée paſſera le reſte de ſes jours dans l'infamie, & dans le célibat. Mais répudier une femme dont la conduite eſt irréprochable; la répudier, dis-je, par la ſeule raiſon qu'il lui eſt ſurvenu quelque infirmité corporelle? C'eſt ce qui ne ſe permet jamais chez nos *Utopiens*. Ces Peuples croïent avec une raiſon, avec un bon ſens qu'on ne ſauroit trop priſer, que c'eſt une vraïe & déteſtable barbarie d'abandonner quel-cun lors qu'il eſt dans la plus grande ſoufrance, lors qu'il a le plus beſoin de conſolation. La Vieilleſſe eſt la mére trop féconde des infirmitez; elle même eſt une maladie: hé quoi! cette vieilleſſe vous fera parjure? Vous repudîrez vôtre femme; vous quiterez vôtre mari, parce que la neige &

la glace de l'âge la met, ou le met dans une certaine impuiſſance? N'avez vous pas de honte? C'eſt alors, pour peu que vous aïez d'honneur, d'humanité, de tendreſſe conjugale, c'eſt alors que la foi promiſe devroit ſe rafermir.

Cependant il arrive quelquefois en *Utopie*, que les Maris & les Femmes, ſe trouvant d'une humeur abſolument incompatible, cherchent, l'un & l'autre, quel-cun, ou quelcune, avec qui ils eſperent vivre plus agreablement. En ce cas-là les Epoux ſe ſéparent d'un conſentement mutuel, & convolent à de ſecondes Nôces. N'allez, pourtant, pas vous imaginer que cela ſe faſſe ſans autorité de Magiſtrature. Les Sénateurs s'informent exactement du Fait: ils emploïent même à la recherche leurs femmes, comme fines conoiſſeuſes en cette matiere-là; & après avoir conu clairement que l'union des *Complaignans* eſt un enfer, & que le Mariage ne peut pas raiſonnablement ſubſiſter, le Sénat prononce la ſentence de Divorce. Ce n'eſt, pourtant, qu'à l'extremité, qu'on en vient-là: Nos Inſulaires, Nation fort pénetrante, n'ignorent pas que c'eſt un mauvais moïen pour faire régner l'amour dans le Mariage, de faire eſperer qu'on peut ſe démarier.

Les

Les corrupteurs, les violateurs du Mariage ſont punis d'une ſervitude très dure; & celui, ou celle qui a reçû l'afront peut ſe remarier à qui bon lui ſemble. Si ni l'un ni l'autre ne vivoient dans la Continence, dans le célibat, la perſonne offenſée, rompant avec ſa partie adultére, eſt en droit de prendre celui, ou celle qui a fait le *Cocuage*, s'ils ſont à ſon gré; ou de choiſir un autre parti. Si le Mari, ou la Femme, pour qui on a perdu la Foi Conjugale, perſiſte à vouloir aimer ſon indigne, ſon infidèle Moitié, ils peuvent encore vivre enſemble ſous la Loi du Mariage; à condition, neanmoins, que la Partie innocente ſe réſoudra à ſuivre la Partie adultére, & condamnée aux travaux à cauſe de ſon crime: il arrive, même, quelquefois, que le Prince, touché de compaſſion par le repentir ſincere & amer de la Moitié coupable; & par les ſoins officieux, aſſidus de la Moitié innocente, leur fait grace, leur rend la liberté, les remèt au nombre & dans la condition des autres Citoïens. Mais une rechute dans l'Adultere eſt punie de mort ſans miſericorde. Avouez moi, Meſſieurs mes deux Amis, que nôtre uſage eſt bien différent, tant dans les cours des Monarques, que chez les Particuliers! Il

Il n'y a point de ſuplice reglé pour la punition des autres crimes. Le Sénat en ordonne ſelon qu'ils ſont plus ou moins grans, plus ou moins enormes. Les Maris ſont en droit de châtier leurs femmes; les péres & les méres, leurs enfans; à moins que l'action ne ſoit ſi noire, ſi criante, qu'il faille neceſſairement faire un exemple public. Mais preſque toûjours on punit en *Utopie* les forfaits même les plus horribles, on les punit, dis-je, par la peine de l'eſclavage. Ces Inſulaires croïent; & ſelon mon ſens, ils croïent fort juſte, que cette punition, par la ſervitude, n'eſt pas moins rigoureuſe aux ſcélerats que la mort, & que elle eſt plus utile à la République. Quel bien, quel profit aporte dans une Societé Humaine l'Art afreux des Bourreaux? Ce ſont autant de Citoïens de moins, qui par repentir, ou par force, auroient pû rendre ſervice à leurs compatriotes. Car enfin; un homme bien vivant & bien travaillant, eſt beaucoup plus utile à Nôtre Eſpèce qu'un cadavre: ces miſerables eſclaves, étant expoſez tous les jours à la vûë des Paſſans, font bien une autre impreſſion de crainte & de terreur contre le crime, que quand la mort & le tems les ont fait diſparoître. Si ces eſcla-

eſclaves, ainſi doucement & humainement traitez, ſe révoltent: s'ils ſe ſoulèvent contre le travail, alors on les tuë, on les maſſacre comme des bêtes feroces, & indomtables, ſoit par la priſon, ſoit par les fers. Mais pour ceux qui, avec une patience courageuſe, ſuportent tranquilement leur déplorable condition? Ils ont toûjours l'eſperance d'être retablis. Lorſque ces Malheureux, ſuccombant ſous la fatigue de ces longs & pénibles Ouvrages, paroiſſent touchez d'un vrai repentir; quand ils font voir que le crime leur déplait beaucoup plus que le châtiment; quelquefois par la prérogative du Prince, quelquefois auſſi par la voix du Peuple, on adoucit leur ſervitude; ou, on les remet en pleine Liberté.

Avoir ſollicité femme ou fille à donner la derniere faveur, c'eſt comme ſi on avoit commis le viol, la fornication, ou l'adultére. Chez les *Utopiens*, en tout genre de crimes, la volonté déterminée au mal, & les efforts pour y reüſſir, ſont réputez pour le Fait. Eſt il juſte, diſent ils, que celui qui n'a point commis un crime à cauſe qu'il n'a pû venir à bout de ſon deſſein, eſt il juſte qu'on lui pardonne ſa ſcelerateſſe, parce que l'execution n'a pas été poſſible? Ces

Ces Peuples aiment beaucoup les fous & les boufons. C'eſt une grande honte de leur faire la moindre inſulte, tant les *Utopiens* ſont éloignez d'empêcher qu'on ne ſe faſſe de la Folie un ſujet de divertiſſement. Ils croïent que c'eſt être privé de raiſonnement & de reflexion. Quand ils voïent un Citoïen aſſez ſombre, aſſez grave, aſſez auſtére pour ne prendre aucun plaiſir aux actions, ni aux paroles d'un foû, ils ſe gardent bien de le lui confier, ni de le mettre ſous ſa protection: ils craindroient qu'un boufon, qui n'eſt propre qu'à ſervir d'amuſement, ne cauſant point de joïe à ce ſévére *Caton*, il ne le négligeât, qu'il n'en prît aucun ſoin.

Il n'eſt point du tout honnête en *Utopie* de railler la laideur, ni la mutilation. Les Citoïens, loin de rire des défauts corporéls de quelcun, ſe moquent du moqueur; &, en gens de bon ſens, ils ne ſauroient concevoir qu'on puiſſe plaiſanter ſur un travers de Nature, le quel étoit inévitable: une telle *turlupinade* paſſe chez eux pour folie. Comme ils croïent qu'il y a de la négligence & de la pareſſe à ne point cultiver la Beauté Naturelle, ils regardent, au contraire, comme une coû-

coûtume infame, de ſe faire le teint brillant, de ſe mettre le blanc & le rouge ſur les jouës, de ſe farder enfin, & d'emploïer tous ces diferens artifices que Nos Dames ſavent ſi bien mettre en oeuvre pour paroître belles & bien faites. Nos *Utopiens* conoiſſent, par expérience, que ce qui ſerre le mieux le ſacré Noeu du Mariage, ce n'eſt point la beauté de la Femme; c'eſt ſa probité, c'eſt ſa bonne conduite, & le reſpect que elle porte à ſon Mari. Quelques uns ſe laiſſant ſéduire à l'éclat de deux beaux yeux, n'épouſent que la jeune, que l'aimable, que la toute charmante Perſonne: Mais que ces Meſſieurs les Epoux amoureux aïent eu, pour Lot, une femme, ſans vertu, ſans honneur, ſans complaiſance? Les parties ſouffrent comme deux ames damnées, ou la bonne Déeſſe, nommée *Divorce*, vient au ſecous.

Ce n'eſt pas, ſeulement, par *les Lois Pénales* que les *Utopiens* écartent le Vice & le Crime: ils invitent auſſi à la Vertu par des récompenſes honorables. C'eſt dans cette vuë là qu'ils font ériger ſur la grande Place, des ſtatuës à ceux qui ont rendu à la Patrie quelque ſervice conſiderable. Cette glorieuſe diſtinction produit

duit deux bons effets: elle conſerve, par un Monument durable le ſouvenir des belles actions, & elle excite, elle eguillonne les Decendans de Ceux à qui la République a obligation, à marcher sur les traces de leurs Ancêtres. Celui qui eſt convaincu d'avoir brigué une Charge de Magiſtrat, ne peut plus eſperer d'entrer jamais dans le Gouvernement ni dans les Emplois Publics. Ces trop fortunez Inſulaires vivent enſemble d'une maniere agreable, douce, tendre, toute fraternelle: oh les heureux Mortels! Les Magiſtrats ne ſe renfrognent point; leur air n'eſt rien moins que menaçant, que terrible; ils ont la douceur, la bonté peinte ſur le Viſage: on leur donne l'aimable nom de Pere; & ils tâchent autant que cela peut s'accorder avec la Juſtice, ils tâchent de mériter ce plus aimable de tous les titres. Ces Magiſtrats reçoivent les honneurs dûs au Caractere & à la Fonction: mais ils n'exigent nullement cela de droit; & ils ne ſe formaliſent point quand on ne les ſaluë pas. Le Prince, même, ne ſe diſtingue ni par les habits Roïaux, ni par le Diadème, ou par la Couronne: on le reconoit, ſeulement, à une poignée de blé que ſa Ma-

jeſté



jeſté *Utopienne* a coûtume de porter à la main ; & par lequel bouquet, incomparablement plus précieux que celui des fleurs les plus rares, les plus odoriférantes, ce Monarque, *ſi Monarque y a*, déſigne *ſimboliquement* que ſon devoir eſſentiel eſt de nourir ſes ſujets & de les rendre heureux. Grand Dieu, qu'elle difference entre Prince & Prince ! La marque reſpectable, vénérable du Pontife, eſt un Cierge allumé qu'on porte devant ſa figure *ſacratiſſime.*

Les *Utopiens* ont fort peu de Lois ; & en effet, aïant eu le bonheur de ſe former en une ſi douce, en une ſi humaine République, qu'ont ils affaire de tant de réglemens & de Conſtitutions ? Ce qu'ils deſaprouvent, même, le plus chez les autres Peuples, c'eſt que le nombre preſque infini de Volumes touchant les Lois, & leurs Interprètes, ne ſuffiſent point pour maintenir une Nation en repos. Or nos Inſulaires ſoûtiennent, & ils n'ont pas tout le tort, qu'il n'y a pas au Monde d'injuſtice plus criante, que de lier, que d'enchaîner l'Homme par des Lois ſi nombreuſes, que ſa vie n'eſt pas aſſez longue pour les lire ; & d'ailleurs, des Lois ſi obſcures qu'on ne comprend rien au meilleur Interprète. Les Avocats

cats ne feroient pas fortune en ce Païs-là; ſur tout, ceux qui entendant bien *le Pour eſt le Contre*, tordent finement, malicieuſement les Lois, & les expliquent en faveur de la Cauſe la plus *inique:* tous ces ſubtils & ruſez Plaideurs n'ont rien à eſperer en *Utopie*, on ne les y conoît point; & s'ils y paroiſſoient, on les regarderoit comme les ennemis, comme les peſtes de l'Equité. Nos Inſulaires croïent fort judicieuſement, qu'en fait de procez, il vaut mieux que chacun diſe ſes raiſons, expoſe ſon droit au Juge, qu'à un Avocat. Le Juge écoute avec les oreilles de la Juſtice: le *Complaignant* ne ſe ſert point avec lui de détour ni de fourberie: n'aïant point d'Avocat qui lui aprenne à tromper, à en impoſer, il dit naturellement la choſe comme elle eſt: le Juge examine, pèſe, balance les raiſons; & il defend les moins fins & les plus ingenus contre la malice & la calomnie des Ruſez.

Vous m'avoûrez, Meſſieurs, qu'il eſt bien difficile d'obſerver une telle droiture, une telle equité dans les autres Païs, où tout eſt plein de coutumes embaraſſées, douteuſes, ambiguës; enfin, chez ces Nations où tout eſt heriſſé de Lois. Au reſte, chaque *Utopien* eſt Docteur en

Droit,

Droit. Car, je vous ai dit qu'ils avoient très peu de Lois; & comme l'interpretation en eſt facile & naturelle, il n'y a point de Citoïen qui n'en penètre d'abord toute l'équité. Le but, la fin, le motif de toutes les Lois, diſent ils; c'eſt que tous les Membres de la Societé Civile ſoient inſtruits des obligations communes & réciproques; c'eſt que chaque Particulier, qui a l'uſage de raiſon, ſoit averti de ſon devoir: à quoi bon, donc, concluënt ils, à quoi bon tant rafiner par les Commentaires, par les Gloſes, par les *Codes*, par les *Digeſtes* &c? Peu de Gens ſont capables de comprendre ces ſubtilitez-là: au lieu qu'une Loi ſimple, claire, & dont le ſens n'a rien d'équivoque, eſt à la portée de tout le Monde. Quant au Vulgaire, qui, dans un Etat fait le plus grand nombre, & qui a le plus beſoin d'avertiſſement, qu'importe, à ſon égard, qu'on ne faſſe aucunes Lois, ou qu'on les faſſe ſi obſcures, ſi embrouillées, qu'il faut avoir un génie ſupérieur, ou l'eſprit tourné à la chicane, pour entendre les Interprètes & les Commentateurs de ces Lois? La Populace, dont les Lumieres ſont très courtes, & qui dans ſon ignorance ne s'occupe qu'à ga-

gner la vie, cette Populace pourra-t-elle atteindre à *la Science Legiſlative; à la Metaphiſique du Bareau?*

Nos aimables Inſulaires ſont extremément utiles au Voiſinage. Il y a long tems que les *Utopiens* ont délivré de la Tirannie & de l'Opreſſion pluſieurs Peuples prochains. Ces Nations, charmées de la Morale, & du Gouvernement de l'*Utopie*, vont y chercher des Magiſtrats: Les uns en prennent pour douze Mois; les autres, pour cinq ans; cela dépend des *Demandeurs*. Quand ces Officiers de Judicature ont fait leur tems; on les remène avec tous les honneurs, avec tous les éloges dûs aux bons Magiſtrats; & on en reprend de nouveaux. Il eſt certain que ces Peuples qui confinent avec l'*Utopie*, ne ſauroient agir ni plus ſagement, ni plus utilement pour leurs Républiques. Le bonheur & le malheur d'une Societé Humaine dépendent des moeurs de Ceux qui en ont l'adminiſtration. Sur ce Principe-là, peut on agir plus prudemment? Ces Nations, dans le Monde dont je vous parle, choiſiſſent, pour ſuperieurs, des Gens, qui, n'aïant qu'une Charge paſſagére, & devant retourner bientôt dans leur Patrie, ne ſe laiſſeront apa-

aparemment point corrompre par l'amorce séduisante du Profit ; & qui, étant inconus aux Citoïens, ne tomberont, ni par amitié, ni par haine, dans aucune partialité ; toûjours prets à tenir dans l'équilibre la balance de *Thémis* ; toûjours disposez à soûtenir le bon Droit. L'inclination & l'interêt ; lorsque ces deux mauvais Panchans se trouvent dans les Tribunaux, c'en est fait de la Justice ; Justice pourtant, qui est le lien, & le nerf de la République.

Les *Utopiens* donnent le nom d'*Alliez* à ces Peuples qui viennent leur demander des Magistrats ; & pour les autres Nations aux quelles ils font sentir les effets de leur genérosité, ils les apellent *Amis*. Ces Traitez que les autres Etats font, rompent, & renouvellent si souvent les uns avec les autres, nos Insulaires ne conoissent point cela. A quoi sert un Traité? disent ils: la Nature aïant fait les Hommes pour s'entr-aimer, pensez vous que celui qui viole les impressions & les Lois de cette Mere Commune, se fasse un scrupule d'enfraindre les clauses d'un Traité ?

Ce qui confirme, ce qui fortifie les *Utopiens* dans ce sentiment-là, c'est que,

dans leur Monde, ordinairement les Conventions, les Accords entre les Princes, ne ſont pas obſervez de fort bonne foi. En *Europe*, & principalement dans les Païs de la Religion Chrêtienne, la majeſté des Pacifications Signées, ratifiées, jurées ſolemnellement ſur les Livres Sacrez, eſt Sainte & inviolable. Cela vient en partie de la droiture & du bon Naturel des Monarques; en partie auſſi du reſpect, de la crainte que les Princes ont pour le Souverain Pontiſe. Comme le Vicaire du Chef inviſible de l'Egliſe, ce Lieutenant General de la Divinité, cet Homme du Ciel, ne s'engage à rien qu'il ne l'éxécute très religieuſement, auſſi veut il, & cela d'autorité divine, & conſequemment abſoluë, que les Rois & les Souverains tiennent exactement parole ſur tout ce qu'ils ont promis. Les Princes qui biaiſent, qui, pour ne point accomplir la Convention, cherchent des êchapatoires & des ſubterfuges, le Saint Pere de Pape les châtie ſévérement avec le fouët de la Cenſure Paſtorale, ou par la foudre de l'Excommunication. Les Souverains Pontifes jugent avec beaucoup de bon ſens & d'équité, qu'il eſt tout à fait honteux à des Gens, qui ſont leur

leur plus grande gloire du titre de *FIDELE*, de ne point garder la foi dans les Conventions & dans les Traitez.

Mais dans le nouveau Monde où l'*Utopie* eſt placée ; Monde, à peine moins ſéparé du nôtre par ce grand Cercle nommé l'*Equateur*, ou la Ligne, qui diviſe le Globe terreſtre par la moitié, que par la diference des coûtumes & des moeurs; dans ce Monde là, dis-je, on ne compte point du tout ſur les Conventions d'Etat & de Politique: les Traitez y ſont auſſi minces, auſſi fragiles, que nous pouvons nous vanter de les avoir fixes, fermes & durables. Le fondement de cette défiance mutuëlle, prenez la peine d'écouter. En ce Monde-là, quand la plûpart des Princes, laſſez, rebutez, epuiſez d'hommes & de finance dans la Guerre, ſont contraints de faire la Paix, ils conviennent d'un Lieu pour traiter. Ambaſſades ſuperbes & magnifiques: Pompe & figure à l'envi: mais ſur tout, table ſplendide, ſomptuëuſe, & des divertiſſemens d'éclat. La Négociation du prétendu *Plenipotentiariat* dure des Mois & des Années. Tant que le Tapis eſt ouvert, c'eſt à qui agira le plus finement, c'eſt à qui ſe trompera le mieux. A la fin

on s'accorde. Tant de formalitez; tant de cérémonies; tant de remercîmens au Ciel; tant de réjouissances épanchées! & la suite de la dévotion & de la joïe publique, quelle est elle? C'est ordinairement une prompte rupture: plus la Paix fait de fracas chez ces Peuples *Lointains*, moins on en doit esperer la durée. Vive nôtre chére & tranquile *Europe* pour les fermes & stables Pacifications.

Savez vous la Source des Guerres qui sont si fréquentes, qui causent tant d'embrasemens dans ce nouveau Monde que j'ai eu le bonheur de découvrir? C'est que les Traitez, les Alliances, les Confédérations; enfin, les accommodemens & les racommodemens des Princes, s'y font en des termes si ambigus, si équivoques, si captieux, que le Souverain n'y est jamais lié tout à fait: il trouve toûjours des ouvertures, & des moïens pour échaper à ses engagemens. Cependant: si ces Seigneurs *Plénipotentiaires* trouvent dans quelque Contract d'un Particulier, la même ruse, ou pour mieux dire, la même fraude, la même fourberie; prenant un air grave, une *face* majestuëuse, ils nomment ce piége & ce panneau,

mau-

mauvaiſe foi, noirceur, ſcelerateſſe; & fronçant le ſourcil, comme feroit un Lieutenant Criminel, ils condamnent, de hauteur, à la mort ces Fauſſaires maſquez : mais pour avoir procédé *iniquement* dans la *Forge* de la Paix; pour avoir trompé dans une Négociation? Ils s'en font honneur; ils croïent avoir rendu un grand ſervice au Roi leur Maître. Après un tel contraſte, accordez l'Homme avec l'Homme; je vous en défie. Ne ſommes nous pas heureux d'être nez dans cette plus petite partie de la Terre, où les Princes & les Souverains marquent tant de Probité; ou les Mortels agiſſent ſi humainement?

Mais quelle conſéquence peut on tirer de la coûtume & de l'uſage de ces Etrangers qui ont ſi peu de bonne foi & d'humanité? La voici. Ces Peuples ont chez eux deux Juſtices d'une eſpèce tout opoſée. L'une influë ſur les ſujets, & principalement ſur le Vulgaire : Cette *Juſtice* là eſt humble juſqu'à la derniere baſſeſſe: elle va à pié; & infiniment au deſſous du faſte Roïal; elle rampe comme un ſerpent; elle eſt ſans équipage, ſans ſuite, ſans eſcorte; toûjours traînant ſes fers, & ne pouvant franchir un

pas tant ſoit peu difficile. L'autre *JUSTICE* eſt la vertu des Princes; & comme elle eſt incomparablement plus reſpectable, infiniment plus auguſte que la Juſtice du Vulgaire, elle a auſſi un privilége extraordinaire & ſublime; ſon Droit eſt de n'avoir point d'autre Loi que la Volonté.

Voila, comme je vous ai dit, la raiſon de nos *Utopiens*: voïant dans leur Monde ces Monarques, qui, poſſédez du Démon de l'Ambition, tiennent ſi mal leurs promeſſes publiques, & qui violent, même, ce qu'ils ont juré ſolemnellement ſur la Foi Divine, les *Utopiens*, dis-je, ne veulent avec leurs Voiſins ni Preliminaires, ni *Protocole*, ni Articles; enfin, ils ne veulent aucune Convention écrite. Peut-être changeroient ils bien vîte de ſentiment s'ils vivoient ſous nôtre Soleil, & ſous nos Climats. Ils ont encore là deſſus un autre point de Philoſophie; je vous l'ai déja inſinué. Ils vous diſent: les Alliances, les Conventions, les Traitez; enfin, tous les Accords entre les Etats, seront obſervez exactement: ſoit; à la bonne heure. Mais, n'eſt ce pas toûjours un grand mal d'avoir laiſſé vieillir la coûtume de faire des Trai-

Traitez & des Conventions? Que marque, s'il vous plait, un tel uſage? Redoublez, je vous prie, vôtre attention. Deux Peuples ſont ſeparez par la petite diſtance d'une Colline, ou d'une Riviere: Comme ſi la Nature ne leur avoit point donné le raport, la liaiſon que elle met entre les Individus de toutes les autres Eſpêces vivantes, ils ſe regardent tout de même, que s'ils étoient nez pour ſe piller, pour ſe ravager, pour s'égorger l'un & l'autre; & c'eſt ce que ces Peuples pratiquent *barbarément*, tant qu'ils ne ſont point Convenus par un Traité. La Convention eſt elle faite? Ne vous imaginez pas que pour cela, ces deux Nations ſoient en meilleure intelligence. Tant s'en faut: on s'entrevole, on s'entre-brule, on s'entretuë de plus belle; & pourquoi, ne vous en déplaiſe? Parce que Ceux qui ont dreſſé les Articles, étant des étourdis & des imprudens, ne ſe ſont point expliqué aſſez formellement, aſſez nettement; ſi bien qu'en examinant de près, qu'en aprofondiſſant le Traité, on n'y trouve que des termes ambigus; & les deux Etats voiſins recommencent à chercher leur deſtruction réciproque. Au contraire: la

 ſaine

ſaine & belle Morale des *Utopiens* eſt qu'on ne doit jamais apeller *Ennemi* que celui qui a fait tort; & qui s'eſt attiré la haine par quelque violence, par quelque injuſtice. Si les Hommes, ajoutent ils, ſuivoient la pente de la Nature dont ils ſont les Ouvrages, & que elle n'a formé que pour l'Innocence, quel beſoin auroient ils de Traitez & de Conventions? L'inclination individuëlle ne dévroit elle pas avoir plus de force que du papier noirci? Ce ne ſera jamais par les Contracts publics & particuliers que les Mortels s'entr-aimeront: les mots, les promeſſes, les engagemens Civils n'y font rien: le ſeul & ſolide Pivot du Genre Humain, c'eſt la bienveillance; c'eſt le Coeur.

DE LA GUERRE DES UTOPIENS.

CES Inſulaires ont les Armes en horreur & en abomination: au lieu, diſent ils, que ce ſeroit aux Bêtes féroces à s'entre-mordre & à s'entre-tuer, il n'eſt point d'Animal ſi déchainé, ſi furieux contre ſon Eſpèce que celui qui ſe vante d'avoir ſeul le beau privilége de la Raiſon.
Con-

Contre le ſentiment & l'uſage de preſque toutes les Nations, les *Utopiens* croïent que rien ne mérite moins le nom de *GLOIRE* que cette fumée, qui ſous les mots ſpecieux & impoſants de *Courage*, de *Bravoure*, de *Valeur*, ſort d'un feu barbare, qui chez les Hommes, cauſe de grans incendies, & en envoïe une nombreuſe quantité dans le vaſte Empire des Morts.

Nonobſtant l'horrible averſion que l'*Humanité* inſpire à nos *Utopiens* contre la Guerre; ils ne laiſſent pas de s'exercer dans la Diſcipline Militaire. Il y a des jours fixez pour cela; & les Femmes, même, ne ſont point diſpenſées de l'Aprentiſſage de *Tuërië Humaine*. Ils ſont régulierement cet exercice-là pour s'aguerrir; mais ils ne prennent les Armes qu'à la derniére extremité. Trois ſeuls motifs ſont aſſez puiſſans pour les faire entrer en Guerre. 1. quand on fait chez eux des irruptions & qu'ils ſont obligez de défendre leurs Frontiérés. 2. Dès qu'ils aprennent que leurs Amis, que leurs bons Voiſins ſont en danger, & qu'ils ont l'Ennemi ſur leurs Terres, ils arment au plus vîte, & courent à leur ſecours. 3. & enfin: s'ils ſavent, que quelque malheu-

reux Peuple gémit ſous l'opreſſion, ſous la violence d'un Tiran; touchez, alors, de cette aimable compaſſion que tout Mortel auroit en ſuivant les impreſſions de la vraïe Nature, ils prêtent gratuitement leurs Forces; & ne les rapellent que quand la Nation opprimée eſt ſortie du Joug & de l'Eſclavage.

Les *Utopiens* fourniſſent, donc, de leur propre Finance, des Troupes auxiliaires à leurs Amis. Ils ne le font pas ſeulement pour aider les Voiſins à repouſſer l'attaque, à ſe défendre contre les injuſtes Agreſſeurs; ils les ſecourent auſſi pour leur donner moïen d'exercer *la Loi du Talion*, & de ſe vanger du tort & des injuſtices qu'ils ont ſouffert. Mais nos Inſulaires n'en viennent-là qu'après qu'on les a conſulté avant la Déclaration de Guerre. Ils examinent attentivement la Cauſe; & dès qu'ils croïent voir démonſtrativement, géométriquement, qu'une Nation a ravagé ſans droit, & ne veut point réparer le dommage, ils prononcent dès lors hautement que cet Etat-là, aïant cauſé le trouble, & l'effuſion du Sang de l'Image Divine, mérite d'être pourſuivie par le fer, par le feu, par le terrible Flambeau de Mars. Les *Utopiens* marquent leur

leur indignation contre L'INIQUITE POLITIQUE, toutes les fois que la RAISON DU PLUS FORT a été la meilleure; toutes les fois que, par la pure envie de BUTINER, un Peuple en a ravagé un autre: mais ce qu'ils suportent le plus impatiemment; c'est quand leurs Négocians, chez quelque Nation que ce soit, sont, par le pretexte des Lois injustes, ou par la mauvaise interpretation des bons Réglemens, sont, dis-je, fourbez sous la couleur de l'Equité.

C'a été la source de la Guerre que, un peu avant nôtre Génération, ils firent, pour les *Nephélogètes*, contre les *Alaopolites*. Les *Néphélogètes* crurent avoir reçu des *Alaopolites*, par formalité de Jurisprudence, une grande injustice dans le Commerce. Que cette plainte fût bien ou mal fondée; toujours est il vrai que elle fut le sujet d'une Guerre afreuse. Ces deux Nations, sur ce différent-là, armérent avec beaucoup d'animosité, de haine, de fureur. Les Peuples d'alentour entrérent dans la querelle, & le feu devint général. Quelle fut la conclusion de ce furieux embrasement? De ces Républiques, qui, toutes, étoient très florissan-

tes les unes réçurent des ſecouſſes qui les mirent ſur le penchant ; les autres furent deſolées ; & comme un mal amène l'autre, les *Alaopolites* tombérent enfin dans la ſervitude & dans les chaines. Les *Utopiens*, qui ne faiſoient la Guerre que pour leurs Alliez, ou plûtôt que pour le bon Droit, forcerent les *Alaopolites* d'obéir aux *Néphelogètes*, & de vivre ſous leur dépendance. Vous ſaurez, pourtant, que quand les *Alaopolites* étoient en proſperité, les *Néphelogètes* n'étoient rien en comparaiſon de cette Nation-là.

C'eſt avec cette vigueur intrepide que nos Inſulaires ſoutienent les interets & l'argent même de leurs Amis. Il s'en faut bien que ces incomparables, que ces inimitables Peuples ſoient auſſi vifs pour leurs propres afaires : quand on les trompe en quelque lieu, & qu'on détourne leurs Deniers, la colere ne va point juſqu'à une rupture : ils prennent patience *Philoſophiquement*, ſe contentans de ne plus faire aucun Commerce avec Ceux qui en ont mal agi, tant qu'ils ne donneront point de ſatisfaction. Ce n'eſt pas qu'ils aïent moins d'égard pour leurs Concitoïens que pour leurs Alliez : mais ils ſe tiennent plus offenſez quand on

on prend le bien de leurs Amis, que si on prenoit le leur propre: la raison en est que chez les Alliez de l'*Utopie*, chaque Négociant perd pour son compte particulier; & conséquemment, on ne peut lui ôter son bien, sans l'exposer à une grande soufrance. Il n'en va pas de même chez nos Insulaires: comme tout est chez eux en Communauté, le dommage n'interesse pas beaucoup un Habitant; & pourvû qu'on n'attente point à sa personne; pourvû qu'on lui laisse la vie & la santé, il ne se sent point de sa perte; il n'en est ni plus pauvre, ni plus riche; il n'en vit pas moins heureusement. Pour vous faire mieux comprendre la chose: un *Utopien* ne sauroit perdre qu'aux dépens de toute la Nation: tout son malheur consiste à voir diminuër, pour quelques jours, un peu de l'abondance Publique; ou, pour mieux dire, un peu du superflu général; car les *Utopiens* ne portent chez les Etrangers que ce qu'ils ont de trop. Ainsi, le dommage est commun; & pas un Citoïen ne s'en sent en son particulier. Voici, donc, la consequence qu'ils tirent de ce principe-là: seroit il juste; ou plûtôt ne seroit-ce pas une cruauté barbare, de causer

ser la mort à plusieurs gens, par ressentiment & par vangeance pour une injure, pour un outrage, pour une violence; enfin, pour une perte qui n'a ôté à personne ni la vie, ni le nécessaire, ni le bonheur?

Mais quand, en quelque Païs de ce nouveau Monde, un de nos Insulaires a reçu une blessure, ou qu'on l'ait maltraité jusqu'à le faire decendre dans le tombeau, soit que le meurtre ait été commis par autorité publique, soit qu'un Particulier en soit l'Auteur, dès qu'ils ont apris, par leurs Ambassadeurs, la vérité du Fait, ils demandent fierement les coupables; & si on ne se hâte de les apaiser en les leur livrant, ils ne balancent point à declarer la Guerre. Quand les *Utopiens* sont maîtres de cette sorte d'*Offenseurs*, ils les punissent par l'Esclavage, ou par la mort.

Bien éloignez de se faire un grand honneur d'avoir massacré dans un Combat, dans une Bataille, des dix, des vingt, des trente mille hommes, si plus n'y a: très éloignez de s'épancher en réjouissance par la Musique, par le tonnerre du Canon, par le siflement bruïant d'un feu d'artifice; & cela pour avoir remporté

té une Victoire qui a fait couler des ruisseaux de sang Humain, & qui a couvert de Cadavres tout un Champ destiné par la Nature à faire vivre les Hommes: encore une fois ces bons Insulaires, loin d'avoir nos barbares sentimens sur la Guerre, sont consternez, & rougissent de honte, quand ils voïent que sous le nom d'*ennemis*, ils ont fait périr tant de Mortels. N'est-ce pas disent ils, une ignorance crasse, un aveuglement des plus épais & des plus obscurs, d'acheter si cherement des marchandises, fussent elles les matieres les plus précieuses que la Terre puisse cacher dans son riche sein.

Quand donc, à vôtre avis, nos *Utopiens* se savent ils bon gré, quand se félicitent ils d'avoir vaincu? C'est lorsque, par adresse & par ruse, ils sont venus à bout des Ennemis. Après cette reüssite, qu'ils apellent aussi sage qu'heureuse, ce ne sont que des chants de gloire & de triomphe; tout retentit des acclamations du Peuple; & ces vrais Humains aïant eu le bonheur de procurer le Bien Public, par leur prudence, & sans avoir à se reprocher l'effusion du Sang, ni une grosse *tuërie*, ne peuvent en marquer assez de

de joïe. Dans ces heureuſes conjonctures, ils érigent des trophées; ils élèvent de ſuperbes Monumens pour perpétuer le ſouvenir de la Victoire.

Je ne doute point, Meſſieurs, que cette nouveauté là ne vous étonne, & que vous ne la preniez pour un travers de bon ſens. Mais faites, je vous prie, attention à leur raiſonnement. Ils ſe vantent d'avoir fait la Guerre en vrais hommes, quand ils ont vaincu par fineſſe; pourquoi? C'eſt qu'ils ont conduit leurs Armes par la Raiſon, & que la Raiſon vaut beaucoup mieux que le courage, que la bravoure, que la valeur. De tous les animaux, diſent ils, l'Homme ſeul a le privilége de pouvoir attaquer, ſe défendre, combatre avec eſprit & avec jugement. Les ours, ajoutent ils, les lions, les ſangliers, les loups, les chiens, les autres bêtes ne combatent que du corps; & comme la plûpart de ces Bêtes l'emportent ſur nous pour la force & pour la férocité, auſſi avons nous ſur elles l'avantage de la conoiſſance & du bon ſens.

Quand Nos Inſulaires en viennent à une rupture ouverte avec quelque Nation, ils n'ont pour but que d'obtenir ce qu'ils

qu'ils prétendent raiſonnablement & legitimement leur être dû, & dont le refus les oblige à déclarer la Guerre. Il ne ſont jamais les Agreſſeurs que quand ils ne peuvent ſe diſpenſer de l'être: mais auſſi, quand le feu de la Diſcorde eſt une fois allumé, ils croïent qu'on ne ſauroit prendre une vangeance trop ſévere de ceux qui ont cauſé l'embraſement; afin que, dans la ſuite, la crainte les tienne en bride, & que la terreur les empêche de retomber dans la même injuſtice ou dans la même violence. C'eſt là le but que les *Utopiens* ſe propoſent dans un deſſein: ils en preſſent, ils en hâtent l'execution; en ſorte, neanmoins, qu'on doit plus penſer à eviter le péril, qu'à s'attirer des louanges, qu'à aquérir de la gloire.

Dès que la Guerre eſt declarée, ils envoïent ſecrètement des billets dans les lieux les plus aparens du Païs ennemi; & ils prennent ſi bien leurs meſures, qu'on en affiche un bon nombre en même tems. Ces billets, qui ſont autoriſez par le ſeau de la République, promettent une grande récompenſe à quiconque pourra tuër le Prince qui eſt leur adverſaire. Il y a auſſi dans ces placards d'autres récompen-

ſes,

ſes, moindres à la vérité, que la précédente, mais pourtant, très conſidérables, par leſquelles on met à prix certaines têtes nommées, & ſpecifiées dans le papier affiché: Ce ſont ceux que les *Utopiens* croïent avoir donné au Prince le mauvais conſeil qu'il execute contr'eux. Quand on ſe ſaiſit d'un des proſcripts, & qu'on le leur amène vivant, ils donnent le double de la récompenſe promiſe & fixée. Ils promettent, même, des récompenſes à ceux dont ils ont mis la tête à prix, & leur offrent leur grace s'ils veulent ſe declarer contre leurs Compagnons.

De cette maniére-là, il arrive bien-tôt que ces Proſcripts ſe défient de tout le monde; & que ne pouvant comter les uns ſur les autres, bien loin d'être en ſureté, ils ſont continuellement dans la plus grande crainte, & dans le plus grand danger. Car il arrive fort ſouvent qu'une bonne partie de ces *Aprêciez*, & principalement le Prince, lui même, ſont trahis, tuez, ou livrez par ceux en qui ils avoient le plus de confiance: tant les preſens ont de force & de vertu pour exciter au Crime! Nos Inſulaires, qui n'ignorent pas cette verité-là, n'epargnent rien

rien pour en faire leur profit. Mais, sachant bien aussi que leurs solicitations, que leurs exhortations jettent dans le dernier peril ceux qu'ils tentent, ceux qu'ils tâchent de seduire & de corrompre, ils ont soin que la grandeur du danger soit compensée par l'importance, & par le haut prix des bienfaits. C'est pourquoi, ils promettent dans ces conjonctures-là, dont ils ont chez eux beaucoup d'exemples, ils promettent, non seulement une grande quantité d'or, mais aussi la proprieté de terres d'un gros revenu, où ces Traitres & ces Meurtriers pourront vivre surement & agreablement chez les Amis; & les *Prometteurs* tiennent exactement parole.

Les autres Nations regardent comme une bassesse d'ame, comme une lâcheté, comme une barbarie, cet usage politique de faire un trafic de ses Ennemis, & de mettre leur vie à l'enchere: mais les *Utopiens* s'en font honneur; ils s'en glorifient; ils soûtiennent, qu'en cela leur conduite ne sauroit être plus sage ni plus prudente. Par ce moïen-là, disent ils, nous finissons une Guerre sans que elle nous coute aucune Bataille, aucun Combat. D'ailleurs nous faisons voir nôtre bon

bon Naturel & nôtre Humanité: par le ſang & la vie d'un petit nombre de Coupables, nous ſauvons des milliers d'Innocens, qui auroient peri dans l'Occaſion & dans l'Action. Ce n'eſt pas ſeulement la conſervation de nos Compatriotes que nous avons en vuë; c'eſt celle auſſi de nos Ennemis: nous n'avons guere moins de pitié des Soldats qui portent les Armes contre nous que de nos propres Troupes; ſachant bien que cette Milice n'eſt pas entrée de bonne volonté dans le ſanguinaire Métier de *Mars*; mais que ce ſont ſes Princes qui l'y ont comme forcée, & qui s'en ſervent comme d'un inſtrument de la fureur qui les agite.

Si la Machine des récompenſes offertes n'a point d'effet, les *Utopiens* tentent une autre voïe: C'eſt de ſemer de la diviſion, faiſant eſperer la Couronne au Frere du Prince ou à quelque Grand du Roïaume. Si les factions & les révoltes qu'ils tâchent de former dans un Etat, languiſſent, ne s'enflamment point; enfin ſi elles ne reüſſiſſent pas ſelon leur but; alors ils ont recours aux Nations voiſines de celle avec qui ils ſont en rupture; & leur produiſant quelque vieux titre

titre qu'ils ont deterré, car les Souverains n'en manquent jamais, ils les pouſſent à prendre les Armes contre l'Ennemi de leur Ile. Quand ils ont promis à ces Peuples qu'ils ſollicitent à la diverſion, de les ſecourir, & de les aider de leur forces, ils fourniſſent une prodigieuſe quantité d'argent, mais très peu de Citoïens : Ils aiment ſi cherement leurs Compatriotes ; & ils font ſi grand cas de leurs Compatriotes, qu'ils auroient de la peine à échanger un de leurs Gens contre le Roi leur ennemi. Mais pour l'Or & pour l'Argent, comme ils ne gardent ces Métaux que pour cet uſage-là, ils le donnent ſans répugnance ; & d'autant plus que, quand il ne leur en reſteroit point du tout, ils n'en vivroient pas moins commodement. D'ailleurs, outre leurs Richeſſes domeſtiques, ils ont encore au dehors des biens infinis. Comme ils prêtent aiſément, pluſieurs Nations leur doivent, je croi vous l'avoir déja dit : Or c'eſt de cet argent-là qu'ils tirent des Soldats de tous côtez, & principalement des *Zapolètes*.

Les *Zapolètes* ſont une Nation, placée à cinq cens mille pas de l'*Utopie* & ſituée au ſoleil levant. Ce Peuple eſt afreux, groſ-

groffier, farouche, fauvage, & préférant aux plus beaux lieux de la Terre les forets & les montagnes où il a été nourri. Ces Hommes-là font d'une conftitution dure; endurcis aù chaud, au froid, & au travail: ils ne prennent aucun plaifir; ils fe foucient peu de l'Agriculture, des edifices, ni des habits. Toute leur occupation eft de nourir leurs beftiaux; ne vivant prefque que de la Chaffe, & de ce qu'ils peuvent dérober. Les *Zapolètes* ne font nez que pour la Guerre: auffi en cherchent ils avec le dernier empreffement l'occafion. Ils l'embraffent avec ardeur; & defcendant par bandes de leurs retraites & des Montagnes, fortant de leurs forets par troupes, ils s'offrent, prefque pour rien, à ceux qui font venus en ce Païs-là pour enrôler des Soldats. Ainfi: ces Montagnards ne conoiffent dans la Vie aucun Art; excepté celui qui enfeigne aux Mortels à s'entre-égorger par les règles, à s'entre-tuër dans les formes. Quand les *Zapolètes* fe font une fois engagez à quelque Service Militaire, ils fe battent comme des lions, & leur fidelité eft incorruptible.

Mais, ils ne fe lient, ils ne s'engagent jamais pour un tems fixe & limité. Les claufes de l'en-

l'enrôlement ſont que, ſi dès le lendemain les ennemis leur promettent une meilleure ſolde, ils paſſeront de leur côté; & que ſi le jour ſuivant, les premiers *Engageurs* offrent un petit ſurcroît de profit, ils viendront ſe remettre ſous leurs étendarts. Il ſe fait peu de Guerres où les *Zapolètes* ne ſe trouvent dans les Armées des deux partis opoſez. Il arrive de-là, tous les jours, une contrarieté fort difficile à imaginer, tant ſelon les Lois de la Nature, que ſelon celles de la Societé Humaine. Deux proches parens, deux freres, ſi vous voulez, s'aiment tendrement: choiſiſſant la profeſſion des Armes, les voilà tous deux ſous le même Capitaine. Tant que ces freres ſont enſemble, leur tendreſſe redouble par la raiſon même qu'ils ſervent le même Maître, & qu'ils défendent la même Cauſe. Peu de tems après, ſe ſéparent ils? ſe trouvent ils dans les differentes Troupes de deux Princes qui ſe font la Guerre? L'amitié s'éteint, la fraternité meurt, tous les liens du ſang ſe rompent: C'eſt à qui des deux paroîtra le plus grand ennemi de ſon proche, c'eſt à qui donnera les marques les plus éclatantes de haine & de colere contre ſon parent; enfin, ſi ces

M freres

freres ſe rencontrent dans une mêlée, ils ſont obligez, ſous peine de perdre l'honneur, & peut-être la vie, de faire de bonne foi, tous leurs efforts pour s'entretuër. Et qu'eſt-ce, s'il vous plait, qui les incite à cette fureur denaturée? Un morceau de pain, un peu d'argent qu'ils reçoivent chaque jour, chacun, du Souverain au ſervice duquel il s'eſt engagé. Cependant, ce vil & mepriſable interêt les poſſède ſi fort, qu'un ſoû de plus ſur la ſolde ſuffit pour les faire changer de parti. Par une telle conduite, ils tomberent bien vîte dans l'Eſclavage de l'Avarice; & perdant cet heureux mepris que ils avoient pour les Richeſſes, ils commencerent ſi bien à aimer la Monnoïe, que c'eſt un proverbe chez les autres Nations de ce nouveau Monde, *point d'argent*, *point de Zapolète*. Cependant, l'avarice ne leur eſt nullement profitable; car ce qu'ils gagnent par le ſang, ils le conſument auſſitôt par le luxe; ce qui ne les empêche point, neanmoins, d'être toujours pauvres & miſerables.

C'eſt de ces hommes-là que Nos *Utopiens* ſe ſervent principalement dans toutes leurs Guerres. Comme ces Montagnards ne trouvent nulle part une ſi bon-

ne païe, ils accourent en foule à ces Insulaires. Ceux-ci les reçoivent, & les enrôlent très volontiers. Peut-être n'en devineriez vous jamais le motif: je vais vous le dire. Comme les *Utopiens* cherchent les honnêtes gens pour les emploïer dans leur service: aussi cherchent ils les *Zapolètes*, Nation très mauvaise, & qui, trafiquant en sang humain, leur est extrémément odieuse, aussi, dis-je, les cherchent ils pour les perdre, & pour les exterminer. La République en a-t-elle besoin pour la Guerre? On les attire par de grandes promesses; on en fait un Corps de troupes; mais, on le poste toûjours dans les endroits les plus dangereux. Une grande partie y périt; &, consequemment, ceux-là ne reviennent point demander l'execution des promesses. Pour ceux qui ont échapé au péril, on leur tient parole; on leur donne de bonne foi ce qui a été promis; & cela, dans la vuë de les encourager à n'avoir pas moins d'assurance & de hardiesse dans une autre occasion. Au reste: les *Utopiens* se soucient fort peu que l'Ennemi ait passé au fil de l'épée beaucoup de leurs *Zapolètes*, & qu'il en ait fait un grand carnage. Ils croïent, même, que le Genre Humain

M 2 leur

leur ſeroit bien redevable, s'ils pouvoient purger la Terre de cette Nation ſale, méchante, & qui, dans le fond, n'eſt qu'une Canaille nombreuſe.

Après la Soldateſque *Zapolètaine*, Nos Inſulaires emploïent les Troupes de Ceux dont ils ont entrepris la defenſe, & pour qui ils ont pris les Armes: ils ont, de plus, les *Auxiliaires*, que leurs autres Amis leur fourniſſent; & enfin, ils joignent à toutes ces forces celles de la Nation. Ils choiſiſſent parmi les Citoïens un homme dont la ſageſſe & la valeur ſoient éprouvées; & ils lui donnent une autorité abſoluë ſur toutes le Troupes. Ce General a ſous lui deux autres Compatriotes, qui ſont comme ſes Lieutenans: je dis *comme*; car tant que le Général eſt en état de commander, ces deux ſubalternes ne ſont que des particuliers, & n'ont pas plus de pouvoir dans l'Armée que le moindre Soldat: mais s'il arrive que le General ſoit pris, ou qu'il ſoit tué; alors un des deux Citoïens occupe la place du Mort, ou du priſonnier; & il monte à cette Dignité-là comme par droit d'héritage & de ſucceſſion. Un troiſième eſt nommé ſur le champ; & ils prennent judicieuſement cette précaution, afin que, com-

comme le ſort des Armes eſt fort incertain, le péril du Chef ne jette point l'Armée dans le déſordre, & dans la confuſion.

Chaque Ville fait ſes levées: on admet les Citoïens qui ſe preſentent par bonne volonté pour la Patrie, & on leur fait faire l'aprentiſſage militaire. Les *Utopiens* ne forcent perſonne à entrer dans le ſervice, ni à embraſſer la profeſſion des Armes; étant perſuadez qu'un Soldat naturellement timide, non ſeulement ne fera jamais des actions de bravoure; mais que, même, il inſpirera la lacheté à ſes Camarades. Cependant: s'il ſurvient tout d'un coup une Guerre qui mette l'Ile en danger, on prend les poltrons, pourvû que d'ailleurs ils ſoient forts & vigoureux: on les embarque avec de bons Soldats; on les place par ci par là entre des braves ſur les murailles; enfin, on en diſpoſe d'une maniere qu'il n'y a pas moïen de s'enfuir. Alors, ces pauvres Timides, aïant honte de n'avoir pas autant de courage que leurs Concitoïens, ſe voïant en preſence de l'Ennemi, & ſur tout l'eſperance de ſe ſauver leur étant ôtée, font, comme on dit, *de neceſſité vertu:* ils s'encouragent, ils s'animent; &

ſouvent leur lâcheté naturelle tourne en valeur heroïque.

Pour les Guerres éloignées, je vous le repète, nos *Utopiens* ne ſavent ce que c'eſt que de contraindre: mais quand les femmes y veulent accompagner leurs maris, bien loin de les en empêcher, on les y exhorte, & on leur donne de grandes loüanges ſur leur fidelité conjugale, & ſur leur brave réſolution. S'agit il d'une Bataille? On met chaque Epouſe auprès de ſon Epoux: les fils, les oncles, les neveux, les couſins; enfin, tous les parens que ces Conjoints ont à l'Armée, les environnent, forment une eſpêce de cercle dont les Mariez ſont le centre. En aïant demandé la raiſon, ces bons Inſulaires me firent une réponſe qui me parut admirablement ſenſée: Nous faiſons cela, dirent ils, afin que Ceux qui, par le mouvement ſecret de la Nature, ſont portez à s'entre vouloir du bien, ſe ſecourent mutuellement dans le péril & contre la mort. Je ne puis aſſez m'étonner que les Gens de nôtre Monde n'aïent point encore trouvé cette invention-là.

C'eſt un deshonneur, c'eſt une infamie au Mari de revenir ſans ſa Femme;

&

& au Fils, de retourner dans le Païs après avoir perdu son Pere à la Bataille. Quel effet pensez vous que cette coutume la produit? C'est que quand on les attaque, quand on en vient aux prises, quand il se fait une mélée, si l'Ennemi tient ferme, le Combat ne finit que par le massacre, que par le Carnage. Nos Insulaires font tout leur possible pour ne point s'exposer eux mêmes aux fureurs de la Guerre, & pour n'y emploïer que des Troupes etrangeres, aux quelles comme vous avez vu, ils donnent une grosse païe: mais aussi, autant ils ont débandé les ressorts de la Prudence pour prévenir l'effusion de leur sang, & la perte des Citoïens; autant, lorsqu'ils ne peuvent se dispenser d'entrer en lice, marquent ils de valeur & d'intrépidité. Ne croïez pas qu'ils aillent au Combat avec une impetuosité féroce: tant s'en faut: ils retardent, ils reculent, ils réflechissent; & pendant ce tems-là, ils s'animent si fort à l'Action Militaire, qu'ils aiment mieux y périr que de tourner le dos. Les *Utopiens* ont encore une autre raison d'encouragement. Ne craignant point de tomber en necessité: aïant, chacun chez soi, abondamment de quoi vi-

vre; enfin, bien ſurs que leur Poſterité ſera toûjours à ſon aiſe, cela leur met l'eſprit en repos; cela leur inſpire une vaillance extraordinaire; enfin, cela leur fait mépriſer le dernier malheur de la Guerre, c'eſt à dire d'être défaits, batus, vaincus, paſſez au fil de l'Épée. Vous ſavez, Meſſieurs, que nous n'avons point le même avantage dans nos Armées. Depuis le moindre Soldat juſqu'au Généraliſſime, chacun penſe à ſes beſoins, à ſa fortune, à ſa famille; ſi bien que ces ſoins-là partagent les coeurs les plus braves, les plus heroïques, entre la crainte & la valeur; au-lieu qu'un *Utopien*, aſſuré que ſa femme, ſes enfans, ſes proches vivront heureux après lui, n'a proprement que ſa perſonne à ſacrifier. Une autre raiſon qui fait la confiance de ces Peuples dans une Bataille, c'eſt leur grande habileté pour les Armes. Mais la principale cauſe de leur valeur, la voici. Leurs Lois étant toutes fondées ſur la Raiſon, ſur la Juſtice, ſur l'Equité naturelle, on les élève dans ces bons principes, & dans ces belles maximes. Il ne ſe peut, donc, pas qu'ils ne ſoient braves; car ils aprennent, par une belle education, à ne pas négliger aſſez la

vie, à ne la pas mépriser assez pour la prodiguer témérairement ; mais aussi que quand l'honneur, & le bien de la Patrie le demandent, on doit mourir courageusement, & sans aucun retour sur l'interêt personnel, sur la tendresse, & sur l'amitié ; mort vraîment heroïque, mort de Philosophe.

Dans le fort du Combat, en quelque endroit qu'il se donne, l'élite de la Jeunesse, & qui est fort résoluë à périr, s'il le faut, pour le bonheur commun, se met en mouvement contre le Général des ennemis, ou, pour mieux dire, conjure sa perte. On l'attaque ouvertement & de front ; on lui tend des piéges & des embuscades ; on cherche de près & de loin à s'en défaire ; enfin, ces jeunes gens, formez en un Bataillon sur lequel toute l'Armée a les yeux, & dont on a grand soin de remplacer les Soldats fatiguez, ou rebutez, cette jeune Milice, dis-je, emploïe toute la ruse, & toute la bravoure de *Mars* pour venir à bout du Chef de l'Armée ennemie. Cette opiniatreté a ordinairement une réüssite si heureuse, qu'à moins que le General ennemi ne prenne le parti de la fuite, il est tué, ou fait prisonnier.

Quand la Fortune s'eſt déclarée pour nos *Utopiens*, quand ils ont la Victoire, n'allez pas vous imaginer que dans le tranſport de la fureur guerriere, ils tuënt, ils maſſacrent les Vaincus. Non: ces excellens Humains aiment mieux prendre ceux qu'ils ont mis en fuite, que de leur ôter la vie. Jamais, même, ils ne pourſuivent les Fuïards que lors qu'ils ſont ſurs de pouvoir le faire: le gros des Troupes demeure en ordre ſous les étendarts, & l'Armée toûjours prête à ſoûtenir le combat. Ils obſervent cette méthode là ſi exactement, que, quand ils ont battu l'Ennemi, ſi leur Arriere-Garde n'a point eu part à la Victoire, ils laiſſent plûtôt échaper tout les Vaincus, que de déranger les Troupes pour courir après eux. Nos Inſulaires ſe ſouviennent de ce qui leur eſt arrivé plus d'une fois. Les Ennemis avoient défait tout le Corps de l'Armée *Utopienne:* enflez de l'orgueuil d'avoir triomphé, ils ſe diſperſoient, ils couroient ça & là, pour pourſuivre, & pour faire du carnage. A vôtre avis, Meſſieurs, quelle fut la ſuite de cet emportement barbare? Les *Utopiens* avoient un petit Corps de réſerve. Ces Troupes, bien cachées, épioient le tems, elles étoient

étoient attentives à l'occasion. Dès que elles la virent favorable, elles fondent sur ces *Coureurs*, sur ces *Massacreurs*, qui, ne doutant point d'une victoire insigne & complète, ne cherchoient qu'à répandre la Mort par tout. Mais *mal en prit* à ces Destructeurs de l'Espêce humaine; leur excès de confiance fit changer le sort, qui effectivement tourne comme une girouète: Nos *Utopiens*, eurent le bonheur de tuër les *Tuëurs*: par une révolution imprévuë ils arracherent la *Palme*, les *Lauriers*, la Victoire à l'Armée victorieuse; enfin, les Vainqueurs devinrent, à leur tour, les battus, les *bien & dûment* vaincus.

Les *Utopiens* ont ils plus de finesse à tendre des piéges, à poster des embuscades, qu'ils n'ont de ruse pour les éviter? Ce problème de Guerre ne peut se soudre, ni se décider aisément. Vous croiriez quelquefois & vous le croiriez sur toute l'aparence possible, qu'ils méditent la retraite, & qu'ils ne pensent qu'à fuir: rien moins que cela. Tout au contraire: prennent ils cette résolution-là? On ne s'en défieroit jamais. Car dès qu'ils reconoissent que leur Camp n'est pas bon, ou que les Ennemis sont beaucoup supe-

rieurs; alors, ils décampent la nuit avec tout le silence imaginable : ou ils se tirent du peril par quelque Stratagême ; enfin, de jour même, ils font la retraite avec tant de finesse, & avec un si bel ordre, qu'il n'est pas moins dangereux de les attaquer quand ils se retirent, que lors qu'ils tiennent ferme, que lors qu'ils défient, & qu'ils semblent dire d'un air menaçant, aux ennemis, *venez, venez, vous serez les très bien reçûs.*

Nos Insulaires ont grand soin de fortifier leur Camp par un fossé aussi profond que large; & comme ils font jetter de leur côté la terre tirée de ces endroits creusez, cela leur vaut un double rempart. N'allez pas vous imaginer qu'ils emploïent à cette sorte de travaux, des *goujats*, des valets, des gens de la plus basse mechanique. Non : ce sont les Soldats mêmes qui font ces Ouvrages si utiles. Toute l'Armée a la bêche, a l'outil à la main; à condition, pourtant, mes Amis, qu'il vous plaira d'excepter ceux qui, pendant que leurs Compatriotes fouïssent & travaillent, sont commandez pour faire sentinelle autour du Camp; & cela, pour être toûjours prets à repousser les attaques imprévuës. Tant de Gens

Gens *mettant*, *donc*, *la main à l'oeuvre*; tant de bras étant occupez à mettre le Camp en fureté, il n'eſt pas concevable avec quelle vîteſſe ils finiſſent leurs retranchemens, & tous leurs travaux.

Leur Armure a toute la ſolidité neceſſaire pour recevoir les coups ſans bleſſure; & cependant, ſi légére, formée avec tant d'adreſſe & tant d'art, que elle n'empêche ni le geſte, ni le mouvement. Ils peuvent même nager commodément avec cette Armure là. Il faut remarquer que dans l'éducation de guerre, quand on leur donne les premieres leçons de la Diſcipline Militaire, ils s'accoutument à nager armez. Les inſtrumens ſanguinaires & meurtiers dont ils ſe ſervent en combatant de loin, ce ſont des dards, des flèches, des javelots; & ils manient ces *outils de mort* avec une force, avec une adreſſe merveilleuſe; on ne peut pas mieux viſer. L'Infanterie & la Cavalerie portent également le Carquois. Quand il faut ſe battre tête à tête, homme à homme; enfin, s'agit il d'en venir aux priſes? Cela ne ſe fait pas à l'epée: c'eſt avec des haches qui par le fil, par le trenchant, & par la peſanteur, ſont tout à fait propres à ne pas manquer

ſon coup, & à fraper d'eſtoc & de taille. Ils ſont d'une habileté ſinguliere à inventer des machines de guerre: quand elles ſont achevées, on a grand ſoin de les cacher, de peur qu'en ſe hâtant de les produire, & qu'en les faiſant jouer trop tôt, elles ne manquent leur effet, & ne donnent lieu aux ennemis de rire & de ſe divertir. En faiſant ces Machines, ils prennent garde ſur tout qu'il ſoit aiſé de les tranſporter, & que elles tournent facilement.

Nos *Utopiens* ont ils fait une trève? Ils l'obſervent très religieuſement; & ne la violeroient pas, même, quand les Ennemis y feroient infraction. Rare exemple! & qui, à ce que je croi, ne ſe trouve que chez ces bons Inſulaires. Cette Nation qu'on peut nommer, à juſte titre, *l'Honneur du Genre Humain*, n'a pas la cruelle & barbare coutume de piller, de ravager, de bruler les moiſſons; enfin, de commettre ces hoſtilitez afreuſes, que nous avons la douleur de voir dans nôtre Monde. Fort eloignez de cette Maxime pernicieuſe, *qu'on doit afoiblir ſon Ennemi par tous les endroits poſſibles*, ils empêchent autant que cela ſe peut, que les hommes & les chevaux ne foulent & ne gâtent

gâtent les grains de la Campagne: que savons nous, disent ils, si la Terre ne produit point ces biens-là pour nôtre usage; & si quelque jour, nous ne serons point trop heureux de les trouver? Ils ne font jamais de mal à un homme qui n'a point d'armes, à moins que ce ne soit un espion. Ils conservent & protégent les Villes qui se rendent: les conquêtes prises d'assaut ne sont point mises au pillage; mais, on fait mourir ceux qui ont empêché que la Place ne capitulât, ou ne se rendît; & quant aux autres qui, suivant ce mauvais conseil, se sont défendus avec trop d'opiniatreté, on les condamne à la servitude & à l'esclavage.

Ils ne touchent ni aux vieillards, ni aux femmes, ni aux enfans; enfin, à pas un de ceux qui ne sont pas propres à la Guerre. S'ils savent que, pendant le Siege, il y a eu parmi les Assiegez, des Citoïens qui conseilloient la reddition de la place, ils leur en font un mérite; & pour les en recompenser, on leur fait present de quelque portion du bien des Condamnez: le reste de cette confiscation est distribué aux Troupes Auxiliaires; car pour eux? aucun ne profite du butin des Vaincus; pas un des Vainqueurs n'a part aux depouilles de l'Ennemi. Au

Au reſte : quand la Guerre eſt terminée, ils ne demandent point à leurs Amis de dédommagement pour les frais que la Republique a fait pour eux : ils mettent tout ſur le compte des Ennemis batus & défaits. Sur ce Principe là, qui n'a rien que d'equitable, puis qu'on ſupoſe que les *Utopiens* n'arment jamais que pour des raiſons légitimes & indiſpenſables ; ſur ce principe-là, dis-je, on condamne les Vaincus aux dépens du Procès : on les oblige à fournir une bonne ſomme ; & cet argent-là eſt réſervé, deſtiné, conſacré pour les mêmes Conjonctures de Guerre : mais ce n'eſt là qu'une partie du Païement : on contraint encore ces pauvres Batus, à céder pour toûjours des terres & des héritages qui augmentent de beaucoup les revenus de nos Inſulaires. Ils ont, à preſent, de ces ſortes de fonds & de rentes chez pluſieurs Peuples. Ces revenus ſe ſont formez inſenſiblement, & par des occaſions differentes : mais, cette petite ſource pécuniaire s'eſt tellement enflée, ſes eaux ſont devenuës ſi fortes & ſi fécondes que elle produit par an plus de ſept cens mille ducats.

Ils envoïent ſur ces biens etrangers quelques uns de leurs Compatriotes ; & il

il leur donnent le titre de *Questeur*, ou de Tresorier. Ces Officiers vivent là splendidement; ils y font une figure des plus magnifiques: mais quelque dépense qu'ils fassent pour paroître en grans Seigneurs, & faire honneur à la Patrie, ils ne sauroient dépenser tout le revenu. Il en reste toûjours une bonne partie pour mettre dans le Trésor Public: souvent aussi ils prêtent un peu de cet argent là au Peuple sur les terres duquel ces heritages sont situez: on leur en laisse la jouissance & l'usufruit jusqu'à ce que la République en ait besoin; & même il n'arrive presque jamais qu'on redemande le *Total*. De ces terres, de ces heritages, ils en assignent une partie aux Gens, qui, à la sollicitation *Utopienne*, veulent bien courir le danger dont je vous ai parlé. Si quelque Monarque, possedé du Démon de la mauvaise gloire, aïant pris les Armes contre eux, se prépare à faire une irruption; ils assemblent, en toute diligence, la plus nombreuse, la plus puissante, la plus formidable Armée qu'il leur est possible: ils courent, ils volent à l'Ennemi jusques au de là de leur frontiére; & le repoussant, ou peut-être, le taillant en pièces, ils se garantissent ainsi

de

de l'invaſion. Nos *Utopiens* n'aiment point du tout à *guerroïer* ſur leurs terres ; & il n'eſt point, même, de cas aſſez preſſant, de neceſſité aſſez urgente, pour les obliger à introduire dans l'Ile aucun ſecours étranger.

DES DIFERENTES RELIGIONS DE L'UTOPIE.

Ce n'eſt pas ſeulement dans l'Ile en général que le Culte Divin eſt bigarré, c'eſt auſſi chez toutes les parties de la Nation. La Croiance Religieuſe ne ſauroit être plus partagée ; ni la Foi pieuſe, plus ſujette à controverſe. Chaque Ville a ſon Dieu. L'une ſe proſterne & fait ſes dévotions devant le flambeau de l'Univers, Aſtre dit vulgairement le Soleil : l'autre récite ſes heures devant la Lune, & invoque cette belle & *argentine Phebé*, de qui la Gent Poëtique a rèvé tant de belles choſes dans ſon inſomnie ordinaire. Telle Ville fête & chomme un autre Planète : & enfin, dans nôtre *Utopie* il y a du *Service Divin*, de tous les genres & de toutes les façons. Vous ne croiriez peut-être pas, Meſſieurs mes

mes bons Amis, ce que je vais vous dire, & ce qui eſt, néanmoins, une des véritez les plus *Utopiennes*. Certaine Société particuliere de ce Corps Politique, certain aſſemblage de mortels, certaine Ville; tout comme il vous plaira: ces Gens-là, donc, adorent & ſervent un je ne ſai quel homme, qui, pendant ſa vie, ſe diſtingua par ſon merite, & par ſa réputation; & non ſeulement ils ont *apotheoſé* ce Perſonnage-là, non ſeulement ils en ont fait un Dieu; mais même, ils le croïent le premier & le plus grand des Dieux, le Maître de la Foudre; enfin, c'eſt leur *Jupiter*.

Mais la partie de nos Inſulaires la plus nombreuſe, la plus ſage, la plus eclairée, rejettant toutes ces Divinitez chimériques, n'admettent, & ne reconoiſſent qu'un ſeul Etre adorable. Il eſt, diſent ils dans leur *Catéchiſmo*, il eſt inviſible, eternel, immenſe, incomprehenſible, & infiniment au deſſus de tout ce que l'Eſprit Humain peut concevoir, peut imaginer. Ce grand Dieu, ajoutent ils, remplit tout l'Univers, non pas materiellement, non pas d'une étenduë corporelle & diviſible; mais par ſon vouloir, & par ſa puiſſance. Ces *Utopiens ortôdo-*

xes

xes donnent le beau nom de *Pere* à cette Divinité : ils attribuënt à elle ſeule les origines & les principes, les acroiſſemens & les progrès, les viciſſitudes & les révolutions : enfin, ils la reconoiſſent pour le *Moteur* des commencemens & des fins, pour la Cauſe Premiere & Univerſelle ; &, comme ils en font l'unique objet de leur Religion, ils ne rendent qu'à cet Etre Tout-puiſſant les divins & ſacrez honneurs du Culte.

Quoique toute la Nation ne s'accorde point ſur cet Article eſſentiel & capital, ils conviennent tous, neanmoins, d'une choſe : c'eſt qu'il y a un Etre ſuperieur à tout, un Etre dont l'exiſtence eſt eternelle, & dont la volonté eſt ſouverainement abſoluë ; que c'eſt lui qui, par la ſeule vertu de ſa Parole toujours efficace, a *realiſé* le Néant, & créé ce vaſte & ce bel Univers dont nous faiſons une petite partie ; enfin, que c'eſt lui qui, par une Providence également ſage, bonne, juſte, puiſſante, & impenetrable, conduit & gouverne ce grand Ouvrage qui eſt ſorti de ſa bouche. Cet Etre Infini s'apelle communément en langue *Utopienne Mythra* : Voila, donc, un ſentiment uniforme touchant la Divinité. Mais en

en quoi ces Peuples different de croïance, c'eſt que le vrai Dieu n'eſt pas reconnu dans toute l'Ile avec le même ſens, avec la même explication. Chacun choiſit ce qui lui plait pour la Divinité, chacun *déifië* ſuivant la perſuaſion & le préjugé. Mais dans cette varieté, dans cette contradiction *de Foi Religieuſe*, ils ſe reüniſſent tous ſur un Point. A qui, ou à quoi, diſent ils unanimement, qu'on attribuë la *Toute-Puiſſance?* il eſt toûjours certain que l'Etre qui la poſſède, cette *Toute Puiſſance*, eſt celui, qui, du conſentement général de toutes les Nations, n'a, ni Supérieur, ni égal en DIVINITÉ, ni en MAJESTÉ.

Au reſte: cette grande bigarure, cette diverſité de ſuperſtition s'évanouit peu à peu, chez nos *Utopiens:* à la luëur de la Controverſe ils ouvrent les yeux, & ils s'uniſſent pour profeſſer la Religion qui paroit la plus raiſonnable. Je ne doute point que tous les autres Cultes ne fuſſent déja abolis: mais il s'y preſente un obſtacle. Quand un Inſulaire a deſſein de changer de Croïance, & de paſſer d'une Egliſe à l'autre, ſi, dans ce tems-là, il lui arrive quelque diſgrace, il eſt frapé de crainte; la terreur ſuperſtitieuſe

le

le ſaiſit ; &, au lieu d'attribuër ſon malheur au hazard & au deſtin, il ſe met en tête que le coup vient du Ciel ; il croit fermement que le Dieu dont il veut abandonner le culte, & qu'il eſt ſur le point d'abjurer, eſt fort en colere ; qu'il le punit ; qu'il ſe venge de l'impiété du *Mécroïant* & de *l'Apoſtat*.

Quand ces Peuples nous eurent oui parler du Chriſtianiſme : quand nous leur eumes fait conoitre le ſaint Nom de Jeſus-Chriſt, ſa Doctrine, ſa Morale, ſes Actions, ſes Miracles : enfin, quand nous leur racontames cette admirable, cette miraculeuſe conſtance de tant de glorieux Martirs, dont le ſang répandu, par une mort volontaire, a été la ſemence des Fidèles, & a attiré un ſi grand nombre de Nations à la Foi de l'Evangile ; quand, dis-je, nous leur *contâmes* les hautes, les ſublimes, les profondes Veritez de nôtre Sainte & Divine Revelation, vous ne ſauriez croire avec quelle inclination, avec quel épanchement de joïe ils aprouverent la prédication du Sauveur. Je ne ſai ſi Dieu *operoit* interieurement dans leurs Ames par ſa Grace & par ſon Eſprit, ou ſi le Chriſtianiſme leur parut une Profeſſion conforme à la

la Secte qu'ils estiment le plus parmi eux. Mais je croi qu'un des grans motifs de leur aprobation, ou plûtôt de leur aplaudissement, est qu'on leur avoit dit que Notre Legislateur Dieu & Homme tout ensemble se plaisoit à vivre en commun avec ses Apôtres; & qu'encore à present, cette communauté des biens & de la vie est en usage dans les Societez des Chrêtiens qui se vantent d'observer le mieux les preceptes & les conseils de la Morale Evangelique.

Quoi qu'il en soit, quantité d'*Utopiens* eurent le bonheur d'entrer dans le chemin *du Salut Eternel*; ils embrasserent nôtre Religion; & par l'eau purifiante du premier sacrement, on les raccommoda avec Dieu, on leur ôta la *Tache damnable & damnante* du Peché Originel. Deux de nos Compagnons de voïage étant morts, nous ne restions plus que quatre pour catêchiser ces *Neophites*, & pour leur administrer le Batême. Aucun de nous n'étoit Prêtre, ce que je déplore encore aujourd'hui. Cependant: ces *Utopiens* nouveaux convertis, après avoir été instruits & batisez, brulent d'une pieuse ardeur & d'un zèle *prosélitique*, de participer aux autres Sacremens que les Prê-

Prêtres ſeuls ont droit de conferer. Ils conoiſſent nos Miſteres ; ils y ſont initiez : mais comme ce n'eſt que par inſtruction & que par la ſpeculation, cela leur redouble l'envië d'en venir à l'exercice & à la pratique. Cette ferveur ardente les a fait aviſer d'une queſtion, d'un problême théologique : Ils demandent ſi pour avoir un Miniſtre de l'Autel, il eſt abſolument neceſſaire qu'il ait ſa Miſſion du *Pontife des Chrêtiens*, c'eſt ainſi qu'ils nomment le Pape ; & ſi, en choiſiſſant eux mêmes un Citoïen, il n'auroit pas aſſez le ſacré & ineffaçable Caractere de la Prêtriſe, pour faire de droit & avec pouvoir les fonctions du Culte & pour adminiſtrer les Sacremens. Nos Inſulaires diſputent vivement ſur cette matiere-là. Je voïois même que l'afirmative de la Queſtion prenoit le deſſus : Je ne doutois preſque point qu'ils ne *ſacerdotifiaſſent* quel-cun de la Nation : cependant, quand je quitai l'Ile, ils n'en étoient point encore venus juſque-là ; & je les laiſſai ſans Prêtres.

Ceux qui, ne trouvant point de ſolidité dans les fondemens & dans les raiſons du Chriſtianiſme, ſe moquent de nos Veritez, & rejettent l'offre de *Con-*

ver-

verſion, ceux-là, dis-je, n'en viennent ni aux reproches, ni aux menaces contre nos *Catêcumènes* ou nos Bâtiſez: bien loin de les haïr, de les deteſter, de les perſecuter, de les bruler, on les abandonne à leur perſuaſion; ils en jouiſſent tranquilement; & on ne les en traite pas moins en freres de Nature & d'Eſpêce, en bons Compatriotes, en Membres de la Societé Humaine. Heureux Mortels chez qui ni la Religion, quelle qu'elle ſoit, ni le Fanatiſme n'introduiſent point la *Diſcorde* ſanglante & meurtriere!

On ſaiſit, neanmoins, & on empriſonna, devant moi, un de nos *Utopiens* nouvellement *Illuminez*. Celui-ci, encore tout trempé de l'eau ſaintement brulante du Batême, entra dans un ſi grand entouſiaſme qu'il voulut ſoutenir publiquement que la ſeule Religion Chrétienne étoit vraïe, & que elle ſeule pouvoit conduire au Ciel. Nous fîmes de nôtre mieux pour moderer, pour arrêter ce tranſport: nous remontrâmes à ce *Proſélite*, qu'il y avoit de l'indiſcretion dans ſon zèle, & que Dieu ne commandoit point l'emportement. Nous ne pûmes y rien gagner. Il prêcha, donc; il *ſermonna* à toute force, à toute outrance;

N &

& il s'échaufa si bien dans sa Déclamation, que non seulement il donnoit le premier rang à nôtre Culte; mais que, même, il envoïoit toutes les autres Religions à *Satan :* Oui, crioit il à plein gosier, hors les Chrêtiens tous les Hommes sont des profanes, des impies, des sacriléges; & ils meritent tous de bruler eternellement dans l'enfer.

Après que nôtre Apôtre de fraîche date, eut invectivé long tems de ce stile-là, & sur le même ton, il est arrêté; on lui fait & *parfait* son procez dans toutes les formes : la procedure criminelle ne rouloit nullement sur le mépris de la Religion; mais pour avoir excité un tumulte populaire: enfin; les Juges condamnent le coupable ; & sa sentence porte qu'il subira la peine du banissement: ainsi le voila Confesseur, & demi-Martir, sans souffrir, neanmoins, pour sa Foi & pour sa Religion. Ces Peuples comptent entre leurs anciennes Coutumes, qu'on ne doit inquieter ni molester aucun Habitant pour sa Croïance & pour son Culte: & voici l'origine, la source, le commencement de cette Loi de Tolerance. Quand *Utopus* eut fait son débarquement dans l'Ile, & qu'il s'en fut emparé ; ce

Con-

Conquerant aprit, qu'avant ſon arrivée, il y avoit dans le Païs des diſputes & des guerres continuelles pour la Religion. Il avoit même remarqué, que, dans cette diviſion commune des Habitans, chaque ſecte ne laiſſoit pas de combatre pour la Patrie, & que c'étoit ce qui lui avoit facilité le moïen de les réduire & de les aſſujettir toutes. Lors qu'il ſe fut rendu Maitre du Gouvernement, il ſe hâta de faire une Ordonnance pour établir la liberté de Religion. Permis à chacun de ſuivre & de profeſſer le Culte qu'il croit le plus ſalutaire & le meilleur; permis de déduire les fondemens, les motifs, les raiſons de ſa Foi, pourvu que cela ſe faſſe paiſiblement, modeſtement, & ſans déchirer la Religion des autres. Suivant cette même Loi, ſi quel-cun, qui voudroit attirer à ſa Croïance un des Citoïens, voit que ce dernier tient ferme, & ne ſe rend point aux argumens du *Diſputeur*, défenſe expreſſe & ſevére à celui-ci de faire la moindre violence à ſon Antagoniſte; defenſe de lui dire la moindre injure; & s'il eſt aſſez hardi pour tranſgreſſer la Loi, on le condamne auſſi tôt à l'exil, ou à la ſervitude.

Le Prince *Utopus*, en faiſant un tel

Edit, n'avoit pas ſeulement en vuë d'aſſurer la tranquilité commune en ſuprimant ces combats fréquens, en déracinant cette haine implacable que la diverſité de Religion avoit produit auparavant, & qui mettoit la République dans le trouble, dans le deſordre, dans le bouleverſement: ce Legiſlateur agiſſoit encore par un autre principe: il crut qu'il étoit, même, de l'interêt du ſervice Divin, qu'il donnât une telle Declaration; car par une Loi ſi ſage, ſi judicieuſe, le Fondateur de la Republique *Utopienne* faiſoit voir qu'il n'oſoit décider temérairement de la Religion, n'étant pas ſur que la Divinité, qui, peut-être, aime qu'on l'adore, qu'on la ſerve en pluſieurs manieres diferentes, n'inſpire point à l'un, une choſe; & à l'autre, une autre; enfin, ſi Dieu ne partage point ſa Révélation.

D'ailleurs: cet *Utopus* bâtiſſoit ſur le Bon ſens. Il ne pouvoit, ſans doute, concevoir que ſans violer groſſierement les règles & les impreſſions de l'Equité Naturelle, on puiſſe emploïer les menaces, & la violence pour contraindre quel-cun à changer de Foi. A cauſe que vous êtes perſuadé d'un Article de vôtre *Caté-*

téchisme, vous voulez que tout le Monde le soit aussi? En verité, il y a la de l'extravagance & de la sotise: forcez, donc, aussi un Aveugle, un Borgne, un Louche; enfin, un homme qui a la vuë éteinte, ou de travers, ou malade, forcez le, dis-je, d'avoir les yeux, aussi bons, aussi sains, aussi perçans, & d'une aussi grande justeste que les vôtres, à ce que vous prétendez; donnez lui cela, ou laissez le en repos. La Comparaison de la vuë tombe egalement, & non moins naturellement sur les quatre autres sens, *voire* sur tous les membres du *Corps Humain*: n'y aura-t-il, donc, que la plus noble partie de l'Homme, je veux dire, cette belle *faculté* de penser, de juger, de raisonner & de croire; hélas! n'y aura-t-il qu'elle à qui on refuse un privilége dont les Manchots & les Boiteux jouissent en toute sureté?

C'est ainsi aparemment que *Sa Majesté*; je croi qu'il faut dire *Son Altesse Utopienne*, raisonnoit: mais ses lumieres ne se bornoient pas-là; ce grand Monarque, dont l'esprit étoit aussi bon que le coeur, poussoit la réfléxion plus loin. S'il est vrai, disoit il en philosophant, qu'il n'y ait sur la Terre qu'une seule Religion qui ait

 pour

pour ſoi la certitude & la verité; en prenant dans une Controverſe la voïe du raiſonnement, de la moderation & de la douceur, n'arrivera-t-il pas, à la fin, que la *VERITÉ*, qui, de ſa nature, a une vertu triomphante, elle qui eſt nôtre Soleil *intellectuel*, fera paroître l'*Evidence*, qui eſt comme ſon Aurore, & diſſipera, par ſes raïons inviſibles, les nuäges & les tenèbres qui la couvroient? Si, au contraire, on entreprend la Converſion des Ames, le piſtolet à la gorge; le flambeau d'une main; & l'epée, de l'autre: alors, comme les plus mechans, comme les plus Scélérats ſont les plus entêtez, il ſe trouvera, qu'à cauſe de ces vaines & riſibles ſuperſtitions aux quelles ces mauvais Aveugles s'opiniatrent, la très Sainte, la très celeſte, la très indubitable Religion, ſera, comme on voit quelquefois les bleds dans la Campagne, ſera enterrée dans les epines & dans les broſſailles.

Utopus a donc trouvé un milieu à l'afaire, à la vie de l'autre Monde, vie qui, ſans contredit; & il n'y a que ces malheureux, que ces *infamiſſimes Athéiſtes*, qui puiſſent en douter; Vie, dis-je, qui fait ici-bas l'intérêt dominant *du Genre Hu-*

Humain : ce milieu eſt la permiſſion à Chacun de croire tout ce qui lui plaira. Cette *Tolérance* n'eſt pourtant pas ſans exception: il y a une clauſe, & qui eſt ordonnée au nom de la Religion naturelle; & cela, ſous des peines rigoureuſes. Le Prince d'*Utopie*, qui a etudié la Phiſique, & qui poſſède à fond la Metaphiſique, *inhibe*, *prohibe*, défend à qui que ce ſoit de ſes Sujets d'être un Individu aſſez peu digne de Nôtre Eſpêce, un Fils aſſez ingrat envers Mere Nature, pour avoir ſeulement la penſée, pour qu'il leur entre dans l'eſprit, que l'Âme, n'étant qu'un ſoufle, qu'une chaleur animale, s'évanouït, & s'évapore au moment que la Mort donne ſon coup de faux; que l'Univers n'eſt point conduit par une Intelligence Suprême, qu'il ſubſiſte, qu'il roule à l'avanture, & ſous la diréction d'une *Cauſe Aveugle*; enfin, qu'il n'y a point de Providence.

Ce fut par cette Loi-là que les *Utopiens* entrérent dans la perſuaſion preſque generale des Nations, qu'après la *Vie Preſente*, les Criminels & les Vicieux trouvent des ſuplices qui les attendent; au lieu que les Amateurs de la Vertu, au lieu que ceux qui ont rempli leurs de-

voirs, reçoivent en l'autre Monde la récompense de leur bonne conduite. Un Citoïen qui auroit des sentimens oposez à cette doctrine-là, ne passeroit pas pour un homme chez nos Insulaires: on le regarderoit comme un indigne Mortel qui auroit souillé la sublimité de son Origine, en faisant passer l'image de Dieu dans la figure & dans la ressemblance d'une bête: à plus forte raison n'honoreront ils pas cet Impie du titre de Citoïen; lui qui, s'il n'étoit retenu par la crainte du châtiment, ne feroit non plus de cas des Lois & dès Réglemens de la République, que d'un floccon de neige. Il est certain qu'un homme qui, ne se croïant point composé de deux substances, de deux natures diferentes, l'une étenduë & materielle, l'autre Spirituelle & sans parties, n'a point d'autre esperance que celle de conserver son corps, & de lui procurer le plus long *bien être* qu'il lui sera possible, il est certain, dis-je, que quand cet homme trouve l'occasion de se contenter, la seule crainte *des Lois pénales* le tient en bride; & s'il peut, ou les éluder adroitement, ou les violer impunément, comptez qu'il n'y manquera pas. Car pour ces consciences Philosophiques qui, par

par un pur principe de Raison & d'Humanité, tâchent de vivre dans l'innocence, & de n'avoir rien à se reprocher? Oh qu'elles sont rares! y en auroit il bien dix entre cent millions?

Un *Utopien*, donc, qui ne croit ni *Ame*, ni *Vie future*, doit se tenir assuré de ne participer jamais aux honneurs publics: il est exclus pour toûjours de la Magistrature; on ne lui confie aucune Charge, aucun Emploi; tant il est regardé par tout comme un homme négligent, indolent, incapable de s'animer pour le service de la Patrie: mais on ne le met point en justice; on ne le condamne point au *Fagot*; on ne le *Suplicie* point; enfin, on le laisse vivre surement & paisiblement: c'est que ces bons Insulaires, qui en cela, aussi bien que dans tout le reste, sont les antipodes de nôtre Monde, conoissent avec la derniere évidence, que personne n'est maître de ses sentimens, & qu'on ne peut s'empêcher de croire ce qui paroit le plus croïable. En *Utopie*, on ne fait point de menaces à un *Libertin*, à un *Esprit fort* pour l'obliger à trahir sa pensée, & à tenir le langage commun.. Vous ne sauriez croire combien ces Peuples sont zèlez partisans

de la *Sincerité*, combien ils déteſtent la Diſſimulation & le Menſonge; ils ne les diſtinguent preſque point de la Fourberie. Mais il eſt défendu à l'*Irreligieux* de diſputer ſur ſes ſentimens, & de les defendre par preuves : chez le Vulgaire, s'entend; car pour les Prêtres, & pour les Gens graves, non ſeulement il leur eſt permis de controverſer en particulier avec le Philoſophe; mais mêmes on les y exhorte, dans la confiance qu'on a que, tôt ou tard, ſa folie & ſon extravagance céderont à la Raiſon.

Il y a dans l'Ile une autre Opinion toute contraire à celle des Incrédules. Cette Sècte eſt aſſez nombreuſe, par trois raiſons : 1. elle n'eſt point defenduë: 2. elle n'a pas tout à fait tort: 3. & enfin, c'eſt que elle ne fait point de mal. Ils croïent que la Bête a auſſi une Ame: il eſt vrai, diſent ils, que cette Ame beſtiale n'aproche pas de la Nôtre, ni en dignité, ni pour l'eſperance du bonheur infini que Dieu nous garde: mais elle eſt pourtant immortelle, & deſtinée à une félicité qui ne finira jamais.

Preſque tous les *Utopiens* ſont ſi perſuadez d'un *Paradis*, dont les plaiſirs & les joïes ne peuvent ſe concevoir, que le Chrê-

Chrêtien le mieux convaincu de sa Religion, ne le croit pas de meilleure foi. Sur ce fondement-là, ils plaignent les Malades, à cause de la souffrance: mais ils ne savent ce que c'est que de regréter les Mourans. Neanmoins, quand ils voïent quel-cun qui s'afflige de mourir, qui a de la répugnance à quiter la vie, & qui ne la perd que malgré lui, cela leur fait de la peine. Je vous defierois bien, Messieurs, d'en deviner la raison: c'est qu'il s'en tirent un fort mauvais augure pour *le Salut Eternel* du Mourant: ces bonnes Gens s'imaginent que ce Moribond n'a point d'espérance pour l'Avenir; qu'il sent sa conscience chargée; & que, comme s'il avoit un pressentiment caché des tourmens *infernaux* dans lesquels il va tomber, la peur le transit; il tremble de partir pour le long Voïage d'OUTRE-TERRE. De plus: ces Peuples croïent bonnement qu'un homme qui, loin de courir volontiers vers l'autre Monde, recule, refuse, & n'y entre que malgré lui, est très mal reçu dans l'Empire des Morts: ne doutant point que Dieu, qui a eu la bonté de l'apeller & de le faire venir, ne lui fasse *mauvais accueil*, pour s'être laissé entrai-

ner, par force, en ce Païs-là, où il fait si beau quand on y est heureux! Quand, donc, les *Utopiens* voïent mourir un Compatriote en desesperé, cela leur fait horreur. Le Malade a-t-il rendu le dernier soufle; a-t-il passé de la condition de mortel à celle d'immortel; enfin, de malade est il devenu défunt? On le porte à la Sépulture; mais en grand silence, avec des *faces* mornes, sombres; enfin, avec une tristesse qui fait pitié. On fait la priére: on demande fervemment à Dieu, que par sa bonté infinie, il lui plaise faire misericorde à un Pecheur qui n'a mérité que les terribles effets de sa Justice & de sa Vangeance. Ensuite, on jette *force* terre sur le Cadavre, qui, en effet, ne cherche pas un autre domicile; & puis le Convoi se retire, aussi *dolent* qu'il étoit venu.

Au contraire: quand un Citoïen meurt gaîment, & plein de bonne esperance, c'est une fortune pour lui. Cet heureux Mort n'a point le chagrin de se voir pleurér; on croiroit lui faire afront, on croiroit insulter à sa gloire, si on répandoit des larmes à son sujet. Tant s'en faut: ses funerailles, ses obsèques sont les plus réjoüissantes, sont les plus *joïeuses* du Mon-



N 7

Monde: on y rit, on y chante; & même, je ne me ſouviens pas bien ſi on n'y danſe point. Le Corps étant porté au bucher, les *Aſſiſtans* lèvent les bras au Ciel, & le ſuplient, du fond du Coeur, de vouloir bien accorder, à la bonne & honnête Ame du Défunt, une *béatitude* proportionnée à ſon mérite, & qui aille, même, beaucoup au delà. Cette Cérémonie achevée, on brule ce *bien-heureux trépaſſé*; & cette fonction funèbre s'exécute avec autant de reſpect & de *révérence*, qu'il y a peu de douleur. Dans l'endroit du *brulement*, on érige une Colonne ſur laquelle les *hauts faits*, les vertus, les tîtres & les dignitez du Seigneur Mort, ſont *artiſtement* gravez, ou *ſculpturez*. Quand les *Enterreurs* ſont retournez chez eux, ils ſe font un plaiſir de paſſer en revûë la vie & les actions de celui dont ils viennent d'enfoüir les cendres. Nos *Utopiens* nomment une mort contente, la plus heureuſe heure du paſſage ſur *la Boule Terreſtre*; & il n'eſt rien qu'ils celèbrent avec plus d'épanchement qu'un heureux & tranquile départ de la Vie.

Ils croïent que le ſouvenir de la probité d'un homme qui n'eſt plus, excite, eguil-

eguillonne beaucoup les Vivans à la Vertu: mais ce n'eſt pas-là l'unique motif qui les porte à rendre juſtice au mérite des Morts. Ils ont là deſſus une plaiſante *fantaiſie*. Ce que c'eſt, après tout, que la ſotiſe de l'Eſprit Humain! L'*Utopien* vous dira gravement, & d'un grand ſang froid, j'avouë que les Morts ſont inviſibles, & qu'ils ne commercent point exterieurement avec nous autres Mortels: mais penſez vous que leur *Inviſibilité* les rende inſenſibles? Quoi! parce que les Morts ſont des Morts ils ne ſeront pas ravis de ſavoir ſi on honore ici bas leur Mémoire, & ſi on parle d'eux avantageuſement? Ces Morts fortunez, à qui nous attribuons une félicité complette, ſont ils privez de cette chére & précieuſe Liberté que les Mortels confeſſent unanimement être le plus grand de tous les treſors; ce que les bêtes, & ſur tout, les Oiſeaux nous confirment par experience? Eſt ce que les *bienheureux* Habitans *du Païs Céleſte* ſont enchainez? Ne leur eſt il point permis d'aller où bon leur ſemble? Ils dévroient paſſer pour des ingrats fièfez, ſi renonçant à leurs intimes amis, ils n'avoient aucune envie de les voir. L'Amitié eſt chez les Humains la plus gran-

grande des douceurs. Ainſi puiſque en *Paradis*, tous les plaiſirs que l'Ame a pu goûter ſur la Terre, ſont au comble & à la perfection, eſt il croïable que les *Paradiſans*, chez qui toutes les bonnes qualitez augmentent, perdent dans leur ſéjour délicieux ce penchant, cette conformité d'humeur, cette tendreſſe réciproque qui les lioit, qui les uniſſoit avec leurs amis? Nos Inſulaires ne doutent, donc, point que les *Bourgeois des Cieux* ne ſe mêlent avec les Mortels, & qu'ils n'examinent attentivement tout ce que nous diſons, & tout ce que nous faiſons: Cette perſuaſion leur inſpire une plus grande confiance, tant pour entreprendre que pour executer, s'apuïant beaucoup ſur la protection de ces *Anges Gardiens* qui ſont leurs parens, leurs amis; & d'ailleurs la prétenduë preſence de leurs Ancêtres leur imprime un grand reſpect, & les détourne de toute mauvaiſe réſolution.

Quant aux augures, aux préſages, aux prédictions, aux divinations; enfin, à tout cet attirail d'une vaine ſuperſtition qui concerne l'Avenir, & qui eſt ſi en uſage chez les autres Peuples? nos *Utopiens* mépriſent ces ſotiſes-là; ils s'en mo-

moquent. Mais pour les Miracles, pour ces evénemens ſurnaturels qui arrivent ſans le concours des *Cauſes ſecondes?* oh! ils les vénérent comme les ouvrages d'une Divinité qui préſide à tout, & qui ne dépend que de ſa volonté. Ils pretendent même, que le Ciel les honore, & les gratifie ſouvent de ſemblables faveurs; & que quand l'Etat ſe trouve dans des conjonctures importantes & dangereuſes, ils procurent & ils obtiennent des miracles par les prieres publiques.

Ils diſent que contempler l'Univers, & en admirer, en louër, en bénir, en remercier l'Auteur, c'eſt une fonction du Culte & du Service divin, laquelle eſt fort agreable à Dieu. Il y a, pourtant, des *Utopiens*, & le nombre n'en eſt pas petit, qui ont un ſentiment tout contraire: Ceux-là, par un principe de conſcience & de Religion, negligent l'etude de la Nature; ils ſe ſoucient fort peu d'en conoitre les cauſes & les effets: ce grand livre eſt toujours fermé chez eux; & ils ne ſe donnent jamais le loiſir de le lire. Ils croïent que c'eſt par le travail, par les occupations, par les bons offices, par les oeuvres charitables, qu'on doit *gagner Paradis*, & mériter ce bonheur immen-

menſe dont la Mort eſt la premiére porte & la premiére entrée. Suivant cette Morale-là, les uns gardent les malades, & les ſervent : les autres réparent les chemins, nétoïent les foſſez, racommodent les ponts, coupent les mottes de terre, tirent le ſable & les pierres ; abbatent les arbres & les fendent ; & tranſportent dans les Villes ſur des charètes à deux chevaux, le bois, les grains, les fruits & toutes les autres productions de l'Agriculture, & de la Campagne. Ce n'eſt pas ſeulement au Public qu'ils rendent ces bons ſervices : ils tâchent auſſi d'être utiles aux Particuliers, comme des valets, & plus que des eſclaves.

Tout ce qu'il y a, par tout, à faire de plus dificile, de plus rude, de plus ſordide, de plus bas & de plus abjet ; enſorte que la peine, le dégout, le deſeſpoir en détourne la plus part des autres Citoïens, & les épouvante, ces dévots *chercheurs* de travail & de fatigue ſe chargent de tout le fardeau ; & ils font ces groſſes & ſales beſognes avec autant de bonne volonté, de plaiſir & de joïe, que ſi c'étoient les plus douces, les plus belles, les plus nobles occupations. Ainſi : lorsque ces Gens-là procurent le repos aux au-

autres, ils ſont continuellement dans la peine & dans l'agitation du travail : ils ne pretendent pas pour cela qu'on leur en tienne compte : ils ne cenſurent point la vie de leurs Compatriotes, ni ne ſe glorifient nullement de la leur. Mais plus ils s'abaiſſent aux ouvrages ſerviles, plus on a pour eux de reſpect & de véneration.

Ces hommes extraördinaires ſont partagez en deux Sèctes. Les uns vivent dans le Célibat; & non contens de garder une auſtere continence, & de s'abſtenir de tout plaiſir *charnel*, ils renoncent auſſi à l'uſage de la Viande; & quelques uns, même, portent le zèle ſi loin, qu'ils s'abſtiennent généralement de tous les animaux. Rejettant toutes les voluptez de cette Vie-ci comme nuiſibles à l'Ame, ils n'aſpirent qu'à la Vie future; ils la ſouhaitent avec ardeur; & comme ils ſe promettent d'y parvenir bien tôt par les veilles, & par les ſuëurs, cette eſperance les rend *alaigres* & vigoureux.

L'autre Sècte eſt moins affamée de travail : elle préfére le Mariage; & loin d'en mépriſer les conſolations & les fruits, ils ſoûtiennent que c'eſt un devoir de ſe ma-

marier, parce que on ſe doit ſoi même à la Nature, & qu'on doit des enfans à la Patrie. Ils ne refuſent aucun des plaiſirs qui ſont compatibles avec leurs travaux. Ils mangent volontiers de la viande de boucherie, parce que elle les rend plus forts & plus robuſtes pour reſiſter à la fatigue de l'Ouvrage. Les *Utopiens* croïent ceux-ci les plus ſages; mais ils croïent les autres, les plus ſaints. Si les Obſervateurs de la Sècte rigide ſe prétendoient fondez en bonnes raiſons, pour préferer le Célibat au Mariage, & pour aimer mieux vivre dans une Maceration continuelle, que de jouir du repos tranquile, & des honnêtes douceurs de la ſocieté Civile, leurs Compatriotes ſe moqueroient d'eux: mais parce que ces *Mortificateurs* avouënt que c'eſt la Religion qui les fait agir, on les revére, & on s'humilie en leur preſence. Car il n'y a rien ſur quoi ces Inſulaires ſoient plus ſcrupuleux ni plus circonſpects, que de décider témérairement ſur la Religion, quelle qu'elle ſoit. Ces Rigides ont un nom qui leur eſt propre; on les apelle dans la Langue du Païs *Bumreſques*, ce qui revient à nôtre terme de *Religieux*.

Les Prêtres d'*Utopie* mènent une vie fort

fort exemplaire, rien de plus édifiant que leur conduite; & c'eſt à cauſe de cela, même, qu'il n'y en a guere. Chaque Ville enferme trêze Temples, & chaque Temple a ſon Prêtre. Il faut en excepter la conjoncture de Guerre. Eſt il queſtion d'aller, en Armée, contre les Ennemis? ſept Prêtres accompagnent les Troupes, & on en crée ſept nouveaux pour remplir ce vuide du Sanctuaire. Quand les ſept *Aumoniers* ſont revenus, chacun d'eux reprend ſon poſte ſpirituël; & pour les Prêtres de nouvelle façon, ils remplacent, par ordre, les Anciens à meſure qu'il en meurt! en attendant un de ces bons bénéfices, s'ils ne ſont point les ſuffragans du Pontife; du moins, ils l'accompagnent dans ſes *Fonctions Paſtorales*; car les trêze Prêtres ont un Chef. C'eſt le Peuple qui choiſit les Officiers & les Miniſtres de l'Autel: cette Eléction ſe fait comme celle des autres Magiſtrats, par des ſuffrages ſecrets; & cela pour obvier à la brigue, & à la partialité. Les Prêtres nouvellement élus, ſont ordonnez & ſacrez par le Collége *Sacerdotal*.

Le droit des Prêtres eſt de préſider aux exercices du Culte. Ils veillent au maintien

tien de la Religion, & ils ſont comme les Cenſeurs des Moeurs. Il eſt fort honteux chez les *Utopiens* d'être cité devant le *Presbiterat*, & d'y recevoir une correction; cela paſſe pour une marque de mauvaiſe conduite. Au reſte comme il eſt de l'office & du reſſort du *Sacerdoce*, d'exhorter, & d'admoneter; de même, il n'apartient qu'au Prince, & aux autres Magiſtrats, de proceder criminellement contre les coupables & les ſcelerats. Les Prêtres ſe ſervent auſſi en ce Païs-là du *Glaive* de l'Excommunication, quand, après avoir murement examiné la choſe, ils ont reconu que le *Scandaleux* meritoit d'être retranché du Troupeau. Il n'y a point de ſuplice plus afreux chez les *Utopiens*, que d'ètre frapé de cette foudre d'Egliſe. Cela paſſe chez eux pour la derniere infamie: d'ailleurs l'excommunié ſouffre, par raport à la Religion, des remors qui lui déchirent la conſcience. Il n'eſt pas même ſans crainte & ſans inquietude pour ſa vie; car s'il ne ſe hâte de donner devant le Tribunal du Miniſtere Sacré, les marques d'un vrai repentir, on l'arrête, & le Sénat le condamne à la peine portée

tée par les Lois contre les Impies.

Les Prêtres ſont chargez de l'éducation des enfans & des jeunes gens. Ces venerables & reverends *Pedagogues* commencent l'inſtruction par l'aprentiſſage des bonnes Mœurs & de la Vertu; les belles Lettres ne marchent qu'à la queuë. Ces Docteurs s'attachent, plus que vous ne ſauriez vous imaginer, à imprimer dès les premieres leçons, à leurs petits Elèves les opinions les plus ſaines, & les plus propres à la conſervation de la République *Utopienne.* Dès qu'un enfant, dont l'eſprit encore tendre, encore ſouple, encore flexible, a pris une fois le pli qu'on vouloit lui donner, cette bonne ſemence germe & fructifie dans ſon coeur: cet enfant, ce jeune homme, parvenu à l'âge de virilité, goute de plus en plus ces bons ſentimens; il y refléchit plus ſolidement; il les met en pratique avec plus d'attention & de maturité; enfin, la ſageſſe eſt comme naturaliſée dans ſon ame, & il exerce, en perfection, les bons enſeignemens qu'il a reçu dans ſes premieres années. Que s'enſuit il? C'eſt que cet homme là, & tous les Citoïens qui lui reſſemblent ſont extremément utiles à l'Etat; car enfin, un

un Gouvernement ne tombe & ne ſe bouleverſe que par les mauvais effets des opinions pernicieuſes.

Les Prêtres *Utopiens* entrent dans le noeu conjugal, & leurs epouſes ſont les perſonnes les plus choiſies, les plus diſtinguées de la Nation. Les Femmes ne ſont point excluſes du Saint Miniſtere ; on fait l'honneur au beau ſexe de le juger auſſi digne d'y entrer que les hommes. Il y a, donc, auſſi des Prêtreſſes, des Sibiles en *Utopie*, mais peu ; & on n'en élit point qui ne ſoit veuve, & vieille. Ces Sacrificateurs & Sacrificatrices ſont autant reſpectez qu'aucun Magiſtrat. Ils ont, même, un privilége ſingulier, & dont Meſſieurs nos Eccleſiaſtiques s'accommoderoient fort. Comme le caractere *Miniſtérial* ne donne pas *l'impeccabilité*, il s'en faut beaucoup ; la Scélerateſſe ſe gliſſe quelquefois, très rarement neanmoins, dans la ſainte *Prêtriſe* d'*Utopie*. Quand un ſi horrible ſcandale arrive, quand le Miniſtre de l'Autel fait voir, par une action noire, qu'il n'eſt qu'un *ſepulchre blanchi*, ſavez vous ce qu'on fait en tel cas? Un grand exemple, répondrez vous ; on proportionne le châtiment à l'énormité du forfait ; on vange la gloire du Ciel, & l'édification des Con-

ſciences tendres. Vous n'y étes point. Nos Inſulaires ne mettent jamais leurs Paſteurs dans la balance de *Thémis*, jamais ils ne les apellent en juſtice. Que font ils donc? Ce qu'ils font? On abandonne le Révérend Pere à ſon Ame, & à Dieu; la Magiſtrature ne ſe mêle point de ſon crime; qu'il s'en tire comme il pourra. Quel déſordre, quel abus! vous ecrirez vous: point du tout. Ils croïent que ce ſeroit un ſacrilége de toucher d'une main mortelle à un homme qui apartient de ſi près à la Divinité, & qui eſt comme un preſent, comme une offrande, comme un don qu'on lui a fait dans ſon Temple.

Cet Uſage de nos *Utopiens* eſt d'autant moins difficile, qu'ils ont peu de Prêtres, & que d'ailleurs, ils prennent un ſoin extraordinaire pour n'en elire que de bons. Il ne peut arriver que très rarement qu'un homme, qui, par le ſeul égard à la Vertu, a été choiſi, comme le meilleur entre les honnêtes Gens, pour être revêtu d'une ſi haute Dignité, tombe dans le Vice & dans la Dépravation. Mais quand le malheur arriveroit; car enfin, la foibleſſe humaine eſt grande, & ſouvent on change de moeurs en changeant d'état, un Prêtre qui, ex-

excepté l'honneur qu'on doit lui rendre, n'a aucune part au Gouvernement, quel tort peut il faire à la République? En quoi est il à craindre pour le Bien Commun?

La raison de ces Peuples pour donner si peu de Membres au Corps *Sanctuarial* est bonne & sensée. Nous vénérons à present, disent ils, l'Ordre sacré de la Prêtrise, parce que le nombre de nos Sacrificateurs est très petit: mais si nous laissions *foisonner* cette sainte, & sacrée Race, l'honneur que nous lui rendons, étant communiqué à beaucoup de gens, s'aviliroit, & nous mépriserions peut-être alors le *sacerdoce* autant que nous le révérons aujourd'hui. De plus: les Hommes aïant naturellement du penchant au Mal, étant communément ignorans, ne seroit il pas bien difficile de trouver une grosse troupe de Mortels, tous également capables de remplir une Dignité qui demande un mérite extraordinaire tant en Vertu, qu'en Savoir.

Les Nations étrangéres n'ont pas moins de vénération pour les Prêtres *Utopiens*, que les *Utopiens* mêmes. C'est ce qui paroit clairement par l'endroit même que je croi être la source &

la cauſe de cette eſtime. Dans un jour de Bataille, & lors que les Troupes en ſont aux mains, les Prêtres Inſulaires, pas fort loin du lieu où on combat, ſe mettent à genoux, aïant leur habit de cérémonie, & levant les bras au Ciel. Dans cette poſture humble, édifiante, ſupliante, ils tâchent d'apaiſer la colére du Ciel, & de fléchir le Dieu des Armées: la premiere choſe qu'ils demandent dans leur Priére, c'eſt la Paix; en cela tout opoſez à ces Prêtres de nôtre Monde, qui attiſent & ſouflent le feu de la Guerre; qui ſonnent publiquement la Trompète pour exciter l'Auditoire & les Lecteurs à courir au carnage, & à ne point le finir que la Religion & l'Egliſe n'aïent triomphé. Les Sacrificateurs d'*Utopie*, prevoïant bien que le Tout-puiſſant ne fera pas tout exprès un Miracle pour accorder deux Nations dont les Troupes ſont actuellement aux priſes, & pour faire la Paix au fort de la mêlée, prient Dieu de mettre la Victoire de leur côté; Supplication d'autant mieux fondée, que la Cauſe des *Utopiens* roule toûjours ſur la Juſtice & ſur l'Equité. Enfin, le troiſième point de la Priére, c'eſt qu'il plaiſe à la Bonté Divine de Conduire les mains

mains des Combatans, & d'empêcher que la Journée ne ſoit ſanglante ni pour les uns, ni pour les autres.

Quand la Fortune, ou, pour parler plus religieuſement, quand la Providence ſe déclare pour leur Parti, vous les voïez ſe lever promptement & courir de toute leur force, vers le Champ de Bataille. Y ſont ils? leur ardeur eſt admirablement humaine pour obtenir la grace des Vaincus, & pour les arracher à la furie du Soldat Victorieux. Qu'un des Ennemis ſoit ſur le point d'être égorgé, d'être percé dans la Défaite, s'il voit un Prêtre, s'il le reclame, c'en eſt aſſez; le Vainqueur ſe retire reſpectuëuſement, & le Vaincu eſt ſur de la vie: mais s'il a le bonheur de pouvoir toucher la Robe ample & trainante de *ſa Révérence*, on lui laiſſe emporter ce qu'il a; il n'a plus rien à craindre de cette violence que nous nommons ſi plaiſamment *le Droit de la Guerre*. Cette charité des Prêtres *Utopiens* fait qu'ils ſont ſi aimez, ſi eſtimez, ſi vénérez chez toutes les Nations voiſines, que ſouvent ils n'ont pas été moins utiles aux Compatriotes de la part dès Ennemis; qu'ils avoient été utiles aux Ennemis de la part des Compatriotes;

aïant ſauvé auſſi la vie à pluſieurs Citoïens, qui, dans une déroute, étoient ſur le point de périr. Il paſſe même, pour certain, que, quelquefois, les *Utopiens* étant battus, & fuïant l'ennemi Victorieux qui les pourſuivoit, par l'intervention, par la mediation des Sacrificateurs Inſulaires les Vainqueurs ſuſpendirent le maſſacre & la *tuërie*, les Troupes ſe ſeparérent de part & d'autre; &, les Parties étant d'accord, la Paix fut concluë & ratifiée à des conditions raiſonnables. Il n'y a jamais eu de Peuple, quelque farouche, quelque cruel, quelque barbare qu'il pût être, à qui le Corps des Prêtres *Utopiens* n'ait été ſacré & inviolable.

Leurs jours de Fête ſont le premier, & le dernier du Mois; le premier & le dernier de l'Année; & ces quatre Dévotions ſe celèbrent fort ſolemnellement. Ils meſurent le Mois par le cours de la Lune; & l'Année, par le tour du Soleil. Ils nomment, en leur langue, les Fêtes du premier jour, *Cynemernes*; & celles du dernier jour, *Trapemernes*: c'eſt comme ſi on diſoit, en François *Primifêtes*, & *Finifêtes*. On viſite en *Utopie* des Temples ſuperbes & magnifiques: non ſeu-

ſeulement la ſtructure en eſt des plus belles, mais, même, ils ſont ſi ſpacieux qu'ils peuvent contenir une quantité incroïable de peuple, ce qui eſt néceſſaire à cauſe du petit nombre des Egliſes, & des Curez. Tous ces grans & vaſtes Edifices, deſtinez au Culte & au Service Divin, ſont un peu obſcurs. Ils diſent que cela ne s'eſt pas fait par l'ignorance des Architectes, mais par le conſeil des Prêtres. Ces *Rabins* repreſentérent que le trop grand jour diſſipoit l'attention; & qu'au contraire, dans des tenèbres médiocres, l'Ame demeuroit mieux chez elle, l'Eſprit étoit plus recueilli, & conſéquemment la Religion plus forte. Elle n'eſt pourtant pas uniforme dans l'Ile, cette Religion: tant s'en faut; elle varie beaucoup pour l'intérieur & pour l'extérieur; & ſa diference eſt nombreuſe. Cependant par ces diverſes routes, toute la Nation viſe au même but, tend à la même fin, qui eſt d'adorer & de ſervir une Divinité. C'eſt pour cela que dans les Temples, on ne voit rien, on n'entend rien qui ne ſemble quadrer avec toutes les Sèctes, comme ſi elles étoient reünies ſous le nom général de Religion. Pour ce qui eſt du

Culte, du Service, du Cérémonial, propre & particulier à telle ou telle Croïance? chacun le fait dans sa Famille. Mais quant à l'Exercice Public ? Ils le font d'une maniere si prudemment digerée, si ingénieusement ordonnée, qu'il ne s'y trouve rien qui puisse déroger, qui puisse causer le moindre préjudice aux Assemblées domestiques.

Dans cette vuë-là, on ne voit dans le Temple aucune Peinture de Dieux ; & cela, afin qu'il soit libre à chaque Citoïen de concevoir la Divinité sous telle forme que sa Religion lui prescrit. Ils n'ont point de mots différens pour invoquer le Nom de Dieu : leur seul terme pour implorer en public la bonté du Souverain Etre, c'est *Mythra* ; & par ce mot-là, ils concourent unanimement à reconoitre, & à croire une Majesté Divine, de quelque Nature qu'elle soit. On ne fait jamais de priére à l'Eglise, que tous les Assistans ne puissent ouir sans scandale, & qu'ils ne puissent suivre & & repeter sans blesser leur Conscience, & leur Foi.

Quand, donc, une *Finifête* est échuë, nos *Utopiens* vont à l'Eglise, le soir : ils y vont à jeun, & sans avoir rien pris de toute

te

te la journée. Là ils remercient *Mythra* de ce que, par ſa grace, ils ont paſſé heureuſement un ou douze Mois; c'eſt ſuivant la Dévotion qui arrive, & qui ſe célèbre ce jour-là. Le lendemain, car il eſt alors, *Primifête*, on s'aſſemble le matin, & en foule, dans le Temple, pour s'attirer la bénédiction du Ciel, pour demander augmentation, ou, du moins, continuation de proſperité pendant l'Année, ou le Mois qu'ils commencent par ce jour de Fête. Vous remarquerez, Meſſieurs mes Amis, une circonſtance égalemeut curieuſe & louable. Les jours de *Finifête*, avant d'aller à l'Egliſe, les Femmes ſe jettent aux piés des Maris, & les Enfans ſe proſternent devant Pére & Mére. Dans cette poſture, l'Epouſe, les Fils, les Filles, tous ſe confeſſent coupables, ou pour avoir agi contre leur devoir, ou pour l'avoir fait négligemment; démandant, humblement & d'un coeur *contrit*, pardon de leurs fautes. Ainſi, s'il s'étoit élevé quelque nuage de haine domeſtique, il ſe diſſipe auſſi tôt par une telle ſatiſfaction. Le but de cette pratique dévote, c'eſt d'aſſiſter aux Sacrifices avec un coeur pur, avec une ame tranquile; car ils feroient ſcru-

pule de porter à l'Autel, une conſcience tant ſoit peu chargée. C'eſt pourquoi, quand ils ſe ſentent coupables de colere, ou de haine contre quel-cun, ils ont grand ſoin, avant d'aller à l'Egliſe, de ſe racommoder de bouche & de coeur, de ſe mettre l'ame dans toute la pureté poſſible; craignant que le *Scrutateur* & le Juge des coeurs ne fit tomber ſur eux les terribles effets de ſa vangeance, s'ils participoient au *Sacroſaint* Sacrifice avec une Ame ulcerée, & malade de paſſion.

Quand ils arrivent au Temple, les hommes vont du côté droit; & les femmes, ſeparément, du côté gauche. Ils ſe placent d'une maniere, que les Peres de famille ont devant eux, chacun ſes garçons, & chaque Mere a ſes filles devant elle. Dans cette ſituation-là, les Parens peuvent voir facilement, ſi leurs Enfans pratiquent bien au dehors la bonne education qu'on leur a donné au logis: on examine leurs geſtes, leur contenance, leur exterieur; & on regarde ſi tout cela répond aux ſoins qu'on s'eſt donné pour les former au bien, tant par autorité que par inſtruction. On obſerve, même, exactement la metôde que le plus jeune ſoit aſſis auprès du plus âgé,



gé, de peur que les enfans étant tout proche les uns des autres, ils n'emploïent à des puérilitez, à des badineries, à des jeux d'enfant, un tems où ils doivent concevoir le plus de crainte pour la Divinité, crainte qu'on peut nommer le plus pressant motif, & presque l'unique eguillon à la Vertu.

Les *Utopiens* n'immolent point de bêtes dans les Sacrifices. Ces Peuples judicieux ne sauroient comprendre que l'Etre Souverain qui, par sa bonté divine n'a créé les animaux que pour les laisser vivre jusqu'à ce que la Nature les tuë, que Dieu, dis-je, puisse prendre plaisir au Sang & au carnage. Ils brulent de l'encens & d'autres parfums; ils portent des cierges en grand nombre. Ce n'est pas qu'ils ne sachent fort bien que ces sortes d'Offrandes n'ont nul raport avec la Nature Divine, puisque, même, les prieres des Mortels ne lui sont d'aucune utilité: mais ils aiment à rendre à Dieu un Culte innocent; & d'ailleurs, par ces douces fumées, par ces lumieres, & par toutes les autres Cérémonies, les hommes se sentent, par un mouvement inconu, s'élever au dessus d'eux mêmes, & se porter au Service Divin a-

vec plus de plaiſir & de vivacité.

Dans le Temple tout le Peuple eſt vêtu de blanc: l'habit du Prêtre eſt de diferentes couleurs, les nuances en ſont charmantes; l'ouvrage & la forme en ſont admirables; la matiere dont ce vétement ſacerdotal eſt compoſé n'eſt pas fort precieuſe: il n'y a ni or, ni argent, ni broderie, ni perles, ni pierres. Ce ne ſont que des plumes d'Oiſeau; mais entre-mêlées, mais arrangées avec tant d'adreſſe & tant d'art, que l'étoffe la plus riche, que la matiére la plus eſtimée n'egale point le prix de ce travail-là. D'ailleurs: ces plumes & ces ailes, qui par l'arangement, par l'ordre, par la diſpoſition, produiſent cette merveilleuſe diverſité de couleurs qui brille dans l'habit du Sacrificateur, ſont *ſimboliques* & emblématiques. Ce Vêtement ſacré contient, renferme des miſtéres cachez: les Prêtres ont grand ſoin de les découvrir, & d'en donner l'interpretation. Ainſi: Nos Inſulaires jettant les yeux ſur ce beau, ſur cet éclatant Tiſſu de plumes variantes, penſent aux bienfaits de Dieu ſur leur République, & ſur leur perſonne: ils y reconoiſſent auſſi leur pieté envers le Ciel, l'affection réciproque qu'ils

qu'ils se doivent les uns aux autres, les secours qu'ils sont obligez de se donner mutuellement : enfin ce saint habit les avertit de tous leurs devoirs, & il n'y pas une plume qui ne moralise.

Dès que le vénérable Ministre du *Mythra*, sortant du Sanctuaire, sortant du lieu secret où se rendent les Oracles, se môntre à l'Assemblée, aussi tôt tous les Assistans, comme saisis, comme frapez d'un religieux & profond respect, se prosternent, se mettent le visage contre terre. Il se fait alors un si grand silence, que si vous aviez vu ce Spéctacle là, comme j'ai eu l'honneur & le bonheur de le voir, vous eussiez été pris d'une espêce de pieuse terreur ; il semble effectivement, qu'une Divinité soit descenduë dans le Temple & que elle le remplisse de sa presence invisible. Après avoir demeuré quelques minutes dans cette posture d'aneantissement, le Prêtre donne le signal, & tous les Prosternez se relèvent. Ensuite, on chante les louanges de Dieu ; les instrumens de musique n'y manquent point, & comme ils s'accordent fort bien avec les voix, cela fait une mélodie très agréable. Les instrumens de la Musique *Utopienne* sont, pour

la

la meilleure partie, d'une autre tournure, & d'une autre forme que les nôtres : comme la plûpart ſurpaſſent de beaucoup en douceur & en harmonie, ceux dont on ſe ſert dans nôtre Monde, auſſi y en a-t-il quelques uns qui ne ſont pas comparables à nos *outils muſicaux*, ils n'en aprochent point. Mais il faut avoüer que ces Meſſieurs les *Utopiens* ſont beaucoup au deſſus de nous ſur un point, & le quel fait la principale beauté de la Muſique. Toute la leur, ſoit *inſtrumentale* ſoit *vocale*, exprime naturellement les affections de l'ame, & les paſſions. Le ſon s'accomode admirablement avec la choſe. S'agit il de chanter, ou de jouër en Muſique une humble & ſoumiſe ſuplication, une gaîeté, une facilité à s'apaiſer, un trouble d'eſprit, une triſteſſe une colere, &c ? cette Muſique, par ſes ſons mélodieux, repreſente ſi naturellement ce que nous ſentons dans toutes ces paſſions-là, que elle emeut, que elle penètre, que elle échauffe ; enfin, qu'elle remuë les coeurs de ceux qui l'écoutent.

Après la Muſique, le Paſteur, & toutes ſes *Ouäilles* récitent enſemble, à haute voix, les priéres communes : elles ſont conçues en termes choiſis & méditez ; &

Mon-

Monſieur *le Curé*, les a compoſez ſi habilement, ſi finement, que ce qui ſe récite en public, chaque particulier peut le raporter à ſoi. Dans ces priéres ſolennelles, on remercie Dieu d'avoir bien voulu rompre ſon repos eternel, & infiniment heureux, pour faire de *Rién* un vaſte & immenſe Univers : on rend de ferventes actions de graces à cette ſuprème & incompréhenſible INTELLIGENCE, de ce qu'après avoir créé tous les Etres, elle a eu la bonté de ſe charger du Gouvernement du Monde; & de s'en charger ſi exactement, que ſans ſa Providence & ſa permiſſion, *la feuille n'oſeroit tomber de l'arbre.* De plus: chaque *Utopien*, dans la Dévotion genérale reconoit le Dieu *trois fois bon, & trois fois grand*, pour la ſource, pour la cauſe, pour le principe, pour l'Auteur de tous les biens de Nature, de Fortune, & de Morale; & on le rémercie, dans un vrai ſentiment de *Créature Raiſonnable*, de toutes ſes bontez, & de tous ſes bienfaits.

L'endroit qui, à mon ſens, édifie le plus dans la Priére *Utopienne*, le voici. Ces bons & pieux Inſulaires répandent l'Ame devant Dieu, en remerciment de ce qu'il lui a plu les faire naître dans la meil-

meilleure & la plus heureuſe des Republiques ; & dans une Religion qu'ils eſpérent être très conforme à la Verité. *Seigneur*, s'ecrient ils, *ſi nous nous trompons, ſi nous nous aveuglons en cela ; ſi vous goutez mieux quelque autre Culte, s'il vous eſt plus agreable que le Nôtre ; Ah ! faites nous la grace de nous ouvrir les yeux ; & de diſſiper les tenèbres de nôtre Eſprit : Nous vous en prions inſtamment Grand Dieu, par cette tendreſſe toute paternelle que Vous avez pour Vos Images & pour Vos Enfans ; car nous ne demandons qu'à voir, & qu'à être eclairez ; nous Vous ſuivrons, Seigneur, par tout où il Vous plaira nous conduire ; daignez ſeulement être nôtre Guide ; Mais ſi nous ſommes dans le bon chemin ; s'il eſt vrai que nôtre République ſoit la plus parfaite, & nôtre Religion la plus pure, donnez nous la conſtance pour y perſeverer. Daignez auſſi Créateur & Conſervateur du Genre Humain, daignez inſpirer à tous les Hommes le deſir de vivre ſous les mêmes Lois, ſous les mêmes uſages, ſous les mêmes coûtumes que nous vivons. Donnez à tous les Mortels la lumiere neceſſaire pour avoir de Vôtre Divinité la même croïance, & les mêmes ſentimens que nous en avons ; à moins que, par le profond & impenétrable ſecret de*

de Vos adorables desseins, Vôtre Majesté Souverainement Suprème & Divine ne prenne plaisir à la diversité des Cultes. Enfin, Seigneur, nous Vous suplions très humblement, &, prosternez, de coeur, devant le Trône de Vôtre Misericorde, nous demandons en derniere grace, qu'après nous avoir donné une mort douce & heureuse, il Vous plaise nous retirer dans le sein de la Beatitude Eternelle. Nous ne limitons point la durée de nôtre vie: qu'elle soit longue, qu'elle soit courte c'est de quoi nous n'oserions Vous parler. Mais ce qu'il nous est permis de dire sans offenser Vôtre Majesté Divine, c'est que nous aimons beaucoup mieux aller vers Vous, Source des Délices & du Bonheur, oui nous l'aimerions mieux, quand ce seroit par la mort la plus rude & la plus douloureuse, que d'être privé long-tems de Vôtre presence béatifiante, *par la vie la plus paisible & la plus agréable.*

Cette belle & apostolique Priere étant finie, toute l'Assemblée se prosterne de nouveau: puis s'étant relevez un peu après, ils retournent chez eux, & se mettent à table. Quand c'est une *Primifête*, le reste du jour se passe en divertissemens, & à faire l'exercice des Armes.

Je viens de vous dépeindre, Messieurs, &

& je l'ai fait dans toute la verité qui m'a été possible, je viens de vous dépeindre la forme, la constitution de la Républi-que *Utopienne:* non seulement je la croi très bonne, cette Constitution: mais, même, mon opinion, mon sentiment est qu'il n'y a dans l'Univers que cette Na-tion-là qui ait droit de nommer son Etat une *République*. Hors de cette Ile for-tunée, on fait retentir, par tout, ces grans mots *le Bien public*, *le Bien public!* & cependant tous les Hommes ne visent qu'à *l'Interêt Personnel. Nos Utopiens* ne possedant rien en propre, ni en particulier, c'est à eux de se vanter qu'ils travaillent pour le Commun; & ils ont raison de di-re qu'ils alient, qu'ils reünissent parfaite-ment le General & le Particulier. Par tout ailleurs, y a-t-il quel-cun qui ne sache que, s'il ne prend pas garde à soi, que, s'il ne pense pas à ses affaires, quelque florissante que la Republique puisse être, il n'en mourra pas moins de faim? Cha-cun est donc dans la necessité de prendre plûtôt soin de sa personne, & de son bien être, que du Peuple, c'est à dire des au-tres. Au contraire, en *Utopie*, tout étant en Communauté à l'exception des Fem-mes, pourvu que les greniers soient pleins,

pleins, & que les magaſins des proviſions ſoient bien garnis, qui doute qu'aucun habitant ne peut manquer de rien? L'ambition, l'envie, la malignité; les paſſions, enfin, n'ont point là de part à la diſtribution des choſes; ſi bien qu'il n'y a dans ce bienheureux Païs, ni pauvre, ni mendiant. On peut dire de ces vrais Hommes, que les Particuliers n'ont rien, & que néanmoins ils ſont tous riches. En quoi, je vous prie, conſiſte la ſolide Richeſſe? N'eſt ce pas d'être afranchi de toute inquietude pour ſes beſoins, & de paſſer la Vie dans la joïe & dans le repos? N'avoir rien à craindre touchant les bons alimens, ni la propreté des habits; n'être point tourmenté par les demandes continuelles, importunes, & querelleuſes ou grondeuſes d'une Femme; N'avoir point à s'embaraſſer ſi on laiſſera un gros bien, un bon Capital à ſon Fils; ſi on pourra donner une dot à ſa Fille; mais au contraire, être ſûr de la Vie & du bonheur pour ſoi, pour tous les ſiens, pour ſa femme, pour ſes fils, les petits fils, les arriére petits fils; &, enfin, pour cette longue ſuite de Poſterité que les Nobles ſe flatent devoir deſcendre de leur Sang, par la voïe de trans-

transſmiſſion, & de propagation; refuſe-ra-t-on d'apeller cela une félicité auſſi parfaite qu'il puiſſe y en avoir ici-bas? Les *Utopiens* ont encore un autre Uſage qu'on ne ſauroit aſſez louër, & qui dérive de leurs principes tout humains: c'eſt qu'ils ont pour ceux qui, aïant travaillé autrefois, ſont tombez dans l'impuiſſance de continuër, les mêmes égards, les mêmes ſoins que pour ceux qui travaillent actuellement.

Je voudrois bien ici, que quelqu'un fût aſſez hardi, pour oſer Comparer la Juſtice des autres Nations avec l'Equité de nos Inſulaires. Quand je réfléchis ſur les Lois, & ſur les Gouvernemens de Nôtre Monde, que je meure! ſi j'y trouve ſeulement la moindre ombre de Juſtice & d'Equité. Bon Dieu: quelle Equité, quelle Juſtice que la Nôtre! Un Noble, un Orfèvre, un Uſurier, qui que ce ſoit de ces Gens qui paſſent leurs jours dans la faineantiſe & dans l'oiſiveté, ou qui, s'ils ont une occupation, un travail, une profeſſion, ce ſont choſes aſſez inutiles à la République. Cependant: ces Meſſieurs, qui ne font rien, ou dont le négoce eſt ſuperflu, ne laiſſent pas de faire groſſe figure, vivant dans l'abon-

dance,

dance, dans la ſplendeur, dans l'éclat. Comparez avec la condition de ces heureux Mortels celle d'un valet emploïé aux offices les plus bas & les plus pénibles; celle d'un ouvrier en toute ſorte d'Arts néceſſaires; celle d'un chartier; celle d'un laboureur: leur travail eſt ſi rude, & ſi aſſidu, que les bêtes même, ne pourroient pas y fournir; il eſt, pourtant, ſi nécéſſaire, que, ſans un tel ſecours, aucune République ne pourroit ſubſiſter une Année. Cependant: ces pauvres *Travailleurs* vivent ſi pitoïablement; leur nouriture maigre, ſèche, mal preparée, & de mauvais ſuc, ſans parler des autres beſoins, tout cela, dis-je, les rend ſi miſérables, que la Condition des bêtes de charge & de voiture paroit plus heureuſe que la leur; Car enfin, ces bêtes ne portent, ni ne trainent pas toujours; on ménage leurs forces, on a grand ſoin de les faire repoſer: d'ailleurs; leur nouriture n'eſt guére moins bonne que celle des bas Artiſans: les Animaux brutes ſavourent même plus agréablement leur mangeaille; & de plus l'Enfer & la brulure éternelle ne les inquiètent point. Mais pour nos Ouvriers du bas étage? Pour peu qu'ils ſoient capables de réflexion;

flexion; chose très rare! ils doivent mourir tous les jours, de se voir, par leur cruelle destinée, attachez à une chaine de fatigue, qui leur fournit à peine, pour le present, de quoi ne pas périr de faim; & lors qu'ils pensent que ce travail sterile & infructuëux les conduit droit à une vieillesse infirme, & dénuée de tout, une prévoïance si bien fondée est un ver qui les ronge, & qui ne leur donne point de relâche. Je dis *prévoiance bien fondée*; car cet Artisan gagne un salaire si petit que c'est tout ce qu'il peut faire de pouvoir se soûtenir depuis l'Aurore jusqu'au Soleil couché: comment donc, pourroit il trouver du reste, & mettre chaque jour quelque chose à part, pour s'en servir quand le tems lui aura blanchi la tête, & afoibli le corps?

N'avoûrez vous pas que nos Societez sont bien déraisonnables, j'irois même, jusqu'à dire, si j'osois, sont bien iniques? Elles prodiguent les presens & les récompenses; à qui? Aux Nobles, comme on les apelle; à des Orfèvres, à des Jouaillers, à des lapidaires & des metteurs en oeuvre, à des brodeurs, à des traiteurs, &c.? Et qu'est ce que c'est, ne vous en déplaise, Messieurs, qu'est ce que c'est

que

que cette eſpêce d'Habitans & de compatriotes? ce ſont des Fainéans, des *Inutiles*; au moins, je n'entens pas ſeulement les Gens qu'on nomme de qualité; je comprêns auſſi parmi les Oiſifs, ceux qui, entrant dans un Capital tout fait, & ſouvent fort mal aquis, & qui, *vivant de leurs rentes*, comme nous parlons, ne ſont bons dans la Societé Humaine, qu'à faire nombre, & qu'à etre des *zeros*. Au contraire, on n'a parmi nous aucun égard pour les Miniſtres du Labourage & de l'agriculture; pour les charbonniers, pour les gens à groſſe beſogne; pour les chartiers; pour les ouvriers: loin de leur faire du bien, on les mépriſe, on les regarde comme la lie & la bouë d'un Etat; & cependant, comme j'ai déja dit, on ne ſauroit abſolument ſe paſſer de ces gens-là; & ſans eux, il n'y auroit point de République au Monde. Après que ces Malheureux ont conſumé, ont uſé, dans la peine & dans le travail, leur jeuneſſe, & toute la vigueur de leurs années, deviennent ils vieux & malades? ſont ils dépourvus de tout? l'ingrate, *l'ingratiſſime* République, ſans ſe ſouvenir que ces Infortunez ont tant veillé pour ſon ſervice, & que elle leur a

P des

des obligations eſſentielles, les récompenſe par une triſte fin, par une miſerable mort. Que penſerons nous d'un autre grief qui n'eſt pas moins remarquable? les Riches pillent les Pauvres, & partagent le petit gain, le petit profit que Ceux ci, à la ſueür de leur corps, & ſouvent à la ruine de leur ſanté, à l'abrégement de leur vie, peuvent faire par jour. Non ſeulement cela ſe pratique ſourdement, & frauduleuſement par *la raiſon du plus Fort:* mais, même, les Lois publiques ordonnent de *grapiller* ceux qui ont un peu plus que rien. Ainſi: ce qui ne paroiſſoit auparavant qu'une ſimple injuſtice, de reconoitre ſi mal des habitans qui ont tres bien merité de la République; les Riches ont rendu cette injuſtice-là une dépravation; & enſuite, par la vertu des Loix, cette violence-là s'eſt tournée en juſtice.

Quand je conſidére, donc; quand je repaſſe en mon eſprit, quand je regarde attentivement toutes ces Républiques floriſſantes qui couvrent la ſurface de la Terre, ainſi m'aime Dieu! ſi je trouve autre choſe qu'une certaine conſpiration des Riches pour attraper autant qu'il leur eſt poſſible, tout ce qu'ils ſouhaitent, tout ce

ce qui les accommode ; & cela ſous le beau nom, ſous le titre ſpécieux de République : ils cherchent en eux mêmes, ils méditent, ils inventent tous les moïens, toutes les ruſes imaginables pour deux choſes : la premiere qu'ils puiſſent retenir, ſans crainte & en toute ſûreté, les biens que ordinairement ils ont amaſſé par une voïe indirècte & illegitime : l'autre d'emploïer, au meilleur marché qu'ils peuvent, tous les Pauvres à leur ſervice ; & conſéquemment, d'abuſer du travail, de la peine, de la fatigue, des efforts de ces Infortunez. Desque les Seigneurs & Maitres Riches ont une fois réſolu, que ces machines ſoient obſervées ſous le nom Public, nom qui comprend auſſi les pauvres, c'en eſt fait : ce ſont des Lois reſpectables, & qu'on ne peut enfraindre ſans s'expoſer à la punition.

Mais ces plus que méchans, ces deteſtables hommes, quoique, par une convoitiſe inſatiable ils aïent partagé tout à fait entre eux ce qui ſuffiſoit pour mettre toute la Nation a ſon aiſe, leur felicité aproche-t-elle, pour cela, du bonheur des *Utopiens ?* Ces heureux Républiquains ne ſe ſoucient nullement de Dame Monnoie, cette Reine de nôtre Mon-

de; ils n'ont que du mépris pour elle; la ſoif inextinguible de l'or, & de l'argent, cette hidropiſie pecuniaire dont les Grans & les Petits ſont attaquez parmi nous ne ſe trouve point en *Utopie*; & par là; quelle ſource feconde, copieuſe, abondante de chagrins & d'inquietudes eſt tarie? Quelle prodigieuſe moiſſon de crime & de ſcelerateſſe eſt arrachée juſqu'à la racine? Car qui ne ſait que la fraude & la fourberie, la rapine & le larcin, les querelles, les tumultes, les diférens, les ſéditions, les meurtres, les trahiſons, les empoiſonnemens; enfin, tant d'autres forfaits qu'on punit à la verité, par les tortures & par les ſuplices, mais dont on n'arrête pas le cours, quelque exemple qu'on en faſſe, qui ne ſait, dis-je, qu'en tuant la Monnoïe, il faut neceſſairement que tous ces Monſtres moraux crèvent & périſſent? Ajoutez à cela, que la crainte, l'inquiétude, les ſoins, les travaux forcez, les veilles, tous ces perturbateurs de la Vie Humaine s'évanouiront dès qu'on pourra éteindre l'amour de l'Argent.

La Pauvreté, même, qui ſeule a paru avoir beſoin de Monnoïe, ſi on ſuprimoit, par tout, les eſpèces monnoïées; oui,

oui, la Pauvreté même, diminüeroit. Pour mieux eclaircir cette thèſe-là, pour la mettre dans un plus grand jour, remettez vous, s'il vous plait dans la mémoire, Meſſieurs, une année ſterile, & où la Nature en à agi comme une Marâtre. Supoſons que cette cruelle famine, que la diſette a emporté pluſieurs milliers d'hommes, je vous ſoutiens hardiment que ſi, la ſterilité finie, on avoit viſité, que ſi on avoit vuidé les greniers des Riches, il s'y fût trouvé tant de grains, qu'en les diſtribuant à ceux à qui la maigreur, la langueur de la faim a ôté la vie, en les leur diſtribuant: pendant qu'ils vivoient encore, s'entend; car il faut éviter l'equivoque; pas un ſeul habitant ne ſe ſeroit ſenti de l'inclémence de l'Air, & de l'infertilité de la Terre. On auroit pu fort aiſément nourrir ces Compatriotes malheureux, ſi cette bénite & bienheureuſe Monnoïe, admirablement inventée, pour nous faire marcher dans le chemin de la Vie, n'étoit la ſeule qui, dans une conjonĉture de Famine, nous ouvre, avec ſa clef d'or, la porte de l'autre Monde.

Je ne doute pas, même, que Nos Seigneurs les Riches ne ſentent ces veritez-

 là:

là : pour peu qu'ils aïent de sens commun, pour peu qu'ils raisonnent, ils ne sauroient ignorer qu'une condition où on ne manque en quoique ce soit du necessaire, vaut infiniment mieux que d'abonder en superflu : ils concoivent qu'il est incomparablement plus utile d'être délivré de maux presque innombrables, qué d'être tenté, que d'être comme assiegé par de grandes richesses. Quand j'y pense sérieusement, je ne puis m'imaginer que les Riches ne changeassent tres volontiers leur condition avec celle d'un *Utopien :* ils feroient cela pour leur interêt, pour leur commodité, pour passer la Vie plus agréablement : mais ils le feroient aussi par l'autorité que doivent avoir les paroles, & les exemples de *Iesus Christ*. Ce divin Sauveur, étant la *Sagesse incarnée*, ne pouvoit pas ignorer ce qui convient le mieux à l'Homme; & comme il étoit la Bonté même, il ne pouvoit nous conseiller que ce qu'il savoit être le meilleur. Il y a, donc, apparemment, long tems, que Nôtre Législateur Dieu auroit *Utopié* le Genre Humain, auroit mis tous les Gouvernemens du Monde sur le pié de nos Insulaires : mais malheureusement ce divin

Ra-

Racheteur & Réformateur des Mortels, a trouvé dans ſon chemin un obſtacle qui lui étoit inſurmontable, à moins qu'il n'eût emploïé ſa Toute puiſſance; & quel eſt il, à vôtre avis, cet *obſtacle?* C'eſt une vilaine & monſtruëuſe bête, nommée Orgueuil, Superbe, Amour propre: il eſt certain que ſi cette bête vorace, princeſſe & mere de toutes les peſtes de l'Ame, n'avoit point traverſé les bonnes intentions du *Fils Unique*, *du Meſſie du Pere Eternel*, tous les Hommes ſeroient à preſent bons *Utopiens*, *Utopiens* à bruler. Mais cet execrable Orgueuil eſt d'une telle nature, qu'il ne meſure pas ſa proſperité par ſes propres avantages; il la meſure par le malheur d'autrui. Quand on offriroit à la *Superbe* le parti de devenir *Déeſſe*, je vous répons que elle refuſeroit fiérement, s'il lui faloit accepter l'offre, à condition qu'il n'y auroit plus ſur la Terre de malheureux à qui elle pût commander, & que elle eût le plaiſir d'inſulter. C'eſt un ſi doux, c'eſt un ſi grand charme pour l'Orgueil, de briller en comparant ſa félicité avec l'état des Miſérables: Sire Orgueuil vous étale toutes ſes richeſſes, toute ſa pompe, toute ſa grandeur; & pourquoi? Pour

chagriner les Pauvres, pour les mortifier, pour leur faire ſentir plus vivement les epines de leur déplorable condition.

L'Amour propre, ce ſerpent d'Enfer, rodant chez les Mortels, & laiſſant de vives & profondes impreſſions dans leurs ames, eſt la vraïe cauſe de leur aveuglement: ce Serpent également venimeux, &, pour le moins auſſi enchanteur que le ſerpent *du Paradis Terreſtre*, où le Nôtre a pris naiſſance, empêche les Hommes de ſuivre la route la plus ſûre & la plus unie; c'eſt une eſpèce de *Rémora* qui retarde, qui recule nôtre Navigation ſur l'Océan de la Morale, & qui nous fait perdre la vaſte & immenſe Mer de l'Eternité bien heureuſe. Ce *maudit Amour propre* eſt imprimé trop avant dans le Coeur Humain pour oſer eſperer qu'il en ſorte jamais. Je ſouhaiterois de toute mon ame que tous les Etats du Monde fuſſent batis ſur les mêmes fondemens d'humanité, que l'Etat dont je viens de vous faire la deſcription: mais, comme je n'oſerois eſperer que ce bonheur-là qui ſeroit celui du *Genre Humain*, arrive ſi tôt je me conſole, du moins en réfléchiſſant ſur nos *Utopiens*: ce ſont *ces Elus, tirez de la Maſſe de Perdition*, ce ſont

ſont eux qui, par une faveur ſpéciale du Ciel, ont eu le gros *Lot* en fait de Societé Civile. Ce Corps Politique eſt établi ſur dès Lois, qui, non ſeulement procurent aux Membres un bonheur accompli ; mais, même, un Bonheur, qui, ſuivant toute aparence, & autant que *l'Eſprit Humain* peut pénétrer dans l'Avenir, durera, autant que les Siecles.

Nos Inſulaires, aïant exterminé chez eux, avec les autres Vices, l'ambition, & les factions, leur République eſt à couvert des atteintes & des ſecouſſes de la Guerre Civile. Guerre qui a ruiné, qui a renverſé de fond en comble, tant de Villes riches & puiſſantes. La Concorde Nationale, la tranquilité d'Etat, la Paix domeſtique eſt inviolable, chez les *Utopiens*. La jalouſie pouſſa autrefois tous les Princes Voiſins à faire des tentatives ſur l'*Utopie* ; &, quoique toûjours repouſſez, ils retournoient ſouvent à la charge, mais, enfin, voïant bien qu'il n'y avoit rien à faire ; & que, loin de pouvoir conquérir ce bel Empire, il n'y avoit pas même moïen de l'ebranler, à cauſe de la ſolidité de ſes Lois, ces Princes jaloux & ambitieux ont laiſſé l'*Utopie* en repos ; ils l'ont abandonnée à ſa

Sageſſe, à ſon Humanité, à ſon incomparable Bonheur.

Ce fut ici ou *Raphaël* finit ſon hiſtoire & ſes judicieuſes réflexions. J'avois beaucoup à lui répondre & à lui objecter. Il me paroiſſoit une grande abſurdité dans les Lois, & dans les moeurs de ſes *Utopiens*: leur maniére de faire la Guerre, de traiter la Matïere Divine, & d'exercer la Religion; enfin, leurs autres coûtumes, tout cela me choquoit. Mais ſur tout, cette Communauté de biens & de vivres n'étoit nullement de mon goût; &, neanmoins, c'eſt le fondement, c'eſt le pivot de leur République. Quoi, diſois-je en moi même, un Etat ſans commerce d'Argent? En faut il d'avantage pour detruire entiérement la Nobleſſe, la Magnificence, la Splendeur, la *MAIESTE'*; enfin, les vrais, à ce que la Multitude s'imagine, & les beaux ornemens d'une République?

Mais je voïois bien que la longue narration d'*Hythlodée* devoit l'avoir fatigué: d'ailleurs je ne ſavois pas s'il étoit aſſez bon Philoſophe pour ſuporter patiemment, pour prendre en bonne part une Contradiction. C'eſt à quoi je fis d'autant plus d'attention, que je me ſouvins

lui

lui avoir vû, cenſurer certaines Gens, qui, depeur qu'on ne les croïe pas aſſez ſavans, s'ils n'inventent ſur le champ, trouvent toûjours à critiquer les inventions des autres. Je ſuprimai, donc, mon opoſition; j'eteignis toutes mes lumieres contrariantes; &, après avoir loüé beaucoup la République *Utopienne*, & l'agréable Récit de nôtre Ami, je le pris par la main; & je le fis entrer pour prendre un ſoupé, dont, aſſurément, il devoit avoir grand beſoin, après avoir parlé ſi long tems. Je lui dis, pourtant, avant de nous mettre à table, qu'une autre fois, nous aurions le loiſir d'aprofondir d'avantage cette matiére-là, & de joüir plus long tems, de ſon aimable & inſtructive Converſation: Dieu m'en faſſe la grace! Il n'y a rien que je ſouhaite avec plus d'impatience & plus d'ardeur. Cependant: quoique je ne puſſe pas aprouver tout ce que *Raphaël* nous avoit dit; Perſonnage très docte, neanmoins, tres ſavant; & qui entend à fond les affaires humaines, c'eſt ce que aucun Conoiſſeur ne ſauroit conteſter: cependant; je ne laiſſe pas d'avoüer que certaines Lois de la République *Utopienne* ſont d'une Politique & d'une Morale admi-

mirables. Fasse le Ciel, que nôtre Monde, ce Monde aveugle & corrompu, où la Raison, la Verité, l'Equité sont si peu conuës, sont si etrangéres, fasse le Ciel que ce Monde puisse *s'Utopianiser!* C'est ce que je souhaite du fond de l'Ame, comme bon Individu de nôtre Espèce; & c'est ce que je n'espere point du tout: Adieu, Seigneur Lécteur; J'ai dit.

FIN.

TABLE

TABLE DES MATIERES.

Q deur

Chas-

D.

E.

Lai-

Nou-

Rai-

Tran-

FIN.

CATALOGUE DE QUELQUES LIVRES, CARTES GEOGRAPHIQUES, &c.

Nouvellement Imprimées

Chez PIERRE VANDER Aa, à Leide.

L'Vtopie de Thomas Morus, Chancelier d'Angleterre; Idée ingenieuse pour remedier au malheur des Hommes; & pour leur procurer une felicité complette. Cet Ouvrage contient le plan d'une Republique dont les Lois, les Vsages, & les Coutumes tendent uniquement à faire faire aux Societez Humaines le passage de la Vie dans toute la douceur imaginable. Republique, qui deviendra infalliblement réelle, dès que les Mortels se conduiront par la Raison. Traduite nouvellement en François par *Mr. Gueudeville*, & ornée de tres belles figures. *In Duodecimo.*

Les Delices de l'Espagne & du Portugal, où on voit une Description exacte des Antiquitez, des Provinces, des Montagnes, des Villes, des Rivieres, des Ports de Mer, des Forteresses, Eglises, Academies, Palais, Bains, &c. De la Religion, des Moeurs des habitans, de leurs fêtes, & généralement de tout ce qu'il y a de plus remarquable à remarquer. Le tout enrichi de Cartes Geographiques, très-exactes & de figures en Taille-douce, dessinées sur les lieux mêmes, Par Don *Iuan Alvarez de Colmenar.* Nouvelle Edition, revûë, corrigée & beaucoup augmentée, divisée en six Tomes. *In Duodecimo.*

Les Delices de la Suisse, une des principales Républiques de l'Europe; où l'on peut voir tout ce qu'il y a de plus rémarquable dans son Pays & dans celui de ses Alliez, qui composent avec elle le Louable Corps Helvetique; comme la Description des Villes, Bourgs, Châteaux; les Antiquitez du Pays & les Raretez de la Nature; la Qualité de l'Air & du Terroir; le Naturel, les Mœurs, & la Religion des Habitans; leurs Gouvernemens différens; leurs Alliances mutuelles, & leurs

leurs Intérêts communs. Le tout enrichi de Figures en Taille-douce, deſſinées ſur les Lieux mêmes. Avec un Memoire inſtructif ſur les Cauſes de la Guerre arrivée en Suiſſe l'An 1712. Par le Sr. *Gottlieb Kypſeler de Munſter.* Diviſées en quatre Tomes. *In Duodecimo.*

Tabulæ Chronologicæ, a Mundo condito ad Pacem uſque Vltrajectinam; innumeris in Locis a *Iacobo Perizonio* emendatæ atque auctæ, ac ita Æri eleganter inciſæ. Quatuor Foliis Regiis, *In Plano.*

Sphæram Automaticam auſpiciis Ampl. *Adriani Vroeſii*, calculis *Nicolai Stampioen* per *Thraſium* adornatam. Quam *D. Sebaſtiani Schepers* Senatoris Rotterd. &c. Vidua & Hæredes Diſperſam & Collapſam Publico uſui deſtinarunt. Hanc Ingenioſiſſimi Artificis *Bernardi Cloeſii* ope in ordinem eximium redactam & auctam Academiæ Curatores & Conſules Lugd. Batav. Bonis artibus & cœleſti Studio dicarunt Anno MDCCXI. *In Plano.*

Veteris Orbis Tabulæ Geographicæ, ex accuratiſſimis Auctoribus ſelectæ, ſecundum Pomponii Melæ Deſcriptionem Orbis potiſſimum digeſtæ, ad quotidianum & commodiorem Studioſorum uſum in minorem formam redactæ, & magnâ curâ nunc primum emendatæ, *in Quarto longo.*

Le Nouveau Theatre du Monde, ou la Geographie Royale, compoſée de nouvelles Cartes tres-exactes, dreſſées ſur les obſervations de *Meſſieurs de l'Academie Royale des Sciences à Paris*, ſur celles des plus celebres Geographes, ſur de nouveaux memoires & rectifiés ſur les Relations les plus recentes des plus fidéles Voyageurs. Avec une Deſcription Geographique & Hiſtorique des quatre parties de l'Vnivers, deſquelles l'*Europe* en detail eſt écrite par Mr. *Gueudeville* & les trois autres parties par Mr. *Ferrarius.* Ouvrage qui donne une Idée claire & facile de la Terre, & de ce qu'elle comprend de plus conſiderable. *In Folio*, en forme d'un Atlas.

Oeuvres d'Architecture de *Philippe Vingboons*, celébre Architecte de la Ville d'*Amſterdam*, Folio. 2 Tomes.

Oeuvres d'Architecture de *P. Poſt*, Architecte de Sa Majeſté Britanique, *In Folio.*

Le Theatre des plus grandes Villes du Monde repreſentées chacune en 4 quatre feuilles, *In Folio.*

L'Atlas Soulagé de ſon gros & peſant fardeau: ou, Nouvelles Cartes Geographiques qui contiennent la *France* & la *Suiſſe*, avec les Parties principales qui les compoſent: Ouvrage propre

pre pour Voïager commodement & agréablement des Yeux. Table des Cartes contenuës en ce Volume.

1 Le Royaume de France.
2 Picardie.
3 Les Comtez de Boulogne & de Guines.
4 Le Duché de Normandie.
5 Bretagne & Normandie.
6 Le Maine.
7 Anjou.
8 Le Gouvernement de l'Ile de France.
9 Champagne & Brie.
10 Lorraine Septentrionale.
11 Lorraine Meridionale.
12 Duché de Bourgogne.
13 Comté de Bourgogne.
14 Nivernois.
15 Le Duché de Berry.
16 Bourbonnois.
17 Limoisin.
18 Poictou.
19 Xaintonge.
20 Languedoc.
21 La Provence.
22 La Principauté d'Orange, & Comté de Venaisin.
23 Le Dauphiné.
24 Lionnois, Forest & Beau-iolois.
25 Gujenne & Gascogne.
26 Duché de Savoye.
27 Lac Leman.
28 La Suisse.
29 Le Canton de Zurich.
30 Le territoire d'Avenches.
31 Argow, Contrée de la Suisse.

L'Atlas Soulagé de son gros & pesant fardeau : ou, Nouvelles Cartes Geographiques qui contiennent les XVII Provinces des Païs-Bas, avec les Parties principales qui les composent: Ouvrage propre pour Voïager commodément & agréablement des Yeux. Table des Cartes contenuës en ce Volume.

1 Les XVII Provinces des Païs-Bas.
2 La Seigneurie de Groningue.
3 La Seigneurie de Frise.
4 La Seigneurie d'Over-Issel.
5 Le Duché de Gueldre.
6 Le Comté de Zutphen.
7 La Seigneurie d'Vtrecht.
8 Le Comté d'Hollande.
9 Les Riviéres du Rhin, Wahal & de la Meuse.
10 Le Comté de Zelande.
11 Le Comté de Flandre.
12 Le Duché de Brabant.
13 Le Marquisat du St. Empire.
14 La Seigneurie de Malines.
15 Le Duché de Limbourg.
16 Le Duché de Luxembourg.
17 Le Comté de Namur.
18 Le Comté d'Hainaut.
19 Le Comté d'Artois.

L'Ancienne Rome, la principale des Villes de L'Europe, avec toutes ses Magnificences & ses Delices; nouvellement & très exactement décrite depuis sa fondation, & illustrée par des tailles douces qui représentent au naturel toutes ses Antiquitez; savoir, ses principaux Temples, Theatres, Amphi-

phitheatres, Cirques, Naumachies, Arcs de Triomphe, Basiliques, Palais, Thermes, Colonnes, Obélisques, Statues, Triomphes, Tombeaux, Ceremonies, & autres choses remarquables; divisée en quatre Tomes, Par le S^r. *François Deseine.* In grand douze.

Rome Moderne, premiére Ville de l'Europe, avec toutes ses Magnificences & ses Delices; nouvellement & très exactement décrite & illustrée par des tailles douces, qui représentent parfaitement tout ce qui y est digne d'être vû & sçû; comme sont ses Eglises, Reliques, Cimetiéres, Tombeaux, Cloîtres, Hôpitaux, Colléges, Séminaires, Places publiques, Palais, Edifices, Architectures, Statuës, Peintures, Sculptures, Bibliothéques, Cabinets, Iardins, Fontaines, &c. tant dans la Ville qu'aux environs, avec les Magnifiques Maisons de Campagne de plusieurs Cardinaux & Princes, & autres choses remarquables. Ce qui est suivi d'une Description très-exacte du Gouvernement & de l'Etat de Rome, aussi bien que de ses Fêtes, Fonctions publiques du Pape & de tous ceux qui ont des emplois auprès de lui, des Cavalcades & autres Ceremonies ordinaires & extraordinaires tant publiques que particulieres de la Cour de Rome, avec les revenus & depenses du Pape; le tout divisée en six Tomes, par le S^r. *François Deseine.* In grand douze.

Nouvel Atlas, très-exact & fort commode pour toutes sortes de Personnes, contenant les principales Cartes Geographiques, au nombre de 100. Dressées suivant les Nouvelles Observations de M^rs. *de l'Academie Royale des Sciences*, & rectifiées sur les Relations les plus recentes des plus fidéles Voyageurs. *In Folio Plano.*

..... le même, de 134 Cartes.

..... le même, augmenté avec les Cartes particuliéres d'Asie, d'Afrique & d'Amerique, au nombre de 202 Cartes ensemble.

SEQUENTES ICONES
vel quædam separatim, vel omnes conjunctim venales prostant
Apud PETRUM VANDER AA.

ICO-

ICONUM SELECTISSIMARUM APPARATUS,

In quo Deorum Dearumque cum ſuis Amaſiis, Nympharum, Geniorum, Cyclopis & Satyri effigies juxta ſeriem temporis ſunt collocatæ.

1 Prometheus.
2 Lacheſis & Atropos.
3 Muſæ.
4 Athos.
5 Rhodope.
6 Nymphæum Apolloniatarum.
7 Cyclops.
8 Beroe.
9 Atys.
10 Ganymedes.
11 Marſyas.
12 Tityus.
13 Branchus.
14 Hyacinthus.
15 Achelous.
16 Heſperides.
17 Herculis pugna cum Amazone.
18 Herculis idem cum Stymphalide.
19 Fama.
20 Menſis.
21 Circe.
22 Sirenes.
23 Arethuſa.
24 Alpheus.
25 Cryſas.
26 Egeria.

ICONUM SELECTISSIMARUM APPARATUS,

Qui Heroes & Conditores urbium juxta ſeriem temporis collectos exhibet.

1 Damas.
2 Hellen.
3 Endymion.
4 Pergamus.
5 Tmolus.
6 Bellerophon.
7 Cydon.
8 Naxus.
9 Tenus.
10 Dædalus.
11 Taras.
12 Cephalus & Procris.
13 Jaſon.
14 Euphemus.
15 Hylas & Hercules.
16 Hylas ab Nymphis raptus.
17 Calais.
18 Meleager.
19 Meleagri Mors.
20 Meleager cum capite Apri Calidonii.
21 Tomus.
22 Sipylus.
23 Hyllus.
24 Aventinus.
25 Eurypylus.
26 Sardus.
27 Alabandus.
28 Paris.
29 Hector.
30 Laocoon.
31 Leander.
32 Maro.
33 Pergamus junior.
34 Acragas.
35 Patreus.
36 Amphinomus & Anapias.
37 Byzas.
38 Battus.
39 Docimus.
40 Nemauſus.
41 Sextus Heros.
42 Julia Procla.

ICONUM SELECTISSIMARUM APPARATUS,

Quo præcipui Reges, Reginæ cum Liberis, & Cæſares juxta ſeriem temporis continentur.

1 Cecrops.
2 Europa.
3 Cadmus.
4 Semiramis.
5 Lacedæmon.
6 Danaus.
7 Midas.
8 Ino cum Melicerta.
9 Agave.
10 Zethus, Amphion & Dirce.
11 Niobe.
12 Proetis.
13 Perſeus & Andromeda.
14 Minos.
15 Ariadne.
16 Minotaurus.
17 Corcyra.
18 Leda.
19 Oeneus.
20 Æetas.
21 Cyzicus.
22 Medea.
23 Alceſtis & Admetus.
24 Omphale.
25 Jole.
26 Theſeus.
27 Phaedra.
28 Oedipus.
29 Regina Amazonum.
30 Atreus.
31 Andromache.
32 Agamemnon.
33 Iphigenia.
34 Vlyſſes.
35 Achilles.
36 Diomedes.
37 Ajax Locrenſis.
38 Æneas cum Anchiſa & Julo.
39 Nauplius.
40 Nauſicaa.
41 Codrus.
42 Dido.
43 Caranus.
44 Romulus.
45 Fauſtulus.
46 Numa Pompilius.
47 Attus Navius.
48 Archelaus.
49 Phthia.
50 Juba junior.
51 Julius Cæſar.
52 Octavius Auguſtus.
53 Tiberius Cæſar.
54 M. Aurelius.
55 Julianus.

ICONUM SELECTISSIMARUM APPARATUS,

In quo Feminæ in fabulari & vera Hiſtoria celebriores juxta ſeriem temporis conſpiciuntur.

1 Scylla.
2 Callirhoe.
3 Atalanta.
4 Abdera.
5 Smyrna.
6 Mytlea.
7 Admeta.
8 Euboea.
9 Hero.
10 Aſpaſia.
11 Q. Claudia Veſtalis.

ICO-

ICONUM SELECTISSIMARUM APPARATUS,

Qui Duces & Imperatores variorum Populorum Illustriores juxta seriem temporis comprehendit.

1 Sindorum Origines Memoria.
2 Eryx.
3 Malchus.
4 Milo.
5 Columna Rhegia.
6 L. Junius Brutus.
7 Mutius Scævola.
8 Miltiades.
9 Cynægirus.
10 Themistocles.
11 Cimon.
12 Alcibiades.
13 C. Marcius Coriolanus.
14 L. Domitius Ahenobarbus.
15 L. Quinctus Cincinnatus.
16 C. Servilius Ahala.
17 - - - - idem.
18 M. Manlius.
19 M. Curtius.
20 Phocion.
21 L. Livinejus Regulus.
22 Aratus Sicyonius.
23 Hamilcar.
24 Hamilcar & Hannibal.
25 Hannibal.
26 M. Claudius Marcellus.
27 P. Cornelius Scipio.
28 Aluccius.
29 P. Cornelius Scipio Africanus.
30 P. Cornelius Scipio Nassica.
31 T. Quinctius Flaminius.
32 M. Porcius Cato.
33 L. Cornelius Lentulus Lupus.
34 Pythodoris.
35 A. Posthumius.
36 C. Cœlius Caldus.
37 C. Marius.
38 L. Cornelius Sulla.
39 Q. Pompejus Rufus.
40 Cn. Pompejus Magnus.
41 M. Atius Balbus.
42 M. Arrius Secundus.
43 P. & C. Sasernæ Fratres.
44 Cn. Pompejus Filius.
45 M. Junius Brutus.
46 Atilius Cimber.
47 M. Antonius.
48 L. Livineus Regulus.
49 L. Servius Rufus.
50 M. Antius Restio.
51 Bellum Philippense.
52 Q. Atius Labienus.
53 L. Antonius.
54 Sex. Pompejus.
55 M. Vipsanius Agrippa.
56 C. Numonius Vaala.
57 Cæcina, Pætus & Arria.
58 A. Posthumius Albinus.
59 Sex. Julius Frontinus.
60 Anicius Probus & Proba.

ICO-

ICONUM SELECTISSIMARUM APPARATUS,

Qui Philoſophorum & Legiſlatorum præcipuorum imagines juxta ſeriem temporis continet.

1 Thales.
2 Solon.
3 Pittacus.
4 Anacharſis.
5 Pherecydes.
6 Pythagoras.
7 Abaris Hyperboreus.
8 Empedocles.
9 Charondas.
10 ---- idem.
11 Zaleucus.
12 Archytas.
13 Heraclitus.
14 Democritus.
15 Zeno Eleates.
16 Socrates.
17 Ariſtomachus.
18 Euclides.
19 Plato.
20 Ariſtippus.
21 Antiſthenes.
22 Diogenes Cynicus.
23 Ariſtoteles.
24 Xenocrates.
25 Theophraſtus.
26 Epicurus.
27 Monimus.
28 Archimedes.
29 Chryſippus.
30 Carneades.
31 Metrodorus Epheſius.
32 Poſidonius.
33 L. Annæus Seneca.
34 Theon Smyrnæus.
35 L. Junius Ruſticus.
36 Apulejus.
37 Lucius.

ICONUM SELECTISSIMARUM APPARATUS,

Qui Poetas, Poetrias, Vates, Mimam & Comicas Perſonas juxta ſeriem temporis exhibet.

1 Perſonæ Bacchicæ.
2 ----
3 ----
4 Orpheus.
5 Homerus.
6 Idem.
7 Idem.
8 Idem.
9 Heſiodus.
10 Alcæus.
11 Sappho.
12 Steſichorus.
31 Anacreon.
14 Sibilla.
15 --- Cumana.
16 --- Manlia.
17 --- Phrygia.
18 Pindarus.
19 Sophocles.
20 Euripides.
21 Ariſtophanes.
22 Moſchion.
23 Menander.
24 Philemon.
25 Poſidippus.
26 Aratus.
27 Theocritus.
28 Eucharis.
29 P. Terentius.
30 P. Virgilius Maro.
31 Idem.

32 Q. Ho-

32 Q. Horatius Flaccus.
33 P. Ovidius Naso.
34 Juvenalis.
35 A. Persius Flaccus.
36 Pytheus.
37 Sacerdos Germanus Naviger.
38 Facies Batava.

ICONUM SELECTISSIMARUM APPARATUS,

Quo Rhetorum, Oratorum, Sophistarum, Historicorum, Jurisconsulti, Grammatici, aliorumque Scriptorum imagines juxta seriem temporis exponuntur.

1 Lysias.
2 Herodotus.
3 Thucydides.
4 Leodamas.
5 Isocrates.
6 Demosthenes.
7 Aischines.
8 Mago Carthaginiensis & Dionysius Vticensis.
9 M. Tullius Cicero.
10 G. Sallustius Crispus.
11 T. Livius Liviæ T. F. Quartæ L. Halys.
12 M. Mettius Epaphroditus.
13 Apollonius Tyanæus.
14 Ælius Aristides.
15 Papinianus & Plautia.

ICONUM SELECTISSIMARUM APPARATUS,

Quo notiores Medici juxta seriem temporis continentur.

1 Chiron.
2 Machaon.
3 Hippocrates.
4 Cratevas.
5 Xenocrates.
6 Mantias.
7 Heraclides Tarentinus.
8 Andreas.
9 Nicander.
10 Niger.
11 Pamphilus.
12 Apollonius.
13 Dioscorides.
14 Rufus Ephesius.
15 Galenus.
16 Conspectus prior sedentium Medicorum VII.
17 ..... posterior Eorundem.

FIN.

CATALOGUS LIBRORUM, &c.

A*barbanel* in Prophetas, fol. Ebraicè *Lipſ.* 1686
Abregé de la Philoſophie de Gaſſendi, *par* Bernier: 12° Lyon 1684. 8 *voll.*
---- *De la Methode Latine*, *par Meſſrs.* du Port Royal, 8°. Amſt.
Ackerſloot *over den Galaten*, 4°. Leyden. (1659
Acoſta *ad Inſtituta*, 4°. Paris.
--- ad Decretales, 4°. *Ibid.* 1676
Acta Lipſienſia 4° *compleet* uſq. ad Ann. 1714, cum omnib. Suppl. ac Indicibus, 4°. *Lipſ.* 40 *voll.* compleet
Adami (Melch.) Vitæ Illuſtrium Virorum, fol. *Francof.* 1706.
Admiranda rerum admirabilium Encomia, 12° *Noviom.* 1676
Aitzma *Hiſtorien alle de Vervolgen fol.* Amſt. 1685 *compleet*, 5 deelen. (Paris 1698
Alliot *traité du Cancer*, 12°.
Allix de anno & menſe natali J. Chriſti, 8° *Lond* 1710
Ambaſſades des Holland. *vers Iapon.* 12°. Leide 2 voll.
Ambaſſadeur parfait, 8°. Ibid 1709 2 voll. (1709
Ambigue d'Auteil, 12°. Paris
Amſterdam, *avec ſes Egliſes*, *Edifices*, *&c. fol. longo.*
--- *Maiſon de Ville.*
Anacreon, Sappho & Theocr. Gr. Lat. 8°. *Lond.* 1695
--- Gr. & François, *par la Foſſe* 12° *Paris* 1706
Analyſe *ſur les Ieux d'hazard*, 4°. Ibid 1708. (4 voll.
--- *de l'Evangile* 12°. Rouen 1710
Ango *Optique*, 12°. Paris 1682
Anhorn *ab Hartwitz Theatrum Concionum*, 4° Tiguri 9. voll.
Anſelme *Hiſtoire de la Maiſon de France*, *fol.* Paris 1712. 2 voll.
Antoninus, Gr. Lat. *Gatakeri*, 4°. *Cantabr.*
Antoninus Liberalis, Gr. Lat. *Berkelii*, 12°. *Lugd. Bat.*
Application de l'Algebre de *Guinée*, 4°. *Paris* 1705
Apulée, *en François*, 12°. Ibid
Apuléjus, in uſum Delphini, 4°. *Ibid.* 1688, 2 *voll.*
Arlington (*Comte d'*) *Lettres a* Temple *& autres* 12°. Vtrecht 1701 2 *voll.*
Ariſtophanes, Gr. Lat. *Kuſteri* & aliorum, fol. *Amſt.* 1710
Arrian, *Guerres d'*Alexandre, *traduit par* Ablancourt, 12°. Paris 1685
Arrianus, Gr. Lat. *Gronovii*, fol. Lugd. Bat. 1704.
--- *Idem*, *Charta Major.*
Ars Tinctoria fundamentalis 8° tz. *Francf.* 1703 (3 *voll.*
Artagnan *Memoires* 12°. Col. 1702
Art des Armées Navales, *par* Hoſte, *fol. Lyon.*
--- *de plumer la Poulle ſans crier* 12°. Cologne 1710
Athanaſii Opera Omnia, per Monach. B. fol. *Pariſ.* 1698. 3 *voll.*
--- Idem, Gr. Lat. fol. *Lipſ.* 1686 2 voll.

Atlas, *en françois*, *par* Blaau, *fol. Illuminé*, *tres curieux.* Amst. 12 *voll.*

Atlas antiquus, sacer. eccles. & profanus, *Sansonis* & *Clerici*, fol. illuminé Amst.

--- *Novus* P. P. Societ. Jesu 4°. compleet *Francof.* 1710

--- *Maritime*, *chez Mortier*, *fol. Illuminé.* Amsterd. 1708 2 *voll.*

--- *du Duc de Bourgogne*, *fol.* Mortier, *illuminé* Ibid 1703

--- *par de* Lile, *fol.* Paris.

--- *Historique*, *par* Gueudeville *&c. fol.* Amst. 4 *voll.*

--- *(nouvel) de Mess*[rs] de l'Academie Royale des Sciences, *& des autres* celebres Géographes *fol. longo*, Leide 1714

--- *(le petit) du Voyageur* 8°.

--- *des Itineraires folio Longo* Ibid 1714 2 *voll.*

Audifferet Geographie, 4°. *Paris.* 1689 3 voll.

Augustin *Lettres*, *avec notes de* Mr. du Bois 12° *6. voll.*

Augustini Opera Omnia per *Monach. Bened.* fol. *Paris.* 1689 XI voll.

--- Idem, cum appendice *Clerici*, fol. *Amst.* 1700, XII voll.

--- Appendix, per *I. Clericum*, separatim, fol. Ch. Majori, Ibid. 1712

Aurelius Victor, cum notis Variorum, 8° *Trajecti* 1696.

Ausonius Tollii, 24°. *Amst.* 1669

Authores de Cruce. 12°. *Lugd. Bat.* 1695 4 voll.

Bacchinus de Sistris, 4°. *Trajecti* 1696.

Baglivii Opera Medica, 4°. *Lugd.* 1710

Baltus (*Pere*) *Defense des S. S. Peres accusez de Platonisme*, 4°. Paris 1711

Baluze *Histoire d'Auvergne*, *fol.* Paris 1708 2 *voll.*

--- *Agobardi* opera 8°. *Paris.* 1666 2 voll.

--- *Cæsarii* (S.) Homiliæ, 8°. *Paris.* 1669

--- Miscellanea, 8°. *Paris.* 1678 &c. 6 voll.

--- nova Collectio Conciliorum, fol. *Paris.* 1707

--- Vitæ Paparum Avenionensium, 4°. *Par.* 1693. 2 voll.

Balzac *Oeuvres fol.* Paris 1665 2 *voll.*

Baraton *Poesies*, 12°. Paris 1705

Baron *Oeuvres*, 12°. Paris 1704

Bandurii Antiquitates Constantinopolitanæ, fol. *Paris.* 1711 2 voll.

Barbette Opera Omnia, 4°. *Genev.* 1703

Barbosa Opera Omnia, fol. *Lugduni.* 21 voll.

--- Loci communes, *Taboris*, fol. *Lips.*

Baronii Annales Ecclesiastici, fol. *Antverp.* 1670 12. voll.

Barréme *son Livre comptes faits*, 8°. Liege 1704

Bartholini *Anatomie* 4°. *Neerduyts.* Amst. 1688.

Basnage *Histoire de l'Eglise*, *fol.* Rott. 1699 2 *voll.*

--- *du V. & N. Testament*, 12°. Geneve. 4 *voll.*

--- *des Iuifs.* 12°. Rotterd. 5 *voll.*

Basnage

Basnage Annales in Baronium, fol. *Rott.* 3 voll.
--- de rebus Sacris & Ecclesiasticis, 4°. *Vltraj.*
Bebelii Antiquitates Antidiluvianæ 4°. *Argent.* 1706
--- Ecclesiæ Argentorat. 4°. *Ibid.* 1669
--- Noachicæ, 4°. *Ibid.* 1706
--- IV. Secul. Evangelic. 4°. *Ibid.* 1669 3 voll.
Becmanni Historia Orbis Terrarum, 4°. *Francof.* 1692
Begerus de Alcestide, fol. *Colon.* 1703
--- Bellum Trojanum, 4°. *Lips.* 1699.
--- Colloquia de III. Tomis Thesauri Antiquit. Græcar. fol. 1702
--- Contemplatio Gemmarum Gorlæi, 4°. *Col.* 1697
--- Cranæ Insula, 4°. *Colon.* 1696
--- de Nummis Serpentiferis, fol. *Ibid.* 1702
--- Examen dubiorum quorundam, fol. *Berol.* 1704
--- Florus, fol. *Colon.* 1704
--- *Medalions du Cabinet du Roi de France*, *fol.* Eleuther. 1704
--- Meleagrides, 4°. *Colon.* 1696
--- Numismata Imperatorum, fol. *Ibid.* 1700
--- Pontificum Romanorum, fol. *Ibid* 1704
--- Thesaurus Brandeburgicus, *Ibid.* 1696 3 voll.
--- tomus 3us. *Separat.* fol. *Ibid.*
--- Vlysses Sirenes intervectus, fol. *Ibid.*
--- Pœnæ Infernales, fol. *Ibid.*

Bekker *betoverde Wereld*, 4°. *compleet.* Amst. 1691
--- *over de Cometen*, 4°. Ibid. 1692
----- *Daniel*, 4°. Ibid. 1698
--- *Friesse Godgeleertheyd*, 4°. Ibid. 1693
--- *Leere der Gereformeerde Kerken*, 4°. Ibid. 1696
Bellorii Veterum Lucernæ Sepulcrales, fol. *Lugd. Bat.* 1702
--- Sepulcra Romanor. & Etruscor. fol. *Ibid.* 1702
Belloste *Chirurgien de l'Hôpital*, 12°. Amst. 1707
Bence *in Nov. Testam*, 12°. *Paris.* 1699. 4 *voll.*
Benoit *Historie der Reformatie van Vrancryk*, *fol.* Amst. 1696 2 *deelen.*
--- *dito*, *op groot papier*, *fol.* 2 *deelen.*
Bentivoglio *Lettres*, *Ital. & Franc. par* Veneroni, 12°. Brux. 1709.
Bergerac *Oeuvres*, 12°. Paris 2 *voll.*
Bernard *de la Repentance tardive* 8°. Amst. 1712.
Bernardi Opera, *per Mabillon*, *fol.* Paris. 2 *voll.*
Bernier *Histoire de Blois*, 4°. Ibid. 1682.
Beschryving van Groot Brittannien, 12°. Rotterd. 1681.
--- *Moscovien*, *door Dr. Poot*, 4°. MS.
--- *Oud en Nieu Romen*, *fol.* Amst. 1704. 4 *deelen.*
--- *Idem*, 12°. *Meurs.* 2 *deelen*,
--- *Oost en West-Indien door* Dapper, Montanus *en* Nieuhof

hof *fol.* Amst. *by Meurs* XI *deelen.* compleet.

--- *dito fol.* XI *deelen*, groot papier.

--- *Spanjen en Portugal*, *fol.* Leyden. 1707

--- *dito*, *op* groot papier *fol.*

--- *der Oostindise Eylanden*, *fol.* MS.

Beyer *Grammaire Franc. Angl. Flam.* 8°. Dort.

Bibelse Figuren fol. Amst. Mortier, 2 *deelen.*

Bible, *des Professeurs de Geneve*, *fol.* Amst. 1702 *Mortier.*

--- *dito*, *chez Lindenberg*, *fol. grand papier.* Amst. 1707

--- Leide, *chez* de Croy, 12°.

--- *des Maretz. fol.* 2 *voll. avec les Cartes. Royal pap.* Amst. 1669

--- *par Martin*, *fol.* Amst. 1707 2 *voll.*

--- *Idem*, 12°. Wetstein.

--- *du Port Royal*, *fol. grand papier.* Liege 1702 3 *voll.*

--- *dito*, 12°. Frix. 36 *voll.*

--- *dito*, 12°. Broncard. 7 *voll.*

--- *Historique* 12°. *avec figures.*

Biblia Hebraica, Buxtorfii, fol. Complt. *Basil.* 3 voll.

--- Leusdeni & Vander Hoogt, 8°. Amst. 1705

--- sine punctis, 12°. Amst. 1701

--- Græca LXX Interpretum, 4°. *Halma*: 1709.

--- dito, per Grabe fol. *Oxoniæ* 1707 2 voll.

--- Item tomus 2[us]. Separatim, fol.

Biblia Latina, vulgatæ versionis per du Hamel, fol. *Paris.* 1705

--- Idem 4°. *Ibid.*

--- Idem 4°. *Rothom.* 1707

--- Idem fol. *Lugduni* 1705

--- Numerata, Dorschæi & Grambsii, fol *Francof.* 1674

Biblia, *hoogduyts*, 12°. Wesel.

--- *Neerduyts* 4°. Keur.

--- *Idem*, *fol.* Ibid.

Bibliotheca Patrum, fol. *Lugd.* 1677. 27 voll.

--- Pontificia, fol. *Romæ* 1695 21 voll.

Biccii Collegium Iuridicum Argentoratense, 4°. *Arg.* 1664

Bizot *Medalise Historie van Holland* 4°. Amst. 1690

Bierman *Leere der waarheyd* 8°. Vtrecht 1667

Blanc *monoyes de France*, 4°. Paris.

Blount censura celebrium Authorum, 4°. Genev. 1696

Bocharti Opera Omnia, fol. *Traj.* 1713 3 voll.

Boccalini *Raguagli di Parnaso*, 12°. Amst. 1669 2 *voll.*

Bocchii Introitus Ferdinandi & Isabellæ fol. *Antv.* 1602.

Bogaart Roomse Monarchy, 4°. Vytrecht 1697.

Bohnii Circulus Anatomicus, & Dissertationes Physiologicæ, 4°. *Lips.* 1710

--- Dissertationes Chymicæ, 8°. *Ibid.* 1696

--- de Officio Medici, 4°. *Ibid* 1704

--- de renuntiatione Vulnerum, 4°. *Ibid* 1711

Boindin *Oeuvres; ou Comedies*, 12°. Paris 1705

Bois Historia Ecclesiæ Parisiensis, fol. *Ibid.* 1710 2 voll.

Boneti Medicina Septentrionalis

lis, fol. *Geneva* 1686 2 voll.
Boneti Polyalthes, fol. *Ibid.* 1690 3 voll.
--- Sepulchretum, fol. *Lugd.* 1700 2 voll.
Borellus de motu animalium, 4°. auctior *Lugd. Bat.* 1710
Bornier *conference des nouv. ordonnances de Louis XIV.* 4°. Paris 1703
Bosii Introductio in notit. Rerum publicarum orbis universi, 4°. *Iena* 1676
Borts (*Pieter*) *Werken*, *fol.* Leyden 1702
Bosse *ordres de l'architecture antique*, *fol.* Ibid.
Bossu *Poeme Epique*, 12°. Paris 1708
Bossuet *divers Escrits*, 8°. Paris 1698
--- *Instruction d'Oraison*, 8°. Ibid. 1697
--- *Histoire universelle*, 12°. Amst. 1714 3 *voll.*
--- Idem, 12°. Paris 2 *voll.*
Bouguer *de la Navigation*, 4°. Ibid.
Bouhours *maniere de bien penser.* 12°. Amst. 1709
--- *Entret. d'Ariste & d'Eugene*, 12°. Ibid. 1703
Boursault *Pieces de Theatre* 12°. Paris 1701. 2 *voll.*
--- *Lettres, Contes, &c.* 12°. Ibid 1709 3 *voll.*
Bourdaloue *Sermons pour les fêtes dos Saints*, 12°. Lyon 2 *voll.*
Bouteroue *Recherches des Monoyes fol.* Paris 1666
Brantome *Oeuvres*, 12°. Leide 1699 9 *voll.*
Braunii Selecta Sacra, 4°. Amst. 1700
--- Systema Theologiæ, 4°. Ibid. 1702
Broekhuysen Oeconomia Animalis 4°. *Ibid* 1683.
--- Rationes Physico-Medicæ, 4°. *Ibid.* 1687.
Bronkhorsti Centuriæ, 8°, *Traj.* 1695
Broukhusii Poemata Omnia, 4°. *Leov.* 1711
Brunemannus in Codicem, fol. *Lips.* 1699
--- *ad Pandectas*, *fol.* Witteb. 1701
--- Consilia, fol. *Franc.* 1704
--- Exercitationes Iustinianeæ 4°. *Hala* 1695
Buffier *pratique de la memoire artificielle.* 12°. Paris 1712 6 *voll.*
Bugnyon Opera Omnia, fol. *Bruxell.*
Bullet *Architecture pratique*, 8°. Paris 1691
Burnet *Godgeleertheyd*, 4°. Delft 1703
--- Thesaurus medicinæ practicæ, 4°. *Lugd.* 1702
--- Hippocrates Contractus, 8°. *Edinb.* 1685
--- *Histoire d'Angleterre*, 12°. Amst. 4 *voll.*
Buxtorfii Lexicon Chalc. & Rabbinicum, fol. Basil. 1630
--- *in* 8°. Ibid. 1698
--- Liber Cosri, 4°. *Ibid.* 1660
-- de Sponsalibus, 4°. *Ibid.* 1652
--- Synagoga Iudaica, 8°. *Ibid.* 1680
Bynæi *gekruyste Christus*, 4°. Dordr.

Dordr. 1711

Byneus de Calceis Hebræorum, 4°. *Ibid.*

Cabaſſutii notitia Eccleſiaſtica Conciliorum, fol. *Lugd.*

Cabinet du Monde, *fol.* Soubs la preſſe.

--- *d'Architecture, par* Le Comte, 12°. Brux. 3 *voll.*

Cadiz Illuſtrata, Hiſpanice, *fol.*

Cælius Aurelianus de morbis acutis, &c. 4°. *Amſt.* 1709

Cæſar (Ioh. Melchior) Triſagion Muſicum, fol. *Herbip.*

Caimi Lucubrationes variæ Iuris, fol. *Patavii* 1654

Callimachus, Gr. Lat. 8°. 2 voll.

Campiſtron *Oeuvres, ou Tragedies* 12°. Paris 1707

Cange Gloſſarium Græcitatis fol. *Lugduni* 1688 2 voll.

--- Latinitatis fol. *Pariſ.* 3 voll.

Cantelius de Republica Romana, 12°. *Vltraj.* 1707

--- Metropol. Vrbium Hiſtoria 4°. *Pariſ.* 1684.

Carte (Grande) d' Allemagne, 10 *feuilles.*

--- *de la* France 6

--- *de l'*Italie, 6

--- *avec les Poſtes.*

--- *des* XVII Provinces 9

--- *des* VII Provinces 5

Caracciolus de Sacris monumentis Neapolit. fol. *Neap.* 1645

Callot Portraits des Gueux. 4°.

Cardani Opera Omnia, fol. *Lugduni*, 10 voll.

Caroli memorabilia Eccleſiaſtica, 4°. *Tubing* 1697 3 voll.

Caroli a S. Paulo Geographia Sacra, fol. *Amſt.* 1704

Carpzovii Criminalia, fol. Lipſ. 1709

--- Deciſiones fol. *Ibid.* 1704

--- Definitiones Eccleſiaſticæ, fol. *Ibid.* 1695

--- Forenſes fol. *Ibid.* 1703

--- Diſputationes, fol. *Ibid.* 1710

Carteſii Principia Philoſophiæ, 4°. *Amſt.*

--- Meditationes, 4°. *Amſt.* 1698

--- *Philoſophie Morale*, 8°. *Bruxelle* 1707

--- Epiſtolæ, 4°. *Amſt.* 3 voll.

Caſtillo Sotomajoris Opera Omnia, fol. *Lugd.* 4 voll.

Catalogus Bibliothecæ publicæ Acad. Leidenſis, fol. *ſub prælo.*

--- Idem, Charta Majori.

Catullus, Tibullus, Propertius, cum notis Grævii & Variorum, 8° *Traject.* 1680

--- in uſum Delphini, 4°. *Pariſ.* 1685 2 voll.

Cave Hiſtoria Literaria, fol. *Genevæ.* 2 voll.

--- *eerſte Chriſtendom*, 8°. Amſt. 1711.

--- *Apoſtoliſe Oudheden fol.* 2 *deelen.* Vtrecht 1698

--- *dito op groot Papier.*

Cellarius de Latinitate, 12°. *Ienæ* 1709 2 voll.

--- Geographia antiqua & nova, 12°. *Ibid.* 1706

--- Notitia orbis antiqui, 4°. *Cantabr.* 1703 2 voll.

--- Hiſtoria univerſalis, 12°. Ienæ 1708 3 voll.

Celſi Medicina, Wedelii 8°. *Ibid.* 1713

Celſi

Celsi Medicina, 8°. Amst. 1713
Caussin *Cour Sainte, fol.* Paris 1664 2 *voll.*
Cene *(la Ste.) de I. Christ, par* Paulo Veronese, 3 feuilles.
Champmelé *Oeuvres, ou Comedies*, 12°. Paris 1702
Chemnitii Harmonia Evangelica, fol. *Hamb.* 1704. 3 voll.
Chevalier *Recherche curieuse des Antiquitéz, fol.* Vtrecht 1709
Chiflet *Grammaire Francoise*, 8°. Bruxel. 1692
Chomel *Dictionaire Oeconomique, avec le suite fol.* Lion 1709 3 *voll.*
Choisi *(Abbé de) Histoire de l'Eglise*, 4°. Paris 1703 4 *voll.*
Christinai Consuetudines Bruxellenses, fol. *Brux.*
Chronicon *Orientale, fol.* Paris. 1685 *Typis Regiis.*
--- *Paschale, fol.* Ibid. 1688
Chrysostomi Opera Omnia, Gr. Lat. fol. *Francof.* 1698. XI voll.
Ciacconii Vitæ Pontificum, fol. *Romæ* 1677 4 voll.
Ciceronis Opera, cum notis Varior. & Grævii, 8°. *Amst.* 10 voll.
--- Opera Gronovii, 4°. 4 voll. *Lugd. Bat.*
--- Epistolæ ad Familiares, in usum Delphini, 4°. *Paris.* 1685
--- Idem, Grævii, 12°. *Vltraj.*
--- Orationes, in usum Delphini, 4°. *Ibid.* 3 voll.
--- cum notis Grævii, & aliorum, 8°. *Amst.* 6 voll.
--- de Officiis, Grævii, 12°. *Vltraj.*
--- *Lettres a ses Amis & Atticus*, 12°. Haye 1709. 7 *voll.*
--- *Divination*, 8°. Amst.
Cinnamus, Gr. Lat. fol. *Paris.* Typis Regiis.
Claubergii Logica, 12°. *Franeq.* 1692
Clauderi Inventum Cinnabarinum, 4°. *Jena* 1684.
--- Methodus Balsamandi corpor. human. 4°. *Altenb* 1679
Claudianus, in usum Delphini, 4°. *Paris.* 1677
Clavis Historia Thuaneæ, 4°. *Ratisp.* 1696
Clef *des Coeurs*, 12°. Paris 1676
Clemens Alexandrinus, Gr. Lat. fol. *Coloniæ* 1688
Clerici Opera Philosophica, 12°. *Amst.* 1704. 4 voll.
--- in Pentateuchum, fol. *Ibid.* 1710 2 voll.
--- in Libr. Histor. V. Testam. fol. *Ibid.* 1708
--- Ars Critica, 8°. *Ibid.* 3 vol.
--- Historia Vniversalis, 8°. *Lips.* 1707
Cluverii Geographia, Bunonis, 4°. *Amst.* 1697
Coccai Opera Omnia, cum Anecdot. fol. *Ibid.* 12 voll.
--- Anecdota, fol. *Ibid.* 1706 2 voll.
Codex Theodosianus, Gothofredi, fol. *Lugd.* 3 voll.
Cointe Annales Francorum, fol. *Paris.* 1665. 8 voll.
Concilia Generalia, fol. *Paris.* Typis Regiis, 37 voll.
Concilium Constantiense, fol. *Lips.* 1700. 7 voll.
Condom *Histoire Vniverselle*, 12°. Amst. 1714. 3 *voll.*
Connoissance parfaite des Chevaux, par Delcampes, 8°. Paris 1712

Commelini Flora Malabarica, 8°. *Lugd. Bat.* 1696
Commentariolus de Statu fœderati Belgii, 12°. *Hagæ Comit.* 1659
Consultatien en Advysen van Holland, 4°. Rotterd. 1683, *6 deelen compleet.*
--- dito, *aparte deelen.*
--- *van Vytrecht*, 4°. Vtrecht 1676. 3 *deelen.*
Contes de Boccace, 8°. Amst. 1699. 2 voll.
--- *& nouvelles de la* Fontaine, 8°. Amst. 1709. 2 *voll. avec fig.*
--- *& Fables de la* Noble, 8°. Bruxel. 1707
--- *de la Reine* Marguerite, 8°. Amst. 1700. 2 *voll.*
Corberon *Plaidoyez*, 4°. Paris 1707
Cordemoy *Histoire de France*, *fol.* Paris 2 *voll.*
Corderii Colloquia, Lat. & François, 12°. *Amst.*
Corneille *Oeuvres*, 12°. Ibid. 1701. 10 *voll.*
--- *Dictionaire Geographique*, *fol.* Paris 1708. 3 *voll.*
Cornelius Nepos, cum Notis Variorum, 8°. *Amst.* 1685
--- in usum Delphini, 4°. *Paris.* 1675
Corpus Scriptorum Historiæ Byzantinæ, Gr. Lat. *Paris.* Typis Regiis, fol. 4°. & 12°. 34 *Tomis compleet.*
--- Institutorum Societ. Iesu, 4°. *Antv.* 1709. 2 voll.
--- Iuris Canonicum, 4°. *Coloniæ* 1696
--- Idem, cum notis Pithæorum, fol. *Lips.* 1705. 2 voll.
Corpus Juris Civilis, 8°. *Amst.*
Costumen van Brabant, *fol.* Antw. 1682. 2 *deelen.*
--- *Vlaandren*, *fol.* Ibid. 1676. 2 *deelen.*
Cotelerii Monumenta Ecclesiæ Græcæ, 4°. *Paris.* 3 voll.
Crebillon *Oeuvres*, *ou Tragedies*, 12°. Paris 1713
Crenii Analecta Critico-Historica, 8°.
--- Fascis Exercitat. 8°. *Lugd. Bat.* 1697. 5 voll. *compleet.*
--- Helvici Elenchus Iudaicus, 8°. *Ibid.*
--- Musæum Philologicum & Histor. 8°. *Lugd. Bat.* 1699 2 voll.
Crocius in Epistolas Pauli, fol. *Cassellis* 1680. 2 voll.
--- Prophetas minores, fol. *Ibid.* 1673 (5 *voll.*
Croix *Geographie*, 12°. Lyon,
--- *Wereldbeschryving*, 4°. Amst. 1705. 3 *deelen.*
--- *Guerre des Turcs*, *avec la Pologne*, *la Moscovie*, *&c.* 12°. Haye 1689
Cujacii Opera Omnia, fol. *Paris.* 1658 10 voll.
Cuperi *Observationes*, 8°. Vltraj. 1670
Cuyper *Grond proceduyren*, 4°. Mechelen.
Cypriani Opera Omnia, fol. *Amst.* 1700
Cyrilli Alexandrini Opera Omnia, Gr. Lat. fol. *Paris.* 7 voll.
--- *Hierosolymitani* Opera, Gr. Lat. fol. *Oxoniæ.*
Czuittingeri Specimen Hungariæ Literatæ, 4°.
Dale Pharmacologia, 12°.

Lond. 1693
--- Idem, 12°. *Ibid.* 1710 2 voll.
Damasceni Opera, per Monach. Bened. Gr. Lat. fol. *Paris.* 1712 2 voll.
Damoiselle a coeur ouvert, 12°.
Daniel (*Le Pere*) *Histoire de France*, *fol.* Paris 1713 3 *voll.*
Daubuz in Iosephum, 8°. *Lond.*
Daviler Cours d'Architecture, 4°. Paris 1711 2 *voll.*
Dechales Opera Mathematica, fol. *Lugduni.* 4 voll.
--- *Art de fortifier les Places*, 12°. Paris 1695
Deckherrus de Scriptis adespotis, 12°. *Amst.* 1686
Dapper *Beschryving van Africa*, *fol. groot papier* Ibid. 1676
--- *Arabien, Mesopotamie, &c. fol.* Ibid. 1680
--- *dito, groot papier.*
--- *Archipel*, *fol.* Ibid. 1688
--- *dito, groot papier.*
--- *Asia*, *fol.* Ibid. 1672
--- *dito, groot papier.*
--- *China*, fol. Ibid. 1693 3 *voll.*
--- *dito, groot papier.*
--- Morea, fol. *Ibid.* 1688
--- *dito, groot papier.*
--- *Syrien en Palestyn*, *fol. groot papier*, Ibid. 1677
Delices de l'Allemagne & des autres Païs de l'Europe 12°. *Sous presse.*
--- *d'Espagne & du Portugal* 12°. Leide 1714 6 *voll.*
--- *Soubs le nom Royaumes d'Espagne & du Portugal* 4°. *Longo.*
Delices de la France 12°. Amst. 1699 2 *voll.*
--- *& Galanteries de l'Ile de France*, 12°. Cologne 1709 2 *voll.*
--- *de la Grand Bretagne*, 12°. Leide 1707 9 *voll.*
--- *de la Hollande*, 12°. Haye 2 *voll.*
--- *de l'Italie*, 12°. Leide 1709 6 *voll.*
--- *de la Ville de Leide*, 8°. Leide 1712.
--- *Idem*, *door Orlers*, 4°. Ibid. 1642
--- Idem, *door S. Van Leeuwen* 12°. Ibid. 1672
--- *Vues de la Ville de Leide*, *folio longo.* Ibid. 1712
--- *de la Noblesse*, *folio longo.* Amst. 1706
--- *du Païs bas*, 8°. Bruxell. 3 *voll.*
--- *de la Suisse*, 12°, Leide 1714 4 *voll.*
--- *Figures apart de la Grand Bretagne* 4°. 2 *voll.*
Deliciæ Sive Amœnitates Regnorum Daniæ, Norvegiæ, Sueciæ, &c. 12°. *Lugd. Bat.* 1706, 4 voll.
Description de Rome Ancienne, *par de Seine*, 12°. Leide 1713 4 *voll.*
--- *de Rome Moderne par de Seine*, 12°. Ibid 1713 6 *voll.*
--- *Oud en Nieuw Romen*, *door Filippo de Rozzi*, Amst. *by Meurs.* 12°. 2 *deelen.*
--- *du Château de Versailles* 12°. Paris 1695

Descrip-

Description de la Generalité de Paris, 12°. Paris

--- *de la Ville de Rouen*, 12°. Ibid.

Desgodets *Edifices antiques de Rome*, *fol.* Paris 1695

Devoirs des Grands 12°. *Cologne 1666*

Dickinsoni Physica Vetus & vera, 4°.

Dictionaire de la Bible, *par Simon*, *fol.* Lyon 1693 2 *voll.*

--- *du Droit & de Pratique*, 4°. Paris 1707

--- *de Marine*, 4°. Amst. 1702

--- *Moral*, 8°. Paris 1704 7 *voll.*

--- Geographique, par Baudrand, 4°. *Amst.* 1701

--- Idem, *fol.* Paris 1705

--- *Historique par Moreri*, *fol.* Amst. 1702 4 *voll.*

Dictionaire Anglois & Francois, *par Miege*, 8°. Hague 1701

--- *par Boyer*, 4°. Ibid 1702

--- *Anglois Allemand & François*, 4°. Leipf. 1706

--- *Espagnol & François des divers Autheurs*, 4°. Brussel.

--- *François*, *Alleman*, *Latin*. 8°. Geneve, *Widerhold*. 3 voll.

--- *Francois & Allemand*, 4°. Leipf. 1711

--- *François par Richelet*, *fol.* Amst. 1760

--- Idem, 4°. Amst.

--- Idem, *François & Latin*, *fol.* Paris 2 *voll.*

--- *François & Flamend par Halma*, 4°. Amst. 1708

Dictionaire Flamend & François, *par Halma*, 4°. Ibid. 1710

--- *François & Latin*, *par Danet*, 4°. Ibid. 1710

--- *Latin & François*, *par Danet*, 4° Ibid. 1710

--- *Italien & François*, *par Veneroni*, 4°. Paris 1710

--- *Duez*, 8°. Genève 1698 2 *voll.*

--- *Imperiale Italien, François, Allem. & Latin par Veneroni*, 4°. Francf. 1700

--- *Italien*, *François & Allem. di M. d'Erberg*, 8°. Nurnberg 1710 3 *voll.*

--- *Italien & Alleman*, *di N. Castell.* 4°. Leipf.

--- *Latin & Anglois & Anglois Latin, par Holyoke*, *fol.* Lond. 1677

--- *Latin*, *Grec & Alleman*, *par Lindnerus* 8°. Lipf. 1700

Dictionario Graca & Italiana, *& Ital. & Grec.* 4°. Paris 1709. 2 *voll.*

DictionariumLatino-Belgicum, Pitisci, 4°. *Amst.* 1704

--- Latino-Belgicum, 4°. *Dordr.* 1699

--- Belgico-Latinum, 4°. *Amst.* 1702

--- Biglotton Belgico-Latinum, 8°. Ibid. 1702

--- Tetraglotton, Lat. Gall. & Belg. 8°. Ibid. 1702

Dictionarium Historico-Geographico-Poeticum, 4°. *Genev.* 1660

--- Idem, folio, *Londin.* 1686

--- Idem, 4°. Genev. 1696

Dic-

Diemerbroek Opera Omnia, fol. *Vltraj.* 1685

Diogenes Laertius, Gr. Lat. 4°. *Amst.* 1698 2 voll.

Dionis *Cours d'Operations de Chirurgie*, 8°. Brux. 1708

Dionysii Areopagitæ Opera, Gr. Lat. fol. *Parisf.* 2. Tomis.

Dionysius Halicarnaßæus, Gr. Lat. fol. *Oxoniæ.* 1704 2 voll.

--- Idem, Gr. Lat. fol. *Lipsf.* 1691

Dlugossi Historia Polonica, fol. *Ibid.* 1711 2 voll.

Dodwel de ætate Phalaridis, 8°. *Londini* 1704

Don Quichot *Histoire*, 12°. Paris 1704 6 *voll.*

--- Idem *en* 12°. Amst. 4 *voll.*

--- *en Espagnol*, 8°. Amberes 1698 2 *voll.*

--- *Nouvelles Avantures*, 16°. Amst. 1705 2 *voll.*

Doorlugtige Wereld, 8°. Amst. 1700 3 *deelen*

Dot (M^r.) *Art d'evaluer les Toises*, 12°. Paris 1690

Double Gramaire, *Angl. & Franc.* 8°. *Haye.*

Douza Poëmata, edente Guilj. Rabo, 8°. *Rotterd.* 1704

DuPuy (Pierre) *Histoire des Templiers*, 8°. Brusf. 1713 2 *voll.*

Elemens de Mathematiques, 12°. *Parisf.* 1711

Emery *Secrets & Curiositez*, 12°. Amst. 2 *voll.*

Emmii Respublica Græcorum, 24. *Lugd. Bat.* 1632 2 voll.

Enfant gaté, ou le Debauché de la Haye, 12°. 2 *voll.*

Ennii Fragmenta Columnæ, 4°. Amst. 1707

Entretien de Charles V. & de François I. 12°. Amst. 1690

Epictetus, Gr. Lat, cum notis Variorum, 8°. *Delphis* 1683

--- Relandi, 4°. *Trajecti* 1711

Epistolæ Præstantium ac Eruditorum Virorum, fol. *Amst.* 1704

--- Idem fol. *Amst.* 1684

--- Obscurorum Virorum, 12°. *Londini* 1710

Erasmi Apopthegmata, 12°. *Amst.* 1671

--- de civilitate morum puerilium, 8°. *Lugd. Bat.* 1681

--- Colloquia, cum notis Variorum, 8°. *Amst.* 1693

--- cum notis Rabi, 8°. *Rott.* 1693

--- Epistolæ, fol. *Lugd. Bat.* 1706 2 voll.

--- Idem, Charta Majori.

--- Novum Testamentum, fol. Gr. Lat. *Ibid.* 1705

--- Idem Charta Majori.

--- Paraphrases in Novum Testamentum, fol. *Ibid.* 1706

--- Idem Charta Majori.

--- Opera Omnia, fol. *Ibid.* 1703 XI voll.

--- Idem, Charta Majori.

--- *l'Eloge de la Folie, avec quelques notes de G. Listre, & les belles figures de I. Holbein, traduit par Mr. Gueudeville.* 12°. Ibid. 1714

Essai d'Analyse sur Les Ieux d'hazard, 4°. Paris 1708

Essais de Litterature pour la connoissance des Livres, 12°. Paris 1703 &c. 6 *voll.*

Escole des Iardiniers, 12°. Berne 1696

--- *parfaite des Officiers de Bouche*, 12°. Paris 1713

Escuyer

Escuyer François, par D. P. & C. Paris 1706

Espion dans les Cours des Princes Chretiens, 12°. Colog. 1711 *6 voll.*

Esprit (Mr.) *Fausseté des vertus humaines*, 12°.

Estat de Danemarc, 12°. Amst. 1695

--- *du Siege de Rome*, 12°. Amst.

Evangiles pour les Dimanches & les Fêtes, 12°. 2 *voll.*

Euclidis Opera, Gr. Lat. Gregory, fol. *Oxon.* 1703

Eveillon ( ) *traité des Excommunications*, 12°. Rouen 1712. 2 *voll.*

Euripides, Gr. Lat. fol: *Cantabrigiæ* 1694

Eusebii Onomasticon Sacrum, fol. *Amst.* 1707

--- Preparat. & Demonstr. Evangel. Gr. Lat. fol. *Colon.* 1688. 2 voll.

--- Socratis, Sozomeni, Theodoriti & Evagrii Historia Ecclesiast. Valesii, fol. *Paris.* 1677. 3 voll.

Eutropius, Gr. Lat. 8°. *Oxoniæ* 1703

--- Cellarii, 8°. *Iena* 1696

Evremont (St) *Oeuvres*, 12°. Paris *compleet*.

Eyleman *Hèelkundige Aanmerkingen*, 8°. Amst. 1708

Fabri Opera, nempe Codex, Conjecturæ & Rationalia, fol. *Lugd.* 7. voll.

--- Codex Definitionum forensium, fol. *Genevæ*

--- Thesaurus Erudit. Scholastic. fol. *Lips.* 1696

--- Idem fol. *Ibid.* 1710

--- Thesauri Epitome. M. S.

Fables d'Esope, & autres par Bellegarde, 12°. Amst. 1709

--- *par* Lestrange, 4°. Ibid. 1714

Fabricii Bibliotheca Græca, 4°. *Hamb.* 1705. &c. 3 voll.

Farinacii Opera Omnia, cum Repertoriis & Oper. posthum. fol. *Lugd.* 14. voll.

Fasciculus opusculorum Hist. ac Philolog. Sacr. tom. 1. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10.

Fastes des Rois de France, 8°. Paris

Felibien *Plan des Maisons de Pline*, 12°. Londres 1707

--- *Vies des Peintres, Architectos &c.* 12°. Ibid. 1705. *6 voll.*

--- *Histoire de l'Abbaye de St. Denis, fol.* Paris 1706

--- *Vies des Peintres*, 4°. Ibid. 1685. 2 *voll.*

Feltman de Iuramento perhorrescentiæ 4°. *Colon.* 1702

Festeau *Grammaire François & Anglois*, 8°. Lond 1707

Figure de Loevesteyn.

— *qui hazarde qui gagne.*

— *dessous ou dessus.*

— *Memento Mori.*

— *Diane.*

— *Aurore.*

— *Prince d'Orange.*

— *Electeur de Brandebourg.*

Flavissæ Poëticæ 12°. *Colon.* 1668

Flamant (Mr.) *Le veritable Medicin*, 12° Paris 1699

Flavius Iosephus, Gr. Lat. fol. *Lips.* 1691

Fla-

Flavius Iosephus, Gr. Lat. fol. *Oxon*. 1700. 2 voll.
--- *Neerduyts, door Sewel, fol.* Amst. 1704.
--- *en François, par d'Andilly*, 12°. Ibid. 1703. 5 *voll.*
--- Idem, 12°. *Paris.* 1706 5 voll.
Fleetwood Inscriptiones, 8°. *Lond.* 1691
Florus, Salmasii, Blancardi & aliorum, 4°. *Franeq.* 1690
Flosculi S. S. Patrum, 12°. *Paris.* 1670. 5 voll.
Fontaine *Fables*, 12°. Paris 1709
Fontenelle *Histoire des Revolutions de Suede*, 12°. Paris 2 *voll.*
--- *Reponse a l'Histoire des Oracles*, 8°. Strasb. 1707
--- *Oeuvres*, 8°. Amst. 1710. 3 *voll. compleet.*
Foquelini Prelectiones Aurelianæ de Substitution. 12°. *Lugd. Bat.* 1695
Forest *Geographique Historique*, 8°. Paris 1706 2 *voll.*
Fosse *Tragedies & Comedies*, 12°. Ibid. 1706. 2 *voll.*
Foucher, *traité des Hygometres*, 12°. Ibid. 1686
Fouquet Receuil de ses Defenses 12°. 1665. *Compleet.*
--- *Remedes*, 12°. Paris. 2 *voll.*
Francii Poemata, 8°. *Amst.* 1697
Fresnoy *methode pour etudier l'Histoire*, 8°. Bruss. 1714. 2 voll.
Fritschii Corpus Iuris Venatorio Forestalis, fol. *Lips.* 1702. 2 voll.
--- Minister peccans, 8°. *Iena* 1675
Fritschii Sylloge variorum Tractatuum, 4°. *Ibid.* 1665. 2 *voll.*
Furetierana, *ou les bons mots*, 12°. Paris 1708
Galilai Opera, de Systemate Mundi, &c. 4°. *Lugd. Bat.* 1699
Gallaus de Sybillis 4°. *Amst.* 1688.
--- Oracula Sybillina, 4°. *Amst.* 1689
Gallia Christiana, fol. *Paris.* 4 voll.
Gassendi Opera Omnia, fol. *Lugd.* 1658. 6 voll.
--- Institutio Astronomica, 4°. *Amst.* 1680
Gatakeri Opera, fol. *Traject.* 1698
Geest (*W. de*) *Cabinet der Statuen*, 8°. Amst. 1702
Geographie du Prince, par Mothe le Vayer. 12°. Paris 1669
Gersonis Opera Omnia, per E. du Pin, fol. *Amst.* 6 voll.
Germon de Corruptorib. Vett. Codd. 8°. *Paris.* 1713
Geuderus de Fermentis, 8°. *Amst.* 1689
Geulinx Compend. Physicæ, 8. *Franeq.* 1688
Glassii Philologia, 4°. *Amst.* 1711
Glyca Annales, fol. Gr. Lat. *Paris.* Typis Regiis 1660
Gobert *Pratique des forces mouvantes*, 4°. Paris 1702
--- *du construction & mouvemens du monde, avec un Dissertat. sur la ligne de Niveau*, 8°. Ibid. 1703.
Godeau *Tableau de la Penitence*, 12°. Paris.

Godeau

Godeau *Histoire de l'Eglise*, 12°. Lyon 6 *voll.*

Goeree *Ioodse Oudheden*, *fol.* Vytrecht 1700 2 *deelen*

--- *Item*, *groot papier.*

--- *Mosaise Oudheden*, *fol.* Amst. 1700. 4 *deelen*

--- *Item*, *groot papier.*

--- *Kerk en Wereldlyke Historien* 4°. Ibid. 1705

--- *Menschkunde*, 8°. Ibid. 1704

Goezii Rei Agrariæ Scriptores, 4°. *Amst.* 1705

Goltzii Opera Omnia, fol. *Antv.* 1645. 5 voll.

Goris Adversaria, 4°. *Arnhem.*

Gorlai Dactyliotheca 4°. *Lugd. Bat.* 1695 2 voll.

--- Item, Charta Majori.

Gotfried Arnold *Ketter Historien*, *fol.* Amst. 1701 2 *deelen*

--- *Eerste Christenen*, Ibid. 2 *deelen.*

--- *Historische Kronyk*, *fol.* Leyden 1702. 4 *deelen*

--- *Vervolg tot d'Vytrechtse sedert de Rysw. Vrede*, *fol.* S. P.

--- *Chronique Vniverselle*, *M. S.*

--- *Voyagien*, *fol.* Leyd. 1713 8 *deelen.*

--- *dito*, *op groot papier*

Grand Theatre Historique, *par I. L. Imhof*, *fol.* Leide 1703 5 *voll.*

--- *dito grand papier.*

--- *Item*, *neerduyts*, *M. S.*

Grabe Spicilegium Patrum, 8°. *Oxoniæ* 1700

Gracian Obras, Hispanicè, 4°. *Amberes* 1702

--- *Homme de Cour*, 12°. Haye

Gravii Thesaurus Antiquitat. Romanarum, fol. *Lugd. Bat.* 1694 12 voll.

--- Antiquitatum Italiæ, fol. *Ibid.* 1704 6 voll.

--- Idem, Charta Majori,

--- Supplementa, per Camillum Peregrinum, La Sena, Rubei, &c. M. S.

--- Tabulæ Chronologicæ, *Vltraj. Van Zyl.*

Grammaire Françoise, *par Messrs. de l'Acad. Françoise, & des Marais*, 12°. Paris.

Gramaye Antiquitates Belgicæ, fol. *Lovan.* 1708

Grand Mareschal, *fol.* Paris 1667

Grand Philosophia, 4°. *Nor.* 1695

--- *de Monarchia*, 8°. Ibid.

--- *(Mr. Le) Oeuvres*, *ou Comedies*, 12°. Paris 1712

Grange *Theatre*, *ou Comedies* 12°. Ibid. 1701

Gregorii Episc. Turon. & Fredegardi Opera, per Ruinart, fol. *Ibid.* 1699

--- *Magni* Opera, per Monach. Benedict. fol. *Ibid.* 1705 4 *voll.*

--- *Nazianzeni.* Opera, Gr. Lat. fol. *Coloniæ* 1690 2 voll.

Grew *Anatomie des Plantes*, *De du Ame des Plantes &c.* 12°. Leide 1685

Griendelii Micrographia 4°. *Norib.* 1687

Groenewegen *over den Hebreen*, 4°. Amst. 1693

--- *Hooglied en bekeer. der Ioden* 4°. Leyden 1702

--- *over de Psalmen*, 4°. Amst. 1703 2 *deelen.*

--- *over de Openbaring Iohannis, en H. Lied.* 4°. Ibid. 1703

--- *over den Romeynen*, 4°. Ibid. 2 *deelen.* Ibid.

Gro-

Gronovii variæ Lectiones in Stephanum de Vrbibus, Gr. Lat. fol. *Lugd. Bat.* 1694
--- de incrementis Vrbis Lugduno-Batavæ, 4°. Ibid. 1696
--- Thesaurus Antiquitatum Græcarum, fol. *Ibid.* 1697 13 voll.
--- Idem Charta Majori.
--- Index generalis *in dictum Thesaur. fol.* Ibid. 1702
--- Emendationes Pandectarum, è Codic. Florent. 8°. *Ibid.*
Grotii *Hollandse Regtsgeleertheyd*, 4°. Amst.
Grotius (Hugo) de Iure Belli ac Pacis, cum comment. Vander Meulen, fol. *Amst.* 1704 3 voll.
--- cum notis Gronovii & aliorum, 8°. *Ibid.* 1712
--- *en François*, 12°. Haye 1703 3 *voll.*
--- per Becmannum, 4°. *Francof.* 1699
--- per Iagerum, 8°. *Tubing.* 1710
--- per Velthem, 8°. Jenæ 1676 2 *voll.*
--- Zieglerum, 8°. *Argent* 1706
Grotius (*Guilj.*) de principiis Iuris Naturalis, *Goezii*, 12°. Ienæ 1674
--- Idem, cum notis Simonis, 12°. *Ibid.* 1703
Gruteri corpus Inscriptionum, fol. *Amst.* 1707 4 voll.
Gudelini Opera Omnia, fol. *Antv.*
Guericke Experimenta de Vacuo Spatio, fol. Amst. 1672
Guiberti Abbatis Opera, fol. *Paris.* 1651
--- Idem Charta Majori.
Guicciardini Belgii Descriptio, 12°. 2 voll.
Guiljelminus de Salibus 8°. *Lugd. Bat.* 1707
Guillet *arts de l'Homme d'Epée* 12°. Haye
Guise *Memoires*, 12°. Amst. 1 03
Gurtleri Historia Templariorum, 8°. Ibid. 1701
Gusseti Lexicon Hebraicum, fol. *Ibid.* 1702
Guzman *d'Alfarache*, 12°. *Paris* 1709 3 voll.
---Idem, 12°. Bruss. 1705 3 *voll.*
Gyraldi Opera Omnia, fol. *Lugd. Bat.* 1696
Haberti Liber Pontificialis Ecclesiæ Græcæ, fol. *Paris* 1676 Gr. Lat.
Habillemens de plusieurs Nations, 4°. *longo*, Leide 1710
Hagendornii Cynosbatologia, 8°. *Iena* 1681
--- *de Terra Iaponica*, 8°. Ibid. 1679
Hagen (*Vander*) *alle syn Werken*, 4°. Amst. 1712 5 *deelen.*
Halma *Heylige Feestgesangen*, 4°. Ibid. 1708
Hamel Historia Scientiarum Regiæ Academiæ 4°. *Lips.* 1700
--- & Colberti Opera Philosophica, 4°. *Nor.* 4 voll.
Hamelow Imperatores Romani, fol. *Trajecti* 1696
Hammond in Novum Testamentum, *fol. Amst.* 1700
Harai Annales Brabantiæ, fol. *Antv.* 1623 3 voll.
Harduini Chronologia Veteris Testa-

Testamenti, 4°. *Paris.* 1700
Harduini Opera Selecta, fol. *Amst.* 1709
Harpocrationis Lexicon, Gronovii, 4°. *Lugd. Bat.* 1696
--- Idem, Ch. Major.
--- Idem, Gronovii & Valesii, 4°. *Ibid.* 1694
Hartmanni Opera Medico-Chymica, fol. *Francof.*
Heideggeri Dissertationes Selectæ, 4°. *Tiguri* 1675 4 voll.
--- Corpus Theologiæ, fol. *Ibid.* 1700 2 voll.
--- Medulla Theologiæ 4°. *Ibid.* 1696
--- Tumulus Concilii Tridentini, 4°. *Ibid.* 1690
--- Recreationes Sacræ, 8°. *Ibid.* 1711
Heineccii & *Leuckfeldi* Scriptores Rerum Germanic. fol. *Francof.* 1707 2 voll.
--- de Sigillis Veterum, fol. *Ibid.* 1709
Helmontii Opera Omnia, 4°. *Ibid.*
Heiss *Histoire de l'Empire*, 12°. 5 voll. Paris 1711
Hendreich Pandectæ Brandeburgicæ, fol. *Berolini* 1699
Herbelot *Bibliotheque Orientale*, *fol.* Paris 1697
Herlet Catechismus predicatus, 8°. *Antv.* 1708
Hermanni Paradisus Batavus, 4°. *Lugd. Bat.* 1705
Herodote, *par du Ryer*, 12°. Paris 1713 3 *voll.*
Herodianus, Gr. Lat. cum notis, 8°. *Oxoniæ* 1704
Hickesii Thesaurus Linguar. Orientalium, fol. *Ibid.* 3 voll.
--- Conspectus & Grammat. Linguar. Oriental. 8°. *Ibid.*
Hieronymi Opera Omnia, per Monach. Bened. fol. *Paris.* 5 voll.
Hilarii Opera, per Monach. Benedict. fol. *Ibid.* 1693
Hildeberti & *Marbodæi* Opera, per Monach. Bened. fol. *Ibid.* 1708
Hildebrandi Antiquitates Romanæ, 12°. *Franeq.* 1700
Hilleri Onomasticon Sacrum, 4°. *Tubingæ* 1706
Hippocratis & *Galeni* Opera, Gr. Lat. Charterii, fol. *Paris.* XIII voll.
--- Idem, *Charta Majori.*
Hire Mechanique 12°. *Ibid.*
--- Sectiones Conicæ, *fol.* *Ibid.* 1685
--- Tabulæ Astronomicæ, 4°. *Ibid.* 1687
Hispania *Illustrata*, *fol.* Franc. 4 *voll.* (1699
Histoire du Duc d'Albe, 12°. *Paris*
--- *de la Ligue de Cambray*, 12°. Haye.
--- *des Conclaves*, 12°. Cologne 1703
--- *des Juifs*, 12°. Paris 1710 7 *voll.*
--- *des Demeslez de la Cour de France*, 4°. Ibid. 1708
--- *du Grand Ghengisham*, 12°. Ibid.
--- *des Maisons de France*, *fol.* Paris, 1713 2 *voll.*
--- *des Favorites* 8°. Amst 1703 2 *voll.*
--- *des Religions du Monde*, *par Jouet*, 12°. Paris 4 *voll.*
--- *de la Maison de Taßis*, *fol.*

Histoire

Histoire de l'Academie Royale des Sciences 1699 *jusq.* 1710 *inclusive, avec l Histoire du renouvellement*, 12°. Amst. 16 *voll. compleet.*
--- *du Wiclefianisme*, 12°. Lion 1682
--- *des Martyrs du temps de la Reformation*, 12°.
--- *Françoises, Galantes & Comiques* 12°.
--- *du Cas de Conscience*, 12°. 3 *voll.*
--- *des Provinces unies*, 12°. 4 *voll.*
--- *de l'Inquisition*, 12°.
--- *des Conciles par Hermant* 12°. Rouen 1704 4 *voll.*
--- *de St. Gregoire le Grand*, 4°. Paris.
--- *des Conciles Generaux*, 12°. Ibid. 1699. 2 *voll.*
--- *de St. Louis*, 4°. Ibid. 1688 2 *voll.*
--- *des ordres Religieux, par Hermant*, 12°. Rouen 1710 4 *voll.*
--- *reduite a ses principes* 12°. Paris 1708 2 *voll.*
--- *de la Floride par la Vega & Richelet*, 12°. Ibid. 1709. 2 *voll.*
--- *de la decouverte de Perou*, 12°. Ibid 1706 2 *voll*
Historia Concilii Florentini fol. Gr. Lat. *Hagæ Com.* 1660
--- Flagellantium, 12°.
--- Vniversitatis Parisiensis, per Boulay, fol. *Paris.* 6 voll.
--- Idem Charta Majori.
--- Congregat. de Auxiliis, per le Blanc. *fol.*
--- *Idem*, per Lemos, *fol.*
Historiæ Brittannicæ & Anglicanæ Scriptores xx fol. *Oxoniæ* 2 voll.
--- Romanæ Epitome, 24°. *Amst.* 1625
--- Byzantinæ Scriptores post Theophanem, fol. Gr. Lat. *Paris.* Typis Regiis.
--- Rei Nummariæ Scriptores, 4°. *Lugd. Bat.* 2 voll.
--- Augustæ Scriptores, Obrechti, 8°. *Argent.*
Historie der Veldmuysen, 8°. Gron. 1700
--- *Vanden Godsdienst* 8°. Rotterd. 1695
Hobbes de Cive, 12°. *Amst.* 1696
Hodius contra Hist. Aristeam, 8°. *Oxon.*
Hofmanni Lexicon Vniversale, fol. *Lugd. Bat.* 1698 4 voll.
Hollebeke *Predikatie over Maria Stuart*, 4°.
Homere *Iliade, par M. Dacier*, 12°. Amst. 1712 4 *voll.*
Hooft *Nederlandse Historien*, *fol.* Ibid. 1703 2 *deelen.*
--- *Werken*, *fol.* Ibid. 1704
--- Tacitus, fol. Ibid. 1704
Hoogstraten *Voorhof der Ziele, of Zinnebeelden*, 4°. Rotterd. 1698
Horace *Oeuvres, Fr. Lat. par Dacier*, 12°. Paris 1709 10 *voll.*
--- *par Martignac*, 12°. Ibid. 1696 2 *voll.*
--- *par Tarteron*, 12°. Amst. 1710 2 *voll.*
Horatius in usum Delphini, 4°. *Paris.* 1691 2 voll.
--- textus, 12°. *Vltra.* 1713

Horne Opuscula Anatomico-Physiologica, 8°. *Lipſ.* 1707
Hornii Ius feudale, 4°. *Witteb.* 1705
Hoſpital *des Infinemens petits*, 4°. Paris 1696
--- *Sections Coniques*, 4°. Ibid. 1707
Hoſſchi & *Becani* Poemata, 8°. *Antv.* 1667
Hoſte *art des Armées Navales*, *fol.* Paris.
Hottingeri Hiſtoria Eccleſiaſtica, 8°. *Hanov.* 1655 9 voll.
Huberus *de Iure Civitatis*, 4°. Franeq. 1708
--- Diſſertat. Iurid. & Philol. 4°. *Ibid.* 1703
--- Prælectiones Iuris Civilis, 4°. *Ibid.* 1701 3 voll.
Huet du Paradis Terreſtre, 12°. *Paris* 1691
Huetii Demonſtratio Evangelica, 4°. *Lipſ.* 1703
Hugenii Horologium Oſcillatorium, fol. *Pariſ.* 1673
Hunerwolfii Anatomia Pæoniæ 8°. *Arnſtat* 1680
Iacobæi Muſæum Regis Daniæ fol. *Haſniæ.*
Iamblichus, fol. Gr. Lat. per Gale, fol. *Oxon.*
Iani Nici Erythræi Pinacotheca Imaginum Illuſtrium, 8°. *Lipſ.* 1712
Icones Arborum, Fruticum, &c. 4°. longo, *Lugd. Bat.*
--- Idem Ch. Maj.
--- Virorum noſtra Patrumque memoria Illuſtrium, quorum Opera cum Literarum Studia tum vera Religio fuit reſtaurata, ab Henr. Hondio Sculptæ æneiſque typis excuſæ, 4°.
--- XXXXVIII Profeſſorum Leidenſium, 4°. *Lugd. Bat.*
Imagines Principum & Eruditorum Virorum, fol. *Ibid.* 1710
--- *dito, op klein mediaan pap.*
Imhof Italiæ Genealogia, fol. *Amſt.* 1710
--- Genealogia Hiſpaniæ, fol. *Ibid.*
--- Stemma Luſitanicum, fol. *Ibid.*
--- Genealogia Italiæ & Hiſpaniæ, fol. *Norib.* 1701 2 voll.
--- Notitia Procerum, fol. *Stutgard.* 1699
Indes Orientales & Occidentales, repreſentées par figures, avec une courte deſcription, par Rom. de Hooge, fol. longo, Leide 1711
Index Librorum prohibitorum Hiſpan. & Roman. fol. *Madriti.*
Inquiſitie van Goa, 12°. Middelb.
Inſtitutiones Iuris Civilis, 24°. *Lugd. Bat. Gaaſb.* 1670
--- cum notis Vinnii, 12°. *Ibid.* 1709
--- *dito, klein dik papier.*
--- *dito*, Charta Majori, *dun papier.*
--- *dito groot dik papier.*
--- 24°. *Amſt.*
Inſtruction nouvelle pour les Arbres fruitiers, 12°.
--- *pour la teinture der Laines*, 12°. Paris 1671
Iornandes Hiſtoire des Goths, 12°. Ibid. 1703

Irenæi

Irenæi Opera, Gr. Lat. per Grabe, fol. *Oxoniæ.* 1702
--- Idem, per Monach. Bened. fol. *Parif.* 1710
Isidori Pelusiotæ Opera, fol. Gr. Lat. *Ibid,* 1638 Ch. Maj.
Ittigii Bibliotheca Patrum Apostolica, 8°. *Lipf.* 1699 3 voll.
Juliani Imper. Opera Omnia, Gr. Lat. Spanhemii fol. *Ibid.* 1696
Julii Cæsaris Portus Iccius, 8°. *Oxoniæ* 1694
--- Opera, cum notis Variorum, 8°. *Amft.*
--- in usum Delphini, 8°. *Lond.*
--- textus, 24°. *Amft.*
--- *en François, par Ablancourt* 12°.
Iungken fundamenta Medicinæ, 8°.
--- Manuale, sive vademecum Prax. Med. 8°.
--- Medicus præsenti Sæculo accomodandus 8°.
--- Praxis Medica, 8°.
Junii animadversa, ejusdem de Coma, &c. 8°. *Rotterd.* 1708
Justelli Bibliotheca I. Canon. fol. Gr. Lat. *Parif.* 2 voll.
Iustin, *traduction du Port Royal*, 12°. Paris 1708 2 *voll.*
Justinus Grævii, 8°. *Traj.* 1708
Juvenalis & *Persius* in usum Delphini. 4°. *Ibid.* 1684
--- cum notis Variorum, 4°. *Lugd. Bat.*
--- *Latin & François, par Tarteron*, 12°. *Paris* 1706
Keil introductio in veram physicam, 8°. *Oxoniæ* 1705
Kerkraat de Patrio Iure, 8°. *Vltraj.* 1708
Kinschoti Poemata 8°. *Hagæ* 1685
Kippingii Antiquitates Romanæ, emendatius editæ figuris & notulis illustratæ ac Rariora quædam I. Lipsii Opuscula, 8°. *Leidæ* 1713
Klockius de Ærario, fol.
--- de Contributionibus, fol.
Knibbe *over den Colossensen*, 4°. Amst. 2 *deelen*, *groot pap.*
--- *Ephesen*, 4°. Leyden 1694 2 *deelen.*
--- *deselve op groot papier.*
--- *Davids vermaan aan syn Soon*, 8°: Ibid. 1693
Knox *beschryving van* Ceylon, 4°. *Vtrecht* 1692
Konig Regnum Animale, Vegetabile, Minerale &c. 4°. *Basil.* 5 *voll.*
Kromajerus de usu Linguæ Arabicæ, 4°. *Francof.* 1707
Kronyk van Vriesland, *fol.*
Labbe notitia dignitatum Imperii, 12°. *Parif.* 1651
La Court *Polityke Gronden van Holland*, 8°. Leyd. 1671
Lactantii Firmiani Opera Omnia, 8°. *Cantabrig.*
Lampadius de Republica, 8°.
Lamy Harmonia Evangelica, 4°. *Parif.* 1699 2 voll.
--- *Elemens de Mathematique*, 12°. *Amft.* 1710
Land van Belofte, *in* 4 *Royale bladplaten*
Langii Opera Medica Omnia, fol. *Lipf.* 1704 2 voll.
Lapide (Corn. a) Opera Omnia, fol. *Antv.* 1705 10. voll.
Lapide (*à*) *Intereft des Princes d'Allemagne*, 12°. Paris 1712 2 *voll.*

Larrey *Histoire d'Angleterre*, *fol.* Rotterd. 1707 4 *voll.*

La Selve Annus Apostolicus, 8°. *Paris.* 1708 7 voll.

--- de Adventu, 8°. *Ibid.* 1708

Launoy Epistolæ, fol. *Lond.*

Lauterbach Compendium Iuris. 8°. *Francof.* 1707

Leeuwen *over de handelingen der Apostelen*, 8°. Amst. 2 *deelen.*

--- *Manier van Procedeeren*, 8°. Ibid.

--- Batavia Illustrata, fol. *Hage.*

--- *Beschryving van Leyden*, 12°. *Leyden.*

Leibnitzii Codex Iuris Gentium, fol. *Hanov.* 1693 2 voll.

--- pars Secunda, fol.

--- Scriptores rerum Brunvicensium, fol. *Hanov.* 1707 &c. 3 voll.

Leidekker de Republica Hebræorum fol. *Amst.* 1704

Lemery *Cours de Chymie*, 8°. Paris 1713

--- *Sur la nourriture des Os*, 12°. Ibid.

Leo in Aphorismos Hippocratis 4°. *Francof.* 1711

--- Tentamen & Examen Medicum, 8°. *Ibid.* 1710

Le Long Bibliotheca Sacra, 8°. *Lips.* 2 voll.

Leti *Vie d'Elizabeth*, 12°. Amst. 2 *voll.*

Lettres de Mr. Flechier, 12°.

--- *Sur les anciens Dieux, ou Rois d'Egypte*, 12°. Paris 1712

--- *de Louis XII. & du Card. d'Amboise* 8°. Bruss. 1712 4 *voll.*

Leven van Koning Emanuel van Portugal, 12°. 3 *deelen.*

--- *van M. de Ruyter*, *fol.* Amst. 1669

--- *den grooten Vizir*, 12°. Leyden.

--- *Marcus Brutus*, 8°. Amst.

Leutholf *Toneel der hedendaagse Wereld*, 4°. Vytr.

Libertins en Campagne, 12°. Bruss. 1710

Liger *Iardinier Fleuriste*, 12°. Amst. 2 *voll.*

--- *Oeconomie de la Campagne*, 4°. Ibid.

Ligtfooti Opera Omnia, fol. *Franeq.* 1699 3 voll.

Limborg Historia Inquisitionis, fol. *Amst.* 1692

--- Theologia Christiana, fol. *Ibid.* 1700

--- *Godgeleertheyd*, 4°. Amst. 3 *deelen.*

Limnæi Ius Publicum, cum additamentis, 4°. *Argent.* 1669 6 voll.

Linden de Scriptis Medicis, 4°. *Norimb.* 1686.

Lindenbrogii Scriptores Septentrionales aliique, fol. *Hamb.* 1706

Lipenii Bibliotheca omnium materiarum, fol. *Francof.* 1685 6 voll.

Lipsii Opuscula Selecta Antiquit. Roman. 4°. *Lugd. Bat.* 1693 2 voll.

--- Opera Omnia, 8°. *Vesaliæ* 1675 4 voll.

--- Idem, fol. *Antv.* 4 voll.

Lobineau *Histoire de Bretagne*, *fol.* Paris 1707 2 *voll.*

Locke Essai Philosophique, 4°. Amst.

Locnii

Loenii *Decisien*, 4°. Amst.
Logique, ou l'art de Penser 12°. Ibid. 1708
Loix Civiles, dans leur ordre Naturel, fol. Paris 1713 2 *voll.*
Lommii Observationes Medicæ, 12°.
Loriot Sermons, 8°. *Liege* 1703 10 voll.
Loredano *Lettres, Ital. & & Franc. par Veneroni*, 12°. Bruxelle 1708
Loßii Consilia, sive de morborum Curationibus, 8°. *Lond.* 1684
Lubinietzki Theatrum Cometicum, fol. *Lugd. Bat.* 2 voll.
Lubin Mercure Geographique. 12°. *Paris.* 1678
Lucien, *par Ablancourt*, 8°. Amst. 1709 2 *voll.*
--- Idem, 12°. *Paris* 1707 3 voll.
Lucius Cecilius de mortib. Persecutorum, 8°. *Paris.* 1710
Lucretius, in usum Delphini, 4°. *Ibid.* 1680
--- *en François*, 12°. Amst. 2 *voll.*
--- 12°. Paris 1708. 2 voll.
Ludlow *Memoires*, 12°. Amst. 1699 3 *voll.*
Ludolfi Historia Æthiopica, fol. *Francof.* 1681
--- Commentarius, cum appendicibus, fol. *Ibid.* 1691
--- de Iure Primogenituræ, 4°. *Jenæ* 1711
Ludovici Opera Omnia 4°. *Francof.* 1712 (Leide.
Luyke *Theatre des Martyrs*, 4°.
Lupi Epistolæ & Vita D. Thomæ, Archiep. Cantuar. 4°. *Lovan.*
--- Appellationes S. Petri, 4°. *Ibid.*
Lycophron, Gr. Lat. fol, *Oxon.* 1697
Lydii Syntagma de re Militari, 4°. *Dordraci* 1698
--- Agonistica Sacra, 8°.
--- Idem, 12°.
Mabillon de re Diplomatica, fol. *Paris.* 1709 2 voll.
--- Supplementum, fol. *Ibid.* 1704
--- Annales Ordinis S. Benedicti, fol. *Ibid.* 1703 5 voll.
--- Musæum Italicum. 4°. *Ibid.* 1687 & 1689 2 *voll.*
Macrobius, cum notis Variorum, 8°. *Lond.* 1694
Mariani Topographiæ, *mit die anhangen, fol.* Francf. *Compleet.*
Mainbourg Oeuvres 12°. Paris 1682 16 *voll.*
--- Idem, 4°. *Ibid.* 1686 12 *voll.*
Maitre Plaidoyez, 4°. Ibid.
Maii Oeconomia Temporum V. Testam. 4°. *Francof* 1706
Maison Reglée, 8°. Amst.
Maladies de l'Oeil; 4°. Troye 1706
Malalæ Historia Chronica, *Gr.* Lat. 8°. *Oxon.* 1691
Malebranche *recherche de la verité*, 12°. Paris 1702 2 *voll.*
--- Idem, 12°. *Ibid.* 1712 4 voll.
--- Idem, 4°. *Ibid.* 1712 4 voll.
--- Conversations Chrestiennes, 12°. *Ibid.* 1702
--- *Amour de Dieu*, 12°. *Ibid.*
--- *Recueil a Arnaud*, 12°. Paris 1709 4 *voll.*
--- *Avis sur l'Entret. du Philos.* 12°. Ibid. 1708
--- *Morale*, 12°. Lyon 1707 2 *voll.*

Malebranche *Meditations Chrestiennes*, 12°. Paris.
--- *Entret. sur la Metaphysique, &c.* 12°. Ibid. 1711 *2 voll.*
--- *Entretien d'un Philosophe* 12°. Ibid. 1708
Mallet Travaux de Mars, 8°. Amst. *3 voll.*
--- *Geometrie*, 8°. Paris 1702 *4 voll.*
Mangeti Bibliotheca Anatomica, fol. *Geneva* 1699 2 voll.
--- Bibliotheca Chymica, fol. 1702 *2 voll.*
--- Bibliotheca Medico-Pharmaceut. fol. *Ibid.* 2 voll.
--- Medico-Practica, fol. *Ibid.* 1698 4 voll.
Manilius, in usum Delphini, 4°. *Paris.* 1679.
Mantica de Tacitis, &c. fol. *Geneva* 3 voll.
Manutius & *Sigonius* de Civitate Romana, fol. *Lugd. Bat.* 1696
Marca de Concordia Sacerd. & Imp. fol. *Paris.* 1704
--- *Ibid.* fol. *Francof.* 1708 Ch. Maj.
--- Hispanica, fol. *Paris.* 1688
Marcel *Histoire de France*, 12°. Paris 1686 *4 voll.*
Marechal (Parfait) François 12°. Ibid. 1706
Marot (*Clement*) *Oeuvres*, 12°. Haye 1702
Martelaars Boek der Gereformeerden, *fol.* Amst. *Schipper* 1671
--- Idem, Dort, Savry, fol.
--- *Doopsgesinde, door Bracht, fol.* Amst. 1685
--- *dito, op groot papier.*
Martene de disciplina antiquæ Ecclesiæ, 4°. *Lugduni* 1706
--- Collectio Veterum monumentor. & scriptorum, 4°. *Rotomag.* 1700 2 voll.
--- de ritibus Ecclesiæ, 4°. *Ibid.* 1700 3 voll.
Martini Lexicon Philologicum, fol. *Amst.* 1701 2 *voll.*
Maskamp Historia Civilis, 8°. *Dusb.*
Mascardus de Probationibus, fol. *Francof.* 2 voll.
Matthaus de Nobilitate, 4°. *Amst.* 1686
--- de Auctionibus, 4°. *Bruxell.*
--- Paroemiæ Iuris, 4°. *Ibid.*
Matthia Theatrum Historicum, 4°. *Francof.* 1694
Mauriceau *maladies des femmes grosses*, 4°. Paris 1712
--- *Observations* 4°. Ibid.
--- de morbis Mulierum, &c. 4°. *Ibid.* 1681
Mauritii *Iubeljaar*, 8°. Amst. 1700
Maximi (S.) Opera, Gr. Lat. fol. *Paris* 1675
Mayerne Consilia & Epistolæ Medicinales, fol. *Lond.*
Mazarin (*Madᵉ.*) *Memoires* 8°. Cologne.
Medailles de Louis XIV. fol. Paris 1702
Medrano Geographia del Mondo, 8°. *Amber.*
Meelii Insignium Virorum Epistolæ selectæ, 8°. *Amst.* 1701
Menage *Observations sur la Langue Françoise*, 12°. Paris 1675 *2 voll.*
Menage des Champs, 12°. Paris 1711

Me-

Memoires de Montbrun, 12°. Amst. 1701
--- *pour l'Histoire du Dauphiné*, *fol.* Paris 1711
--- *de la Vie de Mr. de Thou*, 12°. Amst.
--- Idem. 4°. *Paris.*
Menestrier *Histoire de la Ville de Lyon*, *fol.* Lyon 1696
Menochii Opera Omnia, preter Consilia, fol. *Genev.* 5 voll.
Menudier *art de faire des Lettres, Billets, Complemens*, 12°. Iena 1676
--- *Le parfait Secretaire* 12°. Ibid. 1703
--- *Oeuvres*, 12°. Ibid. 1709 5 *voll.*
Mercatoris (Marii) Opera cum notis Baluzii, 8°. *Paris.* 1684
Mercurialis de arte Gymnastica, 4°. *Amst.*
Merula *manier van Procedeeren*, 4°. Delft 1706
--- de Comitiis Romanorum, 12°. *Lugd. Bat.*
Methode *pour apprendre l'Histoire de la Bible*, 12°. Paris 1710
--- *l'Hist. de Portugal.* 12°. Ibid. 1707
--- *pour l'Hist. d'Anglett.* 12°. Ibid 1709
--- *Savoye*, 12°. *Ibid.* 1707
--- *Grecque du Port Royal*, 8°. Paris 1682
--- *Latine*, *dito*, 8°. Ibid.
--- *de lever les Plans*, *& les Cartes*, 12°. Ibid. 1693
Methodii Convivium Virginum, fol. *Paris.* Typis Regiis 1657
Mevius ad Ius Lubecense, fol. *Francof.* 1700
Meulen *manier van Procedeeren*, 4°. Vytrecht. 2 *deelen.*
Mey (*Ioh. de*) *Werken*, *fol.*
Meyer *Portaal des Heeren*, 8°. Groning. 1700
Mezeray *Histoire de France*, *fol.* Paris 1685 3 *voll.*
--- *Idem*, *en grand papier fol.* 3 *voll.*
--- *Abregé*, 4°. Ibid. 1690 3 *voll.*
--- *Idem* 12°. 7 *voll.* Ibid. 1698
--- *Idem* 12°. 7 *voll.* *Amst.* 1696
Micralii Historia Ecclesiastica, 4°. *Lips.* 1699
Middelhoven *bronader der woord oorspronklykheden*, 8°. Rotterd. 1697
Mininski Thesaurus Linguar. Orientalium, fol. *complt.*
Minutius Felix, Rigaltii & aliorum, 8. *Cantabr. gr. en Kl. Pap.*
Miscellanea Curiosa Medico-Physica Germanor. 4°. ab A°. 1670 usq. ad present., *Francof* 1684 *&c.* Compleet.
--- Centuria I & II. 4°. *Ibid.* 1712
Missæ Pontificales, fol. *Paris.* 1700
Misson *memoires d'un Voyageur en Angleterre*, 12°. Hage.
Mobachius de triumpho Romano, 8°. *Alcmar.* 1681
Moliere *Oeuvres* 12°. Paris 1710 8 *voll.*
--- Idem, 12°. *Amst.* 1713 4 voll.

Moliere Opere, 12°. *Leipf.* 1698 4 voll.

Molinet *Cabinet de la Bibliotheque de Ste. Genefvieve, fol.* Paris 1692

--- Hiſtoria Pontificum, fol. *Ibid*, 1679

Momma ad Romanos & Galatas, *Haga* 8°. 1678

Montalte *Lettres Provinciales*, 8°. Bruſſ. 3 *voll.*

Montani *Beſchryving van America, fol.* Amſt. 1671

--- *Iapan, fol.* Ibid. 1669

Montfaucon Collectio Nova Patrum Græcorum, fol. *Pariſ.* 1706 2 voll.

--- Diarium Italicum, 4°. *Ibid.* 1702

--- Paleographia Græca, fol. *Ibid.* 1708

Montfleury *Oeuvres, ou Comedies*, 12°. Ibid. 1705 2 *voll.*

Monumenta Paderbornenſia, 4°. *Veſalia.*

Morale des Ieſuites, 8°. Mons 1702 3 *voll.*

--- *Chrêtienne*, 4°. Bruſſelle *Frix.*

Moreau *Actions des Saints*, 4°.

Mornacii Opera Omnia, fol. *Pariſ* 1654 4 voll.

Moriſon Hiſtoria Plantarum, fol. *Oxonii* 1672 3 voll.

Mort (Iac. le) Opera Medico-Chymica, 4°. *Lugd. Bat.*

Munting *van de Planten, fol.* Leyden 1696 2 *deelen.*

--- Phytographia curioſa, fol. *Lugd. Bat.* 1702

--- Herba Brittannica, 4°. *Amſt.* 1681

Muſæ Anglicanæ, 8°. *Lond.* 2 voll.

Muſgrave de Arthritide anomala, 8°. *Amſt.* 1710

Mytographi Latini, cum notis Variorum, 8°. *Ibid.* 1681

Nain (*Mr. Le*) *Hiſtoire de l'ordre de Citeaux*, 12°. Paris 1696 9 *voll.*

Nani *Hiſtoire de Veniſe*, 12°. Cologne 1682 4 *voll.*

Natalis Alexander in Epiſtolas Pauli, fol. *Rothom.* 1710

--- in Evangelia, fol. *Pariſ.* 1703

--- Hiſtoria Eccleſiaſtica, *fol. Ibid.* 1699 8 Voll.

Naudé *Apologie pour ceux qui ſont accuſez de Magie*, 8°. Amſt.

Nevers (*Duc de*) *Memoires, fol.* Ibid. 1666 2 voll.

Neuville *Hiſtoire d'Hollande, avec la continuation*, 8°. Amſt. 1709 6 *voll.*

--- *Hiſtoire de Portugal*, 4°. Paris 1700 2 *voll.*

Newton Arithmetica, 8°. *Cantabr.*

--- Principia Philoſophiæ, 4°. *Amſt.* 1714

--- Optica, 4°. *Lond.* 1706

Nicephori Gregoræ Hiſtoria Byzantina, fol. Gr. Lat. *Pariſ.* 1702 2 voll.

Nieuhof *Geſantſchap na China, fol.* Amſt. 1693

--- *Ooſt en Weſt Indiſche Reyſen, fol.* Ibid. 1682

--- *dito, op groot papier.*

Noble *Contes & Fables*, 8°. Amſt.

Noodt Opera Varia, 4°. *Lugd. Bat.* 1705

--- Opera Omnia, 4°. *Ibid.* 1713

Norit

Noris de Anno & Epochis Syro-Macedonum, 4°. *Lipf.* 1696

Nouveaux Elemens de la Geometrie, par Messrs. du Port Royal, 12°. Haye.

Numifmatum Antiquorum Sylloge, 4°. *Lond.* 1708

Obrechti Alfatia, 4°. *Argent.* 1681

Oceanus Iuris, fol. *Venet.* 1588. 28 voll.

Olearii Isagoge ad Numophylacium 4°. *Iena*

--- Scrinium Antiquarium, 8°. *Ibid.* 1698

Optati Milevitani Opera, per du Pin, fol. *Parif.* 1700

--- Idem, fol. *Amft.*

Opufcula Mythologica, Gr. Lat. 8°. *Amft.* 1688

Origenis Hexapla, Gr. Lat. per Montfaucon, fol. *Parif.* 1713 2 *voll.*

--- *contre Celfe*, 4°. *Amft.*

Orphei Argonautica, Gr. Lat. 12°. *Trajecti* 1689

Offat *Lettres*, 12°. Amft. 1708. 5 *voll.*

Otto de Ædilibus Coloniarum & Municipiorum, 8°. *Francf.* 1713

Oudaan *Roomfe Mogentheyd*, 4°. Gouda 1706

--- *op atlas papier.*

Ovidii Opera, in ufum Delphini, 4°. *Lugd.* 1689 4 voll.

--- cum Notis Variorum, 8°. *Amft.* 1708. 3 voll.

--- Metamorphofis, in ufum Delphini, 8°. *Lond.* 1708.

--- *Metamorphofe, par du Ryer, fol.* Amft. 1702

--- *Herfchepping, door Vondel, fol.* Ibid. 1703

Outrein *Heilige Sinnebeelden*, 4° Amft. 2 *deelen.*

--- *Gods Tabernakel onder de Menfchen*, 8°. Ibid.

--- *Bybelfe Keurftoffen*, 8°. Ibid.

Ouvrages (Divers) de Mathematique, fol. Paris 1698. 2 *voll.*

Owen *Epigrammes*, 12°. Ibid. 1709

Oweni Theologoumena, 4°. *Franeq.* 1700

Ozanam *Cours de Mathematique*, 8°. Paris 5 *voll.*

--- *Dictionaire de Mathematique*, 4°. Ibid.

--- *Recreations Mathematiques*, 8°. Ibid.

--- *Geometrie*, 8°. Ibid.

--- *Geometrie*, 12°. Ibid. 1689

--- *Trigonometrie*, 12°. Ibid. 1697

--- *des Cadrans*, 12°. Ibid. 1697

--- *des Lignes du premier genre*, 4°. Ibid. 1687

--- *ufage du Compas* 8°. Ibid. 1700.

--- *ufage de l'Inftrument univerfel* 12°. Ibid. 1700

--- & Boulenger *Geometrie pratique*, 12°. Ibid. 1690

Pacificatorum Monafteriorum Icones, fol. atlanti, *Colon.* 1700.

Pacioni Allegationes Civ. & Can. fol. *Genev.*

Paffenrode *Gedigten*, 8°. Amft. 1705

Palaprat Oeuvres, *ou Comedies*, 12°. Paris 1712. 2 *voll.*

Palladio *Architecture, par*

Muet, 4°. Amst. 1682

Pallavicini Historia Concilii Tridentini, 4°. *Antv.* 1670 3 voll.

Palmerii Exercitationes in Optim. Auctores Græcos 4°. *Lugd. Bat:*

Pandectæ Florentinæ, fol. *Florent.* 3 voll.

Paolo (*Padre*) Opere, 12°. *Venet.* 6 voll.

Parravicini *Emblemes d'Amour*, 4°. Amst.

Pars *Naamrol der Batavise Schryvers*, 4°. Leyden 1701

Passe par tout galant, 12°. Constant. 1710

Patru *Playdoyez* 4°. Paris 1713

Paulini Opera, 4°. *Ibid.* 1685 2 voll.

Paullini Antiquitates Germaniæ, 4°. *Francof.* 1698

--- Geographia curiosa, 4°. *Ibid.* 1699

Pausanias Gr. Lat. fol. *Lipsiæ* 1696

Pautre (*Anth. le*) *Oeuvres d'Architecture*, *fol.* Paris

Pearson in Symbolum Apostolicum, 4°. *Francof.*

Pevicher Collectanea Pharmaceutica, 4°. *Paris.* 1695

Perger *Grammaire Françoise, expliqué en allemand*, 12°. Paris. 1687

--- *Espagnole*, 12°. Paris 1704

Peregrini (Camilli) Campania Felix, transl. per Dukerum. M. S.

--- & *Censalius* de fideicommissis, fol. *Norib.* 2 voll.

Perezius in Codicem, 4°. *Coloniæ Agrippinæ* 1707

Perezius ad Digesta, 4°. *Amst.* 1669

Perrault *Hommes Illustres en France*, *fol.* Paris 1696 2 *voll.*

--- *Cabinet des beaux Arts*, *fol.* Ibid.

--- *Courses des Testes & de Bague*, *fol. atlanti.* Ibid.

Perse *Satyres par le Noble*, 8°. Amst. 1706

Petau *Histoire Universelle*, 12°. Paris 1708. 2 *voll.*

Petavii Dogmata Theologica, fol. *Antv.* 1700 6 voll.

--- de Doctrina Temporum, fol. *Ibid.* 3 voll.

--- Rationarium Temporum, 8°. *Lugd. Bat.* 1710

--- Stemmata Illustr. *Ibid.* 1710

Petit Albert *Secrets* 12°.

--- de Amazonibus, 12°. *Amst.* 1709

Petrone, *Latin & François*, 12°. Paris 2 *voll.*

Petronius, cum notis Variorum, 4°. *Trajecti* 1709

Peu *pratique des Accouchemens*, 8°. Paris

Pfeifferi Opera Omnia, 4°. *Traj.*

Phædri *Fabulen, vertaald door Hoogstraten*, 4°. Amst. 1703

--- Fabulæ, Hoogstrateni, 4°. cum fig. *Ibid.*

------ in usum Delphini, 4°. *Paris.*

--- Fabularum Auctarium, & Romuli Fabulæ Æsopiæ, 12°. *Lugd. Bat.* 1709

Pharmacopæa Extemporanea, 8°. *Lond.* 1708

--- Bateana, 8°. *Amst.* 1709

Phar-

CATALOGUE
DE
LIVRES,
DE
CARTES
GEOGRAPHIQUES,
DES
VILLES,
CHATEAUX &c. de l'UNIVERS,
tant en Plan qu'en Profil;
Publiés en
FRANCE, en ALLEMAGNE, en
ANGLETERRE & ailleurs,
qui ſe trouvent tout nouvellement
A LEIDE,
Chez PIERRE VANDER AA,
Marchand en Livres, en Cartes Geographiques & autres Tailles Douces,
demeurant a preſent dans l'Academie.

Le dit Libraire avertit qu'il donnera de tems en tems les Catalogues des Livres & Tailles Douces qu'il vient d'imprimer ou de recevoir.

AVERTISSEMENT.

PIERRE VANDER AA, fait ſavoir au Public, qu'outre les Livres ſpecifiés dans ce Catalogue, ceux qui aiment les belles Lettres trouveront auſſi chez lui toutes ſortes de Livres Curieux, tant de ce Païs-ci que des autres Païs étrangers, en Latin, en François, en Italien, en Anglois, en Eſpagnol, en Alleman, & autres Langues; dont il a un Catalogue particulier: & que comme il a acheté des Heritiers du feu *Sieur Frederik de Wit*, d'Amſterdam, une grande partie des Planches qu'il a autrefois gravées, & entr'autres *les Plans & Profils des principales Villes du Monde*, on trouvera auſſi dans ſon Magaſin non ſeulement ces Eſtampes, mais auſſi toutes ſortes de *Cartes Geographiques* des meilleurs Auteurs, & generalement toutes ſortes de Tailles douces, ou Images.

Rapin *Oeuvres*, 12°. Amst. 1709. 3.*voll.*

Raymundi Martini Pugio fidei, fol. *Lipsiæ* 1687

Real (*St.*) *Oeuvres melées*, 12°. Vtrecht.

Receuil des Opera, 12°. Amst. x1 *voll.*

Recreations Mathematiques, 8°. Lyon 1680

Reeland de nummis Ebreor. 8°. *Vltraj.*

Reginaldi Opera, fol.

Regis Philosophie, 12°. Lyon 1691 7 *voll.*

Regnard *Oeuvres*, *ou Comedies*, 12°. 2 *voll.*

--- *Idem*, 12°. Paris 1708. 2 *voll.*

Regum, Principum, Virorum & Fœminarum Illustrium veræ Effigies, 4°.

Relation de la Cour de Portugal, 12°. Amst.

--- *ou l'Etat de Venize*, 12°. Vtrecht.

Renaudot Historia Patriarcharum Alexandr. Jacobitar. 4°. *Paris.* 1713

Retraite de dixmille de Xenophon, 12°. Ibid. 1706

Reyger Thesaurus Juris, fol. *Colon.* 1704. 2 voll.

Reyneau *Analyse demontrée*, 4°. Paris 1708. 2 *voll.*

Rhetores Selecti, Gr. Lat. per Gale, 8°. *Oxoniæ* 1676

Ribadeneira *Vies des Saints*, *fol.* Rouen 1712. 2 *voll.*

--- *Idem*, *fol.* Paris 1687. gr. pap.

Richardi Historia Bibliothecæ Vindobon. 8°.

Richeljeu *Lettres*, 12°. Paris 1695 2 *voll*

Richeljeu *Memoires*, 12°. 5 *voll.*

Ripa *Iconologie*, *ou explication des Fables*, 12°. Amst 1698 2 *voll.*

Riverii Opera Omnia, fol. *Lugduni* 1698

--- Renovatus, 12°. *Ibid.* 2 voll.

Riviére *Theatre des Comedies*, 12°. Paris 1684

Robbe *Geographie*, 12°. Haye 2 *voll.*

Robertson Thesaurus Linguæ Sanctæ, 4°. *Lond.* 1680

Roccus de Navibus, 8°. *Vltraj.*

Rochefocault *Reflexions*, *ou Sentences morales* 12°.

Rodenburg de Jure Conjugum, 8°. *Brux.*

Rohault Physica, 8°. *Amst.* 1708

--- *Physique*, 8°. *Brux.* 1708. 2 voll.

Rolle *traite de l'Algebre*, 4°. Paris 1689

Rosendaal (*Heere van*) *Gedagten en Gedigten*, 4°. Leyd. 1707

--- *dito*, *op groot papier.*

Rosini Antiquitates Romanæ, 4°. *Trajecti* 1701

Roy Philosophia radicalis electica, fol. *Antv.* 1713

--- Castella Brabantiæ, & *Erectiones*, fol. *Lugd. Bat.*

Royaumont (*S^r. de*) *Histoire de la Bible*, 4°. Paris 1713 *avec fig.*

--- dito, 4°. *Amst.* 1712.

Rubei Antiquitates Brixianæ, 4°. MS.

Rumphii *Amboinse Rariteytkamer*, *fol.* Ibid. 1705

Rumphii *Ambonse Rariteytkamer*, *groot papier*.
--- Thesautus Conchyliorum, fol. *Lugd. Bat.* 1711
Ruysch de Valvulis, 12°.
Rykius de unione Prolium, 4°. *Colon.* 1700
Sagittarii Historia Gothana, 4°. *Iena* 1700 2 voll.
Saliani Annales Eccl. V. Test. fol. *Paris.* 6 Tomis.
Salluste, *par du Teil*, 12°. Ibid. 1670
--- *Idem*, 12°. Ibid. 1701
Salviani Opera, cum notis Baluzii, 8°. *Ibid.* 1684.
Sanctii Minerva, 8°. *Amst.* 1714
Sande Opera Omnia, fol. *Colon.* 1698
Sandoval *Vida y Hechos de l'Emp. Carlo V. fol.* Amberez. 2 *voll.*
Sanson *Description de l'Univers* 4°. Amst. 1700
Sansonis Geographia Sacra, Clerici, fol. *Ibid.* 1704
Saurin *Sermons*, 8°. 2 *voll.*
Scaliger de emendatione temporum, fol. *Geneva* 1629
Scamozzi *Oeuvres d'Architecture, nouvellement traduit. fol.* Leyde 1713
--- *de selve int Neerduyts*, *fol.* Amst. 1661
Scarron *Oeuvres*, 12°. Paris *complt.*
Scheffer *Histoire de la Laponie*, 4°. Ibid.
Schenkii Signorum & Statuarum Icones, fol. *Amst.*
--- Paradisus Oculorum, fol. *Ibid.* 2 voll.
Schenkii Roma Æterna, fol. *Ibid.*
--- Oppida Nobil. centum, fol. *Ibid.*
--- *Cent vues des Edifices*, fol. Ibid.
Scheuchzeri Itinera Alpina tria, 4°. *Lond.* 1708
Schilteri Codex Juris Alemannici, 4°. *Argent.* 1697
--- Praxis juris, fol. *Ibid.* 1714
--- Jus Publicum, 8°. *Ibid.* 1696
Schmidt in Ecclesiasten, 4°. *Ibid.* 1704
--- Genesin, 4°. *Ibid.* 1697
--- Jobum, 4°. *Ibid.* 1705. 2 voll.
--- Judicum, 4°. *Ibid.* 1706
--- Libros Samuelis, 4°. *Ibid.* 1687. 2 voll.
--- Prophetas Minores, 4°. *Ibid.* 2 voll.
Schoon *van de Planten*, 8°. Hage 1692
Schotti Schola Steganographica, 4°. *Norib.*
--- Mathesis Cæsarea, 4°. *Herbipoli* 1662
--- Organum Mathematicum, 4°. *Ibid.* 1668
--- Physica curiosa, 4°. *Ibid.* 1697
--- Technica curiosa, 4°. *Ibid.* 1687
Secretaire des Amans, 12°. Paris 1707
Secrets de Medicine, 12°. Ibid. 2 *voll.*
Seguini Numismata, 4°. *Ibid.* 1684. 2 voll.
Seldenus de Iure Naturali & Gen-

Pharmacopæa Auguſtana, 4°. *Dordraci*

Pharmacopee de Schroder, commentée par Etmuller, 8°. Lyon 2 *voll.*

Philaletha dilucidat. in Croesii Hiſtoria Quakerorum, 8°. *Amſt.* 1696

Philo Iudæus, Gr. Lat. fol. *Francof.* 1691

Philoſophia Vetus & Nova, 4°. *Norib.* 2 voll.

Philoſtrate *platte Peinture*, *fol.* Paris. (1709

Philoſtratus Gr. Lat. fol. *Lipſ.*

Picart *du Nivellement*, 12°. Paris 1684

Piccart, *les cinq ſens.*

Pictet *Theologie Chreſtienne*, 4°. Amſt. 1702 2 *voll.*

--- *Morale Chreſtienne*, 12°. Geneve 8 *voll.*

Piles *Cours de Peinture*, 12°. Paris 1708

Pin Bibliotheque & Prologomenes, 4°. *Amſt.* 20 voll. compleet.

--- *Hiſtoriens*, 4°. Ibid.

Pindarus Gr. Lat. fol. *Oxon.* 1697

Piſtoris (Hartm.) Opera Iuridica, fol. *Lipſiæ* 2 voll.

Pithoei Codex Canonum, Gr. Lat. fol. *Pariſ.* Typis Regiis.

Placaetboek 4°. *deel*, *fol.* Hage.

--- *Regiſter*, *fol.* Ibid.

Planiſphærium Terreſtre, *Lugd. Bat.* (2 *voll.*

Platon *Oeuvres*, 12°. Paris

Plautus, in uſum Delphini, 4°. *Ibid.* 1679. 2 voll.

Pline *Lettres*, 12. Ibid. 1702. 2 *voll.*

Plumier *Art de Tourner*, *fol.* Lyon 1701

--- de Felicibus Americanis, fol. *Pariſ.* 1705

--- *Plantes de l'Amerique*, *fol.* Ibid. 1693

--- Nova Plantar. Americanarum genera, 4°. *Ibid.*

Pocockii Carmen Tograi, &c. 8°. *Oxon.*

Pollucis (Iulii) Onomaſticon, Gr. Lat. *Amſt.* 1702. 2 voll.

Polyniere *Experiences Phyſiques*, 12°. Paris 1711

--- *Elemens de Mathematique*, 12°. Ibid. 1704

Pomet *Hiſtoire des Drogues*, *fol.* Paris 1694

Pomey Pantheon Mythicum, 12°. *Vltraj.* 1701

--- Indiculus Vniverſalis, Lat. Franc. & Flam. 12°. *Amſt.* 1703.

Poncein *Abregé de la Geographie*, 12°. Paris 1708.

Portraits des Hommes Illuſtres, *fol.* Leide.

--- *Idem*, *grand papier.*

--- *de* 49 *Saints & Saintes*, *chacun ſur une feuille.*

Poſt *Maiſon de Ville de Maſtricht*, *fol.* Amſt.

Potteri Archæologia Græca, fol. *Lugd. Bat.* 1702

--- Charta Major.

Pradon *Oeuvres*, 12°. Paris 1700

Preſtet *Elemens de Mathematique*, 4°. Ibid. 1689 2 *voll.*

Principales (*les*) *Villes de l'Europe*, *en profil*, *fol.* Amſt. 2 *voll.*

Principes de la Geographie, 12°. Paris 1690

Propertius, Broukhuſii, 4°. *Amſt.* 1702

Prosperi Aquitanici Opera, fol. *Paris.* 1711

Prudentius, in usum Delphini, 4°. *Ibid.* 1687

Przipcovii Opera Theologica in S. Scripturam, fol. *Eleuth.* 1692

Psalmen, *Neerduyts*, *Mediaan Letter, vol noten*, 12°. Schiedam 1698

--- *door Halma*, 12°. Amst. 1707

--- Lutheri, *neerd.* 12°. Ibid. 1687

---------- 18°. Ibid. 1687

Ptolomai Tabulæ Geographicæ, fol. *Vltraj.*

Puffendorf Commentar. de rebus Suecicis, fol. *Francof.*

--- de Iure Natur. & Gentium, 4°. *Amst.* 1704

--- *Droit de la Nature & des Gens*, 4°. Ibid. 1713

--- Introductio ad Historiam Europæam, 8°. *Vltraj.* 1702

--- *Inleyding tot de Historien*, 8°. Ibid. 1703. 2 *deelen.*

--- *Introduction a l'Histoire*, 8°. Leyde 1710. *avec figures* 4 *voll.*

--- *Idem*, 12°. Amst. 4 *voll.*

--- de rebus gestis Caroli Gustavi, fol. *Norimb.* 1696. 2 *voll.*

--- *Histoire de Charles Gustave*, *fol.* Ibid. 1695 2 *voll.*

--- de Statu Imperii Romano-Germanici, Titii, 8°. *Lips.* 1708

--- de Officio Hominis & Civis, 12°. *Vltraj.* 1705

Quatre Parties du Monde, *en* 4 *feuilles*, *par de Wit*, Amst.

Quatre Saisons de l'Année,

--- *Complexions*, *par de Wit*, Ibid.

Quevedo *Obras*, 4°. *Hispanicè* Amberes 1699. 2 *voll.*

Quinault *Oeuvres*, 12°. Paris 1713. 2 *voll.*

Quintilianus, Obrechti, 4°. *Argent.* 1698. 2 voll.

Quintinye *Instructions pour les Iardin. Fruitiers*, *&c.* 4°. Amst. 1697

Quinte Curce, *de Vaugelas*, 12°. Paris 1709 2 *voll.*

Quintus Curtius, Cellarii, 12°. *Lipsiæ* 1691

--- Pitisci, 8°. *Hagæ* 1708

--- Freinshemii, 4°. *Argent.* 1670

--- cum notis Variorum, 8°. *Lugd. Bat.* 1696

--- 24°. *Amst.* Elzev.

Rabelais *Oeuvres*, 8°. Amst. 1711 5 *voll.*

Rabutin *Lettres*, 12°. Paris 1711. 5 *voll.*

--- *Memoires*, 12°. Amst. 1711 3 *voll.*

--- *Idem*, 4°. Paris 1696. 2 *voll.*

--- *Idem*, 12°. Ibid. 3 *voll.*

--- *Discours a ses Enfans*, 12°. Ibid.

Racine *Oeuvres*, 12°. Ibid. 1713 2 voll.

Raii Historia Plantarum, fol. *Lond.* 1693. 3 voll.

--- tomus tertius, separatim *Ibid.* 1704

--- Methodus Plantarum, 8°. *Amst.* 1710

--- Grew *&* Dedu *van de Planten*, *MS.*

Rapin

Tesauri *Introduction aux vertus morales & heroiques*, 8°. Brux. 2 *voll.*

Testament Politique de I. B. Colbert. 12°. Colog.

Testamentum (Novum) Græcum, fol. *Paris.* Typis Regiis, Ch. Maj.

--- Græcum, Leusdeni, 12°. *Amst.* 1698

--- Idem 18°. *Amst.* 1698

--- Græco Belgicum, Leusdeni, 18°. *Ibid.* 1698

--- Græcum, Millii & Kusteri, fol. *Roterod.* 1710

Testament (Nouveau) par I. le Clerc, 4°. Amst. 1703

--- *Latin & François, de Mons*, 12°. Mons 1684. 2 *voll.*

--- *avec Reflexions Morales, par ordre de l'Evêque de Chalons*, 12°. Brux. 1702 8 *Tom.*

--- *avec notes d'Amelot*, 4°. Paris

--- *& Pseaumes, par Martin*, 8°. Londres

Testament (Neue) durch M. Luther, mit Psalmen und Lobwasser 12°. Nosche, Amst. 1695

--- *dito* 12°. *Wetstein*, Ibid. 1698

--- *dito*, 12°. *vol noten, Wetstein* Ibid.

Testament (Niewe) en Psalmen, duyts, Robyn, vol noten, 12°. Schiedam 1686

--- *dito, Latynse Letter*, 12°. Schipper.

Texier *Sermons*, 8°. Paris 1676 *&c.* 8 *voll.*

Teyler Architectura Militaris, 4°. *Amst.*

Theatre de Savoye & Piemont, folio atlanti, Haye 1700. 2 *voll.*

--- *des Villes de l'Italie, fol. atlanti*, Amst. *Mortier* 4 *voll.*

--- *des Villes de l'Europe par Fr. de Wit, fol. atlanti*, Leyde 1711

--- *des Villes des XVII Provinces du Pais-Bas, par F. de Wit, fol. atlanti*, Ibid. 1711

--- *des Villes de l'Europe, quatre sur une feuille, folio forme d'atlas.* Ibid.

--- *(Nouveau) du Monde, fol.* Ibid. 1713

--- *Lyrique, ou Tragedies de Mr. le Br.* 12°. Paris 1712

--- *François, ou Comedies* 12°. Ibid. 1705. 6 *voll.*

Theatrum Urbium Orbis Terrarum, fol. forma atlanti, *Amst.* 1657. 8 voll.

Themistii Orationes, Gr. Lat. fol. *Paris.* 1684

Theocriti Opera, Gr. cum Scholiis, notis & Indicib. 8°. *Oxon.*

Theophraste *moderne, ou nouveaux Caracteres des Moeurs*, 12°. Paris 1701

--- *Caracteres*, 12°. Ibid. 3 *voll.*

Theophylacti Institutio Regia, Gr. Lat. 4°. *Ibid.* 1651

Theorie *& Pratique du Iardinage*, 4°. Ibid.

--- *de la manoeuvre des Vaisseaux*, 8. Ibid. 1689

Thesaurus Theologico-Philologicus, fol. *Amst.* 1705. 2 voll.

The-

Thesaurus Theologiæ Locupletissimus, fol. *Mediob.*

Thibaut *Academie de l'Epée, fol. forme d'atlas.* 1628

Thoma (*a S^t.*) Dictionarium Græc. Ital. 4°. 2 voll. *Paris.*

Thomaßini Vetus & Nova Ecclesiæ disciplina, fol. *Lugd.* 1705. 3 voll.

--- *Edits pour l'unité de l'Eglise*, 4°. Paris 1703. 3 *voll.*

--- *Discipline de l'Eglise touchant les Benefices, &c.* 4°. Ibid. 1702

--- *Methode d'étudier la Grammaire & les Langues*, 8°. Ibid. 1693. 2 *voll.*

--- *Methode d'étudier les Histoires profanes*, 8°. Ibid. 1693. 2 *voll.*

Thucydide par Ablancourt, 12°. Amst. 1713. 3 *voll.*

Tibullus Broukhusii, 4°. *Amst.* 1708

Til *over Mattheus*, 4°. Dort.

--- *Digt, sang en speelkonst der Ouden*, 4°. Ibid.

--- *Salems Vrede, en Inleyding tot de Prophetise schriften*, 4°. Ibid.

Tillemont *Histoire des Empereurs*, 12°. Bruxel. 1707. 12 *voll.*

--- *Memoires pour l'Histoire Ecclesiastique*, 12°. Ibid. 1706. *tom.* 1, 2, 3, 6. 12 *voll.*

Tillotson *Sermons*, 8°. Amst. 4 *voll.*

Tirinus in S. Scripturam, fol. *Lugd.* 1702

Titus Livius, Freinshemii & Clerici, 8°. *Amst.* 1710. 10 voll.

Toise & Tarif des Bois, 12°. Paris 1696

Tolneri Historia Palatina, fol. *Francof* 1700

Tomasini Titus Livius, 12°. *Amst.*

Torat *Elemens de Geometrie*, 12°. Paris 1692

Tournefort Institutiones rei Herbariæ, 4°. *Ibid.* 1700 3 voll.

--- Schola Botanica, 12°. *Amst.* 1689

--- *Plantes aux environs de Paris*, 12°. Paris 1698

Traité de la Peinture en mignature, 12°. Haye

--- *universel des Eaux & forests de France, Pesches & Chasses, par N. du Val*, 8°. Paris 1699

--- *de la Police*, *fol.* Paris 2 *voll.*

Treurtoneel der Doorlugtige Mannen, 4°. Amst. 1698. 3 *deelen*

Trommii *Concordantien*, *fol.* Ibid. 1685. 3 *deelen*, *groot papier.*

Turre Monumenta Veteris Antii, 4°. *Mediol.*

Tursellin *Histoire universelle*, 12°. Amst. 1708. 3 *voll.*

Tursellini Epitome Historiarum, 8°. *Vltraj.* 1710

Turretini Opera Omnia, 4°. *Lugd. Bat.* 1696. 4 voll.

Tuschi Conclusiones Practicæ, fol. *Ibid.* 10 voll.

Vanii Emblemata Horatiana, 8°. *Amst.* 1684

Valentin *douze Clefs de Philosophie*, 8°. Paris 1660

Vail-

Gentium, 4°. *Lipſ.* 1695

Seldenus de Synedriis &c. Ebræorum, 4°. *Francof.* 1696

--- Tituli Honorum, 4°. *Ibid.* 1696

--- Vxor Ebraica, &c. 4°. *Ibid.* 1695

Sena de Antiquo Gymnaſio Neapolitano, MS.

Seneca Opera, Lipſii, fol. *Antv.* 1652

Sermons du Pere d'Orleans, 12°. 2 *voll.*

--- (*Receuil de*) *ſur les Evangiles du Carême*, &c. 12°. Paris 1712. 3 *voll.*

Sextus Rufus Cellarii, 8°. *Hala* 1698

Sherlock *de la Mort*, 8°. Amſt.

Simon *Bibliotheque Critique*, 12°. Paris 4 *voll.*

--- *Hiſt. Crit. du V. & N. Teſt. avec les Reponces*, 4°. Rotterd. 6 *voll. compleet.*

Smallegange *Kronyk van Zeeland*, *fol.* Middelb.

Smith Miſcellanea Sacra, 8°. *Lond.* 1686

--- contra Simonis Hiſtoria Critica, 8°. *Ibid.* 1690

--- Vitæ Illuſtrium & Eruditorum Virorum, 4°. *Ibid.* 1707

--- Notitia VII Aſiæ Eccleſiar. 8°. *Vltraj.*

--- de Eccleſiæ Græcæ hodiern. Statu, 8°. *Ibid.*

--- de moribus Turcarum, 8°. *Oxon.*

Socrate *Oeuvres*, 8°. Amſt. 2 *voll.*

Soeten *Algebra, of Stelkonſt*, 8°. Amſt. 1702

Spanhemii Hiſtoria Jobi, 8°. *Lugd. Bat.* 1694

--- Charta Major.

Spencerus de Legibus Ebræorum, 4°. *Lipſ.* 1705

Sperlingius de nummis non cuſis, 4°. *Vltraj.*

Spitzen de oppignoratione Jurium, 4°. *Iena* 1677

Spoor Antiquitates Gr. & Rom. 4°. *Traj.*

Stanleii *Philoſophiſe en Poetiſe Oudheden*, *fol.* Leyd. 1702

--- *dito, op atlas papier.*

--- Hiſtoria Philoſophiæ, 4°. *Lipſ.* 1711

Staveren *over Iohannes*, 4°. Amſt. 1692

Stedeboek van Italien, by Mortier, *fol.* Amſt. 4 *deelen.*

--- --- *Europa, a 4 op een Olyph. blad.* Amſt.

Steiger Repertorium Juris Canonici, fol. 1714

Stephanus de Vrbibus Gr. Lat. Berkelii, fol. *Lugd. Bat.* 1694

--- Idem Gr. Lat. per Pinedo, fol. Amſt.

--- *Holſtenius* in Stephanum, fol. *Lugd. Bat.* 1684

Stillingfleet *Heylige Oorſpronklykheden*, 4°. Vtrecht 1704

Stockmans Opera Omnia, 4°. *Colon.* 1701

Strabo, Caſauboni & aliorum, fol. *Amſt.* 1707. 2 voll.

Strada *Guerras de Flandes*, 8°. Anvers 1705. 2 *voll.*

Streete Aſtronomia Carolina, 4°.

Struys *Travels*, 4°. *with figours* London 1683

Struvii Syntagma J. public, 4°.

Struvius In Codicem, 4°. *Iena* 1668

Strykius de Succeſſione ab inteſtato, 4°. *Francof.* 1706

--- de Jure Senſuum, 4°.

Stuckii Opera Omnia, fol. *Lugd. Bat.* 1695

--- Charta Major. fol.

Sturmii Matheſis Enucleata, 8°. *Norimb.* 1695

--- --- --- Juvenilis, 8°. *Ibid.* 1702. 2 voll.

--- Architectura Militaris, 8°. *Ibid.*

--- Phyſica, 8°. *Ibid*:

--- Iridis admiranda, 4°. *Ibid.*

Suetonius, Grævii & aliorum, 4°. *Haga* 1691

--- --- --- in 12°. *Amſt.* 1697

--- cum annotat. diverſ. 24°.

--- *traduit par du Teil*, 12°.

Sueur *Hiſtoire de l'Egliſe*, 12°. Geneve 1686. 8 *voll.*

Suiceri Theſaurus Eccleſiaſticus, fol. Ch. Maj. *Amſt.* 1682

--- *over de Coloſſenſen*, 4°. Ibid.

Suida Lexicon, Gr. Lat. fol. *Cantab.* 1705. 3 voll.

Sully *Memoires*, *fol.* Paris 1664 4 *voll.*

Sulpitii Severi Opera, Vorſtii & Clerici, 8°. *Lipſ.* 1710

Surenhuſii Miſchna, fol. *Amſt.* 6 voll.

Sydenham Opera Omnia, 8°. *Lond.* 1705

Syntagma Diſſertationum Philologicarum, per Berniſium & van Arkel, 8°. *Roterod.* 1699. 2 voll.

Taboris Deciſiones, fol. *Francof.*

Tabulæ Chronologicæ, Perizonii, cum continuat. Ære inciſ. *Lugd. Bat.* 1714

Tacite, *en François*, *par Amelot*, 12°. Haye 4 *voll.*

Tacitus, cum notis J. Lipſii, fol. *Antv.* 1668

--- 24°. *Amſt.*

--- *Vertaald door Hooft*, 4°. Ibid.

Talon *Hiſtoire du V. & N. Teſtam. fol.* Paris 1669 & 1688 2 *voll.*

Tauleri *Sermoenen*, *fol.* Antw. 1685

Taylor *Leven Ieſu Chriſti*, *fol.* Vytrecht 1700

Telemaque *Avantures*, 12°. Haye

Telleſii Vita Joh. II. Rex Luſit. 4°. *Haga*

Temple *Staatkundige Tractaten*, 8°. Vytrecht 1704

--- *Oeuvres Poſthumes*, 12°. Ibid. 1704

--- --- *melées*, 12°.

--- *Remarques ſur les Prov. unies*, 8°. Vytrecht

--- *Lettres*, 12°. 2 *voll.*

Teniers Theatrum Pictorium, fol. *Antv.*

Tentamen Medicum de Variolis, 12°. *Lugd. Bat.*

Tentzelii Numiſmata, 4°. *Iena* 1693

--- Saxonia Numiſmatica, fol. *Ibid.* 1700

Terence, *par Madᵉ. Dacier*, 12°. Amſt. 1706. 3 *voll.*

Terentius, in uſum Delphini, 8°. *Lond.* 1709

Tertulliani Opera Rigaltii, fol. *Pariſ.* 1675

Te-

nie, 12°. Amst. 1707
--- Idem 12°. Paris 1707
Versameling der Gedenkwaardigste Voyagien, 8°. Leiden 29 *deelen.*
--- *sommige deelen, apart.*
Voyagien van Ian Iansen Struys, 4°. Amst.
--- *Isbrand Ydes*, 4°. Ibid.
--- *door Europa*, 4°. Leiden
--- *van Nicolaas Schmidt na Constantinoplen, en Egypten*, 8°. Leiden
--- *van Tavernier*, 4°. Amst. 3 *deelen*
--- *van Iacob Ianssen de Roy*, 8°. Leid.
--- *'t selve in quarto*, Ibid.
--- *en Schipbreuk van Robert Covert*, 8°. Ibid.
--- *van Ralph Fitch, na Ormus, Goa, &c.* 8°, Ibid.
---- *W. Hawkins door Oost-Indien*, 8°. Ibid.
---- *Michiel Heberer door Asia en Africa*, 8°. Ibid.
---- *Charles Leig na Gujana*, 8°. Ibid.
---- *Walter Raleg na Gujana*, 8°. Ibid.
---- *Iohan Saris, na Bantam, &c.* 8°. Ibid.
---- *Iohan Smith in verscheyde gedeelten des Werelds*, 8°. Ibid.
------------ *na Virginien*, 8°. Ibid.
Vries *Historische Rariteytkamer*, 8°. Amst. 1694. 3 *deelen.*
--- --- --- *Schoutoneel*, 8°. Ibid. 1695. 3 *deelen.*
Vries *curieuse aanmerkingen van Oost en West Indien*, 4°. Vytrecht 4 *deelen*
Vrsini Analecta Sacra, 8°. *Francof.* 1713. 2 *voll.*
Vsserii Historia Dogmatica, 4°. *Lond.*
Vues des Villes &c. d'Espagne & du Portugal, 4°. Leide.
--- --- --- *d'Italie*, 4°. Ibid.
--- --- --- *de la Grand Bretagne & Irlande*, 4°. Ibid. 2 *voll.*
--- --- --- *de Leide*, 4°. Ibid.
Wagenselii Sota, 4°. *Norib.*
Walton Apparatus Biblicus, fol. *Tiguri*
Wayen de Numero Septenario, 4°. *Franeq.*
Wedelii Opera Omnia, 4°. 12°. & fol. *Iena* 1680. *&c.* 27 voll.
--- Exercitationes Medico-Philologicæ. *Ibid.* 1702
Wegwyser door Italien, 12°. Amst.
--- *door Vrankryk*, 12°. Ibid.
Weidenfeld de Secretis Adeptorum, 4°. *Lond.*
Wepferus de Apoplexia, 8°. *Schaffh.* 1675
Whiston Prælectiones Astronomicæ, 8°. *Cantab.* 1707
Wicfort *Ambassadeur & ses fonctions*, 4°. Colog. 1690
Wilde Gemmæ Antiquæ, 4°. Amst. 1703
--- Numismata 4°. *Ibid.* 1692
--- Signa Antiqua, 4°. *Ibid.* 1700
Willis Anatomia Cerebri, 12°. *Ibid.* 1683

Wil-

Willis Anatomia Cerebri, 12°. *Amst*. 1683
Winter de re Equaria, fol. *Norib*.
Wissenbach in Codicem, 4°. *Franeq*. 1701
--- ad Instituta, 4°. *Ibid*. 1700
Wit (*Jean*) *Memoires* 12°. Utrecht
--- (*Jean & Corn.*) *Vies & Morts*, 12°. Ibid. 2 *voll*.
Witzius *over 't Geloof en Gebed*, 4°. Delft 1700
Walai Opera Omnia, fol. *Lugd. Bat*. 1647
--- Loci communes S. Theologiæ, 4°. *Ibid*. 1640
Waldschmidt Opera Medico-Practica, 8°. *Francof*. 1707. 2 voll.
Wallis Opera Mathematica, fol. *Oxon*. 1695. 3 voll.
Wasius de Licentia Veterum Poetarum, 4°. *Ibid*. 1687
Wasmuth Hebraismus restitutus, 4°. *Lipsiæ* 1695
Weidnerus de Nummis, 4°. *Jena* 1694
Xenophontis Opera, Gr. Lat. 8°. *Oxon*. 1703. 5 voll.
--- Opera, Græcè, fol. apud Stephanum 1561
--- Idem, fol. *Ibid*. 1581
Yck *Nederlandsche Scheepsbouw*, *fol*. Amst. 1697
Zacchia Questiones Medico-Legales, fol. *Lugd. Bat*. 1701
Zayde, *Histoire Espagnole*, 12°. Paris
Zoesius in Codicem, 4°. *Colon*. 1694
--- ad Digesta, 4°. *Ibid*. 1709
Zonara Annales, Gr. Lat. fol. *Paris*. 1688. Typis Regiis 2 voll.
Zozimus, Gr. Lat. cum notis, 8°. *Oxon*. 1679
--- Cellarii, 8°. *Jena* 1713
Zurck (van) Codex Batavus, 4°. *Delft* 1700
Zahn de mendaciis, 4°. *Colon*. 1686
--- de jurisdict. & jure municipiorum, 4°. *Ibid*. 1699
Zanchus de origine Orobiorum, fol. *Lugd. Bat*. 1694
Zialowski Ecclef. Oriental. Gr. 8°. *Norimb*. 1681
Ziegleri Syriæ, Palestinæ, Arabiæ, &c. descriptio fol. *Arg*. 1532
Zypai notitia juris Belgici, 8°. *Arnh*. 1642

FIN.

Ving-

Vingboons *Nieuwste Gebouwen in Amsterdam, &c. fol.* Amst. 1674
--- *Architecture, fol.* Leide.
Vinnius ad Instituta, 4°. *Lugd. Bat.* 1709
Virgile, *par Martignac*, 12°. Paris 1708. 3 *voll.*
Virgilius, in usum Delphini, 8°. *Lond.* 1707
--- Heinsii, 12°. *Ultraj.* 1704
--- Ogilby, Anglicè, fol. *Lond.*
Vita Philippi Melanthonis, 12°.
Vitæ Selectorum aliquot Virorum, 4°. *Lond.*
Vitruve *Architecture, par Perrault, fol.* Paris 1684
Vocabularium Anglo-Saxonicum, per Benzon, 8°. *Lond.*
Vockerodt de Eruditorum Societatibus, &c. 8°.
Voet ad Pandectas, fol. *Hagæ Comit.* 1707. 2 voll.
--- ad Instituta, 4°. *Gorich.* 2 voll.
Voiture *Oeuvres*, 12°. Amst. 1709. 2 *voll.*
Vondels *Poezy*, 4°. Ibid. 2 *deelen*
Voorde *Ligtende Fackel der Chirurgie*, 4°. Middelb. 1680
Vossii Opera Omnia, fol. *Amst.* 1701. 6 voll.
--- Etymologicon Linguæ Latinæ, fol. *Ibid.* 1695
--- Charta Major.
--- de Poematum Cantu, 8°. *Oxoniæ*
Voyages de Chardin, 12°. Amst. 1711. 10 *voll.*
--- *Idem*, 4°. Ibid. 1711. 3 *voll.*
Voyages de Bernier au grand Mogol, 12°. Amst. 1710. 2 *voll.*
--- *de Dampier*, 12°. Ibid. 5 *voll.*
--- *en Formosa, par G. Psalmanazaar*, 12°. Ibid.
--- *C. le Brun au Levant, fol. grand papier*, Delft 1700
--- *de Guinée, par Bosman*, 12°. Vytrecht 1705
--- *de Hennepin*, 12°. Leide 1704
--- *de Lullier*, 12°. Paris
--- *de la Hontan*, 12°. Haye 1705 2 *voll.*
--- *aux Indes Orientales, par Bontekoe*, 12°. Amst. 1681
--- *aux Indes Orientales, par Dellon*, 12°. Ibid. 1699
--- *d'Italie, par Misson*, 12°. Haye 1702. 3 *voll.*
--- *par las Casas*, 12°. Paris 1701
--- *de Constantinople, par Grelot*, 4°. Paris. 1680
--- *de Leguat*, 12°. Lond. 1708. 2 *voll.*
--- *d'Alep a Ierusalem, par H. Maundrel*, 12°. Paris 1706
--- *en Moscovie, par un Ambassadeur de l'Empereur* 12°. Leide 1688
--- *du tour de la France, par Rouviere & Vallemont*, 12°. Paris 1713
--- *dans la Grece, &c. par P. Lucas*, 12°. Amst. 1714 2 *voll.*
--- *ou Histoire des Sevarambes*, 12°.
--- *ou Histoire de la Virginie*,

CATALOGUE

Des plus nouvelles & des plus exactes

CARTES GEOGRAPHIQUES, DES PLANS DES VILLES, CHATEAUX; &c.

Toutes ces Cartes sont dressées sur les nouvelles Observations de Messrs. de l'Academie Royale des Sciences & sur celles des autres celebres Geographes.

Grandes Cartes Geographiques de plusieurs feuilles, sur Papier Royal.

Les XVII. Provinces Vnies, de 9 feuilles, avec 24 de ses principales Villes.

Les VII. Provinces Vnies, de 4 feuilles.

La France, de six & demi feuilles.

l'Italie, de six & demi feuilles.

l'Allemagne de sept & demi feuilles, avec 24 de ses principales Villes.

Terre Sainte, de 4 feuilles. Nota: la Description est Flamande.

Les suivantes sont chacun d'une double feuille d'Atlas.

Mappe-monde, ou Description generale du Globe Terrestre & Aquatique, selon les nouvelles Observations de Messieurs de l'Academie des Sciences, &c.

l'Europe, par les mêmes.

l'Asie, par les mêmes.

l'Afrique, par les mêmes.

l'Amerique, par les mêmes.

Planisphere Terrestre, suivant les nouvelles Observations des Astronomes. Dressé & presenté au Roi tres Chretien, par Mr. Cassini le fils, de l'Academie Royale des Sciences.

l'Italie, ou sont exactement marquez les Postes & les Chemins, par Iaques Cantelli de Vignola, Geographe du Duc de Modéne.

Les ſuivantes ſont ſur une feuille, forme d'Atlas.

l'Afrique, avec ſes Royaumes, Provinces, Iles, & Riviéres, ſuivant les Relations les plus recentes des meilleurs Voyageurs.

l'Amerique, avec tous ſes Royaumes, Etats, Iles, Ports, Bayes & Riviéres, dreſſée ſuivant les plus nouvelles découvertes par les plus habiles Geographes.

l'Archipel, avec toutes ſes Iles & les Côtes des environs, ſuivant les anciens Geographes, & les Memoires des meilleurs Navigateurs modernes.

Carte exacte de toutes les Provinces, Villes, Bourgs, Villages & Riviéres du vaſte & puiſſant Empire de la Chine, faite par les Ambaſſadeurs Hollandois dans leur Voyage de Batavia à Peking, dreſſé par Iean Nieuhof, Maitre d'Hotel de cette Ambaſſade.

Golfe de Veniſe, avec les Côtes maritimes, Bayes & Ports &c. de la Gréce, Dalmatie & Italie, tres exacte.

Noviſſima & accuratiſſima Tabula Regnorum Hiſpaniæ & Portugalliæ, Publicis ac Regiis Viis ornata.

Deſcription exacte & fidéle des Villes, Bourgs & Villages que les Ambaſſadeurs de Hollande ont rencontré dans leur Voyage par Terre de la Ville d'Oſacco juſqu'à Iedo, Capitale du Iapon.

Voyage des Ambaſſadeurs de Hollande par Mer de Nangaſacqui à Oſacca.

La Morée, autrefois le Peloponneſe, avec toutes ſes Iles, dreſſée par les plus exacts Geographes.

Tabula Geographica quæ continet totam feré Europam & proxima Africæ. In uſum Hiſtoriæ recentioris ex Optimis & Noviſſimis Tabulis confecta.

---- ---- ---- ---- altera, quæ continet potiſſima Aſiæ & reliqua Europæ ac Africæ. In uſum Hiſtoriæ recentioris, ex Optimis & Noviſſimis Tabulis confecta.

Tabulæ Chronologicæ, a mundo condito ad Pacem uſque Vltrajectinam; innumeris in locis a *Iac. Perizonio* emendatæ atque auctæ, ac ita Æri eleganter inciſæ. Quatuor foliis, in plano.

---- ---- Eædem coloribus depictæ.

Stemmata aliquot Illuſtrium Familiarum, cum Veteris tum Recentioris Hiſtoriæ, ex *Petavii Rationario* potiſſimum, ad faciliorem ejus intellectum, 8 foliis collecta in Plano.

Les

Les ſuivantes ſont ſur une feuille Median papier.

MAPPE MONDE.
--- une autre pour l'uſage de l'Hiſtoire Moderne, 2 feuilles.
l'EVROPE.
Les Iſles Brittanniques.
l'Angleterre.
l'Ecoſſe.
l'Irlande.
La Scandinavie Septentrionale.
--- --- Meridionale.
Le Danemarck.
Le Danemark avec une partie de la Suede &c.
La Norvegue.
l'Iſlande ſuivant Blefkenius.
La Groenlande.
La Suede.
La Livonie, &c.
La Moſcovie Septentrionale.
La Moſcovie Meridionale.
La Pologne.
La grande Pologne &c.
Le Palatinat de Poſnanie, &c.
La Pruſſe.
Les trois Iles, appellées Werders, ou ſont les Territoires de Dantzic, Marienburg & Elbing.
l'Vkraine, &c.
La Hongrie.
l'Allemagne.
La Boheme, Sileſie, &c.
Le Cercle d'Autriche.
Le Cercle de Baviére.
Le Cercle de Franconie.
Le Cercle de la Souabe Septentrionale.
Le Cercle de la Souabe Meridion.
La Suiſſe.
Le Cercle du Haut Rhin.
l'Alſace.
Le Landgraviat de Heſſe.
Le Cercle Electoral du Rhin.
l'Archevechê de Mayence.
l'Archevechê de Treves.
l'Archevechê de Cologne.
Le Cercle de Weſtphalie.
l'Evechê de Liege.
Le Cercle de la Baſſe Saxe.
Le Duché de Lunebourg.
Le Duché de Brunſvic.
Le Cercle de la Haute Saxe.
Le Brandebourg & la Pomeranie.
Les XVII. Provinces des Païs Bas.
Les Provinces Vnies des Païs Bas.
Le Comté de Hollande.
Le Comté de Zelande.
La Seigneurie d'Vtrecht.
Le Duché de Gueldre.
La Seigneurie de Friſe.
La Seigneurie d'Over Yſſel.
La Seigneurie de Groningue.
Les Païs Bas Catholiques.
Le Duché de Brabant.
Le Comté de Flandre.
Les Comtez de Haynaut, de Namur, & du Cambreſis.
Le Duché de Limbourg.
Le Duché de Luxembourg.
Le Comté d'Artois.
Le Royaume de France.
Gouvern. Gen. de Picardie.
Gouvern. Gen. de Normandie.
Gouvern. Gen. de Bretagne.
Gouvern. Gen. de l'Orleanois.
Gouvern. Gen. de l'Iſle de France.
Gouvern. Gen. de Champagne.
La Lorraine.

Gouvern. Gen. de Bourgogne, Franche Comté, & Bresse.
Gouvern. Gen. du Lyonnois.
Gouvern. Gen. du Dauphiné.
Gouvern. Gen. de Provence.
Gouvern. Gen. du Languedoc.
Gouvern. Gen. de Guienne & Gascogne.
l'Espagne.
La Biscaie.
l'Asturie, la Galice & le Roiaume de Leon.
La Castille Vieille.
La Castille Nouvelle & l'Estramadure.
l'Andalousie & Grenade.
Le Détroit de Gibraltar.
Murcie, Valence & les Iles Baleares.
La Catalogne.
La Navarre & Arragon.
Le Portugal.
l'Italie.
Le Duché de Savoye.
La Principauté de Piemont.
La Ligurie.
Le Milanois.
Le Pavesan, Lodesan & Plaisantin.
Le Cremonois.
La Republique de Venise.
Le Golfe de Venise.
l'Etat de l'Eglise.
Grand Duché de Toscane.
Le Royaume de Naples.
Le Royaume de Sicile.
l'Ile de Malte.
La Turquie en Europe.
La Grece Moderne.
l'Archipel en General.
l'Archipel Septentrional.
l'Archipel Meridional.
l'Ile & la Ville de Negrepont.
l'Ile de Corfu, ou Corcyre,
La Morée, avec les noms anciens & nouveaux.
l'Ile de Candie.
Les Dardanelles de Lepanthe.
l'Ile de Cefalonie.
l'Ile de Zante.
Iles proche les Côtes de Modon.
L'ASIE.
Turquie en General.
l'Arabie heureuse, petrée & deserte.
Le Royaume de Perse.
Golfe de Bengale, Mer des Indes, & rivieré du Gange &c.
l'Empire du Grand Mogol.
La Rade de Gamron.
Le Golfe de Cambaye & la Rade de Suratte.
La Grande Tartarie.
Anatolie, anciennement l'Asie mineure.
La Terre Sainte, ou Iudée.
Mingrelie, autrefois Colchis.
Le Païs de Bassora, avec ses Bourgs, Iles, &c.
l'Empire de la Chine.
Les Indes Orient. au deça le Gange.
Les Indes Orient. au de la du Gange.
Le Golfe d'Aracan ou Martaban.
Le Détroit de Malacca.
La Mer Caspienne, avec toutes ses Bayes, &c.
La Mer Rouge.
La Mer de Perse.
La partie des Indes Orientales vers le Zud-Est, depuis Timor jusqu'a Mindanao.
Les Iles aux Environs de la Chine.
La Baye de Manille.

l'Ile

l'Ile de Formosa.
l'Ile de Cypre.
Le Païs d'Eso.
l'Empire du Iapon.
Les Ports & Havres de Firando, & Nangesaque.
Les Iles Moluques.
Les Iles de Banda.
l'Ile de Sumatra.
l'Ile de Iava.
La Rade de Batavia.
Le Detroit de la Sonde.
La Rade de Bantam.
l'Ile de Borneo.
l'Ile Maurice.
L'AFRIQVE.
l'Egypte.
La Barbarie, Biledulgerid, & une partie du Païs des Négres.
La Nigritie.
La Guinée, avec toutes ses Côtes, Havres, &c.
La haute Ethiopie, ou Abyssinie.
La basse Ethiopie.
Les Royaumes de Fez & Maroc.
Les Royaumes de Congo & Angola.
Carte du Cap de Bonne Esperance.
l'Ile de S^t. Laurens, ou Madagascar.
Les Iles Canaries, ou Fortunées.
Les Iles du Cap Verd, ou du Sel.
L'AMERIQVE Septentrionale.
La Virginie Septentrionale.
--- --- Meridionale, & la partie Orientale de la Floride.
La Floride.
La Nouvelle Hollande, à present Nouvelle York.
La Canadc, ou Nouvelle France.
Mexique.
Nouvelle Espagne, Nouv. Galice, & Guatimala.
Yucatan & Guatimala.
Les Iles de l'Amerique.
Les Bermudes ou Iles de Sommer.
L'AMERIQVE Meridionale.
Terre Ferme Nouvelle Grenade & Popayan.
La Province de Venezuela, ou Nouvelle Venise.
La Gujane, ou le Païs des Amazones.
Le Perou.
Le Bresil.
La Chili, grand Païs de l'Amerique Meridionale.
La Paraguaria, ou Paraguay.
La Terre Magellanique, la Terre de Feu, &c.

CARTES de la GEOGRAPHIE Ancienne, sur une feuille forme d'Atlas.

Græcia Antiqua Sophiani, per Abrahamum Ortelium descripta, nunc denuò aucta & emendata.

Italia Antiqua, cum Insulis Sicilia, Sardinia & Corsica, Authore N. Sanson Abbavillæo, Christianiss. Galliarum Regis Geographo.

Nova & exacta Chorographia Latii, sive Territorii Romani: Iuxta Veterem & Novum Situm parallela nominum comparatione elaborata.

Tabula Geographica Occidentalem Orbis partem, seu pleraque Europæ, & quædam

dam Africæ, in usum Historiæ Veteris exhibens: nunc primum ex Ortelio, Sansonio, & Cellario emendata.

------ ------ ------ Orientalem fere Orbis partem, seu pleraque Asiæ, & quædam Europæ ac Africæ, in usum Historiæ Veteris exhibens: nunc primum ex Ortelio, Sansonio, & Cellario emendata.

Carte Nouvelle & exacte de la Gaule Cisalpine, & sur tout de la Ligurie, de l'Insubrie & des Pays voisins, suivant l'Ancienne Geographie.

Latium, Campania & Samnium, una cum adjacentibus regionibus, addita rusticarum Tribuum divisione ad Titi Livii tomum primum. Ex conatibus I. B. Canalis, Semin. Patav. Alumni.

Terra Sancta Bonfrerii, 2 *foliis*.

Patriarchatus *Romanus*.

Antiquorum *Italiæ & Illyrici* Occidentalis Episcop. Geographica descriptio.

---- ---- ---- *Africæ Episcopatuum* Geographica descriptio.

---- ---- ---- *Galliæ Episcopat.* Geographica descriptio.

---- ---- ---- *Brittanniæ Episcopatuum* Geographica descr.

---- ---- ---- *Hispaniæ, Episcopat.* Geographica descrip.

---- ---- ---- *Illyrici Oriental.* Episcop. Geographica descr.

---- ---- ---- *Constantinopolis* Episcop. Geographica descr.

Patriarchatus *Alexandrinus*.

---- ---- ---- *Hierosolymitanus*.

---- ---- ---- *Antiochiæ*.

Veteris Orbis Tabulæ Geographicæ, ex accuratissimis Auctoribus selectæ, secundum Pomponii Melæ Descriptionem Orbis potissimum digestæ, ad quotidianum & commodiorem Studiosorum usum in minorem formam redactæ, & magnâ curâ nunc primum emendatæ, 4°. longo.

VILLES, CHATEAUX, &c. en Plan & Profil, sur papier d'Atlas.

Aalst.
Aix la Chapelle.
Alkmaar.
Amersfoort.
Amsterdam, Plano.
--- *Profil.*
--- *Maison de Ville.*
--- *4 feuilles.*
--- *Vues des Eglises, &c. 8 pieces.*
--- *Temple des Juifs.*
Ancone, Profil.
Angers.
Angien. (le Parcd')
Anvers, Plan, en 2 feuilles.
--- *Profil.*
--- *4 feuilles.*
--- *le Chateau.*
--- *Maison de Ville.*
--- *Oostershuys.*
Armentiers.
Armuyden.
Arnhem.
Arras.
Assisi & Radicovani.
Ath, Maubeuge, Condé & Quesnoy.
Avesnes, Chimay, Landrechies & Mariebourg.
Augspourg.
Avignon.
Bacharach & Bingen.
Bam-

Mayence.
--- 4 *feuilles.*
Medenblick.
Meßine. *Metz.*
Middelburg.
Milan. *Minden.*
Monnikkendam.
Mons en Hainaut.
Moscou.
--- *Profil, 2 feuilles.*
--- *le Château.*
Munic. *Munster.*
--- *en 4 feuilles.*
Muyden. *Naarden.*
Namur. *Nancy.*
Nantes 4 feuilles.
Naples.
--- 4 *feuilles.*
Nauenbourg.
Nazareth.
Nieupoort. Nimegue.
--- *Profil.*
Nurenberg.
Oldenburg.
Oldensaal. St. Omer.
Ordam, Fort.
Orleans. *Osnabruc.*
Ostende, Hulst, Mardyk fort, Sas de Gand.
Oudenaarde.
Oudewater.
Padouë. *Palerme.*
Palma la nuova.
Paris, Profil.
--- *Plan.*
--- 4 *feuilles.*
Parme. *Pavie.*
--- *Profil.*
Pise. *Plaisance.*
Plassendaal. Prague.
Purmer-end. (ni.
Quesnoy. Radicova
Rama. Rammekens.
Ravensbourg.
Rees. *Regenspurg.*
Reims. *Riga.*
Rimini. *Rochelle.*
Roermont. (*feuilles.*
Rome ancienne, en 2
Rome Pyrrhi Ligori.
--- *Ancienne & Nouvelle, par Falda.*
--- *Moderne.*
--- *en Profil.*
--- *en 4 feuilles.*
Rotterdam.
--- 4 *feuilles.*
Rynberk.
Ryswyk. (*Maison Royale*)
Saltzburg.
Schenken Schans.
Schiedam, Delfshaven, & Oudewater.
Schoonhove.
Siena. *Seville.*
--- *Profil.*
--- 4 *feuilles.*
Slooten.
Sluys en Flandre.
Sneek. *Staden.*
Stavoren.
Steenberge.
Steenwyck.
Stevenswaart.
Stockholm.
--- 4 *feuilles.*
Stralsunt.
Strasburg.
Swartsluys.
Ter Tolen.
Thionville & Damvillers.
Thoorn. *Tiel.*
Tillemont ou Thienē.
Tolouse.
Tongerloo, Abbaye.
Tournay. *Trente.*
Valencienne. *Veere.*
Venise en 2 feuilles.
--- *Profil.*
--- 4 *feuilles.*
Venlo. *Verone.*
Versailles. (*le Chateau de*)
Veurne.
Vianen, Woerden, Weesp, & Muyden.
Vicenze. *Vienne.*
--- *en Profil.*
Vilna. *Viterbe.*
Vlißingen. *Vlm.*
Vollenhove.
Vytrecht.
--- 4 *feuilles.*
Wacquen.
Wageningen.
Weesp. *Wesel.*
Winoxberge.
Wismar.
Woerden.
Workum, Hinlopen, Ylst & Slooten.
Ypre. *Zamosci.*
Ziericzee. *Zurig.*
Zutphen. *Zwol.*

FIN.

Ex Libris Maximi C. Dupré

1 vol. acheté le 8 mars 1785

a couté 2# 9s